REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME VINGT-HUITIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1915

MINOLA

HISTOIRE D'UNE PETITE REINE MALHEUREUSE

CONTE FANTASTIQUE

« Viens, enlevons-nous dans l'espace sur nos coursiers rapides, comme deux rayons jumeaux. » TAGORE.

I

Il y avait une fois, il y a bien longtemps déjà, dans un lointain pays, une petite Reine.

Selon toutes les apparences, c'était une petite Reine heureuse ; cependant, elle n'était pas très sûre de l'être, bien qu'elle possédât tout ce qu'on s'imaginait que son cœur pût souhaiter. Quand on lui demandait si elle était heureuse, penchant la tête comme pour réfléchir à un sujet grave, à un problème de solution difficile, elle répondait d'une petite voix triste : « Je suis toujours seule, comment puis-je être heureuse ? »

En effet, la petite Reine Minola n'avait qu'à formuler un souhait pour qu'aussitôt il s'accomplît, sauf un seul : celui d'avoir auprès d'elle des enfans de son âge, pour jouer avec eux et profiter ensemble de toutes les merveilles qu'elle possédait.

Vain désir ! Courtisans et grandes dames de son entourage s'étonnaient, choqués d'un goût si peu royal.

Parfois elle pleurait, frappait du pied, versait des larmes, de

vraies larmes, semblables en apparence à celles de tous les autres enfans, mais, en réalité, plus amères, bien que l'étiquette de Cour exigeât que les larmes d'une reine fussent douces comme des gouttes d'eau de rose.

En de pareilles circonstances, les courtisans détournaient la tête pour ne pas voir, car nul d'entre eux ne pouvait concevoir qu'une reine versât de véritables larmes comme une simple mortelle.

Une reine doit toujours avoir le sourire sur les lèvres, les joues délicatement teintées de rose; ses cheveux doivent être d'or fin et sa robe tissée des soies les plus moelleuses.

Minola, certes, avait toutes ces qualités physiques. Sa chevelure était d'un blond pâle, ses grands yeux d'un bleu profond étaient bordés de longs cils soyeux aussi doux que la plume, qui jetaient un voile d'ombre sur leur éclat pareil à l'eau miroitant au soleil.

Son visage mignon et arrondi avait la couleur délicate d'un pétale de pêcher aux légers tons de rose. Sa bouche était petite et rouge, telle une cerise bien mûre, bouche faite pour le sourire et les baisers, mais qu'un pli grave attristait souvent.

Son opulente chevelure, orgueil de son peuple, s'épandait comme un manteau sur son petit corps frêle; nul métal finement ciselé n'en surpassait l'éclat; nulle vague caressée par le soleil n'eût pu se comparer aux boucles soyeuses qui couvraient splendidement ses épaules d'enfant.

Cependant, pour la petite Reine, cette riche toison d'or était un fardeau pesant et aussi souvent que possible, pour reposer sa tête de cette parure si lourde, elle s'allongeait sur le dos, ses tresses merveilleuses répandues en flots de lumière autour d'elle. Mais on considérait cette attitude comme insolite pour une reine; aussi ne la prenait-elle que lorsqu'elle était seule, loin des regards désapprobateurs des grandes dames guindées et des courtisans obséquieux.

Minola n'avait ni père ni mère, ni frères ni sœurs; c'est pourquoi elle était Reine, et c'est aussi la vraie raison qui la rendait si malheureuse.

La foule des grandes dames et des gentilshommes altiers qui formaient sa Cour, unanimement, la déclaraient très heureuse; ne possédait-elle pas ce privilège envié de tous : une couronne royale?

En effet, Minola avait une belle couronne toute constellée de gemmes précieuses et de diamans; des cordons de grosses perles pendaient autour de son visage, perles blanches comme des gouttes de lait, blanches comme des flocons de neige.

Le blanc était la couleur préférée de Minola et, selon des ordres toujours fidèlement exécutés, ses appartemens ressemblaient à un jardin féerique par une matinée d'hiver, alors que le givre recouvre chaque arbre et chaque buisson d'un manteau étincelant.

Or, comme à la Cour de Minola vivait une hautaine vieille dame qui s'était arrogé le droit de dire toutes les choses désagréables que Minola n'aimait point entendre, celle-ci répétait sans cesse à la petite Reine que l' « opinion publique » eût préféré qu'elle fût vêtue d'étoffes somptueuses plutôt que de la voir drapée dans ses voiles blancs.

Cette vieille dame s'appelait pompeusement la duchesse Arabella de Comandolina, et le terme « opinion publique » sortait si souvent de sa bouche que Minola, obsédée, voyait ces paroles prendre corps et peser d'un tel poids sur elle que sa pauvre petite vie lui devenait un lourd fardeau.

Alors qu'elle eût préféré jouer dans le jardin, au lieu de parader dans les rues en carrosse de gala, l' « opinion publique » était invoquée comme un surveillant impitoyable. Quand, assise sur son trône, elle appelait un petit page à ses côtés pour lui murmurer à l'oreille une innocente plaisanterie, de nouveau surgissait l' « opinion publique, » car elle n'admettait point que la Reine chiffonnât ses vêtemens, qu'elle parlât à qui bon lui semblait, ni qu'elle jouât avec qui que ce fût. L' « opinion publique » ne lui permettait pas davantage de chevaucher seule à travers les bois, de rire bruyamment en public, de retrousser sa robe pour courir à travers sa chambre ou de se tenir silencieuse dans un coin, quand il aurait fallu s'entretenir avec les vieux gentilshommes qui baisaient solennellement sa blanche petite main. Beaucoup d'autres choses encore étaient interdites par l' « opinion publique, » si bien qu'à la fin, la pauvre petite Reine la crut voir, cette « opinion publique » en chair et en os, sous la forme d'un grand homme noir, toujours prêt à jeter son ombre importune au travers de tous les chemins.

En vérité, la pauvre petite Reine était seule, bien seule, toute seule au monde !

L'été planait comme une chaude bénédiction sur la nature entière. Mais les joues de Minola pâlissaient, perdaient ces gracieuses couleurs que l'« opinion publique » souhaitait leur voir; elles devenaient plus pâles que les roses décolorées, plus pâles que les roses fanées sur leur tige par l'ardeur du soleil. Aussi le vieux docteur de la Cour fut-il mandé en consultation solennelle.

Minola aimait ce vieillard à cheveux blancs, car, maintes fois, il avait engagé l'impitoyable duchesse de Comandolina d'accorder un peu plus de liberté à la petite Reine, de lui faire voir moins de personnages officiels, de la laisser plus longtemps jouer à l'air et au soleil.

Le vieux médecin déclara, cette fois, que la Reine devait séjourner au bord de la mer, d'autres petites filles de moins haut lignage s'en étant trouvées fort bien, car il s'avouait mentalement qu'une enfant même de sang royal pouvait avoir les mêmes besoins...

C'en est fait, la décision est prise : la reine Minola ira à la mer.

Et ce fut un spectacle merveilleux lorsque, par une matinée ensoleillée, le cortège imposant de la Cour se déroula à travers la vieille cité enclose, joyeusement pavoisée pour la circonstance, jusqu'à la longue route qui mène à la mer.

Les gens, en habits de fête, s'entassaient dans les rues et aux balcons d'où ils jetaient des fleurs à leur gente petite Reine montée sur un beau palefroi, toute fière, en tête de sa Cour avec, ouvrant la marche, un jeune page couronné de roses qui portait une bannière : une bannière blanche brodée de trois aigles d'or surmontés d'une couronne. Trois aigles d'or séparés par trois flèches noires comme le jais, telles étaient, en effet, les fières armoiries de la petite Reine solitaire.

Elle s'avançait souriante et pleine de dignité sur son alezan doré, dans sa robe tissée d'or, une guirlande de violettes sur son front, la duchesse Arabella ayant bien voulu reconnaître que la couronne de pierreries eût été trop pesante pour cette jeune tête, durant un long trajet en plein soleil.

La petite Reine avait fait bien des concessions à l'« opinion publique » en cette belle matinée d'été. Non seulement elle avait remplacé par une robe de brocart lamé d'or la molle soie blanche des jours habituels, elle se tenait encore droite et impo-

sante sur son cheval, un aimable sourire illuminant son visage pendant qu'elle s'inclinait en passant devant la foule amassée pour la saluer.

Tête contre tête, pressés les uns contre les autres, écarquillant les yeux, ses sujets regardent passer leur jeune souveraine. Plus d'un cœur de mère se serre à la vue de la petite fille solitaire dans sa grandeur, et plus d'une âme scrute les pâles petites joues d'un regard anxieux ; mais la plupart la contemplent comme une vision joyeuse, pleine de charme enfantin et au sort enviable, à cause de son trône et du droit qu'elle a de porter une couronne...

Ce jour-là, Minola ne se sentit point malheureuse. Elle allait vers la mer, montée sur un beau cheval, son peuple l'acclamait, et, par-dessus tout, la duchesse Arabella de Comandolina avait décidé de ne pas suivre la Cour, les médecins ayant trouvé que l'air marin ne convenait point à ses articulations endolories.

La petite Reine espérait donc que l' « opinion publique » tiendrait compagnie à l'austère vieille dame.

Et puis, tout en chevauchant dans son isolement, elle caressait un joli rêve, éclos dans son imagination d'enfant : elle rêvait d'avoir un cheval blanc, blanc comme la neige, surpassant tout autre cheval en blancheur. Le coursier doré qu'elle montait était certes une superbe bête, mais... la vision poursuivie était tellement plus belle !

Le vieux courtisan paternel à qui elle confiait ses désirs avait promis de réaliser son vœu et de lui trouver un cheval blanc comme l'écume, si blanc, si blanc, que, marchant sur un champ de neige, on le confondît avec elle.

C'était là le rêve auquel souriait Minola, tandis qu'elle quittait la résidence royale par cette lumineuse matinée d'été.

La longue file des courtisans qui la suivaient étaient, il est vrai, bien plus joyeuse que la petite souveraine, surtout les derniers de l'escorte aux brillantes couleurs. De cette arrière-garde formée de demoiselles d'honneur cavalcadant côte à côte avec les chambellans, les grands seigneurs et les hommes d'armes, plus d'un rire joyeux fusait dans l'air doucement parfumé. Celui de la Reine ne résonnait point parmi eux.

La tristesse aurait assombri ce front enfantin si son cœur

n'eût été plein de son heureuse vision : un cheval blanc, si blanc que personne n'aurait jamais pu l'imaginer.

Minola adorait tous les animaux, mais, comme les fleurs et les vêtemens, ils devaient être blancs pour lui plaire ; elle avait déjà toute une collection de chiens et de chats blancs, de lapins, de faons et de cerfs, de faucons, de paons et de perroquets, ainsi que de faisans blancs comme le lait; elle avait même, dans une cage d'or, un merveilleux rossignol blanc, dont le chant était si doux, si mélancolique, que l'enfant solitaire ne pouvait l'entendre longtemps sans s'émouvoir. Le cheval blanc de ses rêves, seul, manquait à sa ménagerie, et voilà que l'aimable vieux gentilhomme avait promis de le lui trouver.

Pendant ce temps, le brillant cortège que précédait l'enfant couronnée continuait d'avancer sur la longue route en lacets. Ceint de violettes, le front de la royale enfant s'inclinait légèrement. Ses deux petites mains tenaient à peine les rênes, et son corps délicat suivait avec souplesse le mouvement de sa monture.

Elle avait oublié pour l'instant ce que l'« opinion publique » attendait de sa personne.

Elle rêvait d'une mer bleue et profonde et, en galopant à la rencontre des flots sur le sable argentin, il lui semblait voir venir au-devant d'elle un cheval blanc, d'un blanc éblouissant, d'un blanc de neige, avec des sabots d'ivoire, une crinière souple soulevée par la brise comme l'écume des vagues couleur de saphir dans leur inlassable remous. Et ce rêve amenait un sourire de béatitude sur les lèvres pâlies de l'enfant solitaire dont, cependant, chacun enviait le bonheur.

II

La petite Reine est installée dans un beau palais au bord de la mer bleue. Tout la séduit, tout l'enchante, tout, sauf ses chambres qui n'ont pas la blancheur éclatante qu'elle rêve dans son étrange idée fixe.

Il est, certes, bien agréable de vivre loin de la vieille duègne, de ne plus sentir son œil sévère obstinément fixé sur vous, prêt à blâmer sans pitié la moindre gaucherie ou même un pauve petit devoir innocemment omis. Elle n'est plus là, quelle tranquillité !

Les dames d'honneur qui accompagnent la Reine sont plus jeunes et combien plus aimables que la duchesse. Plusieurs même sont très jolies, mais presque toutes ont leur préoccupation et ne trouvent que peu d'attrait dans la société d'une enfant, de sorte que l'« opinion publique » est encore un prétexte pour favoriser les projets de ces dames, qui aiment fort à errer dans les jardins royaux en compagnie de courtisans richement vêtus et de fringans damoiseaux parés de vives couleurs.

Il y a tant à faire d'ailleurs dans les jardins : fleurs à cueillir pour l'auguste table, ordres à donner pour élaguer les branches des arbres trop touffus, sentiers à tracer dans les épais taillis, et tant d'autres choses encore que des dames peuvent difficilement accomplir seules, sans l'aide de jeunes hommes.

Les exigences inattendues de l'« opinion publique » avaient, d'ailleurs, tellement accoutumé notre petite Reine à la sévérité protocolaire que Minola ne s'étonnait plus des règles bizarres que la grande ombre noire imposait à ses jeunes dames d'honneur. Pourquoi ne leur défendrait-elle pas, songeait-elle, d'errer sans escorte masculine dans la forêt, puisqu'il ne lui était pas donné, à elle, de sortir seule à son gré?

Malgré tout, Minola se sentait plus heureuse. Son ami, le vieux seigneur Organda Caminosoff, l'entourait de mille prévenances délicates, et Boone, le bon docteur à cheveux blancs, usait de toute sa science pour ramener les couleurs de la santé aux joues pâles de la petite Reine. Tous deux, enfin, eurent une idée géniale.

Non loin de la côte s'élevait un rocher en forme d'île, et aussi blanc que le marbre le plus pur, caressé sans trêve par le flot de ses lames de saphir liquide.

Un pont de marbre fut jeté du rivage à ce refuge de paix et là, au sommet, des mains habiles taillèrent dans le roc un siège large et profond, semblable à un trône sur lequel la petite Reine Minola pût passer des journées paisibles.

La pierre froide et brillante disparut sous les molles fourrures blanches, et de nombreux coussins de toutes dimensions, bourrés d'un duvet plus doux que le plus doux zéphyr, mêlèrent leurs reflets chatoyans.

De chaque côté de ce grand trône, on avait placé deux vasques immenses de marbre blanc, toujours remplies de fleurs

blanches comme la neige : grands lys pâles et odorans, roses épanouies d'un blanc laiteux, campanules légères dont les calices de cire frémissaient agités par la brise, comme si une bande de lutins eût pris ses ébats au milieu des tiges sveltes.

C'est là que, durant de longues heures, entourée des vagues azurées de la mer, reposait Minola, la pâle petite Reine.

Le trône était si profond qu'une pile de livres précieux, reliés en vélin blanc gemmé de perles, pouvait encore trouver place à côté du petit corps émacié.

Paisiblement blottie dans la somptuosité des étoffes sur lesquelles reposent ses membres délicats, la petite souveraine tourne les pages enluminées où sont retracées de merveilleuses aventures que jamais elle ne connaîtra.

D'innombrables mouettes volètent autour de l'auréole des cheveux d'or. Elles tournoient avec de joyeux cris d'amour et de bienvenue et tracent de leurs grandes ailes un réseau de rayons lumineux sur le ciel de lapis.

Minola leur tend ses deux mains pleines de miettes, que les farouches oiseaux viennent picorer délicatement pour épargner une meurtrissure aux doigts menus qui leur offrent la becquée.

La voix de Minola est douce, claire et vibrante comme le cristal d'une source. Du haut de son nid suspendu au roc, elle chante d'harmonieuses mélodies aux oiseaux fascinés et ses vêtemens d'une blancheur liliale, soulevés par le vent marin, flottent autour d'elle comme un tourbillon neigeux.

Heures de calme et de sérénité étrangement solitaires pour une enfant si jeune, mais ce corps frêle et délicat recélait une âme d'artiste, une âme avide de sons, de couleurs et de contemplation.

Cependant, Minola songeait toujours au cheval blanc tant souhaité; chaque jour plus anxieuse, elle scrutait le visage ridé du vieux Caminosoff avec la question suspendue à ses lèvres enfantines, car, sous la dignité du maintien royal, Minola contenait les battemens de son petit cœur ardent. Elle n'interrogeait point l'aimable vieillard, dans la crainte de le chagriner par son impatience, car elle savait qu'il avait envoyé des messagers dans tous les pays du globe à la recherche du cheval de ses rêves, mais vaines étaient restées jusqu'ici toutes les tentatives. L'un après l'autre, les messagers étaient revenus, la mine déconfite; les chevaux recueillis étaient si loin de la

blanche vision de l'enfant que l'aimable gentilhomme n'osait même point les lui faire voir.

Et les jours succédaient aux jours. Minola se penchait de plus en plus anxieuse vers le visage du comte, sans poser une seule question, dans la crainte de devoir renoncer à son rêve.

Aussi, malgré l'air pur de la mer, elle pâlissait à vue d'œil ; sa voix sonnait moins gaîment, son sourire était moins radieux.

Elle demeurait de longues heures allongée sans même plus tourner les pages de son beau livre, chantonnant à peine quelque air mélancolique; et les mouettes alanguies sentaient s'évanouir l'ardeur joyeuse de leurs ailes puissantes.

Elles volaient toujours plus près de la tête charmante, ornée chaque jour d'une fraîche guirlande tantôt de roses blanches, tantôt de roses rouges dont la couronne barrait son front de cire comme une traînée de sang. Leurs ailes frôlaient presque la triste petite figure, effleurant ses joues de caresses aussi douces que des effluves venus d'un autre monde pour soulager la pesante solitude de la royale enfant.

Or, par une claire nuit d'été, la petite Reine aux cheveux d'or errait sur le rivage. Les pâles rayons de la sage vieille lune se jouaient dans ses tresses blondes et cherchaient, on aurait dit, à se cacher dans les boucles soyeuses que la brise légère faisait frissonner.

Comme d'habitude, la petite Reine était seule; le bord de sa robe blanche effleurait le sable poudreux, entraînant de petits coquillages roses dans ses plis étincelans. Les pieds menus laissaient de légères empreintes sur le chemin éclairé par la lumière blafarde de l'antique planète qui les faisait fèeriquement miroiter.

Sa Cour la suivait à distance respectueuse, dispersée en groupes joyeux pleins d'entrain, où passait plus d'une plaisanterie, où se glissait plus d'un tendre secret et où même, il faut bien l'avouer, plus d'un baiser furtif s'échangeait à la faveur des ombres discrètes de la nuit.

Minola marchait les mains jointes, la tête haute, les yeux fixés sur la traînée d'argent laissée par la lune à la surface de l'Océan assoupi, tandis que de téméraires vaguelettes déferlaient en une docile caresse jusque sous ses pieds délicats.

Tout à coup, sur cette route blanche baignée de lumière, elle vit s'avancer vers elle, rapide, une forme qui semblait

surgir de l'onde ou, plutôt, descendre de l'astre divin qui inondait le rivage de sa clarté magique.

Minola s'arrêta, poussa un cri surhumain ; n'était-ce pas là l'incarnation du rêve si longtemps caressé ? Elle tendit ses deux bras impatiens vers l'être fantastique qui prenait distinctement la forme tangible du cheval blanc si ardemment souhaité.

Sa longue crinière soyeuse s'envolait comme l'écume fouettée par le vent et, sous ses sabots d'ivoire, les vagues s'éparpillaient en gouttes de lumière.

Toute la Cour s'était rapprochée et regardait, saisie d'étonnement, cette étrange apparition. La bête impétueuse et haletante semblait pétrie de clarté et, dans sa course éperdue, s'avançait droit vers le petit être couronné, qui l'attendait dans l'extase.

Les vagues jaillissaient sous ses sabots avec un mouvement d'ailes quand un dernier bond le fit s'abattre et s'agenouiller presque aux pieds de la petite fille frémissante d'une joie ineffable.

Minola, tremblante d'émotion, posa sa main sur la crinière immaculée du fier coursier, puis, se tournant avec une grâce incomparable vers le vieux comte Organda, elle dit de sa voix la plus câline : « Mon cher chevalier, je vous remercie de tout mon cœur d'avoir ordonné aux cieux et aux flots de la mer d'accomplir ce prodige ; car je vois, en effet, qu'une si merveilleuse créature ne pouvait exister sur terre. Cette nuit certainement votre petite Reine dormira heureuse, puisque son vœu le plus cher s'est réalisé. »

Comme une de ses blanches mouettes, Minola s'enleva légèrement sur le dos satiné du destrier triomphant ; après quoi, aux yeux de la Cour stupéfaite et consternée, elle se perdit à l'horizon sur le sable argenté.

III

Minola, la petite Reine, vécut des jours de joie intense qui permirent au bon docteur Boone de voir reparaître l'incarnat aux joues délicates de la dolente enfant. Ajoutons que, pendant ce joyeux été, l' « opinion publique » fut entièrement négligée, à tel point que la petite Reine en oublia l'existence. Les sémillantes dames d'honneur avaient renoncé sans regret

aux exigences du protocole, et l'absence de la vieille comtesse Arabella était un soulagement général.

Le souffle vivifiant de la mer, la griserie du soleil, les douces paroles murmurées sans trêve près des jolies oreilles roses étourdissaient ce jeune monde, dans les veines duquel circulait toute l'ardeur pétillante d'un vin mousseux.

Mais, au milieu de cette joie exubérante, Minola, la douce petite Reine, était de beaucoup la plus heureuse.

Elle vivait dans la plénitude de son rêve. Son cheval impétueux et soumis était d'une beauté telle que Minola même n'avait rien imaginé d'aussi parfait.

Les paroles sont impuissantes à rendre la perfection du noble animal.

Tout en lui était svelte et harmonieux ; la pureté de ses contours, la grâce de ses membres, la souplesse de ses mouvemens, saisissaient dès le premier abord.

Pour le soyeux et la blancheur de sa robe, l'éclat de la neige, les rayons du soleil, la lueur de la lune, le poli miroitant des lys semblaient s'être confondus en une chose unique, merveilleusement blanche, duvetée, moelleuse, aussi douce au toucher qu'au regard.

Nulle soie filée par les elfes en personne n'eût égalé la souplesse de sa crinière, nul marbre poli l'éclat de ses sabots d'ivoire; les ailes palpitantes des naseaux frémissans avaient ce rose des fleurs du pommier, et lorsque Minola appuyait ses lèvres sur le front du cheval, elle éprouvait la sensation d'une caresse. Le bleu intense de ses prunelles rappelait celui de la mer qui frappait de son remous les assises de marbre du palais. Dans leur éclat profond, on lisait tant d'intelligence et de compréhension qu'on eût dit un regard humain.

Comment croire qu'un être si parfait pût être privé du don de la parole?

Peu importait, d'ailleurs, à Minola.

L'enfant solitaire avait, enfin, trouvé un remède à son isolement et l'animal lui était devenu un compagnon inséparable.

Cependant, un point noir semblait devoir assombrir ses radieuses journées. L' « opinion publique » un moment oubliée était apparue de nouveau pour blâmer et réprouver la présence du cheval bien-aimé aux repas de cérémonie que la petite Reine devait présider, entourée de toute sa Cour. L' « opinion publique »

ne permettait pas non plus à Minola de faire dormir le favori au pied de son lit.

Malgré ses instances réitérées et malgré ses prières, le vieux comte Caminosoff lui-même faisait la sourde oreille, et, il faut bien le confesser, il arriva un jour que les courtisans durent détourner discrètement les yeux pour ne pas voir leur souveraine en sanglots verser des larmes cruelles sur une belle robe étrennée pour la première fois.

Minola dut céder. Mais elle se consola en faisant construire tout à côté de sa chambre, pour son favori, une stalle merveilleuse séparée d'elle seulement par une grande baie vitrée.

C'était une stalle charmante en vérité, toute de mosaïque blanche, brillante comme la glace, avec une large frise semée d'aigles d'or, les aigles surmontés de couronnes et séparés par les flèches de jais des armoiries royales.

Sous les sabots du cheval divin, on étendait deux fois par jour, au lieu de paille, des fleurs fraîchement cueillies, roses au doux parfum, marguerites au cœur d'or, blanches clématites, trèfle à l'arome mielleux, et de pâles pensées nacrées, et de sombres œillets pourprés, enfin toutes les fleurs qui font la magnificence des mois d'été.

Cependant Minola donnait des ordres sévères pour que les fleurs fussent d'une seule espèce à la fois.

Les jardiniers royaux murmuraient, se lamentaient sur ce pillage quotidien des parterres; le bruit courait même, dans tout le palais, que le grand chef, se croyant seul, s'était permis de jurer à haute voix, comme un païen, mais personne n'osait l'affirmer.

Heureusement, ces plaintes n'arrivaient point aux oreilles royales, et quand Minola, belle et radieuse, montée sur son coursier blanc, parcourait son domaine, elle ne rencontrait que des visages épanouis et des échines profondément courbées.

Bien entendu, on ne laissait pas Minola errer toute seule à l'aventure, mais, par la force de l'usage, sa suite restait toujours à une distance respectueuse, de sorte qu'elle pouvait se croire isolée et savourer toute la douceur de son bonheur récent.

Moona, tel était le nom choisi par la Reine pour son cheval, car elle soutenait qu'il était descendu de la lune, pétri de ses brillans rayons confondus avec l'écume des vagues sur lesquelles il galopait lors de son apparition.

Souvent, enfouissant sa blonde tête dans la crinière argentée, collant sa petite bouche à l'oreille de Moona, elle murmurait une litanie de noms caressans qui lui venaient à l'esprit : « Douce fleur de lune, » « Lumière de ma vie, » « Désir de mon cœur, » Rêve de mon âme, » « Joie de Reine solitaire. » Elle l'appelait aussi « Fleur de l'Océan, » « Feu follet, » et mille autres noms qui jaillissaient de ses lèvres, dans la joie exultante de son petit cœur inassouvi.

Le cheval ignorait la fatigue; pour lui, nul obstacle infranchissable, nulle allure au-dessus de ses forces et tous ses mouvemens étaient souples, aisés, si agiles, si rythmés, qu'il semblait, en le montant, qu'au lieu de toucher la terre solide, on planait dans l'espace, porté sur de grandes ailes ; et, chose singulière, incroyable presque et vraie pourtant, l'animal magique pouvait passer dans la poussière et dans la fange sans que jamais la pureté de sa robe en fût souillée ou même ternie.

Pas de spectacle plus charmant que de voir le cheval magique, avec son gracieux fardeau, paraître et disparaître comme un feu follet aux alentours du palais.

Et les pauvres gens des environs de se signer pieusement, comme à la vue d'une apparition surnaturelle.

A l'aventure, suivaient, en haletant, les dames vêtues de couleurs joyeuses, accompagnées des gentilshommes chamarrés et de petits pages agiles, dont les boucles d'or s'envolaient au vent, comme une jonchée de feuilles en automne; mais nul destrier ne pouvait rivaliser de vitesse avec Moona, et souvent la malicieuse petite Reine riait aux éclats des efforts inutiles de ceux qui essayaient de l'atteindre dans sa course échevelée.

Une singulière aventure arriva, un jour, à Minola, et sa joie en fut troublée : sa monture magique l'avait emportée avec une telle fougue à travers champs et clairières qu'elle avait perdu de vue ses compagnons, et elle se trouva soudain dans un endroit étrange, mystérieux, où certainement elle n'avait jamais pénétré.

C'était une vaste plaine couverte d'une abondante floraison de gigantesques pavots blancs qui s'agitaient étrangement. Au-dessus de leur calice flottait une poussière impalpable comme un fin voile d'argent qui prenait les formes fantastiques d'une

fumée diaphane, et Minola contemplait ces fleurs avec une surprise mêlée d'effroi.

Cette plaine vaste, désolée, était hérissée de blocs de granit qui surgissaient de-ci de-là, dans cette mer de fleurs mousseuses, comme de sinistres pierres tombales abandonnées. Le souffle poignant du désert enveloppait toute la contrée de ses effluves mystérieux; une atmosphère tourmentée, étrange, accentuait le silence auquel ce pays semblait voué.

De lourds nuages assombrissaient le ciel, tout était plongé dans une lueur livide et surnaturelle. Minola s'inquiétait et Moona s'ébrouait d'étrange façon, secouait sa crinière soyeuse, frappait violemment le sol de ses sabots d'ivoire, ses grands yeux bleus flamboyant de terreur.

La tête penchée sur l'encolure lustrée de l'animal, Minola observait attentivement les aspects bizarres des voiles nébuleux qui l'encerclaient.

Dans le silence impressionnant, soudain, un son se fit entendre, semblable aux accords de harpes lointaines.

Peu à peu, le bruit se précisa, puis l'air retentit d'une harmonie tellement douce que Minola abandonna les rênes et porta les deux mains sur son cœur qui battait violemment.

Il se passa, alors, quelque chose d'étrange dont la vue emplit de frayeur l'imprudente petite Reine.

Petit à petit, les nuages brumeux prirent la forme de spectres humains. De tous côtés surgirent des silhouettes magnifiques de femmes drapées de voiles vaporeux gris fumée, aux longs cheveux flottans comme un brouillard matinal. Tous ces fantômes cherchaient à saisir le frein d'or de Moona pour l'entraîner avec eux, irrités qu'ils semblaient de le voir porter un être vivant sur son dos.

Étreinte d'une angoisse mortelle, Minola, cramponnée à la crinière de son bien-aimé, lui parlait de sa plus douce voix pour l'encourager à résister aux forces surnaturelles qui les assaillaient. Qu'arrivait-il donc? S'était-elle fourvoyée par mégarde dans le pays des fées?

N'essayaient-elles point de lui arracher son cher coursier, révoltées qu'une mortelle possédât un être échappé à leur empire?

Un vertige terrible s'empara de la délicate petite Reine, l'air agité d'un tourbillon d'êtres inconnus résonnait de si douces mélodies qu'elle en pouvait à peine supporter l'harmonie

troublante ; ces chants n'étaient point faits pour des oreilles humaines : ils dégageaient un charme trop irrésistible et faisaient battre le cœur avec une violence si intolérable que le regard se voilait de larmes et que l'on avait mal.

Ce qui arriva ensuite ?

Minola ne le sut jamais. Un essaim de choses terrifiantes et d'un charme poignant s'éleva autour d'elle ; elle sentit Moona se cabrer, se débattre contre une force surhumaine qui s'efforçait de l'entraîner.

Le son captivant des harpes se rapprocha, alors, en une clameur pareille au flot grandissant de la mer et s'abattit terrible sur sa tête sans défense ; un voile s'étendit sur ses yeux ; et elle perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, la première chose dont elle se rendit compte, c'est qu'elle était étendue, petite chose inerte, dans une mer blanche de pavots, perdue, presque ensevelie dans l'océan mouvant des fleurs enchantées.

Les ombres grises avaient disparu ; tout était devenu silence et mystère.

Les blocs de granit émergeaient dans la neigeuse clairière comme les ombres pétrifiées de géans endormis.

Moona restait auprès du corps inerte de sa maîtresse. Sa merveilleuse silhouette était éclairée par la lueur étrange de la lune. Un halo de lumière enveloppait sa robe couleur hermine et ses flancs haletans ; une légère mousse blanchissait son mors et jaillissait autour de ses naseaux, tels des flocons de neige balayés par le vent.

Mais, chose plus étrange encore, que Minola n'avait jamais observée, Moona était inondé de sueur, Moona qui ne connaissait pas la fatigue.

Oui, la sueur ruisselait de ses flancs et tombait sur les fleurs blanches, sur le sol éclairé par la lune en fins ruisselets d'argent.

Certainement, le fier animal avait éprouvé une terreur égale à celle de sa royale maîtresse, qui gisait à ses pieds parmi les fleurs.

« Moona, murmurait Minola, mon cher ami, tu ne m'as pas abandonnée ! j'ai eu tellement peur, tellement peur ! »

Le cheval baissa sa grosse tête jusqu'à l'enfant troublée et effleura son front de ses narines palpitantes. Minola se redressa

lentement, enfouit sa figure dans la crinière du généreux animal ; indifférente à la sueur qui tachait sa robe blanche, elle fondit en larmes. Étaient-ce des larmes amères? Je le crois, mais la Cour n'était pas là pour s'en inquiéter, et les larmes tombaient sur le sol en torrens argentés déposant de grosses gouttes de rosée sur les têtes blanches des pavots.

Les grands yeux bleus du cheval débordaient d'une pitié tout humaine. L'animal semblait comprendre cette enfant tendre, si aimante, si sensible, si délaissée et si privée d'affection malgré son titre, malgré ses richesses et ses splendeurs, et qui est là, perdue dans une solitude effrayante, avec son cheval magique, son seul ami, qu'on a voulu lui ravir d'une si étrange manière. Le fidèle animal frotte sa tête contre la joue de l'enfant avec un hennissement plaintif, sa chaude haleine effleure comme une douce caresse la petite fille angoissée et pâlie.

La bonne vieille lune contemplait de là-haut cette scène bizarre. On eût dit qu'elle éprouvait du plaisir à voir l'étrange beauté du spectacle déroulé sous ses yeux. Ses pâles rayons n'avaient jamais éclairé plus glorieusement un paysage terrestre.

Les pavots neigeux penchaient vers la terre leurs calices de soie dans une ondulation de vagues lumineuses, avec un long appel plaintif.

Un arome pénétrant s'exhalait des blanches corolles, enveloppant cette contrée d'effluves enivrans, tandis que les roches grises semblaient attendre qu'une main surhumaine vînt les animer.

C'est là, parmi ces fleurs frémissantes comme des fantômes, que s'étaient égarées la merveilleuse bête et la petite Reine, qui se pressait aux côtés de l'animal, dont la crinière éclatante se mêlait aux cheveux d'or, boucles d'or et mèches d'argent confondues.

Ce fut un long embrassement, une profonde communion d'âmes entre l'enfant tendre et la bête puissante. La vieille lune ne trouvait nulle indiscrétion à éclairer deux êtres aussi merveilleux, quoique si disparates. Pliant les jarrets devant sa petite souveraine, le noble animal l'enleva sur son dos, s'élança comme un oiseau à travers le champ de fleurs miraculeuses, effleurant à peine de ses sabots d'ivoire la mer blanche des pavots.

Le silence profond de cette nuit limpide n'était rompu que

par le frôlement étouffé des fleurs qui ployaient sous le galop du cheval, se redressant ensuite avec un étonnement curieux de ce spectacle enchanté; seule, une petite traînée d'argent marquait la terre à leur passage comme un semis d'étoiles.

IV

Le trouble et l'agitation régnaient dans le palais.

Vainement, les heures se succédaient : courtisans, pages, soldats, valets, partis à la recherche de la Reine disparue, revenaient consternés et découragés. La Reine était introuvable !

La dernière image qu'ils en conservaient était celle d'une fuyante vision blanche, s'enlevant comme un oiseau et qu'ils avaient en vain tenté de rejoindre. Elle avait disparu comme un nuage léger, et nul ne savait où elle était allée.

Dans leur zèle à justifier leur imprévoyance, les courtisans s'accusaient réciproquement, chacun maugréant sur la stupidité de l'autre. Sur qui faire retomber la responsabilité d'une aussi grave négligence? De longues et vaines discussions s'élevèrent de tous les coins du palais.

Finalement, au grand soulagement de tous, on découvrit le vrai coupable. C'était le cheval; et chacun d'exulter! Le noble animal, auquel, seule, la parole manquait, ne pouvait évidemment pas se défendre.

En bas, dans les cuisines royales, le dîner attendait; une armée de rôtisseurs, de pâtissiers et de confiseurs s'agitaient en grand désarroi au milieu des mets savoureux.

Le maître-queux, personnage important, aux émolumens de ministre, et dont l'extraordinaire talent consistait à goûter chaque plat, se pavanait affairé autour des fourneaux, trempant de temps à autre son gros doigt dans les sauces pour en savourer la finesse et le velouté.

On chuchotait, — c'était sans doute une calomnie, — qu'il lui arrivait de passer sa langue sur certaines créations succulentes, afin de mieux s'assurer de leur perfection et de leur fini ! Mais, comme le dit un vieux proverbe : « Inutile de se faire des cheveux blancs sur ce que l'on ignore, » et personne ne se trouvait mal des procédés du grand homme des sous-sols.

Sa cuisine était exquise, en dépit des moyens par lui

employés, et qui n'étaient pas toujours ceux qu'on lui attribuait à la Cour.

Ses appointemens énormes lui permettaient de faire le bonheur d'une troupe d'enfans joufflus, et de donner à sa femme, qui passait ses journées confortablement installée dans un fauteuil les bras croisés sur une bedaine bien rondelette, de belles robes de soie; ces robes faisaient l'ébahissement des voisins envieux, tandis qu'elle les entretenait avec emphase des importantes fonctions de son illustre époux.

Le petit page aux yeux gris fut le premier à percevoir le bruit du galop de Moona. Il fut le premier aussi à se précipiter vers la grille du château, le premier à recevoir dans ses bras la petite Reine frissonnante, quand elle glissa de sa selle. Kidia se souviendra jusqu'à la fin de ses jours de la façon dont sa chère et douce petite maîtresse avait posé pour une seconde seulement sa blonde tête couronnée de perles contre l'épaule du page; mais la douceur de cette minute éphémère avait été si intense que Kidia n'en souffla mot à personne, gardant avec piété le souvenir de cet effleurement, enfoui dans son cœur juvénile, comme un trésor inestimable.

Kidia partageait la tendre admiration de sa maîtresse pour le cheval bien-aimé; et grande était sa joie, lorsque arrivait son tour d'étendre les fleurs fraîches sous les sabots polis de Moona. Quant aux courtisans, dames d'honneur y comprises, tous éprouvaient une sorte d'aversion pour le bel animal, car ainsi sont les mœurs de Cour. On flatte les favoris dont chaque caprice devient un ordre; mais, tandis qu'on s'incline avec respect, chacun nourrit au fond de son cœur une jalousie obscure, laquelle insensiblement se transforme en une haine sourde, qui guette la disgrâce prochaine.

Et pourtant, l'inoffensif Moona n'avait usurpé aucune place; simplement, comme un rayon de soleil, il était venu réchauffer le cœur ardent et délaissé d'une enfant solitaire; et Moona, en dépit de sa blancheur immaculée, était la bête noire de cette Cour où chacun se croyait en droit d'avoir ses préférences, ses faiblesses, sauf la souveraine elle-même.

Toutefois, le retour de Minola provoqua une sincère allégresse, car l'enfant royale était aimée, bien que son âme fervente et altière fût si mal comprise.

Pour un instant, l'étiquette fut oubliée et, de toutes parts,

dames d'honneur et chambellans empressés accoururent pour baiser la petite main qui se tendait à chacun d'eux.

Appuyée à une immense colonne, au sommet du grand escalier de marbre vert, la figure mince et pâle de la petite Reine se dressait émouvante et pathétique dans sa robe vaporeuse, la couronne de perles serrée aux tempes en bandeau de lumière; de tout son être émanait un charme étrange et captivant.

Tour à tour, chacun venait s'incliner devant la frêle enfant, qui personnifiait l'espoir du pays et dont la disparition momentanée avait fait trembler; elle ne paraissait cependant qu'une vision diaphane, peu faite pour supporter les meurtrissures d'un monde hostile et cruel et la charge d'un État à régir.

Caminosoff épiait attentivement le regard effaré des grands yeux bleus, qui paraissaient hantés encore par l'effroi de sa récente et mystérieuse aventure; mais les lèvres de l'enfant restaient obstinément closes et, dans une réserve tenace, presque hautaine, elle refusait d'expliquer sa disparition, répondant d'un ton qui ne permettait pas de réplique : « Je me suis égarée. »

La nature de Minola présentait un singulier contraste d'orgueil silencieux et d'impétuosité enfantine, car, malgré son jeune âge, elle avait une manière à elle de tenir à distance tout son entourage.

Cependant, une crainte indicible se glissait dans le cœur de la pauvre petite Reine; elle était convaincue que des puissances invisibles travaillaient à lui ravir son bien-aimé Moona. Son bonheur était-il donc destiné à s'évanouir comme une brume d'été?

Les dieux jaloux enviaient-ils son bonheur, son pauvre et chétif bonheur?

Sous l'obsession d'une folle angoisse, Minola vécut dans la terreur de se réveiller un matin et de ne plus trouver son beau Moona ou de le voir disparaître, comme il était venu pendant cette nuit resplendissante; elle pâlit, s'étiola, le cœur déchiré fibre à fibre par une atroce souffrance.

Pauvre petite Minola, tu ne sais pas encore qu'il en est ainsi de tous les rêves réalisés? Dès l'instant où nous jouissons du bonheur, nous sommes tenaillés par la crainte de le voir ravi à nos cœurs ardens, éternellement inassouvis.

Minola passait des nuits tourmentées. Réveillée en sursaut,

elle sautait du lit pour aller regarder Moona par la porte vitrée. Souvent, la vieille amie silencieuse glissait ses pâles rayons par les fenêtres grandes ouvertes, après avoir argenté la nappe liquide de l'Océan endormi, pour venir épier le petit fantôme qui, les cheveux déroulés en ondes lumineuses, chancelant dans les longs plis de sa blanche robe, s'avançait à travers la vaste chambre pour s'assurer de la présence du cheval aimé.

Les rayons audacieux de la lune indiscrète envahissaient la pièce et venaient couvrir d'une pluie d'argent la petite Reine accroupie comme un chaton dans la mangeoire fleurie du cheval, les pieds enfouis dans la masse du foin odorant, les deux bras enlacés à l'encolure de l'animal.

Blottie près de Moona, la bouche collée aux naseaux veloutés, ses doigts roses enfoncés dans l'épaisse crinière qui tombait jusqu'à terre, Minola murmurait de sa voix câline mille choses tendres et gentilles. Les yeux bleus de Moona exprimaient tant de bonté, tant de pitié, ils étaient si pleins de vie qu'on pouvait croire que le noble animal comprenait les paroles de tendresse anxieuse murmurées à son oreille pendant ces claires nuits d'été.

Mais il arriva, hélas! que l'imprudente petite Reine s'assoupit une nuit dans cette attitude répréhensible; et on la trouva au matin, les deux bras noués au cou du cheval; le doux et patient animal était demeuré immobile pour ne pas troubler la tendre enfant, qui reposait sur la molle encolure. Cet oubli des justes convenances excéda la patience fort limitée de l' « opinion publique : » une reine doit dormir dans son lit! Quel impardonnable manque aux bienséances! Quoi? préférer la mangeoire d'un animal aux coussins de duvet et aux broderies du lit royal!

On décida péremptoirement que semblable extravagance serait interdite désormais, sans l'ombre même d'une discussion. Seules, les eaux salées de la Mer-Morte eussent pu être comparées aux larmes d'amertume qui baignaient le visage de la petite Reine.

Hélas! ajoutons aussi que, durant deux longues journées, la pauvre petite souveraine dut siéger à la table royale avec des yeux gonflés et meurtris et refoulant ses sanglots.

Plus d'une larme brûlante, perlant sous les cils soyeux, roula dans les mets savamment élaborés par le grand homme

des sous-sols ; on ne pouvait en vérité reprocher à l'illustre chef les sauces trop salées.

Mais, chose plus grave encore, impardonnable pour une Majesté, Minola avait le nez rouge, rouge et luisant comme un minuscule coucher de soleil !

Vraiment, cela dépassait la mesure; plus d'un murmure impatient courut dans la file des convives brillamment parés; on déplorait l'absence de la comtesse Arabella de Comandolina, qui certainement eût interdit à la petite Reine une telle explosion de douleur.

Le profond chagrin de Minola s'explique : des ordres sévères avaient été donnés pour que la porte, qui séparait les appartemens royaux de la stalle du cheval, fût impitoyablement fermée pendant la nuit; on recouvrit la baie vibrée d'une épaisse tenture, afin que la petite dormeuse n'eût point le désir de quitter incongrûment son lit.

Personne ne concevait la cruelle souffrance infligée à l'enfant solitaire, et chacun restait indifférent et impassible devant le chagrin poignant qui étreignait ce cœur troublé, quand, tourmentée par l'insomnie, elle se consumait dans la crainte de voir le cheval lui être ravi pendant son sommeil.

Ses mains fluettes pressées contre son cœur, les lèvres légèrement entr'ouvertes, assise dans le fouillis des draps froissés, elle tendait l'oreille pour écouter dans une folle appréhension; des larmes brûlantes tombaient le long de ses pâles joues sur les riches soieries qui la recouvraient, tandis que le rossignol blanc, prisonnier de la cage d'or, égrenait une féerie de sons harmonieux qui exaltaient la détresse navrante de l'enfant.

Pauvre petite Reine ! Pourquoi ne voulait-on pas comprendre combien tu souffrais? Pourquoi ces épreuves imposées à ton endurance enfantine?

Mais supplier, se plaindre, non ! Elle est bien trop fière ! Toute la lignée de ses lointains aïeux semble se dresser devant elle, lui disant de serrer les dents, de se mordre les lèvres jusqu'au sang, sans qu'il en sorte un murmure. « Noblesse oblige, » et, si l'on veut être Reine, il faut savoir y mettre le prix.

Mais ces nuits sans sommeil, tourmentées par la nostalgie de son unique ami; ces nuits troublées par l'inquiétude et l'ignorance de ce qui se passe derrière la porte close, minaient sa santé déjà si frêle.

Sa figure qui, pendant quelques jours, avait resplendi de joie, pâlissait et s'émaciait; ses yeux, creusés par la souffrance, avaient une expression pathétique et égarée.

Supprimées les chevauchées depuis la récente mésaventure, car on considérait fort imprudent pour la Reine d'errer ainsi qu'elle aimait le faire. En dépit donc de ses privilèges royaux, elle dut se plier de nouveau au protocole, se soumettre à la tyrannie de l' « opinion publique. »

Minola se soumit avec dignité, mais la joie magnifique des premières semaines s'envola; s'ils pouvaient seulement se douter que la noble et fière petite fille se rongeait le cœur dans l'angoisse de perdre ce qu'elle chérissait tant!

Accoutumée à se voir refuser tout ce qui lui était agréable, si étrange que cela semble pour une souveraine, elle arrivait à croire que tout bonheur est périssable.

La joie si chère à son cœur lui sera fort probablement ravie. Peut-il en être autrement?

Minola reprit ses habitudes d'isolement sur son trône marin, mais ne renonça point à la compagnie de son cheval blanc. A côté du trône, on tailla dans le roc une plate-forme, où, comme bien l'on pense, Moona, grimpant avec l'agilité d'une chèvre, suivait sa maîtresse sur la hauteur escarpée.

Les deux amis, enfin réunis, demeuraient ainsi de longues heures côte à côte. Les boucles blondes et la blanche crinière soulevées par la brise se confondaient, l'une ressemblant à de légers nuages laineux et fuyans, l'autre à un écheveau de fils d'or exposés à l'ardeur du soleil. Les mouettes, joyeuses du retour de la petite Reine, voltigeaient avec des cris aigus tour à tour tristes et gais; elles se posaient souvent avec des battemens d'ailes familiers sur l'encolure soyeuse de Moona, où il leur arrivait de rester accrochées.

La tendresse de la Reine pour le cheval s'exaltait de jour en jour; souvent, appuyant la tête à l'épaule de son préféré, les yeux clos, un sourire doux et alangui sur ses lèvres entr'ouvertes comme une fleur, elle écoutait dans une rêverie extasiée la vieille chanson de la mer.

Que disait ton éternelle complainte, ô vieil Océan?

Tant de rumeurs confuses surgissent de l'abîme mobile et infini; tant de soupirs, tant de plaintes, tant de sanglots, et jamais un chant joyeux. Est-ce l'immense douleur de tous ceux

qui trouvèrent une tombe solitaire, à jamais ignorée, dans le mugissement éternel des vagues chargées de mort, dans l'abîme qui garde jalousement enfoui dans ses replis les plus secrets l'espoir de bien des âmes, de bien des foyers?

Est-ce la plainte des vagues en révolte, vouées à s'allonger sans trêve vers des rives inaccessibles qui se dérobent éternellement à leurs stériles et impuissans efforts? Inexorablement limitées, elles heurtent les rochers, se brisent aux rivages, hurlent, grondent, implorent sans éveiller d'écho, et renouvellent sans cesse des efforts toujours vains.

Minola ne tentait même pas de pénétrer le mystère qui l'enveloppait; elle se sentait infiniment lasse; heureuse seulement, en étendant le bras, de rencontrer la robe soyeuse de Moona sous ses doigts, de caresser la chère monture et d'y appuyer sa tête alourdie.

Le murmure rythmé du vieil Océan et sa rumeur confuse accompagnaient son rêve et son trouble inconnu, répondaient à toutes les questions insolubles, aux sentimens indéfinissables qui étreignaient cette âme d'enfant.

Tandis que Minola se complaisait dans son isolement sur la roche étincelante, sentant s'éveiller en elle des sympathies pour les mystères de la nature qui l'environnait, en harmonie avec le souffle du vent et le bruissement des vagues, en amitié avec les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre, ceux qui croyaient mieux savoir ourdissaient dans la sécheresse de leurs cœurs le sombre projet de renfermer dans sa cage d'or la triste enfant couronnée.

V

Minola, la pauvre petite Reine, avait été ramenée dans sa capitale.

Pour la recevoir, la duchesse de Comandolina se tenait au pied du grand escalier, pompeusement parée d'une robe vert-pré, qui s'élargissait autour d'elle comme les flots débordans d'un monstrueux plat d'épinards; et, en la voyant plonger dans une grande révérence, inclinée aussi profondément que le lui permettaient ses articulations engourdies, Minola espérait la voir disparaître, noyée dans la profusion et l'ampleur des plis. La petite Reine captive voyait de nouveau au-dessus des

épaules voûtées de la grande maîtresse planer le spectre terrifiant de l' « opinion publique » prêt à se jeter au travers de son chemin.

Malgré toutes les tristesses et les protestations indignées de dame Arabella, Minola était parvenue cependant à faire arranger une stalle pour son favori à côté de ses appartemens. Cette fois, la stalle était en mosaïque de teintes dégradées, allant du bleu au vert, comme la couleur changeante de la mer, et, partant du plafond, des zigzags de rais d'argent s'enchevêtraient en tous sens, ainsi que les rayons de la lune pendant la nuit radieuse où son cheval bien-aimé était entré dans sa vie d'une façon si miraculeuse.

On constata bien vite, hélas ! combien l'air pur et vivifiant manquait à Minola. Le docteur Boone suivait avec anxiété l'étiolement du petit être frêle, et les paroles dites à ses derniers momens par la mère de la petite Reine remontaient dans sa mémoire : « Cette enfant ne vivra pas pour atteindre l'âge de femme. »

Pâle petite fleur, dernier rejeton d'une race saine et vigoureuse, mais secrètement minée par un mal mystérieux, insinuant, tenace, que nul savant n'avait pu expliquer ni enrayer.

Et, bien que l'espoir d'un royaume vaste et florissant fût concentré sur la chétive créature, la force des préjugés est tellement forte, la sujétion aux formes tellement enracinée dans notre pauvre humanité que, pour obéir aux uns et respecter les autres, on n'hésitait point à soumettre cette petite vie fragile à toutes les contraintes qui menaçaient d'en éteindre la flamme vacillante.

La fière Minola assistait à des cérémonies fastidieuses, présidait des repas interminables et donnait, sans un murmure, d'insipides audiences à de vieux ambassadeurs rassis et aux envoyés exotiques des pays les plus lointains.

Elle figurait aux grands bals de la Cour exigés par l' « opinion publique, » assise sur son trône d'or, couronnée de son plus pesant diadème, ployant ses frêles épaules, sous les riches broderies de perles.

Mais, calme et souriante, l'enfant digne de son antique lignée suivait d'un regard indifférent les figures variées des danses qui se déroulaient sous ses yeux.

Parfois, un fléchissement soudain de la tête couronnée prouvait que la nature reprenait ses droits; mais l'indomptable fierté de la petite martyre silencieuse conservait le sourire exigé sans doute par la duchesse de Comandolina, alors même que l'épuisement la faisait s'assoupir sur son siège de parade.

Alors, Kidia, le petit page dévoué qui se tenait attentif tout près du trône, avait le tendre courage de la ramener à la réalité.

Sous prétexte d'arranger les plis du manteau, il touchait légèrement le bras de Minola avant qu'on eût pu s'apercevoir que la petite Reine somnolait.

Le sourire reconnaissant avec lequel la souveraine adorée répondait à la tendre sollicitude de son page était cher au cœur de cet humble ami.

Cependant, pour la petite Reine, les heures passées en douce et étroite communion avec le cheval magique étaient bien plus précieuses que la fastidieuse vie de Cour.

On n'en maintenait pas moins strictement la règle sévère des portes closes. Le souvenir du champ de pavots, il est vrai, s'était effacé comme un rêve de la mémoire de Minola, et ses nuits étaient moins angoissées; seule, une toux sèche et épuisante la tenait souvent éveillée pendant de longues et pénibles heures.

Mais un jour, — jour malheureux, jour néfaste! — la plus affreuse des catastrophes s'abattit comme un coup de foudre sur l'innocente enfant.

Un matin, elle ne trouva plus son bien-aimé Moona. Parti! disparu! enlevé! Pas une trace, pas un indice. Seul, le pavé de mosaïque fendillé, crevassé, piétiné par endroits, indiquait que Moona avait lutté contre une force supérieure.

Comment dire le désespoir et l'accablement de la petite Reine? Toute parole est impuissante à rendre ce que fut l'agonie de ces jours d'attente, quand diminuait l'espoir et que chaque son, chaque voix, chaque pas faisaient battre à se rompre son cœur désespéré.

La petite figure défaite et tourmentée était douloureuse à regarder, même pour la duchesse Arabella, qui en venait à souhaiter, pendant ces jours de sombre chagrin, que l'éducation de la petite Reine fût moins parfaite; la grande maîtresse ressentait un réel malaise à voir l'enfant diaphane refouler ses

larmes avec son chagrin pour sourire à toutes les cérémonies et à tous les festins donnés en son honneur...

Oui, Minola souriait, mais de quel pâle sourire! De ce sourire divin que les peintres primitifs mettent aux lèvres des anges, dont les yeux en extase regardent le ciel s'entr'ouvrir.

Seule la fierté, la fierté et l'énergie inhérentes à sa race portaient Minola à souffrir en silence. Peut-être aussi ce faible rayon d'espoir qui survit dans le pauvre cœur humain, rayon plus fort que la douleur la plus poignante, plus fort que les plus effroyables désastres et que l'écroulement des mondes, la soutenait-il dans son attente désespérée.

Ce furent en effet des jours bien sombres pour le petit être languissant; les courtisans les plus froids, les plus égoïstes, les plus indifférens même, furent émus de la douleur stoïque de l'enfant; Caminosoff entreprit de mystérieuses recherches dans tout le royaume pour retrouver le cheval merveilleux, mais ces recherches restèrent infructueuses : rien, pas un indice, pas l'ombre d'une trace.

Moona était disparu pour toujours, comme s'il se fût évaporé.

La façon dont la vieille et rigide comtesse essayait de distraire sa souveraine des pensées torturantes qui l'obsédaient était tragi-comique. Elle s'efforçait de son mieux d'adoucir ses gestes anguleux et raides par de ridicules minauderies, et s'appliquait même à trottiner à pas menus sur le parquet glissant, pensant exprimer son humeur bienveillante par la légèreté de sa démarche.

Si quelque chose pouvait en effet ramener un sourire amusé aux lèvres de Minola, c'étaient bien les bouffonneries étranges et saugrenues de la vénérable grande maîtresse. Quel spectacle comique et inattendu de la voir évoluer raide et guindée, malgré tout, à travers la chambre, retenant d'une main sa traîne à falbalas, ayant dans l'autre soit une fleur rare, soit un coffret plein de douceurs, ou même quelque ingénieuse boîte à musique!

Lorsque l' « opinion publique » se retirait et que la petite Reine, demeurée dans sa chambre, pouvait enfin abandonner l'attitude dans laquelle elle s'était raidie devant les autres, elle se jetait alors sur la chaise longue recouverte d'hermine et caressait ses angoras blancs, cherchant une consolation auprès

de ces animaux doux et câlins; le regard des yeux demesurément agrandis semblait poursuivre la vision éphémère des jours heureux.

De sa petite main effilée et diaphane, elle refaisait le geste familier de caresser la crinière soyeuse ou les naseaux du tendre ami disparu; mais ses doigts impatiens ne rencontraient que le vide, et des larmes, des larmes amères, voilaient les yeux bleus d'une frange d'argent.

Si grands étaient sa solitude et son découragement qu'elle n'avait plus la force de résister et que le docteur Boone s'ingéniait en vain à multiplier les distractions : musique, fêtes, danse, tout fut essayé dans le secret espoir d'arracher l'enfant alanguie à son état de tristesse accablante. Minola, qui avait eu des accès de violentes colères pour de futiles contrariétés, supportait son grand chagrin avec un désespoir si résigné que ceux qui l'aimaient eussent souhaité l'entendre sangloter, la voir répandre des torrens de larmes, trépigner avec rage comme autrefois et exiger impérieusement de l' « opinion publique » tout ce qu'elle interdisait.

Mais, dans le zèle de bien faire, on avait été trop habile, et tout plaisir recherché par les autres enfans de son âge était mort en elle.

En vain essayait-on de la faire participer aux bals et aux divertissemens inventés pour l'arracher à sa torpeur. Il était trop tard.

Minola ne souhaitait plus rien. Son cœur portait le deuil de l'ami si mystérieusement ravi.

Ainsi s'écoulèrent les longs mois de l'automne et de l'hiver, sans apporter aucune nouvelle de Moona.

Quand elle était bien seule, Minola se glissait dans la stalle vide et promenait sur les dalles endommagées ses grands yeux, creusés et battus, pour faire revivre dans sa mémoire l'image chère de son favori.

Il lui semblait alors voir la forme blanche se profiler sur tout ce bleu, la lourde crinière effleurer presque le pavé de mosaïque, la longue queue balayer la jonchée de fleurs en se balançant de droite et de gauche comme un panache de plumes légères.

Mais, souvent, elle ne voyait que les murs étincelans et froids, zébrés d'argent, la mangeoire béante, les dalles polies,

que ne recouvraient plus les fleurs aux blancs pétales effeuillés sous les sabots d'ivoire de Moona.

Tout était désert, abandonné, morne, et celle qui eût dû être heureuse, avoir les joues roses et le rire aux lèvres, n'était plus qu'une pauvre petite chose perdue, délaissée, pâle comme une blanche anémone d'hiver.

D'un pas de plus en plus alangui, elle se réfugiait sur sa couchette de fourrures, enfouissait sa tête dans la profusion des coussins moelleux et, là, s'abandonnait à son noir chagrin, jusqu'au moment où une dame d'honneur, ou bien la grande maîtresse elle-même, venait lui rappeler les éternelles obligations de son rang.

Minola, pâle petite Reine, comblée de tous les biens terrestres, entourée de soins et d'attentions, pourquoi effeuiller ainsi tristement ta vie sans laisser deviner le secret de ton âme ardente et ingénue, sans pouvoir t'épanouir dans la plénitude de ton être?

Les fêtes de la Cour étaient de plus en plus pénibles à la petite Reine, spiritualisée par la souffrance; sa fierté la soutenait bien encore, mais sa faiblesse était si grande qu'un soir, à un festin en l'honneur d'un prince étranger, la duchesse de Comandolina, de ses propres mains, mit du rouge aux joues transparentes de l'enfant.

Cet éclat factice, au lieu de donner à Minola l'apparence de santé que l'on se croyait en droit d'exiger d'une Reine, ne faisait que rehausser l'expression désespérée du regard.

Ce jour-là, Minola revêtit la plus belle de ses robes : une robe couleur de turquoise pâle, d'un tissu changeant vert et or, qui chatoyait au moindre mouvement de mille reflets. Un magnifique diadème de brillans étincelait à son front, entourant sa petite figure d'une auréole de lumière. De lourdes rangées de perles recouvraient sa poitrine amaigrie d'une parure de neige. Elle tenait entre ses doigts fluets la tige d'un bel iris de jade poli, d'un mauve cendré, autour duquel s'enroulait une file de merveilleuses perles grises, terminée par de petites rivières de diamans, scintillant comme d'innombrables gouttes de rosée à chacun de ses gestes.

Le festin offrait une vision grandiose, et personne n'oubliera jamais le rayonnement particulier de la Reine ce soir-là...

Assise sur son trône d'ivoire, drapée dans un ample man-

teau d'hermine démouchetée, elle voyait s'étendre devant elle l'immense table des convives recouverte d'une nappe d'argent, portant en bordure les aigles d'or et les flèches noires, que nous connaissons. Des guirlandes de clématites étoilées violettes et mauves mêlaient leur gracilité et leur parfum à la splendeur des orfèvreries qui faisaient ployer la table. Trois coupes de jade transparent remplies de roses blanches étaient placées devant la Reine; une lueur mystérieuse émanait des coupes savamment éclairées, rehaussant la beauté diaphane de Minola, semblable à un être éthéré, enfant prédestinée d'un monde surnaturel. Deux énormes cierges de cire pâle, fixés aux bras du trône, brûlaient en s'égouttant lentement, telles des larmes silencieuses sur un mal ignoré.

Minola trempait ses lèvres fiévreuses dans une tulipe de cristal sertie de perles et d'opales; elle ne se désaltérait que d'eau froide et pure, limpide comme le cristal des sources qui jaillissent dans les jardins célestes, et sa nourriture, composée de trois grosses fraises blanches, lui était présentée sur un plateau de vieil argent ciselé.

De hauts dignitaires, des femmes de distinction étaient assis à ce festin royal et autour d'eux s'empressait une armée de pages en costume écarlate, le front couronné de géraniums flamboyans.

Minola était servie par deux de ses pages vêtus d'un gris d'argent, couronnés de blêmes pensées; le plus beau était Kidia, aux yeux clairs, dont le cœur brûlait d'un amour si pur pour sa Reine.

Les deux grands cierges projetaient une lueur tremblotante sur le fier petit visage transfiguré, l'entourant d'un nimbe surnaturel, comme un mirage prophétique de ce que pourrait être cette enfant, si elle atteignait l'âge de la femme...

Minola, Minola, où donc erraient tes pensées tandis que tes doigts jouaient nerveusement parmi les pétales de roses effeuillées et que sur tes lèvres pâlies se joue le sourire attendu de toi?

Souris, Minola, pauvre petite Reine, ils se souviendront un jour avec un regret poignant du charme de ta présence, alors que tu régnais sur eux, si distante toutefois de leurs rires bruyans et de leurs propos frivoles, de leurs projets et de leurs désirs, si étrangère à leurs amours, comme à leurs haines.

Ils se souviendront du regard de tes larges prunelles bleues, du soin avec lequel tu cachais ta douleur et les battemens violens de ton cœur, sous tes rivières de perles, sous le diadème étincelant, qui pèse si lourd à ton front de son poids symbolique.

Souris, souris encore, Minola, enfant de race qui s'éteint, souris toujours, pâle petite Majesté, aussi longtemps que tu le peux :

« Noblesse oblige. »

VI

Ce fut la dernière fois qu'on vit Minola en public. — Le soir même, en quittant la salle du festin, brisée de fatigue et d'efforts, les oreilles bourdonnantes des accords éclatans de l'hymne royal, elle glissa inerte, petite plume légère, dans les bras d'une de ses suivantes.

Mais avant de franchir le seuil de la salle des fêtes, un dernier ressaut de volonté la galvanisa et elle accomplit encore, quoique machinalement, les gestes traditionnels exigés par l' « opinion publique. » Embrassant d'un regard ses hôtes et sa suite qui se retiraient, elle sourit une dernière fois et s'incline avec une grâce languide.

Pensait-elle, la petite Reine, que, pour la dernière fois, elle voyait sa Cour et ses sujets réunis autour d'elle?

Qui saurait le dire?

Malgré la fatigue, elle éprouve une sorte de regret (pressentiment peut-être) à se retirer : une minute encore, elle attarde son regard sur la grande galerie tendue de vieilles tapisseries historiées, presque inconsciente de ce qui l'entoure.

En se retournant, elle voit Kidia à côté d'elle; son visage s'éclaire du sourire heureux d'un enfant qui retrouve un ami, bien différent du banal sourire figé que l' « opinion publique » exige.

« Penses-tu parfois à lui, Kidia? » murmure la pâle petite Reine.

— Ma douce maîtresse, répond vivement le page, je donnerais volontiers ma vie, si elle pouvait te rendre le bonheur perdu.

— Non, Kidia, ce n'est pas ce que je souhaite, je ne voudrais

point du sacrifice de ta vie, mais mon cœur souffre à la pensée que nul ne pleure sa disparition avec moi, et c'est un baume bienfaisant à mon chagrin de savoir qu'un être humain comprend ma douleur. Tu ne sais pas, Kidia, combien une Reine est isolée! Et Moona était si beau, si doux, si bon! Tu sais, Kidia, tous les enfans ont une mère, on me l'a dit depuis peu: mais je suppose que ce n'est pas considéré comme indispensable pour une Reine d'en avoir une; cependant, que cela doit être doux, une mère, quand on est très las!... »

L'enfant couronnée avait le regard fixe, les yeux perdus dans le vague de la galerie faiblement éclairée; son diadème scintillait et dispersait des gouttes de lumière autour d'elle; les pendeloques de l'iris pâle, sceptre charmant entre ses doigts, mettaient un essaim de lucioles dans la pénombre; elle murmure encore quelques paroles, puis sa voix s'éteint comme le soupir d'une brise d'été.

« Je saurai sans doute un jour où est ma mère. Alors peut-être me sera-t-il permis d'aller la rejoindre; là-bas, je suis sûre que Moona m'attendra. Qu'en penses-tu, Kidia, mon petit page? »

Mais Kidia ne répond pas; accroupi aux pieds de sa maîtresse, il cache sa figure baignée de pleurs dans les plis de la robe royale.

Quand, le lendemain, Minola voulut se lever, elle retomba évanouie entre les bras de ses femmes désappointées, qui devaient la parer fastueusement pour l'audience de congé des hôtes de la veille.

Toute une faculté de médecins fut réunie autour du grand lit où reposait la petite Reine. Chacun hochait doctoralement la tête avec des airs graves et prononçait des paroles sentencieuses, en prenant une attitude de méditation profonde.

La grande table était encombrée d'un tas de fioles, de flacons de toutes grandeurs et de toutes couleurs. Tandis que les illustres savans s'empressent affairés autour d'elle, Minola, vaguement consciente, regarde les taches multicolores que la lumière en traversant les flacons éparpille sur la nappe; les couleurs vives des fioles l'amusent dans sa demi-torpeur, ce sont des gemmes énormes posées là pour elle par une invisible main.

L'un après l'autre, les grands hommes lui ont tâté gravement le pouls, ont posé leur tête grisonnante sur la petite poitrine

endolorie; ils l'ont palpée, retournée, auscultée. Ils ont prononcé solennellement des phrases incompréhensibles; maintenant, ils discutent.

Qu'importe à Minola de ne pas saisir le sens de leurs discours, elle désire surtout qu'on la laisse tranquille; elle est si lasse, si lasse; et puis, qui pourrait connaître la cause de son mal?

Ils sont partis. Minola repose étendue, les yeux clos, les deux mains contre son cœur oppressé, petite chose douloureuse, atome d'humanité perdu dans ce vaste lit aux somptueuses draperies, dans le fouillis des dentelles précieuses dues à des siècles de labeur.

Minola, Minola, que vont-ils décider de toi?

Sur la pointe des pieds, furtif pour ne pas être surpris, Kidia se glisse dans la chambre à pas muets, les bras chargés de toutes les fleurs blanches qu'il a pu trouver, et les dépose pieusement entre les mains de la Reine.

Minola garde les paupières fermées, elle est bien trop lasse pour les ouvrir, mais un pâle et tendre sourire s'esquisse sur la petite figure, tandis que les doigts menus se resserrent sur la fraîche offrande d'amour.

Voici le verdict des grands hommes, le résultat de leurs discussions, consultations, auscultations et argumentations.

« Vu le goût singulier, on n'ose dire maladif de la royale enfant pour le blanc, vu que tous les désirs, tous les vœux, toutes les tendresses de la Reine vont aux êtres et aux objets de cette couleur; vu l'influence bienfaisante indéniable du moral sur le physique, vu..., il est rationnel et essentiel que la malade soit transportée au plus tôt dans quelque lieu d'altitude élevée où elle ne soit entourée que de blancheur, — champs de neige immaculée, océans blancs et brillans de névé, horizons de glaciers, sommets couverts de neiges éternelles, — afin qu'un air plus pur et plus vif, dans le monde des blancheurs idéales, ranime la petite Reine et fasse renaître les roses sur ses joues décolorées. »

Ainsi dirent les grands hommes, et chacune de leurs précieuses paroles fut payée au poids de l'or massif.

Peu après cette auguste sentence, par une matinée avant-courrière du printemps, un cortège étrange traversait les rues de la vieille cité grise et franchissait la ceinture des remparts.

Pour la seconde fois, les balcons débordent de monde ; dans les rues étroites, une double haie de visages curieux regarde le défilé, mais presque tous, malgré les expressions diverses, sont empreints de tristesse.

La petite Reine aimée ne se tient plus cette fois digne et gracieuse sur son beau palefroi, dans sa robe d'or tissé; son front n'est plus couronné de violettes. Elle gît étendue dans une litière, sous un dais de brocart blanc. Le petit visage aux tons de cire est enfoui dans des coussins d'argent; une molle couverture de cygne recouvre ses membres émaciés et une guirlande de pâles anémones s'enroule autour de son front.

Mais les yeux de l'enfant royal sont grands ouverts. Elle a demandé impérieusement de nombreux coussins pour rehausser sa tête : elle veut saluer ses sujets, leur sourire.

Et ce sourire d'une infinie douceur n'est point obtenu sous l'injonction d'une « opinion publique » renfrognée ; au contraire, l'enfant, si cruellement atteinte, éprouve le besoin irrésistible de se rapprocher de son peuple et, malgré le grand effort demandé à son extrême faiblesse, elle se soulève plus d'une fois pour agiter sa petite main vers la foule émue qui s'incline silencieuse sur son passage.

Minola, Minola, comprends-tu que c'est peut-être pour la dernière fois que leurs yeux se posent sur ton doux visage? Veux-tu que la vision pathétique de ton ineffable sourire reste gravée dans le cœur de chacun?

La faiblesse de ton corps a-t-elle éveillé dans ton âme une pénétration au-dessus de ton âge? A-t-elle précocement mûri ton âme insoupçonnée? Et est-elle arrivée tout d'un coup aux limites extrêmes de l'intuition?

Durant de longues journées, le cortège imposant traversa le vaste royaume de Minola. Le printemps s'éveille de toutes parts dans un hymne d'espoir et de joie. Les arbres des vergers forment une mer écumeuse de fleurs, les oiseaux chantent dans les branches, la nature entière s'émeut, vibre, tressaille de vie et d'amour.

Mais la petite fleur humaine se fanait tristement au milieu de la splendeur et de l'exaltation universelle.

Immobile, presque inanimée, elle restait étendue de longues heures, bercée par le pas cadencé des valets qui portaient la somptueuse litière. Un détachement d'hommes d'armes

accompagnait les porteurs, afin de les relayer aux heures de fatigue. Chacun recherchait la faveur de porter un si précieux fardeau.

Kidia se tenait aussi près que possible de sa maîtresse, renouvelant sans cesse les fleurs fraîches autour de Minola. Le sol se couvrait au fur et à mesure de pétales blancs comme la neige des régions vers lesquelles on emportait la petite Reine.

Un peu en avant des hommes d'armes, chevauchait la comtesse Arabella de Comandolina, vêtue d'un austère costume de voyage agrémenté d'un long voile que le vent accrochait aux branches en la décoiffant fort irrespectueusement. Et les jeunes dames d'honneur de venir l'aider à réparer le désordre de sa coiffure, en riant espièglement sous cape, ce qui portait au comble l'exaspération de dame Arabella. Ah! ce n'était point un agrément d'être au service de l'autoritaire grande maîtresse, et sa conversation manquait de l'entrain voulu pour égayer ce long pèlerinage.

Chaque soir, on s'arrêtait pour camper : les tentes se dressaient pour la nuit, et de grands feux, allumés alentour, embrasaient d'une lueur fantastique la halte royale.

Le reflet des flammes rougeoyantes animait les divers groupes de chaudes couleurs, s'épandait en jaillissemens d'or sur les femmes, qui semblaient des fleurs de pourpre surgies d'une terre enchantée.

Après ces longues journées de cheval, la peu aimée comtesse, rendue de fatigue, se retirait bien vite sous la tente avec, dans les mouvemens, une gêne visible, qu'elle essayait toutefois de dissimuler.

C'était le moment impatiemment attendu par les jeunes suivantes. Avec un soupir de soulagement, elles voyaient se relâcher l'étiquette sévère de la journée, et chacune, alors, pouvait, à la faveur de la nuit, se laisser aller à son penchant et se joindre enfin au groupe vers lequel la portait son cœur.

Minola avait une tente somptueuse, sous laquelle, le soir venu, on la déposait dans un lit blanc moelleux, qui semblait surgir mystérieusement de terre à chaque étape.

Son petit corps affaibli se pelotonnait dans le fouillis des coussins avec les mouvemens apeurés d'un oiselet frileux qui cherche un refuge ; mais les accès de toux l'obligeaient souvent à rester presque assise dans la somptuosité de ses parures.

Et de longues heures s'écoulaient avant que le sommeil bienfaisant vînt fermer ses paupières brûlées, restées grandes ouvertes. Par la large baie de la tente de pourpre, son regard s'échappait au loin vers la voûte d'azur sombre qui s'étendait sur le monde endormi : mer infinie, scintillante d'étoiles, milliers d'yeux attendris ouverts sur la souffrance solitaire.

Et la petite Reine, le corps et le cœur torturés, espérait voir Moona jaillir des ténèbres.

Parfois, dans le silence des nuits, les refrains joyeux des hommes d'armes lui parvenaient en écho affaibli et, augmentant son désespoir, lui faisaient verser des larmes brûlantes; mais quand les chants étaient tristes, oh! alors, le pauvre cœur meurtri fondait en d'inexprimables douceurs.

Kidia, ayant obtenu la faveur insigne d'être attaché au service intime de la Reine, passait la nuit à l'entrée de la tente, couché sur un tapis d'Orient.

Il veillait en silence dans l'ombre, épiant la souffrance de la petite martyre vénérée, et la partageant, jusqu'à ce que, sa nature vigoureuse l'emportant sur sa tendresse, il s'endormît d'un sommeil profond.

Un jour, au crépuscule, Minola demeurée seule selon son désir, la respiration saccadée comme après une longue course, laisse son regard errer sur la splendeur des arbres en floraison. Soudain, elle aperçoit, dans le lointain, une étrange nuée bleuâtre, une brume vacillante et fantastique qui se soulève et retombe portée par un invisible souffle.

Et sa tente d'être envahie par une nuée de petits êtres ailés, diaphanes, au corps d'un bleu si miraculeux qu'un tourbillon de petites flammes bleutées, une véritable danse de feux follets semble animer toute la tente. Ce n'est point une hallucination nocturne ; et Minola se rassure en voyant la nuée bleue s'abattre sur sa couverture de cygne : c'est un essaim palpitant de libellules azurées.

Leurs ailes transparentes ne sont visibles qu'à l'éclat de la lumière, leur corps ressemble à une chaîne souple d'émail translucide, leurs yeux sont deux étincelles mystiques, d'une grandeur étrange et mystérieuse.

Elles se posent sur la tête de Minola de façon à lui faire un diadème de lumière.

Les derniers rayons du soleil couchant embrasent l'intérieur de la tente, pavoisent la couche royale d'ardens reflets de pourpre; sous leur touche de flamme, les insectes rayonnent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et leur corselet, jaspé de turquoise, de saphir et d'émeraude, s'irise de tous les feux de l'opale.

Leurs ailes palpitantes enveloppent d'un reflet mobile les boucles blondes de l'enfant et mettent une auréole fantastique autour de sa tête qui rayonne d'une beauté surnaturelle.

A ce moment, le vigilant Kidia, dissimulé sous une tenture, passe la tête entre les rideaux d'un rouge purpurin et surprend ce spectacle d'une saisissante beauté.

Un brusque émoi étreint le cœur du fidèle petit page. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter : il crut voir les anges venus du ciel pour enlever sa chère maîtresse, et il se sentit défaillir dans une détresse infinie.

Puis, la lumière disparut et tout ce chatoiement de couleurs se perdit insensiblement sous un voile de ténèbres.

Les insectes fééeriques prirent leur vol, scintillant encore dans la pénombre comme des joyaux phosphorescens...

Kidia, frappé de stupeur, regardait de tous ses yeux, en retenant son souffle, et la petite Reine épuisée, incapable du moindre geste, dans l'anéantissement de tout son être, demeurait indifférente à l'ombre comme à la lumière.

Cependant, de jour en jour, le cortège, à petites étapes, se rapprochait des cimes menaçantes.

L'ascension difficile, réclamant de pénibles efforts, en laissa plus d'un en arrière.

Minola avait demandé qu'on enlevât le dais de la litière et, chaudement emmitouflée dans ses fourrures, elle fixait obstinément ses yeux sur les champs de neige éternelle, qui, de loin, la fascinaient.

Quelle ascension merveilleuse! Portée sur les épaules robustes de ses fidèles serviteurs, plus haut, toujours plus haut dans l'air de plus en plus pur. La route traversait une forêt de sapins gigantesques. Qu'il est frêle et chétif ce pauvre corps étiolé en présence de la majesté écrasante et de la force immuable de la nature!

Pourquoi attacher tant de prix à la vie d'un être fragile, presque mourant? Que pèse-t-elle en regard des altitudes redou-

tables, des forêts ténébreuses dont le sombre bruissement gémit et se plaint en des chants lugubres et désespérés ?

Glorieuses, cependant, étaient ces journées où Minola sentait son âme élargie au contact de la puissance sauvage et sublime de la nature.

Les boucles dorées s'échappaient de son bonnet de fourrure comme des ondes de lumière éteintes et rallumées, sous l'épaisseur des sapins, dans des alternatives d'ombre et de lumière, pour lui frôler les épaules comme des épis de blé mûrissant.

Ses yeux, trop grands pour son visage aminci, embrassaient fiévreusement tout ce qu'ils voyaient ; et devant l'immense horizon, tout à coup découvert, un inexprimable recueillement l'envahissait.

Oh ! le regard lointain des prunelles dilatées! Comme il buvait avidement chaque détail du chemin, chaque rayon fugitif, chaque nuage passager, chacune de ces merveilles qu'elle ne verrait jamais plus !

Pauvres doux yeux tendres, vrais yeux bleus de Reine, hélas! Minola, pourquoi sont-ils si grands et si brillans?

Enfin, on arriva dans la région des neiges éternelles, et ce fut un cortège bien fantastique qui se déroula sur cette immensité blanche.

Parvenue dans la région des glaciers, Minola demanda que sa litière fût posée à terre, afin de rester seule en communion silencieuse avec la splendeur qui l'environnait.

La voilà seule, bien seule, bien seule dans ce désert de neige illimité, pauvre petite chose chétive, pauvre lambeau fragile d'humanité périssable.

Autour d'elle, à l'horizon lointain, des massifs puissant dressent leurs cimes argentées; forteresses gigantesques, qui dominent les terres alentour de leur imposante hauteur.

Sous ses yeux, sur le plateau, à perte de vue, tout est calme, silence, blancheur, éclat brillant et glacé.

Au-dessus de sa tête, une à une, s'allument les étoiles à la voûte sombre du firmament.

Le ciel est serein, limpide, l'air froid comme le jet pur de la source; un immense tapis de neige recouvre le sol, brillant, givré, semé, dirait-on, d'une poussière de fins cristaux.

Une paix auguste et majestueuse descend des espaces infinis. Sur les sommets les plus élevés, deux aigles solitaires,

les ailes éployées, telles des voiles roussies par les intempéries, tracent des cercles nombreux que Minola ne se lasse point de suivre du regard.

La petite Reine joint les mains comme en prière, ses yeux profonds et agrandis promènent lentement des yeux extasiés sur ce monde si blanc, si glorieux et si pur!

La vigueur reviendra peut-être à son pauvre corps anémié. Elle respire déjà plus librement; l'étau, qui meurtrissait sa petite poitrine étroite, s'est desserré. Ses longs cheveux se déroulent jusque dans la neige, retenant à leurs extrémités bouclées une poudre de diamans. Dans l'atmosphère glacée, son haleine forme de petits nuages qui l'enveloppent comme une buée matinale.

Mais un long frisson la secoue soudain; le froid est trop vif, et elle oublie qu'on devait arriver avant la fin du jour au somptueux temple de marbre blanc élevé pour elle dans cette solitude.

C'est là, d'après les assurances des savans illustres, qu'elle recouvrera la santé.

La grande maîtresse, ainsi que la majeure partie de l'escorte avaient été semés en route. Pour l'imposante vieille dame, l'ascension était une torture, mais une volonté de fer la faisait surmonter toutes les fatigues. Sa place était aux côtés de Sa Majesté : elle s'y tiendrait n'importe à quel prix, même si la Reine en était malheureuse.

Naturellement, Kidia fut un de ceux qui gravirent infatigablement les chemins escarpés auprès de sa souveraine; nombre d'hommes d'armes, quelques courtisans, les plus dévouées des suivantes, voilà ceux qui pénétrèrent avec elle dans sa nouvelle demeure.

En réalité, le vieux Caminosoff avait usé d'une baguette enchantée. Grâce à elle, l'infatigable vieillard avait fait surgir dans ce désert de neige, là où les aigles seuls suspendent leur aire, un merveilleux palais de marbre pur, aussi blanc que la neige sur laquelle il s'élevait. Caminosoff et le vieux docteur Boone se tenaient sous le grand portail, inclinés avec respect devant leur Reine, quand celle-ci franchit le seuil de ce séjour de paix.

Une vaste salle, toute de marbre blanc, voûtée comme une église, avec de larges fenêtres en ogives d'où l'on découvrait

l'étendue infinie des neiges, avait été édifiée pour Minola.

Tout y était blanc, selon son rêve de toujours.

Un sourire alangui et mélancolique erre sur ses lèvres. Oui, c'est ce qu'elle avait souhaité ; rien ne peut égaler la blancheur de cette pièce aux parois polies, avec son grand lit de repos qui disparaît sous les fourrures et les plis étincelans des précieuses broderies d'argent. De grandes coupes d'albâtre transparent, remplies de roses de Noël, sont rangées à la file sur le rebord des fenêtres; sur la grande table de marbre, des calices de cristal d'un prix inestimable contiennent des perce-neige d'une grandeur invraisemblable.

La paix et la sérénité, essence même de la solitude, planent comme un charme au dehors.

Dans l'âtre immense, un grand feu de bûches projette des rayons brasillans, seule lumière de cette étrange et merveilleuse salle.

Oui, le rêve de Minola s'est réalisé, mais à quoi bon? puisque Moona est disparu et qu'elle gît brisée comme une fleur prématurément flétrie.

Minola, Minola, tu vis ton rêve, mais, hélas! ne l'as-tu pas atteint trop tard?

VII

Chaque jour amenait quelque retardataire de la Cour dans ces blanches et paisibles hauteurs. Mais leurs voix bruyantes, leur verbiage incessant eussent compromis la tranquillité de la petite malade, si pendant un certain temps, après ce long voyage, elle n'eût été plongée dans une torpeur morbide, les yeux clos, la respiration courte et saccadée; heures anxieuses que le vieux docteur Boone passe au chevet royal.

Minola dormait les fenêtres grandes ouvertes pour ne point perdre un atome de l'air vivifiant qui devait la ranimer. La rigueur du froid était combattue par un feu de grosses bûches qui flamboyait et pétillait dans l'âtre immense avec un crépitement sec.

Chaque matin, on renouvelait, dans les coupes de jade, les pâles roses de Noël saisies par la gelée nocturne.

Mais quel brouhaha le jour où la grande maîtresse atteignit enfin les altitudes glacées!

La neige éblouissante fut un supplice intolérable pour ses yeux, le logis était froid, la chambre incommode et peu confortable : ses articulations, comme bien on pense, la faisaient souffrir.

On conçoit aisément la litanie d'aigres reproches qui tombèrent sur les uns et sur les autres!

Minola seule est hors de cause. Pâle et inconsciente, elle est étendue, insensible aux querelles comme aux accommodemens de ceux qui l'entourent.

Un jour, cependant, la très irritable comtesse pénètre dans la chambre de la Reine, faisant crisser la mosaïque d'or sous les plis raides de sa robe à traîne et cherchant à dissimuler sa figure bilieuse et son long nez dépité dans un pan de l'ample manteau de fourrure qui recouvre ses épaules anguleuses.

Dans ce temple de silence et de blancheur, sa présence fait une note discordante, son âme sèche et parcheminée ne pouvant sentir l'idéale beauté de cette harmonie parfaite.

Elle ne peut toutefois considérer sans émotion ce visage candide qui repose frêle et transparent parmi la somptuosité des broderies et des dentelles. La raideur de son maintien s'adoucit, et lorsqu'elle se penche vers la petite figure pour redresser les coussins, ses doigts crochus s'essaient à devenir caressans.

Mais la force de l'habitude, la routine de l'étiquette ne l'abandonnaient point, même dans ses momens d'attendrissement involontaire; avant de quitter la chambre, muette, elle se confondit dans une profonde et cérémonieuse révérence, qui n'amena même plus un pâle sourire aux lèvres de la petite souveraine, perdue dans son grand lit, comme un pauvre corps dans une tombe.

Par une claire matinée de gelée blanche, la flamme du soleil, pénétrant par les baies ouvertes, s'épand en jaillissemens d'or sur le lit de Minola et met une lueur dans ses yeux redevenus consciens, joyeux de cette débauche de lumière, qui ruisselle de toute part.

Lentement elle se soulève, les deux mains appuyées sur son lit, se penche en avant, étonnée de sentir la vie palpiter en elle, comme une timide fleur entr'ouverte qui perce l'enveloppe hivernale et découvre les splendeurs du jeune printemps.

Vivait-elle encore? Où avait-elle été durant ce long crépus-

cule? Elle passe sur son visage une main fluette et diaphane dans un effort pour se souvenir.

Oui, elle est revenue de quelque contrée lointaine, mais elle ne se souvient plus de rien; dans sa pensée, c'est le vide, un gouffre noir, l'abîme.

Le soleil glisse sur la mosaïque d'or, s'élève jusqu'à la couche basse, pose le feu de ses rayons caressans sur la forme émaciée de l'enfant et l'enveloppe d'un manteau fulgurant.

Ses suivantes la trouvèrent ainsi nimbée d'or par ce matin clair, et, joyeuses du réveil de leur Reine, elles se prosternèrent à ses pieds, lui baisant les genoux et les mains dans une touchante expansion.

Enfin! voici un événement heureux après tant de jours attristés.

La nuit suivante, comme Mînola, assoupie, reposait avec au cœur le regret toujours inapaisé de son ami perdu, elle se réveilla soudain, tirée d'un sommeil troublé de cauchemars: sa vaste chambre baignait dans une lueur d'argent clair.

Un immense sortilège semblait s'être glissé entre ces parois si blanches et, comme jadis, elle crut entendre des sons de harpes... des harmonies plaintives, trop douces pour des oreilles humaines.

Mais, ô miracle, ô prodige, ô joie surhumaine, le voici!... C'est lui, étincelant à la clarté mystique de la lune. Comme une statue de marbre entre les deux piliers de la fenêtre, c'est lui, son ami si tendrement regretté, son cheval merveilleux, Moona, enfin! qui la regarde.

Minola, mignonne, ton cœur est-il capable de contenir une joie aussi intense?

Haletante, étranglant un sanglot, Minola tend ses deux bras impatiens et, d'un élan pareil au vol d'un oiseau, Moona est auprès de sa maîtresse.

L'enfant presse sa tête blonde contre l'épaule du cheval bien-aimé, et des larmes, nullement amères cette fois, ruissellent abondantes sur la robe veloutée de Moona. Et puis, elle balbutie à l'oreille de l'ami retrouvé, riant et pleurant en même temps, les paroles tendres d'autrefois.

Mais les prodiges ne sont point épuisés.

Qui voudra le croire? Et cependant c'est l'exacte vérité :

Moona peut parler à présent, il parle, et voici ce que Moona dit à sa Reine en vrai langage humain :

Il appartenait au royaume des fées. Mais, excédé de leurs marques de tendresse importune, de leurs rivalités, de leurs jalousies à se le disputer, il s'était évadé du royaume enchanté pour venir auprès de la petite Reine dont il savait l'isolement, et dont l'affection lui était chère ; et il la préférait à tous les êtres bizarres de l'autre monde.

Il aimait la mélancolie de Minola, il comprenait la tristesse de sa grandeur isolée, et s'était voué à elle tout entier, heureux de pouvoir vivre dans son ombre et d'alléger les souffrances de l'enfant mortelle.

Mais les fées sont jalouses et méchantes ; déjà pendant la nuit lumineuse, dans le champ des pavots fantastiques, elles avaient lutté pour le ravir à l'enfant des hommes ; elles avaient échoué alors, mais sans renoncer à le reprendre, et une autre nuit, qu'il était privé de la protection de sa maîtresse, seul, dans la stalle bleue, elles étaient apparues toutes, essaim silencieux et grouillant, et l'avaient ravi à l'affection si chère de Minola. Elles avaient essayé en vain tous leurs charmes et tous leurs maléfices pour lui faire oublier la petite fleur humaine qu'il adorait.

Il avait dépéri, son cœur lentement se fondait, il se mourait ; alors, dans la crainte de le perdre, les fées avaient tenu conseil et décidé que, si Minola, la petite Reine agonisante, venait dans la région des neiges inaccessibles, elles, les immortelles magnanimes, lui céderaient chaque nuit le coursier magique, à la condition que chaque matin, dès l'aube, il rejoignît l'empire des fées.

« Hélas ! ma douce petite Reine, ma chère petite Reine, j'ai craint d'arriver trop tard, de ne plus jamais revoir ton mignon visage se tendre vers ton fidèle Moona, qui t'aime, te chérit si tendrement. Mais le miracle s'est accompli, ma langue a été déliée, afin que je puisse te dire ma souffrance infinie.

« Et maintenant, petite Reine adorée, viens avec moi dans la nuit étoilée, monte sur le dos de ton fidèle Moona. Il te fera faire une chevauchée comme nul être humain n'en fit jamais, une course éperdue dans ce monde de pâle blancheur à travers ce désert glacé et infini. »

Toute faiblesse et toute fatigue avaient disparu des membres

de Minola : avec un râle de joie, la petite Reine s'élance légère sur le dos du cheval, ses doigts crispés à l'épaisse crinière, et les deux compagnons, tendrement unis, franchissant la fenêtre d'un bond, s'élancent en avant dans l'inconnu.

C'était la joie personnifiée qui bondissait à travers ce monde lumineux, sur les ondulations infinies de la neige, sur cette immensité brillante, scintillante, d'une pureté immaculée.

Plus triomphale chevauchée, en connais-tu, Minola? Un cœur humain peut-il connaître une joie plus intense, plus complète que cet envol radieux?

Et, chaque nuit, Moona venait chercher sa maîtresse, et chaque nuit, l'emportant sur son dos, il la menait à travers ces régions solitaires où nul bruit terrestre n'arrive plus. Spectacle unique, sur lequel jamais regard humain ne s'était posé.

Elle errait avec son cheval à travers des contrées désolées et sauvages, hérissées de roches abruptes, sillonnées d'abîmes sans fond, aux flancs des sommets de granit brillant où s'abritent les nids d'aigles.

Ils fuyaient, effleurant comme un brouillard les horizons de marbre, où, dans la nuit transparente, les étoiles, comme prêtes à tomber, projetaient sur le sol une pluie de diamans en poudre.

Jamais créature humaine ne connut splendeur pareille à celle qui émerveillait Minola. Et cependant, la petite Reine se mourait.

A chaque visite matinale, lorsqu'il pénétrait dans la pièce ensoleillée, le vieux docteur Boone demeurait confondu de la métamorphose étrange de la malade.

Minola dépérissait, nul doute n'était possible : la flamme vacillante de sa vie n'était plus qu'un souffle; cependant, un nimbe de joie inexplicable auréolait sa tête.

Ses yeux brillaient comme deux étoiles du paradis, sa voix vibrait limpide comme le cristal, son sourire suave ressemblait à la caresse du soleil sur les prairies en été. Son cœur battait à se rompre d'une joie sans bornes.

Le docteur assistait à ce miracle avec un étonnement anxieux : Minola semblait mourir de joie.

Puis, un jour, par une matinée de soleil, le vieillard, qui l'entourait d'un tendre dévouement depuis sa naissance, la trouva inanimée dans son grand lit, petit corps glacé, inerte,

pâle et transparent comme la figurine d'albâtre de quelque chérubin sculpté sur un antique tombeau.

Mais, le bonheur qui irradiait maintenant de la touchante petite figure avait quelque chose de si grand que, les yeux voilés de larmes, personne n'osa plus même souhaiter revoir la petite Reine parmi les mortels.

C'eût été, en effet, presque une impiété que de la rappeler des régions où elle goûtait enfin ce bonheur parfait que notre monde froid et cruel n'avait su ni voulu lui donner.

Minola, Minola, le sourire de tes lèvres dépasse en dignité tout ce que l' « opinion publique » attendait de ton jeune âge; il dépasse ce que tu étais tenue de donner à ton peuple, — malgré la devise suprême des rois que tu portais si courageusement dans ton cœur fervent d'enfant triste et fière : « Noblesse oblige. »

VIII

Pour la troisième fois, un long et morne cortège se déroule comme un fleuve silencieux à travers les rues de la sombre cité aux murs noircis par le temps.

De funèbres draperies noires voilent les balcons et les fenêtres; étendards et drapeaux sont en berne. Des milliers de têtes découvertes s'inclinent avec respect; bien des visages baignés de larmes expriment la douleur sincère.

La petite Reine Minola rentre dans sa capitale : elle revient, cette fois, étendue pour toujours dans un coffre d'argent précieusement ciselé, coffre exigu que la douleur poignante et désespérée des hommes a nommé un cercueil.

Hélas! le cercueil d'argent de Minola passe lentement sous le regard attristé des sujets silencieux; lentement, lentement, il se dirige vers la vieille cathédrale de pierre grise, et les grosses cloches d'airain lancent à travers l'espace leur appel grave et solennel.

Minola, Minola, où es-tu? Es-tu à l'abri de la douleur, du chagrin, de la souffrance? Tendre Minola, as-tu retrouvé la chaude caresse des bras maternels? De ton refuge de paix et d'amour, peux-tu voir ces fronts découverts et recueillis? Peux-tu voir tes sujets qui fléchissent le genou au passage de ton

petit cercueil porté solennellement par la noblesse de ton royaume en longs vêtemens de deuil?

Vois-tu le lourd drap d'argent qui recouvre ta dépouille mortelle effleurer la poussière des routes, comme jadis tes tresses blondes au bord de ta litière? Reconnais-tu dans la riche broderie les trois aigles d'or séparés par les flèches de jais de ton blason royal?

Minola, Minola, retrouves-tu aux feux du soleil l'éclat de ta pesante couronne? Te souvient-il encore de la meurtrissure qu'elle laissait à ton front candide?

Posée sur ton cercueil, elle n'est plus qu'un emblème frivole et brillant, fastueux témoin d'une grandeur disparue, aujourd'hui que tu t'en es allée bien loin, bien haut, sur les ailes divines des anges.

Minola, Minola, aimes-tu encore les roses, les blanches roses, blanches comme l'écume des vagues, les blanches roses qui jonchent les rues que traverse ton cortège funèbre et que foulent aux pieds ceux qui portent ton léger cercueil et tout le peuple après eux?

Viens! viens! clamait la voix puissante des vieilles cloches. Leur glas, tour à tour tendre et sonore, devient plus impérieux à mesure que le cortège se rapproche du sombre portail de la cathédrale.

Une dernière fois, le bleu profond du ciel et la flamme d'or du soleil brillent sur l'étroite bière, glissent sur le drap d'argent, font jaillir en feux étincelans les pierreries de la couronne.

Puis, les voûtes grandioses de la grande basilique s'emplissent d'ombre, toute cette splendeur lumineuse glisse insensiblement à la solennité des ténèbres.

La frêle dépouille de Minola est arrivée à sa dernière demeure.

La voix immense des orgues s'élève, lente et majestueuse, comme la rumeur des vagues chargées de plaintes qui berçaient jadis la pâle et triste petite Reine.

Sous les voûtes séculaires, les orgues puissantes déploient toute l'ampleur de leurs célestes chants, et l'on dirait des voix d'anges réunies pour glorifier la mort de la royale enfant!

Le petit cercueil d'argent est déposé sur les dalles froides jonchées de fleurs blanches.

De pieuses mains enlèvent le couvercle pour laisser voir le petit visage de la Reine, — les sujets ont le droit de contempler une dernière fois la tendre figure de celle qui, hier encore, était leur souveraine.

Elle repose, petite figurine de cire, plus grave que jamais ne l'eût souhaitée l' « opinion publique, »... mais le sourire doux et radieux ne se joue plus sur les lèvres de marbre, les yeux de pervenche sont clos, une majesté grave et auguste a figé les traits dans une expression de paisible sérénité.

Loin de l'humanité tumultueuse, dans un calme presque divin, Minola reste silencieuse, distante, comme aux jours où elle exprimait sa volonté.

La couronne royale est sur son front, mais le poids n'oppresse plus ses tempes; ses mains effilées sont pieusement jointes sur une image sainte entourée de rubis qui brillent comme des gouttes de sang. Le drap qui l'enveloppe retombe à terre des deux côtés du cercueil, et les aigles d'or de la bordure sont les sentinelles vigilantes des jours éternels. Les pieds menus font une saillie légère sous le pesant manteau d'argent qui semble les écraser.

Un tapis de roses et de lilas, linceul de neige parfumée, entoure le catafalque de Minola.

Dans une suprême offrande d'elles-mêmes, les fleurs se meurent, exhalant leurs plus suaves parfums pour rappeler à la petite statue endormie tout l'amour qu'elle leur portait jadis.

Dans de grands lampadaires d'argent vieilli se consument silencieux des cierges jaunes, pareils à ceux qui jadis éclairaient le doux visage sur le trône d'ivoire.

De pures et fraîches voix d'enfans répondent, d'un recoin sombre du sanctuaire, au chant grave des orgues, et de vieux hymnes liturgiques implorent le Tout-Puissant : ils le supplient d'accorder la paix et le repos divins à l'enfant qui, sur terre, ne connut jamais la joie des autres enfans.

Lentement, la nuit descend sur la cité en deuil.

Le soleil, après avoir pénétré une dernière fois à travers le prisme des vitraux, et effleuré d'une ultime caresse les traits rigides de la petite Reine, frôle encore les mains aux tons de cire qui pressent l'image sainte sur le cœur endormi pour le repos suprême.

Le long défilé des adieux est fini, et, l'âme endolorie, chacun rentre à son foyer.

Le grand portail de l'église demeure ouvert pour que tous les sujets de Minola puissent venir murmurer une dernière oraison dans l'ombre du sanctuaire.

Les ténèbres s'épaississent, écrasantes ; un silence religieux emplit la nef : c'est la nuit, la nuit immense, impénétrable.

Quatre silhouettes se profilent nettement, quatre silhouettes rigides d'adolescens immobiles, le front courbé, les mains jointes sur le pommeau ciselé de leurs épées, et leurs ombres se projettent agrandies.

Ce sont les quatre pages de Minola, vêtus de ces pourpoints d'argent terni qu'elle aimait à leur voir.

Plus de couronnes de fleurs sur le front, mais de longs crêpes noirs qui effleurent le sol.

La brise nocturne s'engouffre par la porte béante, agite, audessus de la jonchée de fleurs, les voiles sombres qui se soulèvent comme des bras éplorés.

Mais quelle est cette figure hautaine qui, immobile, les mains jointes encore dans un geste d'oraison, se tient pleine d'une dignité inflexible?

Est-ce vraiment la duchesse Arabella qui s'obstine encore à ne pas vouloir quitter sa souveraine? Mais oui, elle se cramponne à sa situation, à ses prérogatives enviées, alors même que l' « opinion publique » ne peut plus s'exercer sur l'être frêle disparu, maintenant hors d'atteinte.

Toute noire, dans sa robe qui tombe à plis irréprochables jusqu'à ses pieds, la comtesse se raidit dans une immobilité forcée, mais ses membres flageolent, car longue et lugubre est la veillée des morts et l'altière grande maîtresse n'a plus vingt ans. Ses doigts froissent un mouchoir bordé de noir, de grosses larmes coulent lourdement le long du nez rougi.

Non, elle n'abandonnera pas la Reine jusqu'à l'instant où les dalles de pierre l'auront recouverte pour l'éternité.

Pauvre vieille Comandolina, désormais ton rôle est fini, l'enfant royale ne sera plus à ta merci pour obéir à tes injonctions, subir tes reproches acrimonieux et accepter l'obséquiosité de tes hommages.

Elle est là sous tes yeux, les lèvres impitoyablement closes,

défendant le secret de sa science nouvelle, plus profonde et plus vraie que la tienne.

Tu n'as devant toi que la dépouille mortelle de son âme ardente et, quand tu fléchis le genou, de là-haut, Minola te regarde et sourit au souvenir des puérilités auxquelles tu attachais une importance si exagérée; avec une divine compréhension, elle murmure : « Pauvre vieille Comandolina! »

Vaincue par l'âge et la fatigue, dame Arabella s'est assoupie à son banc; sa tête, alourdie par une coiffure compliquée, se penche sur ses mains jointes dans l'abandon d'un sommeil profond.

La fatigue aussi a fermé les paupières de trois des jeunes pages qui veillent debout sur la petite Reine endormie.

Leur front s'incline sur la garde de leurs épées, et leurs cheveux bouclés encadrent leurs visages comme des ailes d'oiseau. Kidia seul ne dort point : il souffre trop, son cœur est déchiré par une atroce douleur.

Tout est silence, silence tragique et opprimant sous ces voûtes sombres, sous ces pierres usées par les pleurs de la souffrance humaine. Kidia sent la folie envahir son cerveau. Pourquoi le sommeil ne lui vient-il pas comme aux autres?

Dans la nuit opaque, le silence effroyable l'étreint, le suffoque, pèse sur lui au delà de ses forces.

Il détourne lentement la tête et contemple le cher petit visage qu'il a aimé d'une si sainte ferveur, chéri d'un si absolu dévouement.

A tenir ainsi sous ses yeux la figure aimée, il se sent pris de vertige, car dans cette face exsangue et rigide il ne retrouve plus l'enfant qu'il a aimée vivante; les traits adorés ont une expression sage, austère, pleine d'une majesté qu'il ne lui connaît pas.

Une indicible douleur, alors, tord le cœur de Kidia, sa poitrine se gonfle de soupirs saccadés, l'épée s'échappe de ses mains et frappe les dalles grises semées de fleurs avec un bruit de sanglot étouffé.

Le page tombe à genoux, sa tête aux boucles d'or s'écrase dans les plis d'argent du linceul et, là, il pleure à cœur perdu.

Mais, du sein des ténèbres profondes, une buée lumineuse s'encadre dans le portail béant : un fantôme translucide, une

silhouette de cheval, pétri des rayons argentés de la lune, infiniment blanc, infiniment beau, surgit, être surnaturel, d'un monde inconnu.

A pas lents, et comme feutrés, le superbe animal gravit les marches de la cathédrale. Une trace phosphorescente indique son passage; mais ses sabots d'ivoire n'éveillent aucun écho dans le silence du saint lieu.

Il s'avance lentement jusqu'à l'endroit où dort la petite Reine.

Un spectacle étrange et merveilleux tire alors Kidia de son accablement.

Le spectre lumineux du cheval penche son col flexible vers le visage immobile de la Reine... La rigidité marmoréenne des traits semble se fondre, il la voit s'animer d'imperceptibles frémissemens, un sourire divin comme l'aube s'esquisse sur le petit visage que la mort a scellé.

Minola sourit. Minola a senti la présence de son cheval bien-aimé. Est-ce l'ombre furtive d'un rêve qui anime les traits d'une enfant endormie? Non, c'est un miracle, une réalité fantastique et merveilleuse.

Kidia croit voir distinctement la voûte de la cathédrale devenir transparente, diaphane comme un voile vaporeux, se soulever lentement, quitter les piliers gigantesques qui la soutiennent, s'élever de plus en plus, s'entr'ouvrir pour montrer la sphère céleste où scintillent les étoiles, yeux innombrables ouverts sur l'obscurité du lieu saint.

Alors, le cheval magique déploie deux grandes ailes blanches comme celles d'un cygne géant et puis... et puis..., mais quelles paroles humaines pourraient raconter pareil miracle?...

Il semble que Minola quitte la bière étroite, ou bien est-ce seulement le sourire ineffable de l'enfant ? On dirait plutôt que l'ombre de la petite Reine jaillit de la couche funèbre, se dégage de l'enveloppe rigide qui, jamais, ne fut notre vraie Minola, qu'elle abandonne le cercueil d'argent ciselé, les deux bras noués au cou du cheval féerique...

Et tous deux, légers comme la brise d'été, s'élèvent dans les brumes de la nuit. En haut, plus haut, toujours plus haut, le cheval fantôme emporte son précieux fardeau; il plane semblable aux mouettes argentées qui voltigeaient autrefois autour du trône de marbre blanc. Puis, la vision s'éva-

nouit, se fond, disparaît dans l'immensité bleue du firmament étoilé...

Kidia, fasciné par l'apparition féerique, regarde à perdre les yeux. Mais sa vue extasiée ne rencontre plus que l'abîme constellé.

Le royaume de Minola est plongé dans un deuil profond, les rues de la cité sont tristes et silencieuses; dans toutes les églises de la capitale résonnent les mornes chants funèbres et partout l'on pleure et l'on prie, car la mort de la petite Reine cause un chagrin profond.

Mais une légende est née dans l'âme naïve du peuple ; cette légende affirme que Minola n'est point morte, que son corps frêle ne repose pas réellement sous les dalles armoriées de la cathédrale.

Les pauvres gens soutiennent que, par les nuits sereines, à la clarté sidérale, une apparition éblouissante passe, avec la fulgurance de l'éclair, à travers forêts et clairières, par les monts et par les vallées, dans les plaines et les prairies, une ombre blanche, disent-ils, vision immatérielle d'un charme fugitif et insaisissable.

C'est Minola, la Reine enfant qui, montée sur son cheval magique, descend des hauteurs éternelles, pour revoir, une fois encore, le monde des mortels.

MARIE.

L'HISTOIRE DES SCIENCES

ET

LES PRÉTENTIONS DE LA SCIENCE ALLEMANDE

En parlant de la science, nous avons uniquement en vue les sciences mathématiques, physiques et naturelles. Les admirables découvertes faites dans ces domaines depuis trois siècles ont été souvent citées comme exemples des progrès de la civilisation. Mais il faut éviter ici de graves confusions. Parmi les progrès de la civilisation entendue au sens le plus large et le plus humain, figurent aussi les progrès de la moralité, et on ne doit pas oublier que la science et la moralité sont loin de progresser de pair, l'accroissement de la connaissance scientifique ne rendant pas nécessairement les hommes plus moraux. Ainsi, le sentiment de l'honneur et le respect de la parole donnée n'ont pas de commune mesure avec la connaissance des lois relatives à la compressibilité des gaz et à l'action des aimans sur les courans électriques. Les sciences peuvent contribuer au bonheur et au bien-être de l'humanité ainsi qu'au soulagement de ses misères, mais elles sont aussi susceptibles de concourir aux fins les plus criminelles.

Ces constatations sont banales; les événemens actuels permettent seulement de les faire une fois de plus et dans des conditions singulièrement étendues. Cependant, ceux qui croient le moins à une influence profonde de la culture scienti-

fique sur la valeur morale aiment à penser que, au moins pour les savans qui la font progresser, la science est autre chose que l'outil de merveilleux service dont parlait Montaigne, et que l'habitude de la méditation constante sur ce que les Anglais appellent la philosophie naturelle, incline l'esprit à la sérénité et aussi à la modestie, car le savant, plus que tout autre, doit connaître la grandeur de nos ignorances. Il est triste de constater combien sont nombreuses en Allemagne les exceptions à cette mentalité du véritable homme de science. Quel étrange spectacle que l'effroyable orgueil des savans d'outre-Rhin professant que, là aussi, l'Allemagne est *au-dessus de tout !*

La prétention de la science allemande à une supériorité universelle est-elle fondée? Il y a quelques mois, l'Académie des Sciences de Paris rappelait que les civilisations latine et anglo-saxonne sont celles qui ont produit depuis trois siècles la plupart des grands créateurs dans les sciences mathématiques, physiques et naturelles, ainsi que les auteurs des principales inventions du XIX[e] siècle, sans oublier d'ailleurs les contributions apportées par des nationalités moins étendues. Nous nous proposons, en jetant un coup d'œil sur l'histoire des sciences, de montrer que, effectivement, la plupart des contributions essentielles, tant théoriques que pratiques, n'appartiennent pas à des savans ou inventeurs allemands. Après cette esquisse du développement de la science moderne, nous chercherons à analyser les causes des prétentions de la science germanique; quelques-unes sont d'ordre philosophique, d'autres tiennent à une confusion entre le progrès réel de la science et l'accroissement du rendement scientifique. Peut-être aura-t-on l'impression que la part apportée par l'Allemagne est loin d'être en rapport avec le rôle qu'elle prétend jouer dans le monde.

I

A diverses reprises, l'Allemagne fut entièrement tributaire de la civilisation celto-latine. C'est ainsi que, dans l'antiquité, le Germain barbare fut tributaire du Celte, et qu'aux XII[e] et XIII[e] siècles, la civilisation germanique n'a été qu'un prolonge-

ment de la civilisation française (1). Au Moyen Age, les grands centres d'enseignement étaient en France, en Italie, en Angleterre, et les maîtres réputés de cette époque, qui sont d'origine allemande, comme Albert le Grand, ont étudié et enseigné en France et en Italie. Au XIVe siècle, comme il résulte des belles études de M. Duhem sur la Science au Moyen Age, il y eut à l'Université de Paris une vive réaction contre la physique et la mécanique d'Aristote ; à ce mouvement se rattache le nom de Buridan, dont les vues sur la dynamique contenaient en germe le principe moderne de la conservation de l'énergie. Presque tous ceux qui dissertent sur la mécanique sont, au XIVe et au XVe siècle, des disciples de Buridan ; au premier rang de ceux-ci figure Nicole Oresme, véritable précurseur de Copernic, dont les idées sur le mouvement des corps célestes devançaient de beaucoup son temps, et qui fut aussi un précurseur de Descartes en géométrie analytique. Parmi les savans du début du XVIe siècle, on doit compter Léonard de Vinci, dont l'œuvre théorique se rattache d'ailleurs aux doctrines de l'Université de Paris. Nous arrivons alors au grand développement des mathématiques et de la physique à l'époque de la Renaissance. Les noms de Copernic, Viète, Tycho-Brahé, Stevin, Galilée, tiennent une place considérable dans l'histoire de l'astronomie, de l'algèbre, de la statique et de la dynamique. Un seul nom allemand se présente ici à nous, mais un des plus glorieux de l'astronomie, celui de Kepler, qui abandonne les mouvemens circulaires ou leurs combinaisons pour représenter les trajectoires des astres, et, utilisant les observations de Tycho-Brahé, découvre, après dix-huit années de pénibles et laborieux calculs, les lois célèbres relatives aux planètes.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, nous trouvons un nouvel apogée de l'influence française en Allemagne. Dans l'histoire des sciences mathématiques et physiques, la France et l'Angleterre tiennent alors sans conteste la première place. On a beaucoup écrit sur la priorité de Newton et de Leibniz comme inventeurs du calcul infinitésimal. La question des algorithmes employés par ces deux grands géomètres est certes de grande importance,

(1) Sur l'histoire de l'influence française en Allemagne, on peut consulter un livre remarquablement documenté de M. L. Raynaud (*Histoire générale de l'influence française en Allemagne*, Hachette, 1914). Ce livre a paru avant la guerre actuelle.

mais il ne faut pas oublier le mot si juste de Lagrange dans son calcul des fonctions : « On peut regarder Fermat comme le premier inventeur des nouveaux calculs. » Les deux mémoires sur la théorie *de maximis et minimis* et des *tangentes* établissent en effet les droits incontestables du conseiller au Parlement de Toulouse à l'invention du calcul infinitésimal.

De quelques vues isolées et trop spéciales sur l'algèbre géométrique, qui remontaient aux Grecs, Descartes fait une doctrine, la géométrie analytique, et il apporte à la théorie des équations algébriques des contributions importantes. On a cherché parfois à rabaisser le rôle de Descartes en mécanique. C'est oublier qu'il a le premier énoncé la loi d'inertie sous une forme précise. Il a aussi introduit une idée capitale dans la science en affirmant que dans un système isolé, comme nous disons aujourd'hui, il y a quelque fonction des masses et des vitesses qui demeure constante. Descartes se trompe en envisageant à ce sujet les quantités de mouvement, tandis qu'il faut considérer les projections sur une droite de ces quantités, et Leibniz, qui le critique justement, paraît être le premier à avoir envisagé la combinaison de la masse et de la vitesse représentant la force vive; il n'en reste pas moins que, en mécanique comme en philosophie, Leibniz est un disciple de Descartes. On sait, de plus, que le grand philosophe allemand séjourna longtemps à Paris et y subit l'influence de l'illustre Hollandais Huyghens qui avait créé la dynamique des forces variables, et, dans ses études sur le pendule composé, avait fait en réalité une application du théorème des forces vives au mouvement d'un système matériel.

Les temps étaient mûrs pour que le génie de Newton pût poser définitivement les principes de la dynamique et faire de ceux-ci l'admirable application qui a rendu son nom célèbre en écrivant dans son livre des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* le premier chapitre de la Mécanique céleste. Après cette période d'induction, vient une période déductive où le développement mathématique joue un rôle essentiel, période à laquelle se rattachent surtout les travaux de d'Alembert et de Lagrange. Les applications viennent alors nombreuses. Quelle riche moisson en astronomie théorique nous rappellent les noms de Clairaut, de d'Alembert, de Lagrange, de Laplace. Newton mis à part et hors rang, on peut dire que la Mécanique

céleste est une science presque uniquement française, avec les grands géomètres que nous venons de citer et auxquels, en continuant jusqu'à nos jours, il faut joindre ceux de Poisson, de Cauchy, de Le Verrier et de Henri Poincaré. Je n'ai garde d'oublier le Suisse Euler, qui fut un des grands analystes de la seconde moitié du XVIIIe siècle, et l'Allemand Gauss, illustre dans tant d'autres domaines ; si grande que soit leur œuvre astronomique, elle ne renferme cependant pas en Mécanique céleste les mêmes découvertes capitales que celles d'un Lagrange ou d'un Laplace.

Je ne puis guère insister ici sur le domaine abstrait des mathématiques pendant le XIXe siècle. Parmi ceux qui ont ouvert les voies les plus fécondes, il faut citer Cauchy, Galois, Gauss, Abel et Fourier. Le premier, en créant la théorie des fonctions de variables complexes, a donné une vie nouvelle à l'analyse mathématique, et, en ce sens, les travaux les plus modernes relèvent de lui ; c'est ce qu'on oublie souvent en Allemagne. On doit les notions les plus essentielles sur la théorie des groupes à Galois, qui en a fait d'admirables applications à la théorie des équations algébriques, et ces notions ont pu être transportées plus tard en analyse. Le nom de Gauss, à qui la géométrie infinitésimale doit de grands progrès, domine surtout la théorie moderne des nombres, déjà explorée avant lui avec éclat par Fermat, Lagrange et Legendre. Cette science du discontinu, si difficile pour nos esprits habitués par les phénomènes naturels à l'idée de continuité, a été souvent appelée la reine des mathématiques; ce fut plus tard un des grands mérites d'Hermite d'introduire le continu dans certaines questions d'arithmétique supérieure. Les travaux sur les fonctions elliptiques et sur des transcendantes plus générales ont rendu célèbre le nom du Norvégien Abel. Quant à Fourier, son ouvrage sur la théorie analytique de la chaleur a fait époque en physique mathématique ; il contient le germe des méthodes employées dans l'étude des équations différentielles auxquelles conduisent de nombreuses théories physiques, et les séries qui portent le nom de Fourier ont fait l'objet d'immenses généralisations.

Dans l'astronomie d'observation, on trouve, pour les temps modernes, les véritables pionniers dans les pays latins ou anglo-saxons. Sans remonter jusqu'à Galilée, indiquons seule-

ment parmi les fondateurs de cette branche si captivante de la science : Bradley, qui découvrit l'aberration d'après laquelle chaque étoile semble décrire annuellement une très petite ellipse et la nutation qui est une légère oscillation de l'axe terrestre d'environ dix-huit ans, puis aussi l'infatigable observateur que fut William Herschel, dont les puissans télescopes sondèrent avec tant de succès les profondeurs du ciel. Nous pouvons rattacher à notre pays le Danois Roemer à qui l'observation des satellites de Jupiter révéla que la lumière a une vitesse finie. Pour des temps plus récens, le nom de l'astronome allemand Bessel doit être rappelé pour ses travaux sur les étoiles doubles et sur la mesure de la parallaxe d'une étoile de la constellation du Cygne, ce qui faisait connaître, pour la première fois, la distance d'une étoile à la terre. Dans le monde plus lointain encore des nébuleuses, l'astronome anglais Huggins ouvre une voie nouvelle par ses observations sur les nébuleuses planétaires; il mesure aussi le premier la vitesse avec laquelle une étoile s'éloigne ou se rapproche de la terre.

En physique générale, deux principes dominent l'énergétique. Sous leur forme thermodynamique primitive, le premier principe ou principe de l'équivalence de la chaleur et du travail est attribué généralement au médecin allemand Robert Mayer; le second, concernant la dégradation de l'énergie, est le principe de Carnot. Toutefois l'histoire du premier principe serait à reviser. Tout d'abord, les expériences de Rumford sur l'échauffement produit dans le forage des canons conduisaient à l'idée de l'équivalence de la chaleur et du travail, et il en est de même des expériences de Davy sur le frottement l'un contre l'autre de deux morceaux de glace. Mais c'est dans l'ouvrage publié sur les chemins de fer par Seguin, l'inventeur des chaudières tubulaires, en 1839, c'est-à-dire quatre ans avant le travail de Mayer, que l'on rencontre des vues précises sur le premier principe de la thermodynamique, et même un calcul sur l'équivalent mécanique de la chaleur présentant une grande analogie avec celui du médecin allemand. De plus, dix ans auparavant, Carnot, modifiant ses vues sur le calorique, avait nettement indiqué le premier principe dans des notes trouvées après sa mort survenue en 1832, mais qui ne furent publiées que longtemps après. Il est donc légitime de regarder Sadi Carnot (qui était le fils aîné de Lazare Carnot) comme le créateur de la

thermodynamique. En fait, comme l'a dit un bon juge, lord Kelvin, dans toute l'étendue du domaine des sciences, il n'y a rien de plus grand que l'œuvre de Sadi Carnot. Il faut dans ce domaine placer très haut Joule, Clausius et Helmholtz, mais Carnot les domine tous.

En optique, Young et surtout Fresnel développent avec éclat l'optique ondulatoire entrevue par Huyghens. Quel merveilleux chapitre de la physique que celui de l'optique des interférences et de la polarisation, où tant de physiciens français et anglais ont fait, après Fresnel, de si remarquables découvertes! En Allemagne, nous pouvons citer ici Kirchoff dont le nom est attaché à l'analyse spectrale et à l'étude des lois du rayonnement.

Dans l'histoire de l'électricité, l'Italie, la France, l'Angleterre tiennent le premier rang avec Volta construisant la pile électrique, avec Ampère trouvant les lois de l'action des courans sur les courans, avec Faraday découvrant l'induction électrique. Plus récemment, le génie de Maxwell fonde l'électro-optique; grâce à lui, les phénomènes électriques et les phénomènes lumineux ne nous apparaissent plus comme deux mondes distincts. Dans l'étude des nouveaux rayonnemens, rayons cathodiques, rayons de Becquerel et autres, la part des physiciens anglais et français est prépondérante. La découverte du radium par Curie nous a montré la matière dans des conditions d'instabilité jusque là insoupçonnées. Seul le chapitre des rayons X ou rayons de Röntgen fut ouvert en Allemagne.

Dans la fondation de la chimie moderne, Lavoisier occupe une place à part. Un grand nombre de faits avaient été accumulés depuis un siècle, et la découverte des principaux gaz, hydrogène, oxygène, azote, chlore, venait d'être effectuée par les Anglais Cavendish et Priestley, et le Suédois Scheele; Lavoisier prend tous ces résultats antérieurs comme point de départ de ses expériences et, en les interprétant convenablement, il constitue la chimie moderne. Sa manière d'envisager la combustion en général constitue une véritable révolution scientifique. Après lui, Dalton, Humphry Davy, Berzelius, Gay-Lussac, Dumas, Gerhardt ont été de grands créateurs. Aux Allemands Richter et Wenzel se rattache la doctrine des équivalens chimiques, tandis que la théorie atomique proprement dite, dont la fécondité est si grande, trouve son origine dans

les travaux de Dalton et dans ceux de Gay-Lussac. Les conceptions si simples d'Haüy sur la matière cristallisée lui font découvrir les lois fondamentales de la cristallographie.

La mécanique chimique et la chimie physique relèvent de la statique chimique de Berthollet qui a montré que, dans les réactions chimiques, il faut tenir compte des conditions physiques. Dulong montrait ensuite que dans la décomposition des sels peut intervenir la masse des réactifs. Puis viennent les travaux de Berthelot sur l'éthérification, et de Sainte-Claire Deville et de ses élèves sur la dissociation. Les notions ainsi acquises d'équilibre chimique et de transformations réversibles ont été depuis lors l'objet d'un nombre immense de recherches, où l'Allemagne a apporté sa part, mais n'a pas en somme introduit les idées essentielles. La mécanique chimique et la chimie physique ont trouvé leur plus grand théoricien dans l'Américain Willard Gibbs qui, dès 1875, faisait connaître des résultats généraux sur les équilibres chimiques et sur la dissociation, retrouvés depuis de divers côtés par une voie indépendante.

Dans les sciences naturelles, l'orientation des recherches a été changée depuis Lamarck et Darwin. La biologie tout entière est dominée aujourd'hui par l'idée d'évolution, idée qui fut d'ailleurs un ferment puissant dans d'autres domaines, comme la philosophie et l'histoire. Lavoisier doit être compté parmi les grands physiologistes; il a le premier assimilé la respiration pulmonaire à une combustion. Bichat a fondé l'Anatomie générale et a été le créateur de la science des tissus. On a pu dire de Claude Bernard qu'il fut la physiologie elle-même ; c'est surtout à lui que la physiologie est redevable de la démonstration de la nature physico-chimique des actes élémentaires de l'organisme, et un de ses plus beaux titres de gloire est d'avoir créé la physiologie cellulaire, base principale de la physiologie générale. Il a été aussi l'initiateur de la doctrine des sécrétions internes dont Brown-Séquard montra ensuite la véritable portée.

L'œuvre de Cuvier est immense; ses trois grands ouvrages sur l'Anatomie comparée, sur les ossemens fossiles, et sur la distribution du règne animal d'après son organisation ont transformé les sciences zoologiques. On n'a pas oublié les débats célèbres entre Cuvier et un autre grand naturaliste du

siècle dernier, Geoffroy Saint-Hilaire qui fonda l'embryogénie. Un peu plus tard en Allemagne, l'embryologie comparée se développe avec von Baer, et Schwann établit la théorie cellulaire. Dans certaines sciences spéciales comme l'histologie et la cytologie, à la suite d'observations fondamentales faites ailleurs, des progrès importans sont réalisés en Allemagne, grâce à l'excellence des techniques et au nombre considérable des chercheurs.

Le nom de Pasteur vient se placer à côté, sinon au-dessus de ceux de Lamarck, de Darwin et de Claude Bernard. Ses travaux sur les fermentations ont orienté la biologie dans des voies inattendues et son œuvre a en médecine des prolongemens indéfinis. Les perfectionnemens apportés en Allemagne aux méthodes de culture ont permis de faire d'intéressantes découvertes, mais les idées et les faits essentiels apportés depuis Pasteur dans le domaine immense auquel se rattache le nom de ce grand bienfaiteur de l'humanité, tels que la phagocytose, la bactériolyse et l'hémolyse, l'anaphylaxie, sont dus à des savans russe, belge, français.

On voit assez, par l'historique rapide qui précède, combien peu la science allemande est fondée à prétendre à l'hégémonie universelle. Si important qu'ait été l'apport de l'Allemagne, nous ne sommes pas injuste en constatant que les grandes idées directrices sont le plus souvent venues d'ailleurs. L'Allemagne sans doute a eu des chercheurs de génie, et personne ne se donnera le ridicule de vouloir diminuer un Gauss, un Clausius, un Kirchoff, un Helmholtz, mais il faut une singulière complaisance pour croire que l'Allemagne tient le premier rang dans les découvertes fondamentales qui ont depuis trois siècles contribué à la formation de la science moderne.

II

C'est donc par une singulière aberration que la race germanique se proclame seule dans le monde capable de travailler au développement scientifique de l'humanité. Est-il possible de trouver quelques raisons à cette croyance de tant de cerveaux germains en leur supériorité? Sans doute, la démence collective, qui pousse le peuple allemand à se regarder comme un peuple

élu, chargé par son Dieu de diriger le monde, donne une explication d'ordre général, mais il importe d'indiquer des raisons plus particulières.

On est constamment frappé, en lisant les livres et les mémoires des auteurs allemands, de leur prodigieuse incapacité à mettre en lumière les idées essentielles. Les détails et les points importans sont traités avec la même ampleur, et le lecteur chemine péniblement sans savoir où il va. Il y a là tout d'abord une incapacité de rédaction qui nous choque et rend pénible la lecture de ces travaux quand bien même ils sont en eux-mêmes intéressans. Souvent, même chez les plus illustres, les idées directrices restent obscures, peut-être à dessein. Tel Gauss dans ses recherches profondes sur la théorie des nombres, dont plus d'un passage constitue une énigme à déchiffrer. Il en est de même chez Weierstrass, puissant penseur mathématique assurément, mais qui semble craindre de montrer à ses lecteurs de trop vastes horizons et les conduit en tenant une lanterne sourde. Avec quel plaisir on revient, après la lecture d'un texte scientifique allemand, à un mémoire clair et lumineux de Lagrange, à un livre de J.-B. Dumas ou de Claude Bernard ! Je n'ose décider dans quelle mesure la langue allemande contribue aux défauts signalés plus haut. Il se peut que la formation de mots composés, où le rapport entre les composans est si mal défini, joue là un certain rôle ; il est étrange en tous cas que, depuis Fichte, les Allemands trouvent dans cette agglutination un signe de supériorité.

D'une manière plus générale, dans un ensemble un peu vaste, l'Allemand juge mal de l'importance relative des questions. C'est ce qu'on ne voit que trop dans les encyclopédies et les résumés, pour lesquels il a tant de prédilection, et dont plus d'un fausse l'histoire des sciences dans l'esprit de ceux qui leur accordent toute confiance. Bien entendu, ces sortes d'ouvrages ont fréquemment le souci de glorifier la science allemande ; mais, même quand ils sont faits avec impartialité, ils sont souvent inutilisables, confondant dans une même citation des mémoires fondamentaux souvent très courts et de longues dissertations qui n'ont pas amené un progrès réel. Ce défaut dans l'estimation de la valeur scientifique a conduit à apprécier la quantité aux dépens de la qualité, et, l'Allemagne étant sans conteste le pays où les presses des imprimeries scien-

tifiques travaillent le plus, la science allemande s'est estimée *au-dessus de tout*.

La difficulté à juger de l'importance réelle des problèmes fait parfois attacher un grand prix à des questions purement formelles sans intérêt pour le fond. Par un simple changement de forme ou une légère modification expérimentale, on croit faire une grande découverte. Citons de ce formalisme un exemple pris dans les élémens de l'arithmétique. On sait qu'il existe des nombres incommensurables, c'est-à-dire des nombres qui ne peuvent s'exprimer par le rapport de deux nombres entiers. Le fait est connu depuis les Pythagoriciens, qui démontrèrent que le rapport entre le côté d'un carré et sa diagonale était incommensurable. Ce fut même pour eux un grand scandale, car ils professaient qu'il existe un atome de longueur, ce qui entraînait la commensurabilité du rapport de deux longueurs quelconques. A lire certains traités allemands d'arithmétique, il semblerait que personne n'ait jamais rien compris aux incommensurables avant que tel géomètre allemand contemporain ait fait une longue exposition de la question déjà traitée en ses points essentiels dans d'anciens livres d'arithmétique. Nous trouvons là un exemple de cette manie de ratiociner et de rendre obscures les choses claires, qui est une des caractéristiques du pédantisme germanique.

Avec les particularités de l'esprit allemand, que nous venons de signaler, on ne sera pas étonné de la façon dont est souvent traitée l'histoire des sciences de l'autre côté du Rhin. J'ai déjà dit que, en Allemagne, on ne rendait pas à notre grand géomètre Cauchy la justice qui lui est due; je pourrais faire la même remarque pour les théorèmes généraux de Liouville et d'Hermite sur les fonctions doublement périodiques, que l'on rattache, sans les citer, aux travaux de Weierstrass. Dans un autre ordre d'idées, on sait que pendant longtemps la géodésie a été une science essentiellement française; dès le XVIIe siècle, des mesures précises d'arc de méridien furent exécutées en France, et c'est chez nous que fut établi le système métrique. Des mesures géodésiques de plus en plus précises ont été faites depuis dans de nombreux pays, et cette science spéciale a pris un caractère international; mais ce n'est pas une raison pour en oublier l'histoire, ni pour chercher à l'accaparer.

Lavoisier est pour la grande majorité des chimistes le

fondateur de la chimie moderne. Il en va autrement en Allemagne, où on cherche à diminuer son rôle. On insiste d'abord sur ce qu'il n'a pas découvert les principaux gaz de la chimie pneumatique; ce à quoi il n'a jamais prétendu, quoiqu'un chimiste allemand, trop célèbre depuis quelques mois, affirme que, Priestley ayant fait part à Lavoisier de sa découverte de l'oxygène, le chimiste français publia alors un mémoire où il s'attribuait l'honneur de la découverte de ce gaz. L'édification de la théorie de la combustion est le grand titre de gloire de Lavoisier. Or, la théorie du phlogistique de Stahl, écrit-on, avait déjà résolu ce qu'il y avait d'essentiel, en montrant qu'il s'agissait de phénomènes généraux et réciproques, combustion et régénération ou oxydation et réduction; elle avait offert, en outre, un excellent guide à des expérimentateurs comme Scheele et Priestley. En fait, ajoute-t-on, on passe de la théorie de Stahl à celle de Lavoisier par une simple transposition, et un peu plus on remarquerait, en employant le langage de l'algèbre et donnant le signe moins au phlogistique, qu'il est équivalent de retrancher une quantité négative ou d'ajouter une quantité positive. Outre le désir de diminuer un savant français, il y a dans ces vues un produit d'une mentalité philosophique très répandue chez nos voisins, dont nous parlerons tout à l'heure.

Nous avons dit plus haut que les travaux de Henri Sainte-Claire Deville sur la dissociation sont fondamentaux dans l'histoire de la physico-chimie; ils offrent de nombreux exemples de ces équilibres réversibles qui jouent un si grand rôle dans la chimie actuelle. Aussi est-ce avec quelque étonnement que dans des œuvres de vulgarisation estimées on ne rencontre pas le nom de Deville. Il est souverainement injuste d'oublier le rôle des chimistes français dans la fondation de la chimie physique, que maintenant l'Allemagne s'efforce d'accaparer. Que d'idées nouvelles alors furent à ce sujet émises chez nous, depuis les temps déjà lointains (1839), où Gay-Lussac comparait le phénomène de la dissolution à celui de la formation des vapeurs, et où un chimiste français déclarait (1870) que la force osmotique est l'analogue de la force élastique des vapeurs. On sait que la découverte d'une membrane semi-perméable par un botaniste allemand permit plus tard au Hollandais Van't-Hoff de faire ses expériences sur l'osmose.

L'histoire des sciences est singulièrement difficile à écrire; on y rencontre beaucoup de fausses attributions et de silences parfois intentionnels. Il faut une grande sagacité et des recherches patientes pour retrouver les premières traces d'une idée appelée à un grand avenir. Une grande finesse d'esprit est nécessaire pour éviter deux écueils. Une constatation due à un pur hasard, inconsciente en quelque sorte, ne doit pas être mise sur le même rang qu'une découverte amenée par un heureux pressentiment, qu'on pourrait appeler le sens du vrai, et par des déductions bien liées. Un illustre physicien, mort il y a une vingtaine d'années, avait coutume de distinguer, à ce sujet, entre les trouvailles et les découvertes. Il importe en second lieu que les revêtemens donnés à tel ou tel chapitre de la science ne fassent pas oublier les vrais constructeurs, pour ne voir que celui qui a apporté à l'édifice les derniers achèvemens; un nain placé sur la tête d'un géant peut apercevoir des horizons plus étendus, mais il a, à cela, peu de mérite.

On a quelquefois cherché à diminuer l'importance des admirables travaux de Berthelot sur les synthèses, parce qu'une ou deux synthèses organiques avaient été effectuées avant lui, dont celle de Wöhler sur l'urée en 1829 n'est pas douteuse. Mais la distance est immense entre un fait particulier qui ne se rattachait à aucune idée générale et les vues profondes du chimiste français, systématiquement poursuivies.

A l'opposé, le nom de Pasteur n'est pas cité dans certains cours de bactériologie, et les Allemands aiment à remplacer son nom par celui de Koch. Certes, celui-ci fut un chercheur patient et sagace, qui débuta brillamment par la découverte des spores de la bactéridie charbonneuse, et les bactériologistes lui doivent d'excellens outils de travail, comme la méthode des cultures sur milieux solides et de nouveaux procédés techniques de coloration, qui lui permirent de découvrir le bacille tuberculeux et le bacille virgule, cause du choléra asiatique. Mais, quelque intéressant que soit le rôle de Koch dans la bactériologie médicale, ses travaux ne sont venus qu'après ceux de Pasteur sur les fermentations, et il n'a pas été un initiateur.

Méfions-nous donc des renseignemens que nous donnent les Allemands sur l'histoire des sciences. Ils manquent trop de finesse pour lui apporter une contribution d'une indiscutable valeur, et leur orgueil prodigieux vicie d'avance une partie de

leurs conclusions. Il semble que nous ne puissions pas, en France, nous adresser le reproche d'oublier les publications allemandes. Peut-être le reproche inverse serait-il plus fondé. Nous avons souvent montré des engouemens peu justifiés pour certaines méthodes d'outre-Rhin, consacrant par nos éloges des travaux de second ordre. Assurément, ces admirations au moins exagérées n'ont pas été aussi regrettables ni aussi dangereuses dans l'ordre proprement scientifique qu'en histoire et en philosophie, mais elles risquaient à la longue de nous faire perdre quelques-unes des traditions scientifiques auxquelles nous devons le plus tenir, et nous devrons reviser quelques-uns de nos jugemens. Ce sera la tâche de demain.

III

Demandons-nous maintenant s'il n'y aurait pas quelque différence entre la mentalité moyenne de l'homme de science en Allemagne et dans la plupart des autres pays. Une telle différence me paraît réelle, et est d'ordre philosophique. Quelle est, en général, toutes exceptions réservées, la position des savans, dans les pays latins et anglo-saxons par exemple, par rapport aux problèmes philosophiques, principalement parmi les savans adonnés aux sciences de la nature, physiciens, chimistes et biologistes? On peut dire qu'ils s'en désintéressent en tant que savans; en particulier, les discussions chères aux écoles philosophiques de tous les temps sur le réel et le vrai leur semblent oiseuses. Satisfait du sens commun, notre savant pose tout d'abord le postulat que le monde qui nous entoure est accessible à nos recherches et qu'il doit être intelligible pour nous. Il croit à la science à laquelle il consacre parfois sa vie, et il se méfie des critiques subtiles qui n'ont jamais conduit à des découvertes effectives; il estime qu'il est sans intérêt de s'arrêter sur les inextricables difficultés que présentent les notions les plus simples et les plus usuelles quand on veut les approfondir et qui restent sans réponse, du moins sans réponses acceptées de tous. Claude Bernard disait, il y a longtemps, que, pour faire la science, il faut croire à la science; c'est là, incontestablement, pour celui qui cherche à faire œuvre scientifique, un point de départ et non un point d'arrivée. Il existe aujourd'hui

une mentalité scientifique moyenne, caractérisée par l'admission des postulats énoncés plus haut, et l'écho de discussions, qui ont parfois laissé l'impression qu'il y avait une crise de la science, n'est pas sans provoquer quelque impatience dans nos laboratoires.

Nous avons dit tout à l'heure que le point de départ de la science est dans le sens commun. La première affirmation du sens commun est sans doute celle de l'existence d'objets extérieurs à notre conscience; c'est un point dont, en général, un physicien ou un chimiste ne doute pas, si compliquée que puisse lui paraître l'idée de matière. Il ne s'embarrasse pas non plus des nombreuses théories de la perception et croit naïvement n'avoir aucune difficulté à atteindre les données immédiates de la conscience.

Quand on parle de sens commun, il s'agit des époques historiques et des peuples civilisés. Ce sens commun a eu probablement son histoire. Il est possible que, dans l'humanité, de très anciennes façons de penser aient survécu, malgré tous les changemens postérieurs survenus dans les conditions des hommes, et on peut soutenir la thèse que nos conceptions fondamentales sur les choses sont des découvertes, résultant d'observations et d'expériences inconscientes faites par certains de nos ancêtres à des époques extrêmement éloignées, et qui ont réussi à se maintenir à travers les siècles postérieurs. Ces conceptions forment le stade du sens commun. Ainsi auraient pris naissance les concepts de *chose*, de *temps*, d'*espace*, d'*influences causales*, de *réel*, et bien d'autres, suivant lesquels continue à penser tout homme qui n'est pas atteint de crise métaphysique ou de scepticisme aigu. La notion du réel notamment a été lentement acquise par une suite innombrable d'expériences; elle n'est pas d'ailleurs seulement individuelle, mais a une signification sociale, en ce qu'elle exige un consensus universel, dans une humanité moyenne, pouvant être différente pour les fous et les hommes d'esprit sain.

C'est donc en partant du sens commun devenu le moule dans lequel évolue la pensée humaine, que s'est développée la science. Aussi a-t-on pu dire très justement que la science était le prolongement du sens commun, la connaissance scientifique n'étant pas en nature différente de la connaissance vulgaire, ce qui n'exclut pas que la science puisse de loin en loin rectifier le

sens commun. Parmi les données du sens commun, nous avons déjà mentionné la notion du réel, dont la connaissance a pu avoir primitivement une valeur d'utilité, l'utile et le vrai s'étant trouvés voisins dans ce stade inférieur. Quoi qu'il en soit de cette question d'origine, la science a commencé précisément quand ce premier stade a été dépassé et qu'on s'est représenté le monde extérieur comme un tout cohérent, accessible à notre intelligence; c'est le premier article du *credo* scientifique dont je parlais plus haut. Sans doute, ce tout est d'une effroyable complication; il a fallu abstraire certains élémens pour n'en conserver que quelques-uns, mais sans perdre de vue le contact des choses. Le sens commun, qui contient le sens du réel, a pour terme ultime et complètement élaboré le bon sens que Descartes regardait comme la chose du monde la mieux partagée, et qui nous conduit à bien juger et à distinguer le vrai d'avec le faux. Rappelons aussi le rôle qu'a dû jouer dans l'élaboration du sens commun le principe de simplicité; il y a là une notion aussi féconde que vague, par laquelle nous nous laissons guider, et qui tend à produire en nous un sentiment de certitude.

Je viens d'essayer de caractériser la mentalité moyenne de l'homme de science qui croit saisir et étudier le réel. Ce tableau s'applique-t-il aux savans allemands? Il semble que non, au moins pour ceux d'entre eux, assez nombreux, qui restent imprégnés de subjectivisme kantien. On sait que Kant, dans la *Critique de la Raison pure,* reprend sous une forme plus précise les vieilles allégations des sophistes grecs, d'après lesquelles « l'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont en tant qu'elles sont et de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas, » comme disait Protagoras. D'après le philosophe de Kœnigsberg, nous ne voyons les choses qu'à travers les formes de notre sensibilité et les catégories de notre entendement. Ces écrans interposés et dans une certaine mesure arbitraires, comme le montre le développement de divers systèmes dérivés plus ou moins directement du Kantisme, peuvent troubler singulièrement notre notion du réel et du vrai, telle que nous l'avons envisagée plus haut en partant du sens commun. Quelques-uns en sont ainsi arrivés à regarder la vérité non comme une découverte, mais comme une invention. Il y a là, au point de vue scientifique, quelque chose de très dangereux.

Kant lui-même, très peu au courant des élémens des mathématiques et des études faites déjà de son temps sur les principes de la géométrie, fut singulièrement malheureux quand il fit à la géométrie l'application de ses idées philosophiques. Pour lui, l'espace est seulement une forme *a priori* de notre intuition extérieure. Il est difficile de souscrire à cette affirmation, depuis que le géomètre russe Lobatschewsky a prouvé que notre entendement peut concevoir un nombre indéfini d'espaces caractérisés chacun par une constante spatiale. Il n'y a pas en géométrie de jugemens synthétiques *a priori*, et Euclide était mieux inspiré que Kant en parlant de postulats. Quelques-uns de ces postulats sont en accord avec les expériences faites lentement par l'homme à travers les âges. On ne peut séparer l'acquisition des notions géométriques et celle des notions physiques les plus simples, la géométrie dans des temps très anciens ayant fait partie de la physique. Sans changer l'ensemble de ces notions, on ne peut remplacer la géométrie euclidienne par une autre géométrie et c'est un pur jeu d'esprit que d'imaginer un homme transporté subitement dans un autre milieu, où, n'étant pas adapté, il commencerait sans doute par mourir. Nous retombons ainsi sur le point de vue du sens commun, tel qu'il a été envisagé plus haut. Nous devons alors regarder comme un fait expérimental que la constante spatiale, figurant dans les géométries non euclidiennes (la courbure de l'espace) a une valeur nulle ; en ce sens, le système euclidien est plus vrai que les autres systèmes géométriques. C'était aussi, je dois le dire, le point de vue de Gauss, dont nous avons déjà prononcé le nom à plusieurs reprises, et qui était arrivé de son côté, mais sans les publier, aux résultats de Lobatschewsky sur les géométries non euclidiennes.

C'est une tendance de la science allemande de poser *a priori* des notions et des concepts, et d'en suivre indéfiniment les conséquences, sans se soucier de leur accord avec le réel, et même en prenant plaisir à s'éloigner du sens commun. Que de travaux sur les géométries les plus bizarres et les symbolismes les plus étranges pourraient être cités ! Ce sont des exercices de logique formelle où n'apparaît aucun souci de distinguer ce qui pourra être utile au développement ultérieur de la science mathématique. Car il en est dans les mathématiqnes pures comme dans les sciences de la nature. Il y a des études

qui ne se présentent pas comme arbitraires, et dont le mathématicien, doué de quelque pénétration, devine l'intérêt pour la solution de problèmes posés depuis longtemps ou se présentant naturellement; il y a comme une sorte de réalité mathématique, dont Hermite parlait un jour dans un très beau langage où, à côté d'une vue réaliste au sens scolastique, apparaît le souci du contact de la mathématique avec le réel, quand il disait : « Il existe, si je ne me trompe, tout un monde qui est l'ensemble des vérités mathématiques, dans lequel nous n'avons accès que par l'intelligence, comme existe le monde des réalités physiques; l'un et l'autre indépendans de nous, tous deux de création divine, qui ne semblent distincts qu'à cause de la faiblesse de notre esprit, qui ne sont pour une pensée plus puissante qu'une seule et même chose, et dont la synthèse se révèle partiellement dans cette merveilleuse correspondance entre les mathématiques abstraites d'une part, l'astronomie et toutes les branches de la physique de l'autre. »

Des observations analogues s'appliquent aux sciences physiques et biologiques. Il y a quelque parenté entre le criticisme kantien et une sorte d'indifférence avec laquelle plusieurs, quoiqu'ils en aient, ont envisagé le rôle des théories physiques. C'est ainsi, nous l'avons déjà indiqué, que l'on s'est attardé en Allemagne au principe vague du phlogistique, en le douant au besoin d'une pesanteur négative, la théorie de Lavoisier apparaissant comme une transposition plus ou moins indifférente de celle de Stahl. Le besoin de poser quelque chose *a priori* procède essentiellement de Kant. Celui-ci ne déclarait-il pas que la science de la nature ne mérite ce nom que lorsqu'elle traite son objet entièrement d'après des principes *a priori*. Ainsi, en physique, des expériences en petit nombre, quelquefois contestables, conduisent à poser des principes dépassant tellement par leur généralité les faits dont on est parti qu'on peut les qualifier d'*a priori;* on en déroule impitoyablement les conséquences, sans se soucier de les confronter avec la réalité ou sans pouvoir le faire.

Prenons comme exemple une question qui occupe beaucoup les physiciens-géomètres depuis quelques années, celle de la relativité. D'après ce qu'on appelle aujourd'hui en physique le

principe de relativité, aucune expérience optique ou électrique, faite à la surface de la terre, ne permet de mettre en évidence le mouvement de translation de celle-ci. On généralise ainsi les résultats de trois expériences négatives faites en Amérique et en Angleterre. Si on se reporte alors aux équations générales de l'électro-dynamique actuellement admises, on est conduit à d'étranges conséquences pour pouvoir expliquer le principe de relativité. Qu'un système soit en repos ou en mouvement, ces équations doivent conserver la même forme ; on en conclut qu'elles restent invariables quand on effectue sur les coordonnées d'un point de l'espace et le temps un certain groupe de transformations. En langage ordinaire, ceci veut dire que dimensions et temps changent avec le mouvement du système. Un même objet mesuré par deux observateurs qui se meuvent uniformément l'un par rapport à l'autre n'a pas la même longueur. Des conséquences analogues existent pour l'intervalle de temps entre deux événemens : simultanés par exemple pour certains observateurs, les mêmes événemens cessent de l'être pour d'autres observateurs en mouvement par rapport aux premiers. La simultanéité a un caractère relatif comme les valeurs des longueurs et des temps. Ainsi nos vieilles notions de sens commun seraient à reviser. Mais certains savans allemands déroulent avec satisfaction les conséquences du principe posé. D'autres, avant de rejeter les idées traditionnelles de l'humanité sur l'espace et le temps, auraient passé au crible d'une critique extrêmement sévère nos conceptions sur l'éther et les équations concernant l'électro-magnétisme et le mouvement des électrons, obtenues grâce à des hypothèses assez contestables. Au lieu de continuer à faire des exercices de mathématiques et de développer des considérations d'ordre métaphysique, il vaudrait mieux tenter des expériences nouvelles d'un autre type que celles pour lesquelles la théorie a été construite.

On pourrait citer, dans certaines parties de la chimie, des cas analogues, où des théories sont développées sans qu'il soit possible d'établir aucune confrontation précise avec la réalité. L'Allemagne n'a pas cessé, depuis Schelling, d'aimer les vagues spéculations sur la philosophie de la nature et les schématismes vides de sens.

C'est surtout en biologie que la tentation est forte de partir

de principes *a priori* (1). Au lieu de procéder par généralisation de faits observés, on part de conceptions abstraites auxquelles on veut plier l'être vivant. Les Allemands aiment à regarder Gœthe comme un des fondateurs du transformisme; il est très exact que, dans son ouvrage sur les Métamorphoses des plantes, Gœthe considère tous les organes d'une plante comme provenant de la métamorphose d'un seul d'entre eux, la feuille; de même en zoologie, il créa la théorie vertébrale du crâne, d'après laquelle la boîte cranienne est la continuation de la colonne vertébrale et est composée de vertèbres ayant subi certaines modifications. Il parle même de l'action du milieu. Mais les mots ne doivent pas faire illusion. Il y a une différence profonde entre les conceptions de Gœthe et celles de Lamarck. Pour Gœthe, tout ne se réduit pas à l'adaptation au milieu. On peut conclure de plusieurs passages de ses œuvres qu'il se rattachait à la doctrine connue aujourd'hui sous le nom de préformation, d'après laquelle les transformations dérivent d'une force interne, dirigeant les modifications dans un sens déterminé à l'avance. Quelque intéressantes que puissent être les vues de Gœthe, elles n'ont en réalité qu'un rapport verbal avec la doctrine lamarckienne des transformations directement provoquées par les actions réciproques entre les êtres vivans et le milieu. Aucune science ne prête, comme la biologie, à l'introduction de substances ou de forces uniquement créées pour donner l'illusion d'une explication, sans qu'une confirmation expérimentale soit possible. Avec son amour des solutions formelles, la science allemande a ainsi édifié certaines doctrines plus philosophiques que biologiques, que des critiques sévères tendent chaque jour à ruiner.

Stendhal écrivait, il y a longtemps, au sujet des Allemands : « Moins ils ont à dire, plus ils étalent leur grand magasin de principes logiques et métaphysiques. La vérité n'est pas pour eux ce qui est, mais ce qui, d'après leur système, doit être. » Cette phrase peut s'appliquer à maints livres scientifiques allemands, où la pauvreté des résultats est masquée par un insupportable verbiage philosophique.

Nous avons indiqué combien la thèse de la *Critique de la*

(1) Dans une thèse soutenue en 1913, M. René Lote a étudié « les Origines Mystiques de la Science allemande, » particulièrement en chimie et dans les sciences naturelles (Paris, librairie Alcan).

Raison pure de Kant avait exercé une mauvaise influence sur certaines disciplines scientifiques. On pourrait rattacher à la *Critique de la Raison pratique* les tendances formalistes de la science allemande. Dans une conférence récente faite à la *British Academy*, M. Boutroux remarquait que la notion du devoir comme impératif catégorique purement formel, c'est-à-dire vide de tout contenu, dépourvu de toute matière, est d'une application singulièrement dangereuse (1). Dans l'ordre scientifique, l'abus de notions purement formelles ne conduisant à aucune conséquence contrôlable, n'est pas moins à redouter ; nous en avons donné quelques exemples.

Dans les sciences, l'esprit d'invention ne se trouve guère dans le grand magasin de principes logiques et métaphysiques, dont parlait Stendhal. L'esprit d'invention exige de la finesse et sait s'écarter à propos de la voie des déductions logiques ; il ne va pas sans une aptitude à saisir des rapprochemens entre diverses catégories de faits et demande un sens aigu du réel, tel que nous l'avons envisagé dans plusieurs passages de cet article et qui n'a rien à voir avec une réalité que l'on prétend construire soi-même. Les doctrines philosophiques, qui ont nui aux progrès de la science allemande pendant une partie du siècle dernier, ont peut-être aujourd'hui moins d'influence directe, mais il en reste une mentalité qui conduit aux vues spéciales sur la valeur et l'objet même de la science, que nous venons de chercher à analyser.

IV

Nous n'avons jusqu'ici envisagé que la science pure, c'est-à-dire la connaissance désintéressée dont le développement continu peut être cité comme un incontestable exemple de progrès de l'humanité. Si nous passons aux applications de la

(1) L'illustre philosophe développe comme il suit sa pensée : « Dans la vie réelle on ne peut se contenter d'un vouloir purement formel; il faut nécessairement vouloir quelque chose, il faut insérer quelque matière dans ce moule vide. » Et un peu plus loin, à propos des massacres à la guerre de femmes, de vieillards et d'enfans, il ajoute : « Si cette cruauté est indisciplinée, elle est coupable en tant que violation de la discipline. Si elle a été ordonnée par l'autorité légitime, si c'est une cruauté disciplinée, *eine zuchtmässige grausamkeit*, c'est un acte juste et méritoire. »

science et aux inventions proprement dites, on peut *a priori* supposer, en pensant au développement gigantesque de son industrie, que l'Allemagne a apporté là les idées les plus originales et les plus fécondes. Or il en est tout autrement, comme le montre la seule nomenclature des grandes applications scientifiques qui, à des titres divers, ont changé les conditions de la vie. L'Allemagne n'a pas contribué à l'invention des machines à vapeur, des chemins de fer, de la navigation à vapeur. Il en est de même pour les ballons et les aéroplanes, la navigation sous-marine, la télégraphie électrique, la téléphonie, la télégraphie sans fil et d'autres inventions que j'omets. Il est inutile de reprendre l'histoire tant de fois racontée de ces applications scientifiques. Même dans les choses de la guerre, qui sollicitent si vivement notre attention à l'heure actuelle, l'Allemagne n'a pas apporté de contribution vraiment originale. La science des explosifs, qui doit son origine à Lavoisier et à Berthollet, fut développée ensuite par deux savans anglais, Abel et Noble, puis de nouveau en France par Berthelot, et par un ingénieur éminent, notre contemporain, à qui l'on doit la découverte de l'onde explosive et celle de la poudre sans fumée qui révolutionna l'art de la guerre. Pour la partie mécanique de la balistique, on peut rappeler que l'utilité des projectiles oblongs avec rayure des canons fut signalée dès 1760 par l'ingénieur anglais Robins, à qui on doit en outre l'invention du pendule balistique ; on sait que le canon rayé fut effectivement réalisé plus tard en France. Enfin, pour terminer par un détail, le projectile dont nous entendons si souvent parler, le shrapnel, fut imaginé par un officier anglais, Shrapnell, qui, il y a un siècle, réalisa avec les boulets alors en usage le genre de projectiles auxquels son nom est resté attaché.

L'histoire nous montre donc que, dans les applications scientifiques comme dans la science pure, l'Allemagne n'a pas témoigné d'une originalité qui doive lui conférer une supériorité sur tant d'autres nations plus inventives; tout au contraire. Et cependant, cette supériorité dans l'industrie et le commerce est réelle ; quant à la croyance à une prétendue supériorité scientifique, elle tient à une confusion entre l'augmentation du rendement scientifique et le progrès réel de la science.

Dans maintes parties de la science, les bonnes méthodes

étant une fois trouvées, les applications de ces méthodes ne demandent que de la patience et du soin, et il s'agit alors simplement, par exemple dans les laboratoires, d'avoir un nombre suffisant de bons préparateurs. C'est le rôle que jouent souvent en Allemagne de nombreux travailleurs, élèves et collaborateurs de leurs maîtres, travaillant sous leur direction et développant leurs idées. Les sujets d'études sont ainsi explorés dans tous les sens, et on tire d'une méthode tout ce qu'elle peut donner. De l'effort de ces chercheurs patiens ne résulte que rarement un progrès réel de la science, mais le rendement scientifique est considérablement augmenté, et il arrive parfois qu'un produit nouveau intéressant ou une heureuse modification dans une technique soit le fruit de telles investigations. La nécessité de grands laboratoires puissamment outillés pour certaines études spéciales pousse naturellement à ces recherches en quelque sorte collectives, mais ici encore, il ne faut rien exagérer. Ne nous laissons pas hypnotiser par les immenses laboratoires. Ils sont assurément désirables dans certaines recherches demandant une installation compliquée, comme par exemple les recherches aux basses températures ; mais n'oublions pas que de belles découvertes ont été faites avec un matériel très simple. Sans remonter à l'âge héroïque des recherches de Pasteur dans son modeste laboratoire de la rue d'Ulm, reportons-nous seulement aux expériences fondamentales pour la physique moderne faites avec les tubes de Crookes, aux travaux d'un éminent physicien contemporain sur les radio-conducteurs qui ont été l'origine de la télégraphie sans fil, et aux études, faites récemment dans un laboratoire de la Sorbonne, sur le dénombrement des molécules.

Dans la science pure, on ne développe guère l'esprit d'invention en faisant travailler sur commande, et il est inutile de grossir le nombre des publications sans intérêt qui encombrent les journaux scientifiques. Trop souvent, ces travaux, qui portent la marque d'un même professeur et qui ne sont qu'une menue monnaie glanée par des élèves médiocres, produisent un agacement, que connaissent les lecteurs des périodiques et des thèses d'outre-Rhin. L'esprit souffle où il veut, et les esprits quelque peu originaux sont rebelles à une discipline trop pesante. Les chercheurs bien doués trouvent eux-mêmes leurs sujets d'études dans la lecture trop souvent négligée des

œuvres des maîtres de la science, ou bien il suffit d'appeler leur attention sur certaines questions dont la solution paraît pouvoir être fructueusement abordée. Ce n'est pas à dire que ceux qui ont la charge d'esprits à former et à développer ne doivent leur inculquer l'habitude du travail méthodique, mais cela est tout autre chose que de donner, sous prétexte de travail scientifique, des devoirs à faire, comme il arrive souvent dans les Universités allemandes.

Dans les applications industrielles de la science et dans le commerce, les conditions sont différentes, et l'organisation systématique rend les plus grands services ; c'est ici que de grands laboratoires de science industrielle sont nécessaires. Nous ne faisons pas de difficultés pour reconnaître que nous avons là beaucoup à faire. Malgré d'heureuses tentatives, la pénétration ne s'est pas suffisamment établie chez nous entre la science et l'industrie, et les efforts n'ont pas été suffisamment coordonnés. La faute en est sans doute à la fois aux savans et aux industriels, mais cette grave question est trop en dehors du cadre de notre étude pour être abordée ici, et la compétence me manquerait pour la traiter. Elle est d'ailleurs extrêmement complexe, et tient par certains côtés à la politique, particulièrement à la politique financière. Rappelons-nous aussi que, en Allemagne, la pensée du *Deutschland uber alles* a été un puissant ferment pour le développement de l'industrie qui s'est élevée ainsi au-dessus des intérêts particuliers et est devenue une affaire nationale, objet de la préoccupation constante des pouvoirs publics; c'est, pour les Allemands, un des moyens de dominer le monde que de l'asservir à leurs produits. Sans prétentions à la domination universelle, nous saurons, espérons-le, nos alliés et nous, reprendre les places commerciales d'où nos voisins nous ont chassés depuis quarante ans, et celles où ils se sont plus récemment installés. Ces conquêtes seront une conséquence nécessaire de la victoire de nos armes et contribueront à réparer les ruines accumulées par la barbarie de nos ennemis.

Tout en cherchant une meilleure utilisation de nos forces dans certaines directions et une meilleure organisation, nous laisserons aux Allemands les vues mystiques sur l'Organisation (avec une grande lettre), qui sont en honneur chez eux. Car, là encore, nous retrouvons la philosophie allemande; le concept

d'*Organisation* est aujourd'hui, pour quelques docteurs d'outre-Rhin, un nouvel impératif que l'Allemagne doit imposer au monde, accompagnement nécessaire de la *Kultur*. Ils appliquent ici les principes de l'énergétique; aussi leur paraît-il indispensable que chacun reste enfermé dans une étroite spécialité, afin de donner son rendement maximum. Notre planète doit devenir une vaste usine sous la haute direction d'ingénieurs et de professeurs allemands, en même temps qu'une geôle soumise à la dure surveillance du militarisme germanique. Tel était le but de la guerre actuelle, effroyable vision de barbares savans, dont la réalisation constituerait un immense recul pour l'idéal de civilisation humaine, poursuivi par tant de nobles penseurs, d'après lequel chaque nation doit apporter dans l'œuvre commune de l'humanité ses qualités propres, sans qu'aucune prétende à une domination qui ne pourrait que retarder la marche de l'esprit humain. Ce fut même jadis le rêve du plus grand esprit qu'ait produit l'Allemagne, Leibniz, qui s'efforçait de trouver des terrains d'union entre les nations. Mais, hélas! le vieux fond atavique de race de proie, que fut si souvent l'Allemagne à travers les âges, est remonté à la surface, et tous doivent, en ce moment, s'unir contre un peuple qui, se croyant d'essence divine, prétend s'imposer au monde par la violence.

ÉMILE PICARD.

LES AFFINITÉS FRANÇAISES DE L'ALSACE

AVANT LOUIS XIV

Dans sa magistrale histoire de l'Alsace au XVIIe siècle, mon savant ami M. Rodolphe Reuss a écrit : « Dès le milieu du XVIe siècle, l'ombre de la puissance française se projette, avant-coureur des événemens futurs, sur la carte d'Alsace. Ce n'est pas du jour au lendemain que cette *influence française* s'est fait sentir dans notre province ; elle a été proposée discrètement, puis invoquée, puis imposée finalement par le développement naturel, et pour ainsi dire forcé, de l'histoire générale du XVIe et du XVIIe siècle. Les débuts en furent accidentels, les premiers développemens modestes, et *les origines n'en ont pas encore été suffisamment étudiées d'une manière impartiale et critique à la fois* (1). »

Ce sont ces *origines* qu'il m'importe de mettre en lumière. Ce sont elles que les historiens allemands ont, de tout temps, voilées, dissimulées. faussées, et plus que jamais, de nos jours, à mesure que les faits contemporains donnaient un plus éclatant démenti à leur prétention que l'Alsace avait toujours été un pays foncièrement allemand, allemand de cœur et d'esprit, allemand de mœurs et de langue. Si vraiment elle l'avait été, pourrions-nous comprendre qu'elle ait pu, en l'espace de moins d'un siècle et demi, de Louis XIV à la Révolution de 1789, se franciser comme elle l'a fait ? Cette transformation presque instantanée ne serait-elle pas un véritable miracle ? Un miracle qui saisit et surprend quand on se rappelle la remarquable

(1) R. Reuss, *L'Alsace au XVIIe siècle*, t. I, p. 42 (Paris, 1897).

étude de M. A. Albert-Petit : *Comment l'Alsace est devenue française* (1).

Mais, avouons-le, les miracles ne sont guère du ressort de l'histoire; c'est la réalité objective qui est son domaine, et voyez alors comme celle-ci s'éclaire par l'étude que je viens de citer. N'est-il pas évident que plus la France s'est abstenue d'une action directe, d'une pression énergique sur les esprits ou les consciences, les volontés et les mœurs, plus la francisation apparaît comme le produit des forces *internes* de la nature alsacienne, comme l'épanouissement et la fructification d'instincts communs aux deux pays, dont cette nature recélait, de temps immémorial, les germes dans son sein? Ne fallait-il pas, en d'autres termes, que, d'inéluctable nécessité, l'âme alsacienne se trouvât en harmonie préétablie avec notre génie national?

I

Représentez-vous, tels qu'ils ont été énumérés ici, un à un, relevés avec grand soin et d'une façon rigoureuse et précise, les procédés et les ménagemens dont la France a noblement usé à l'égard de l'Alsace récupérée : institution d'une justice bienfaisante, respect de l'autonomie locale, respect de la liberté religieuse et de la liberté d'enseignement, de même que des mœurs, des habitudes, de la langue allemande, dispense enfin du service militaire. Tous ces bienfaits n'étaient-ils pas autant d'obstacles à la francisation? M. A. Albert-Petit l'a constaté : « Ce n'est, dit-il, ni la bureaucratie, ni l'école, ni la caserne qui ont fait la conquête morale et intellectuelle de l'Alsace. » Mais alors, à quelles causes attribuer cette conquête?

La première qui se présente à l'esprit, c'est la prospérité matérielle que la France a introduite et fait régner, le développement auquel elle a présidé de l'agriculture, de l'industrie, de la viabilité, et qu'atteste un prodigieux accroissement de population. Ce que vaut cette raison, l'expérience de l'Alsace annexée par la Prusse en porte témoignage. L'Empire allemand a fait les plus grands efforts, souvent couronnés de succès, pour atteindre le même but, dans l'espoir de germaniser par là

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1915.

l'Alsace. Et pourtant, quel fut le résultat atteint? Il se résume dans ce propos que recueillait, en 1899, un de mes amis parcourant le pays annexé pour observer son état d'esprit. Un Alsacien des plus autorisés disait devant lui : « Nos intérêts commencent à être en Allemagne... » Et il ajoutait aussitôt : « Nos cœurs restent en France. »

L'intérêt matériel n'a pas prise sur l'Alsacien, comme il a prise sur l'Allemand. Ce n'est que par des liens moraux qu'il peut être attaché. Qu'est-ce donc qui a pu faire sur lui une telle impression que, dès avant la Révolution française, il a été gagné à la France?

Serait-ce le prestige politique de la monarchie de Louis XIV? puis la primauté intellectuelle de la France au XVIIIe siècle? Comment se fait-il alors que le prestige mondial de l'Empire allemand n'ait pas exercé la même fascination sur l'Alsace annexée? Comment se fait-il aussi que l'Alsace n'ait pas participé à cette réaction violente qui a éclaté en Allemagne contre l'hégémonie littéraire de la France, pendant la période du *Sturm und Drang* qu'a inaugurée la victoire de Frédéric II à Rosbach?

Reste une dernière raison qui semble au premier abord décisive. L'Alsace a dû à la France son unité morale. Jusque là, elle n'était qu'une *expression géographique* ou qu'un *fouillis féodal*. Grâce à Louis XIV, elle est devenue une *personnalité*. Nous touchons, en effet, au vif du sujet, au point précis qui a été la source principale des méprises que les Allemands ont toujours entretenues si soigneusement, quand ils ont représenté l'Alsace tel un simple agrégat de seigneuries relevant du Saint-Empire romain et faisant corps avec la Germanie. Suivant eux, l'âme alsacienne n'existait pas, n'a jamais existé. Elle s'est toujours confondue avec l'âme allemande. Les frontières ethniques de l'Alsace n'existaient pas davantage; elles se confondaient avec les frontières de l'Allemagne. Tout cela pourrait se résumer dans la formule que l'Alsace dans son ensemble n'avait été jusqu'à Louis XIV qu'une *expression géographique*. Mais ce serait étendre bien au delà de sa portée vraie une proposition qui ne saurait viser que la condition politique du pays et qui laisse en dehors d'elle son unité spirituelle, morale ou intellectuelle, et dans un sens très large son unité nationale.

Il est parfaitement exact qu'en tant que survivance du *ducatus Alisatiae*, du duché d'Alsace mérovingien ou carolin-

gien, l'Alsace n'a plus été qu'une conception traditionnelle, si l'on se place au point de vue de la *cohésion politique*. C'est une ombre, ce n'est plus une réalité; mais l'âme populaire n'est-elle pas faite de telles ombres? ne s'en nourrit-elle pas? n'en vit-elle pas? N'est-ce pas le moule où est coulée la sève morale?

Voyez quel est le duc d'Alsace qui a fait grande figure dans l'histoire et qui a survécu dans la mémoire populaire! C'est Étichon. Or, Étichon est le père de sainte Odile, et sainte Odile est la patronne de l'Alsace, comme la Sainte-Vierge est la patronne de Strasbourg. Et voilà une tout autre unité, une unité réelle, celle-là. De partout en Alsace on aperçoit le Hohenbourg, la crête la plus élevée qui domine la plaine d'Alsace et occupe le milieu même de la chaîne vosgienne, la crête qui servit de refuge à la population lors des grandes invasions étrangères, qu'entourent aujourd'hui encore les ruines du mur païen. Et c'est, en effet, dans l'une des trois enceintes de ce mur qu'a été fondé le monastère de Sainte-Odile.

Ce monastère est devenu ainsi le sanctuaire de l'Alsace (1); j'irai jusqu'à dire qu'il a joué le même rôle unitaire que le Capitole de Rome ou que le Parthénon d'Athènes.

Si divisée que fût l'Alsace, si dépecée qu'elle ait été par la rapacité de tant d'hommes de proie qui se sont abattus sur elle, son sentiment unitaire ne s'est pas plus éteint que la petite lampe vacillante qui brûlait sur cet autel de Sainte-Odile vers lequel montent encore, aux fêtes de la Pentecôte, les flots pressés des pèlerins venus de tous les coins de la plaine.

Le mysticisme religieux n'a-t-il pas été, à toutes les époques, un trait essentiel du caractère alsacien? mais associé, par une rare fortune, au bon sens le plus pratique, à la plus saine pondération d'esprit, les vivifiant, les animant, les purifiant de sa flamme idéale. C'est le fond commun qui a survécu même aux divisions introduites par la Réforme, tout aussi bien qu'à travers le Moyen Age le mysticisme alsacien, représenté si brillamment au XIV[e] siècle par Tauler, a plané au-dessus des discussions théologiques.

On paraît trop oublier, du reste, que la ligue des dix villes

(1) Une description poétique de l'Alsace par un humaniste alsacien du XVI[e] siècle, le géographe Matthieu Ringmann, a pour couronnement ces deux vers :

Odilia in summo requiescit vertice montis,
Odilia alsatici gloria summa soli.

d'Alsace (la Décapole) qui, reliant entre elles les populations urbaines depuis Mulhouse jusqu'à Wissembourg, a donné une sorte de corps populaire à l'Alsace, que cette ligue remonte au milieu du XIV[e] siècle (1354) et a duré jusqu'à Louis XIV. L'unité urbaine s'opposait à la fois à la domination des féodaux et à celle de l'Empire ou de la maison d'Autriche.

Ce n'est pas tout. L'Alsace n'a cessé d'être, aussi bien dans l'esprit du peuple que dans les chroniques ou dans les actes, une *province*, un *pays* formé de deux comtés ou landgraviats, le *Nordgau* et le *Sundgau*, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à l'époque actuelle dans le fameux fossé provincial, le *Landgraben*, qui les séparait, en contournant le Hohkœnigsbourg, et par lequel semblait s'opérer comme une infiltration française de la Lorraine. C'est dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines et dans le val de Liepvre où coule le *Landbach* (la Liepvrette), que le français s'est toujours conservé. C'est à Liepvre que le savant et pieux Alsacien Fulrad, un des premiers abbés de Saint-Denis, a fondé un monastère qui, après avoir dépendu de la grande abbaye parisienne, a été rattaché à la collégiale de Saint-Georges de Nancy.

Il y a plus encore. Du XIV[e] au XVII[e] siècle, les deux parties constitutives de l'Alsace ont fait de fréquens efforts pour se ressouder l'une à l'autre. Soit au point de vue financier, soit au point de vue militaire, des ententes ont été négociées, des délibérations et des mesures prises en commun, et l'on vit au XVI[e] siècle surtout se tenir de véritables États généraux, des *États-Unis (Vereinstände)* pour pourvoir à la défense commune (1). Telle fut la force de ce mouvement unitaire qu'il n'est pas téméraire de croire que, sans le fléau des guerres religieuses, l'Alsace aurait pu se confédérer comme la Suisse, et comme elle rompre les liens qui la rattachaient à l'Empire.

II

Nier l'existence dans le passé, même le plus reculé, d'un patriotisme alsacien, d'une conscience nationale commune aux

(1) Il s'en réunit dans les années 1531, 1546, 1552, 1562. En 1552, ces États comprenaient l'évêque de Strasbourg, l'abbé de Munster, la noblesse d'Alsace, les villes de Strasbourg, Haguenau, Colmar, Schlestadt, Obernai, Kaysersberg, Munster etc.

populations alsaciennes, serait un contresens historique aussi grave que de méconnaître les affinités étroites qui unissaient l'esprit alsacien à l'esprit français.

Il n'est pas de peuple, peut-être, qui ait eu d'aussi bonne heure et avec une égale intensité l'amour et l'orgueil du sol natal que la population de sang mêlé, celte et romaine, belge, helvète et alémanique, qui habitait cette somptueuse vallée que bordent le Rhin et les Vosges et que barre au Nord la chaîne du Taunus. La beauté et l'excellence du terroir, le charme, la douceur et la diversité de l'existence, la séduction exercée sur tous ceux qui arrivent du dehors et qui en perdent l'esprit de retour, tout cela le peuple le sent, les chroniqueurs l'expriment, les poètes le chantent. L'Alsace était au XIe siècle la *douce Alsace*, de même que la Gaule était la *douce France* dans la chanson de Roland. Ainsi la dénomme le biographe contemporain du pape alsacien Léon IX, Guibert de Toul : « Il était né, dit-il, dans les confins de la douce Alsace, *in dulcis Elisatii finibus.* »

Dès le IXe siècle, Otfried de Wissembourg, le premier poète en langue « franque » (c'est ainsi qu'il désigne lui-même son langage) (1) fait un tableau enchanteur de sa patrie, qu'il appelle France orientale : « Les peuples qui l'habitent, dit-il, sont aussi courageux que les Romains... ils naissent tous soldats. Ils habitent une terre bonne et heureuse; leurs demeures sont agréables, et ils ne cherchent jamais à quitter leur patrie... Leur naturel les porte au bien, et ils ont du génie pour inventer les arts utiles... Aussi ces peuples sont-ils hautement estimés... Ils sont très pieux et ils entendent volontiers prêcher la parole de Dieu. Enfin, pour tout dire en un mot, ils

(1) *In frenkisga zungun.* Quels précieux rapprochemens seraient à faire entre cette langue que le vieil Otfried a le premier fixée et le dialecte alsacien actuel! Une des particularités les plus saillantes est la prédominance de la voyelle *i*, surtout dans les désinences, prédominance telle que la langue d'Otfried en prend l'aspect d'une langue romane. Qu'on en juge par le début des trois premières strophes de la description traduite partiellement au texte :

Si sint so sama chuani
Selb so thie (*th* anglais) *Romani*
. . . .
Si eigun in zi nuzzi
So samalicho wizzi (Ils ont dans la pratique la même habileté)
. . . .
Rihiduam ginuagi
Joh (jô, ja) *sint ouh filu chuani* (richesse à foison,
bravoure en abondance).

sont grands guerriers, sages citoyens, et chrétiens religieux. »

Tout aussi exalté, plus exalté encore est, à la fin du xve siècle et au début du xvie, le patriotisme des humanistes alsaciens, de ceux-là mêmes que les Allemands ont prétendu de nos jours revendiquer comme patriotes en se fondant sur leur résistance à l'absorption politique par la France. Écoutez la belle devise, en 1499 de l'un d'eux, Sébastien Brandt, l'auteur de la Nef des fous : *Vigeat, floreat, crescat apud Argentinenses, sive Tribotes, pax, libertas et justicia.*

De quel droit donc les Allemands ont-ils voulu confisquer le patriotisme alsacien à leur profit ? Chacun le sait, car toute la question alsacienne tourne autour de ce pivot : c'est au nom de la race, de la langue et de l'histoire.

La race ! Oh ! sur ce point on vient d'aboutir à d'étranges constatations. Il est entendu dorénavant outre-Rhin que la race élue est celle que révèlent au dehors la couleur blonde des cheveux, la couleur bleue des yeux, la forme allongée du crâne. Or que nous apprend la statistique officielle de l'administration allemande ? que le type dolicocéphale existe à peine, qu'il est tout au plus dans la proportion d'un quart contre trois quarts de brachycéphales, et que partout, et en Haute et en Basse-Alsace, les yeux bruns, les cheveux bruns ou noirs dominent. L'Alsacien ne peut donc être, au regard de l'Allemand, qu'un être inférieur tel que le Français, un de ces êtres qu'on extirpe ou qu'on réduit à l'état d'ilote.

Mais n'est-il pas un frère par la langue ? n'appartient-il pas à ce titre au *Deutschtum?* Nous ne savons que trop l'abus qui a été fait de ce signe distinctif, même chez nous, et il faudrait une bonne fois le réduire à sa valeur. On verrait alors que, loin de justifier le rattachement de l'Alsace à l'Allemagne, rien ne prouve mieux que cette langue même son unité nationale distincte, je dirai plus, — si singulier que cela paraisse, — son affinité avec la France.

L'Alsace parla sa langue à elle, sa langue propre, une langue qui, au lieu d'être un patois né d'une dégénérescence de l'allemand, est un dialecte remontant au moins jusqu'à l'époque alémanique (1). Elle a évolué régulièrement depuis cette époque

(1) Son antiquité se manifeste dans les rapports très particuliers qu'elle présente avec l'anglais et qui sont étrangers à l'allemand. On y trouve l'auxiliaire anglais *to do* et l'article indéfini *a* (*é*).

lointaine, en se modelant sur le tempérament du peuple, en introduisant et adaptant bien longtemps avant Louis XIV des mots français nombreux et des flexions analogues aux nôtres. Elle a commencé à être fixée, je l'ai dit, dès le IXe siècle, par Otfried de Wissembourg; au XIIIe siècle, elle a été assouplie et épurée par Gotfried de Strasbourg, et, à y regarder de près, elle reflète admirablement les différences profondes du caractère alsacien et du caractère allemand. Au lieu d'une langue guindée, roide, prétentieuse, chargée de consonnes lourdes et bruyantes, comme l'est l'allemand, le dialecte alsacien est bon enfant, plaisant, gracieux même. Il adoucit les voyelles et les finales, il élimine les diphtongues, les consonnes doubles, et les aspirations rudes, il simplifie et clarifie, il se complaît dans des diminutifs charmans. En veut-on un seul exemple : à Margaretha il oppose Grédelé.

J'ai dit que l'esprit alsacien se reflète dans cette langue. Aussi l'Allemand ne la comprend-il pas. Elle lui est antipathique; elle l'est devenue d'autant plus qu'elle a révélé sa vitalité, son originalité, en résistant, — ce qui semblait presque invraisemblable, — à la conquête germanique (1). Nos philologues craignaient qu'elle ne fût contaminée ou absorbée par l'allemand immigré. Elle lui a tenu tête victorieusement, au point de devenir une sorte de citadelle d'où l'Alsacien a pu narguer ses envahisseurs, en y abritant la tradition française.

L'antiquité de cette tradition, il faut, elle aussi, la placer dans son vrai jour, puisque les Allemands ont tout fait pour la masquer. Tous les liens avec la France auraient été rompus, selon eux, depuis le IXe siècle, et c'est le rapt d'un pays foncièrement allemand que Louis XIV aurait perpétré. J'ai cherché, l'an passé, à établir ici même (2) la survivance dans la mémoire populaire de l'usurpation dont l'Alsace et la Lorraine ont été victimes au Xe siècle. De ce seul fait le lien avec la France n'était pas rompu. Et cette tradition ne s'est jamais oblitérée. Elle s'est entretenue, elle a été avivée sous des formes concrètes, visibles et tangibles, nées en partie peut-être de circonstances fortuites, mais dont l'effet n'en fut pas moins réel.

(1) Dès le XVIe siècle un humaniste alsacien, Thomas Vogler (Aucuparius), la défendait contre l'intrusion des Souabes, par cette spirituelle épigramme latine : « Étranger souabe, qu'attire sur notre sol l'amour de notre bon vin, ne t'avise pas, je te prie, de gâter notre pays avec ta langue, laisse là ton parler natal. »

(2) *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1914.

Grâce aux auteurs antiques vulgarisés au xve et au xvie siècle, grâce aux cartes, aux figures, aux livres populaires tels que la *Cosmographie de Munster*, nulle notion historique n'avait pénétré plus profondément dans les esprits que celle du Rhin limite de la Gaule, séparant les Germains et les Gaulois ou Français. On verra tout à l'heure quels efforts Wimpheling a faits pour combattre les partisans de la France en taxant César d'erreur.

Mais voici bien autre chose. Les monnaies strasbourgeoises portaient des fleurs de lys, et quand, au xiiie siècle (1262), les Strasbourgeois furent en lutte avec leur évêque, Walter de Geroldseck, ils lui opposèrent cet emblème comme « un témoignage des bontés dont les anciens Rois de France avaient honoré autrefois leur ville. »

Dans la controverse à laquelle je vais arriver, Wimpheling a eu beau objecter que « le Roi de France se sert de trois fleurs de lys et que la ville de Strasbourg n'en a qu'une seule, que les fleurs de lys des Rois de France sont sur leurs armoiries et leurs drapeaux, tandis que le lys de Strasbourg n'est que sur les monnaies, » le peuple ne faisait ou ne pouvait faire une telle distinction, et, du reste, la bannière même de la ville les portait bel et bien. Ce qu'il y a même de piquant, c'est que, dans la reproduction de cette bannière qui figure en tête de la *Germania* de Wimpheling, l'Enfant Jésus tient une fleur de lys dans sa main gauche et porte sur son auréole les trois fleurs de lys de France.

Dans ces emblèmes visibles, le souvenir de l'union politique avec la France restait donc présent pour tous. — N'était-ce pas la bannière de Strasbourg qui marchait non seulement en tête des contingens alsaciens, mais à côté de la bannière impériale? — Il y avait là un point d'attache matériel, indestructible pour les sympathies latentes que les similitudes de caractère ou d'instinct produisaient et qui servaient de trait d'union entre l'âme alsacienne et l'âme française.

III

Il faudrait pouvoir présenter ici un double tableau, que je dois me borner à esquisser : d'une part, une analyse approfondie du caractère alsacien tel qu'il se manifeste à travers les âges, d'autre part une étude des affinités intellectuelles et

morales que révèle le développement parallèle ou conjoint de la littérature alsacienne et de la littérature française depuis le premier Moyen Age jusqu'au XVIe siècle.

Du caractère alsacien je retiens ces traits communs avec le caractère français : un vif sentiment de l'honneur allant jusqu'à la susceptibilité la plus chatouilleuse, un esprit de dignité et d'indépendance personnelle en contraste absolu avec la servitude ou la platitude allemande, une bravoure chevaleresque étroitement unie au sentiment de l'honneur et de la justice, le culte de la bonne foi, l'horreur de la duplicité, de la fausseté, un esprit plaisant, gouailleur, narquois, ironique sans méchanceté, le *witz* alsacien, moins agile, moins ailé que l'esprit français, mais plus incisif peut-être. Plus de rudesse et moins de vanité que dans le tempérament français, plus de persévérance et de ténacité, mais, sous des dehors parfois placides, une nature également ardente, une disposition aussi grande au moins qu'en France à se dévouer pour une idée, pour les idées surtout de justice et de liberté. Qu'on se souvienne de la devise que j'ai citée de Sébastien Brandt : *Vivat, floreat, crescat, pax, libertas atque justicia!* — Ce qui accentue les affinités françaises que je viens de dire, ce sont les antipathies allemandes. Si l'Alsacien a des défauts communs avec l'Allemand, tels que la rudesse, des qualités communes telles que l'amour du travail, l'esprit d'ordre et de méthode, il lui a toujours reproché son étroitesse et sa morgue, son manque de tact et sa lourdeur. De tous les Allemands les mieux connus, étaient naturellement les Souabes, non seulement comme les plus voisins, mais parce que, au dire déjà de Sébastien Munster, ils affluaient volontiers en Alsace. Or, pour l'Alsacien, le *Schwob* est la bête noire, — littéralement puisqu'il appelle *schwob* les insectes que nous nommons cafards, — et il désigne le *souabe* lui-même par un sobriquet qui est tout un portrait; le sobriquet de *gêlféssler*, pied jaune: l'homme qui piétine des œufs pour les empiler dans une charrette.

Il faudrait maintenant, je le répète, retracer dans son amplitude l'influence que la France a eue au Moyen Age sur la littérature alsacienne, et décrire le terrain singulièrement propice où cette influence s'est exercée. Le meilleur historien contemporain de l'Alsace, M. Rodolphe Reuss, l'a signalée en excellens termes :

« Le développement de la culture intellectuelle, artistique et morale de l'Alsace au Moyen Age est, dit-il, très supérieur à celui des territoires situés plus au Nord ou à l'Ouest du Saint-Empire romain d'alors.

« Il présente aussi cet intérêt particulier que, *sous leurs formes germaniques*, les produits de la littérature et des beaux-arts décèlent un contact plus intime avec les régions de la France nouvelle qui se dégage peu à peu du XI[e] au XIII[e] siècle de la Gaule franco-romaine. Cette influence est incontestable et reconnue d'ailleurs par les plus véhémens défenseurs des idées germaniques. »

Que la renaissance française du XII[e] siècle et notre apogée artistique et littéraire du siècle suivant aient rayonné bien au delà de l'Alsace, sur l'Allemagne, nul fait n'est plus certain. Mais combien différentes furent les conditions, l'étendue, la profondeur de ce rayonnement! Un départ s'impose entre l'action et la réceptivité. Celle-ci tient aux dispositions d'esprit et de cœur, l'autre aux circonstances. La première se révèle d'une façon radieuse dès le XII[e] siècle.

Voici le poète latin le plus pur et le plus éloquent de son temps, l'auteur du *Ligurinus*. Il est Alsacien; c'est Gonthier de Pairis. Cherchant à définir sa personnalité, qui a été pleinement reconnue depuis lors, Gaston Paris avait dit de lui que, « par l'élégance de sa versification et l'éclat de son style, il se rapproche des poètes de France et s'écarte de tous les Allemands de cette époque. »

Et voici, à côté de ce poète, bien au-dessus de lui par la beauté de l'âme, l'admirable et sereine figure de l'abbesse de Hohenbourg, Herrade de Landsberg, l'auteur du *Hortus Deliciarum*, que l'incendie sacrilège de 1870 a détruit. L'abbé Grandidier lui a rendu le témoignage qu' « à une époque où presque toute l'Europe était plongée dans la barbarie et l'ignorance, elle a rappelé dans l'Alsace l'amour de la littérature et des sciences. » Lettrée, savante, artiste, elle était plus encore : elle avait pour qualités maîtresses le goût le plus délicat, la grâce la plus exquise. Si l'on veut juger combien, à cet égard, elle était participante du génie français, que l'on compare ses harmonieuses poésies à la versification lourde et pédantesque de la femme poète dont l'Allemagne s'enorgueillit au Moyen Age, la nonne Hroswitha.

Ces mêmes qualités vont s'épanouir au XIIIe siècle sous le souffle enchanteur de la France. Toute une pléiade de poètes alsaciens s'inspire des troubadours de la Provence et des trouvères du Nord.

Reimar de Haguenau subit le charme des cours d'amour, Conrat Fleck met en œuvre Flor et Blanchefor. Le grand Gotfried de Strasbourg, le plus grand poète en langue germanique du XIIIe siècle, s'assimile, comme en jouant, avec une rare gentillesse d'esprit, le roman de Tristan et Iseut. Il compose un poème qu'un des critiques les plus réputés de l'Allemagne a avoué être « l'*ouvrage le plus français* de la vieille littérature germanique. »

Rien n'est plus vrai, et si j'éprouve, en ce moment, un regret, c'est de mon impuissance à mettre le lecteur en mesure de goûter toutes les qualités si essentiellement françaises de ce poète de génie. Les Allemands l'ont traduit en leur langue, fort différente de la sienne. Que n'a-t-on songé encore à le traduire en la nôtre? Il suffirait souvent d'une simple transposition, tant il a intercalé de vers ou de fragmens de vers français, tant il a recueilli et adapté de formes verbales et de locutions françaises. Ne lui a-t-on pas, sur l'autre rive du Rhin, reproché amèrement d'avoir eu recours à un mot d'origine française *(Alemanje)* jusque pour désigner le *Deutschland?*

Gotfried de Strasbourg n'avait pas seulement une familiarité parfaite de notre langue et de notre littérature courtoise, il connaissait à ravir les *lais* celtiques, et peut-être savait-il le breton.

Quant à ses qualités mentales, la grâce, l'élégance, la douceur y dominent. Sa sensibilité délicate et suave n'a d'égal que son vif sentiment des beautés de la nature, sa générosité d'âme s'allie à l'amour de la droiture et de l'indépendance personnelle. En tout cela déjà, il s'élève bien au-dessus des *Minnesinger* contemporains, d'un Hartmann d'Aue ou d'un Walther de la Vogelweide, tout empêtrés dans le conventionnel, l'abstrait et le subtil. Et que d'autres traits encore a pu relever un de nos érudits, M. Piquet, dans sa belle étude sur l'originalité de Gotfried de Strasbourg! Sa forme, remarque-t-il, est d'une rare élégance, son élocution aisée, sa langue riche, souple, expressive. Il a la sûreté du goût, la finesse du sens critique, l'éclat de la verve, la gaieté de l'humour, un sentiment très haut de l'honneur.

Je dirais volontiers que Gotfried de Strasbourg marque le point culminant des affinités de l'Alsace avec la France, telles qu'elles se manifestent au Moyen Age dans les lettres, et ce même apogée, j'estime qu'il a été atteint dans le domaine de l'art par l'édification de la grande façade de la cathédrale de Strasbourg. Tous les critiques allemands, même les plus passionnés, sont obligés de reconnaître aujourd'hui l'étroitesse des rapports qui unissent cette œuvre à l'architecture française et d'admettre que son auteur a étudié l'art français à sa source, qu'il s'en est pénétré en France même. Qu'Erwin soit né en Alsace, l'inscription très postérieure, du reste, qui l'appelle Erwin de Steinbach ne l'exclut pas, puisqu'il existe un Steinbach près de Thann; mais l'essentiel, c'est la profondeur de l'influence exercée sur lui, sur son atelier et son école par la France et l'art français. Cette influence fut telle qu'Erwin en a scellé le témoignage dans la pierre au fronton même du grand portail. Là, dans le deuxième registre du tympan, sur le tombeau d'où sort le Christ ressuscité, ce sont les armes fleurdelysées de France, les armes de saint Louis et de Blanche de Castille que l'architecte a fait sculpter. Emblème déconcertant pour les prétentions germaniques, qui a causé jadis une vive surprise à Albert Dumont et a posé devant son esprit le problème qui préoccupe les nôtres : « L'histoire, dit-il (1), montre bien que, dès le xve siècle, l'Alsace se détache de l'empire, qui l'abandonne, et se rapproche de plus en plus de la France. Ce pieux hommage à la mémoire de saint Louis et de la reine Blanche nous indique-t-il, dès l'âge précédent, des relations entre l'Alsace et la France *beaucoup moins connues et non moins dignes, sans doute, d'être mises en lumière?* »

IV

L'influence et les affinités françaises ont continué à se développer, en matière d'art et de littérature, de mœurs et de culture au xive et au xve siècle, grâce surtout aux splendeurs de la Cour de Bourgogne, grâce aussi au privilège de l'Alsace de faire partie de ce grand couloir international, de cette grande artère de civilisation qui relie l'Italie à la mer du Nord.

(1) Albert Dumont. *La Cathédrale de Strasbourg*, p. 26.

L'esprit de Gotfried de Strasbourg revit, sous une autre forme, dans le grand prédicateur Jean Tauler, et le merveilleux artiste de Colmar, Martin Schœn, laisse loin derrière lui, par sa grâce idéale, tous les artistes allemands !

Nous ne nous étonnerons donc plus que, dès le commencement du XVI[e] siècle, on ait pu compter jusqu'à trente-cinq imprimeurs alsaciens-lorrains livrant au public des livres français, et que la France, à cette époque, ait eu à Strasbourg des partisans assez nombreux. pour faire naître les craintes d'une domination française qui mît fin aux libertés alsaciennes. De cela, une controverse célèbre de deux humanistes strasbourgeois, Wimpheling et Murner, va, en l'an de grâce 1501, nous offrir le témoignage attachant et probant.

Wimpheling était un savant pédagogue né à Schlestadt, formé à l'école latine qui y florissait, mais dont Strasbourg était devenu la patrie d'adoption, de même que pour son adversaire, le moine franciscain Thomas Murner, qui, lui, était né à Obernai.

Wimpheling avait commencé par être un partisan de la France, à l'instar de ceux qu'il va combattre, mais on ne sait à quelle occasion il fut amené à sonner une cloche d'alarme, comme si les libertés strasbourgeoises couraient, du fait de la France, les plus graves périls. Il publia à cet effet un opuscule intitulé *Germania*, auquel Murner répondit l'année suivante (1502) par une *Nova Germania*. Ce sont des écrits infiniment précieux pour le sujet que j'ai abordé. Il est donc essentiel d'en connaître la substance.

Dans son épître dédicatoire au magistrat de Strasbourg, Wimpheling retrace l'état d'esprit qu'il veut dénoncer, comme offrant les plus graves dangers.

Il débute en ces termes :

« Beaucoup de gens (MULTI) estiment, illustres sénateurs, que votre ville de Strasbourg et les autres cités de la rive gauche du Rhin appartinrent jadis aux rois des Français, *reges Gallicorum*, et, par là, ces rois ont été, à diverses reprises, incités à les revendiquer... C'est ainsi que le dauphin Louis, fils aîné de Charles VII, quand il envahit l'Helvétie ou l'Alsace, en l'an 1444, indique parmi les causes de son expédition qu'il voulait revendiquer les droits de la maison de France *(domus Galliae)*, qui doit s'étendre jusqu'au Rhin, et que dans ce dessein il se proposait d'assiéger votre ville.

« Cette erreur ne dérive que pour une faible part des plus vieilles histoires, mais l'opinion des Français s'appuie du fait *(confirmatur)* que nous-même partageons cette erreur *(quod nos ipsi quoque id idem falso putamus)* et que la plupart d'entre nous *(ex nostris* PLERIQUE) sont plus favorables au royaume de France qu'à l'empire romain ou germanique (plus *Gallico* quam *Romano* aut *Germanico* favent). Maintes fois, en effet, des demi-Français *(semigalli oratores)* sont envoyés en ambassade par les nôtres aux rois de France, et bien reçus par les Français, ils ont coutume de s'entendre avec eux et de les favoriser *(assentare solent eis, et favere)*, dans l'espoir que si les rois de France s'emparent de nos territoires, ils acquerront, sous leur domination, plus d'honneur et de dignité qu'ils n'en peuvent espérer sous les aigles impériales.

« Quant à moi, dit Wimpheling, l'amour de votre ville et de la république me pousse à faire la preuve (s'il plaît à Dieu) que jamais ni Strasbourg ni les autres cités rhénanes n'ont été soumises aux Français. »

Il revient plus loin à ces demi-Français qu'il prétend démasquer et confondre :

« C'est à bon droit, dit-il, que votre ville et toute la patrie des Helvètes ou des Alsaciens s'attache à la liberté romaine et la défend, refusant de *tomber* dans la suspecte servitude des Français *(suspectam Gallicorum incidere servitutem)* dans laquelle certains porte-parole demi-Français *(semigalli quidam oratores)*, pour ne pas dire des traîtres à la patrie, se féliciteraient de pouvoir vous pousser en fomentant la désobéissance au roi des Romains. Ils n'agissent pas autrement que jadis Pierre de Hagenbach, quand il voulait réduire cette ville sous la domination du duc de Bourgogne. »

Cette comparaison est significative. P. de Hagenbach, à raison des excès qu'il a commis, est devenu une sorte de croquemitaine de l'Alsace de Hanstrap, comme on a dit là-bas, un personnage odieux, malfaisant entre tous. On les craignait donc bien, ces partisans de la France, pour les assimiler à un tel personnage.

Pour leur donner le coup de grâce, Wimpheling affirme que la descendance de Charlemagne se survit dans les maisons de Bavière, de Saxe et d'Autriche, tandis qu'en France elle a été évincée par un duc, Hugues Capet, sorti d'un famille de bouchers. C'est le dernier mot du factum.

Pour juger du vrai sens de la réponse de Murner dans sa *Nova Germania*, il faut se représenter le caractère de ce personnage, plein de verve facétieuse (1), d'une malice souvent un peu grosse, grasse surtout, mais vive et impétueuse. Il manie l'ironie avec flegme, et sa pointe acérée pénètre alors d'autant plus profondément qu'il semble ménager l'adversaire.

Il va tourner en ridicule toute l'argumentation historique de Wimpheling en mêlant à la critique sérieuse des argumens plus fantastiques que les siens.

Il renchérira de même sur son patriotisme anti-français, sur sa haine de la « servitude française, » pour montrer ce qu'ont de chimérique les craintes de son adversaire. Et de tout cela ressort finalement la note alsacienne : Nous avons fait partie de la France, nous sommes maintenant rattachés à l'Allemagne, avant tout nous sommes nous-mêmes, nous sommes Alsaciens et Strasbourgeois.

Partout et toujours, dans la question du Rhin, limite de la Gaule, dans celles du rattachement ancien à la France symbolisé par les fleurs de lys de la monnaie strasbourgeoise, ou de la dévotion à la Sainte-Vierge, comme patronne de la ville, Murner met au premier plan, pour s'en faire appui, le sentiment populaire.

Wimpheling avait dédié sa *Germanie* aux magnifiques et nobles sénateurs, patriciens et magistrats de l'illustre cité argentine.

Murner dédie sa *Nouvelle Germanie* à un adolescent bien doué *(bone indolis)*, un de ses jeunes disciples.

« Tu serais bien surpris, lui dit-il, que j'eusse dans cet écrit voulu restaurer la puissance primitive des Français *(priscam Gallorum venam innovare)* et changer la liberté de notre ville en une révoltante servitude *(fastidiosam servitutem)*. Regardes-y de près, et tu verras si j'ai voulu remettre aux mains des Français le gouvernail de Strasbourg. »

La liberté, selon lui, a été accordée à Strasbourg par Charlemagne qu'il regarde comme empereur français et confirmée par le Pape. Il tremble donc bien à tort *(trepidavit timore ubi non erat timor)*, Wimpheling, dit-il, quand il craint que si nous reconnaissons avoir été jadis sous l'empereur des

(1) C'est lui qui fut, sinon le père, du moins le parrain de *Dil Ulenspiegel* dont nous avons fait *Til l'Espiègle*, et qu'il a mis au jour en 1519.

Français, nous devenions par cela même, de plein droit, les serviteurs ou esclaves *(servos)* de la couronne de France.

Notre véritable seigneur à nous aujourd'hui, c'est la Sainte-Vierge qui est représentée sur les bannières de la ville, les bras étendus pour nous protéger et à laquelle nous vouons nos corps et nos âmes.

Et pourquoi donc ai-je pris en mains de défendre la thèse que nous étions placés jadis sous la domination des Français *(ut pristina gallorum dominia defenderem)*, c'est avant tout par amour de la vérité; si notre ville se laissait tromper par vos mensonges, on la verrait, pour échapper au danger fictif d'une servitude française, tomber sous le joug du diable, père du mensonge.

Il est une autre raison encore. C'est Dieu qui dispose des dominations. Il n'y a donc pas plus à nier qu'il nous ait placés jadis sous l'empire des Français, que de nier qu'il nous a placés depuis sous l'empire du roi des Romains, d'autant moins que notre véritable seigneur est, nous l'avons dit, la Sainte-Vierge en personne.

Le dernier chapitre intitulé : *Erreurs de Wimpheling* est peut-être le plus curieux et le plus intéressant pour nous. Après avoir rappelé que Wimpheling a voulu ouvrir les yeux à ces nombreux citoyens qui favorisent la cause française et démasquer ces orateurs demi-Français qui soutiennent les prétentions de la couronne de France, il s'écrie : « Vraiment, il faut se féliciter grandement de vivre à une époque où un seul homme, après avoir détruit la fausse croyance populaire, fait resplendir la pure vérité *(veritas prisca refulgeat)*, » — allusion évidente à la tradition populaire vivace d'un rattachement à la France, tradition que Wimpheling a prétendu extirper.

« Je ne sais pas, ajoute-t-il, s'il mérite vraiment les bonnes grâces de notre cité celui qui accuse ses ambassadeurs de l'avoir trahie. Qu'y a-t-il, en effet, de plus parjure et de plus coupable que l'acte d'un homme qui, après avoir, les mains levées au ciel et la tête nue (selon l'usage des Strasbourgeois), juré fidélité à la ville, souhaite au fond du cœur, par faveur pour les Français, qu'elle soit vaincue, subjuguée par eux. Et voilà ce qu'auraient fait les envoyés de la ville, soit par connivence avec les magistrats, soit par l'imprudence de ceux-ci à les mal choisir. — Ce n'est pas tout. — Jusqu'ici, nous avions

passé pour des amis intègres de l'Empire romain, et tu nous accuses, très cher Wimpheling, d'être des demi-Français *(tu semigallos nostrates contendis).* »

Nous avons bien là, je crois, le vrai fond du débat. Wimpheling avait préconisé une lutte acharnée contre la France, au bénéfice de l'Empire, alors que le sentiment dominant était la défense des libertés alsaciennes, et spécialement des libertés strasbourgeoises avec entente, selon les circonstances, avec la France.

Ce sentiment, la *Germanie* l'avait, au dire de Murner, travesti en le représentant comme une inimitié contre le Saint-Empire romain, alors que Strasbourg était obligé de ménager l'Empereur et ne pouvait entrer en lutte directe avec lui.

C'est sans doute pour sauvegarder sa neutralité que le magistrat sévit avec tant de rigueur contre l'écrit de Murner, qu'il le fit si impitoyablement détruire qu'on n'en connaît plus que deux exemplaires.

Mais du côté germanique, d'outre-Rhin, ce fut un déchaînement d'une virulence, d'une fureur inouïe contre Murner, accusé d'avoir pris la défense de ces partisans strasbourgeois si nombreux de la France que Wimpheling avait voulu désabuser ou de ces orateurs demi-Français *(semi-Galli)* qu'il avait dénoncés à la vindicte du magistrat et à la méfiance du peuple.

V

Tout le XVIe siècle, qui s'ouvrait seulement à l'époque de la controverse dont je viens de parler, demanderait une étude détaillée des rapports intellectuels et moraux de l'Alsace, spécialement de ses villes, avec la France. Il est infiniment regrettable qu'elle n'ait jamais été entreprise et que les relations politiques aient occupé presque seules les historiens. Le jour où cette étude aura été faite, on sera étonné du développement qu'ont pris, au cours de ce siècle et durant tout le règne de Henri IV, les affinités anciennes que j'ai esquissées.

La Réforme, en somme, produisit de multiples et fortes oscillations du sentiment public en Alsace, aussi bien qu'en France et en Allemagne. Elle accrut d'une façon inattendue à Strasbourg le nombre, l'étendue et aussi la solidité des attaches françaises, tant par l'enseignement qui y fut organisé pour protestans et pour catholiques, par un ancien disciple et maître

de l'Université de Paris, Jean Sturm, un des plus nobles et plus larges esprits du XVI[e] siècle, — tant par cela, que par le passage ou le séjour de savans français. Les jurisconsultes Hotman, François Baudoin, Philippe de la Garde, l'historien Denis Godefroy l'ancien y professent, — celui-ci pendant près de quinze ans; — Charles Dumoulin en 1553, Ramus en 1568 y sont reçus avec un singulier empressement. L'accueil fait à Ramus surtout est significatif. « A son entrée dans la ville, lui et ses compagnons rencontrèrent une noce fort nombreuse, qui aussitôt les entoura et leur fit cortège. Ramus, dont le nom était acclamé par cette *foule*, fut complimenté et harangué comme s'il eût été quelque prince faisant son entrée solennelle (1). » Diplomates et hommes politiques ne cessent d'arriver, et, dès les troubles religieux en France, les réfugiés affluent et se fixent à demeure. Ils appartiennent aux plus grandes familles du royaume, — c'est un duc de Bouillon, ce sont les Condé, les Coligny, — ils appartiennent à la noblesse, à la bourgeoisie, aux professions libérales et aux métiers. Les uns apportent des fortunes importantes, les autres des connaissances, une tournure d'esprit, des arts nouveaux. A côté de Mgr de Bar on voit s'installer un baron d'Haussonville, le célèbre médecin de François I[er], Gonthier d'Andernach, les fils de Guillaume Budé, Jean Brossel, recteur de l'Université de Châtillon, et une foule d' « honnêtes, pieuses et bonnes gens, » comme les qualifie le *stettmeister* Jacques Sturm, finit par se presser dans Strasbourg, — l'*hôtellerie de la justice*. En une seule année, en 1575, on constate la venue de 15 398 Français, si bien que, dix ans plus tard, un chroniqueur strasbourgeois alla jusqu'à dire (il exagérait) que l'élément *welsch* formait le tiers de la population strasbourgeoise.

Les Français étaient en tout cas si nombreux que le magistrat limita à deux cents le chiffre des admissions à la bourgeoisie, afin que Strasbourg ne cessât pas d'être une ville allemande *(damit man eyn teutsch Stadt behielte)* (1566), et que, dès 1555, une coterie d'immigrés allemands, en tête desquels se plaça le Souabe Marbach, mena une fougueuse et astucieuse campagne d'intolérance contre l'église française qui avait été ouverte par Calvin lui-même en 1538. On craignit même qu'à raison de leur nombre les Français ne livrassent la ville. Ils

(1) Ch. Waddington, *Ramus*, Paris, 1855, p. 191.

devenaient suspects en se promenant sur les remparts, ou seulement en montrant l'arsenal du doigt, et on leur interdit, en 1595, de monter sur la cathédrale.

Observons que Strasbourg ne fut pas seulement, comme l'a dit Bossuet, la ville la plus savante de la Réforme, celle qu'on proposait pour modèle de discipline, elle devint au XVIe siècle, en même temps qu'un centre diplomatique international, une capitale à la fois politique et intellectuelle de l'Alsace. Il importe donc d'autant plus de montrer que, selon l'expression d'un historien aussi sage et aussi réservé que M. Reuss, « son *annexion politique* avait été précédée dans une certaine mesure d'une *annexion intellectuelle* (1). »

De tous les États faisant partie de ce grand corps amorphe, le Saint-Empire romain, et que ne reliait plus qu'une ombre de puissance, la République de Strasbourg était le plus indépendant. Elle était la plus libre des villes libres. Seules Ratisbonne et Bâle avaient été, comme elle, dispensées de tout serment d'hommage et de fidélité à l'Empereur, même quand il venait dans la cité, et Ratisbonne avait perdu ce privilège en 1492. Quant à Bâle, elle avait rompu tout lien avec l'empire en entrant dans la Confédération helvétique. Une seule fois l'indépendance de Strasbourg parut fléchir. La ville, après la défaite de Mühlberg (1547) (2), était à la merci de Charles-Quint, qui contraignit le magistrat à lui prêter serment. Mais le magistrat le prêta seul, et non point l'ensemble du peuple, comme cela se faisait dans les autres villes libres de l'empire, et, avant de le prêter, il protesta solennellement devant notaire que son serment était un acte contraint et forcé qui ne pouvait préjudicier en rien aux droits de la ville. Cette protestation, le magistrat la renouvela en public, quand, en 1552, Charles-Quint étant présent, le vice-chancelier redemanda la prestation du serment. Le serment fut refusé, et l'affaire en resta là. Même refus et même

(1) *Notes pour servir à l'histoire de l'Église française de Strasbourg* (1538-1794), Strasbourg, 1880, p. 70.

(2) Peu de jours avant la bataille, le 15 avril 1547, Jean Sturm écrivait au connétable de Montmorency : « Il sera fort difficile de leur faire faire ce serment de fidélité... si est-ce que depuis les Otto, jamais (Strasbourg) n'a fait serment de fidélité à aucun Empereur, mais au contraire a toûjours esté plûtost estimee comme *alliée* que subjette à l'Empire. » (Ribier, *Lettres et Mémoires d'Estat* Paris, 1666, II, p. 4.)

résultat au XVII[e] siècle, lors d'une tentative analogue de Léopold I[er].

Strasbourg formait ainsi un monde à part, un microcosme dans le Saint-Empire romain. Elle était de plus une république des lettres en même temps qu'une république politique. Son originalité intellectuelle, et sa supériorité morale, par rapport à la Germanie, ressortent avec éclat de la lettre fameuse qu'Érasme a écrite à Wimpheling (août 1514) après un séjour enchanteur dans la libre Cité (1). Le magistrat de Strasbourg est, à ses yeux, l'image d'une antique cité de la sapience *(philosophicae civitatis)*. L'urbanité de la Grèce s'y allie à la discipline romaine, la culture de l'esprit à l'intégrité des mœurs. De là naît une harmonie toute platonicienne, harmonie de la constitution, harmonie dans la structure sociale : des vieillards sans morosité, des nobles sans faste, des gouvernans sans morgue, des plébéiens doués de vertus d'élite, un peuple sans populace, des savans et des lettrés groupés en cénacle littéraire *(sodalitas)*, qui excellent dans tous les genres sans cesser d'être modestes. C'est le joyau de la Germanie, le « joyau du Rhin, » dira un jour le poète Jean Fischart.

Ce témoignage a une valeur inappréciable, émanant d'un homme tel qu'Érasme, en relation avec toute l'Europe savante, et en mesure de juger le monde de haut. Il a été ratifié un siècle plus tard par un autre savant originaire des Pays-Bas, qui, après avoir parcouru l'Europe presque entière, devint historiographe de France, et professeur au Collège royal, Pierre Bertius. « J'ai peine, dit-il, en citant Érasme, de détacher ma pensée de cette ville, la plus belle de toutes, me souvenant quelle douce existence j'y ai menée, dans l'étude, non sans gloire, de la sagesse (2). »

La « Société littéraire » avec laquelle Érasme était entré en relation à Strasbourg et dont il a goûté l'esprit, le caractère et le talent, nous offre la fleur de l'humanisme alsacien et comme la quintessence de l'esprit alsacien. Ne retenons que les côtés qui rapprochent l'Alsace de la France.

C'est d'abord, on l'a vu, le culte de la civilisation latine et même hellénique. Il est représenté de la façon la plus parfaite

(1) Le lecteur trouvera le texte dans la grande édition de la Correspondance d'Érasme qu'a entreprise M. Allen, *Opus epistolarum Erasmi*, II, p. 17-24 (Oxford, 1910).

(2) *Commentar. rerum Germanicarum*, p. 464 (Amsterdam, 1632).

par un érudit strasbourgeois qui portait un nom prédestiné, Nachtgall, latinisé, selon l'usage de l'époque, en Philomela et Luscinius. Quelle attrayante figure où domine l'harmonie célébrée par Érasme! Il vient tout jeune à Paris, il y étudie le grec avec ardeur, sous la direction de Jérôme Aléandre (1508), il y prend le goût des bonnes lettres, il le développe et le satisfait à Louvain et à Padoue, bien plus, en Grèce même et jusqu'en Asie Mineure. Rentré dans sa patrie, il y introduit l'étude du grec, et, par le charme naturel et acquis de son esprit, par son caractère spirituel et aimable, plein de mesure, par sa conversation enjouée et vive, il est pour beaucoup dans cette atmosphère heureuse dont Érasme a ressenti et décrit le charme. Il jouait délicieusement de la flûte, et je me le figure, tel l'orateur antique, recevant de la flûte le ton de son discours.

Si doux et tolérant que soit son naturel, il n'échappe pas plus que ses compatriotes au goût de la satire et de la facétie. Il publie un recueil d'anecdotes facétieuses *(Joci ac sales)*, précédé d'une apologie de l'esprit. Sa verve satirique se nourrit et s'affine par le commerce familier avec Lucien, et l'emporte ainsi en finesse sur Murner, en ironie sur Brandt.

N'est-ce pas ici un trait d'union curieux avec l'esprit français tel qu'il s'incarnera en Rabelais? et combien me paraît juste cette réflexion d'un Strasbourgeois d'il y a cent ans, l'ancien maire de Strasbourg, Hermann : « Il paraît que les Strasbourgeois d'ancienne roche placés entre deux grandes nations dont ils pouvaient étudier et comparer le caractère et les mœurs, et entretenant un commerce fréquent avec un grand nombre d'étrangers qui venaient visiter leur ville, ***étaient très disposés à l'esprit de satire*** (1). »

Rien n'est plus juste, et les noms de Murner, de Sébastien Brandt, de Jean Fischart, contresignent cette vérité pour l'Alsace entière. Plus que tout autre, Jean Fischart est le type accompli de cet esprit de terroir et nous permet de saisir ses affinités avec le génie français. Il mérite bien, toutes proportions gardées et toutes réserves faites, le nom de Rabelais alsacien, moins pour avoir adapté le *Gargantua* (1575), que pour l'ensemble de sa luxuriante production.

C'est un esprit encyclopédique en même temps que cosmo-

(1) Hermann. Notices historiques sur la ville de Strasbourg (Strasbourg, 1819), II, p. 302,

polite, comme il s'en est rencontré volontiers en Alsace, comme l'était ce préteur Obrecht que Bossuet appellera *epitome omnium scientiarum et homo omnium populorum*. Il a étudié à Paris, visité Londres, parcouru l'Allemagne, les Pays-Bas, peut-être l'Italie. A la science du droit il a joint une connaissance approfondie de l'histoire; il s'est occupé de théologie, de philosophie, de médecine. Il a une aptitude et une prédilection extrême pour les langues. Outre les langues classiques, il possède le français, l'italien, l'espagnol, le flamand, partiellement l'hébreu. Et il écrit, en prose et en vers, dans la *langue populaire*, le dialecte alsacien, sans souci des règles classiques, avec une liberté créatrice analogue à celle de Rabelais.

Le champ de sa satire est dès lors infini, et voyez comme il l'arpente : « Quel spectacle plus beau, nous dit son récent biographe (1), que celui de cet homme toujours en éveil, toujours disposé à payer de sa personne quand il s'agit de défendre les idées qui lui sont chères! Pauvre, isolé, ne possédant rien que sa plume à une époque où la carrière littéraire ne rapportait ni honneurs, ni richesses, il n'hésita pas à engager la lutte *contre tous les préjugés, tous les vices, tous les ridicules...* Sa satire, tantôt morale et philosophique, tantôt religieuse ou politique, embrasse tous les intérêts, toutes les passions du XVI[e] siècle, ou plus exactement de l'*humanité entière*. »

Il ne peut s'attaquer à tant de « puissances » qu'avec l'arme de l'humour. Il la manie avec d'autant plus de succès que son rire est naturel, jovial, au lieu d'être amer, qu'il jaillit de source et l'amuse lui-même en amusant les autres.

Si ce rire parfois devient un peu gros, songez aux mœurs allemandes, aux vices et aux travers allemands qu'elle vise (2), nullement dans un but patriotique, à coup sûr, mais par antipathie naturelle, par un sentiment juste et droit de ce qui sonne faux. Et cela ne revient-il pas à dire que, comme pour Rabelais, la largeur d'esprit est le caractère dominant de l'œuvre, qu'elle entre en conflit avec l'étroitesse des castes, des sectes, des races, et qu'elle prend corps à corps tous les despotismes?

De même que chez la plupart des écrivains alsaciens, l'esprit de satire ne se sépare pas, chez Fischart, de l'esprit d'indépen-

(1) P. Besson, *Étude sur Jean Fischart*, Paris, 1889, p. 14-15.
(2) Fischart larde de traits directs les Souabes et les Bavarois.

dance. A juste titre, M. Besson a-t-il noté comme trait fondamental de sa nature « un amour profond de la liberté sous toutes ses formes, liberté politique et liberté de conscience, liberté religieuse et civile. »

Cette union si frappante dans la mentalité alsacienne de la veine satirique et de l'amour de la liberté nous ouvre une large perspective sur ses affinités françaises, et elle nous permet de dissiper une des plus fallacieuses équivoques que les Allemands aient mises en cours, quand ils ont exalté le patriotisme « germanique » des humanistes alsaciens, et l'ont représenté comme anti-français.

Qu'était-il, au vrai, ce patriotisme? C'est l'amour du pays natal à la fois comme terre de la liberté et comme partie intégrante, comme membre d'une société politique idéale, où, sous l'autorité d'un pouvoir suprême, religieux et laïque, l'ordre, la paix, la justice soient maintenus entre les hommes et d'où la foi chrétienne, victorieuse des infidèles (des Turcs), se propage et rayonne sur l'univers. Ainsi un triple sentiment s'unit et se confond, pour les humanistes alsaciens, dans le culte fervent de leur patrie : l'amour de la liberté, que satisfaisait, à Strasbourg, la constitution républicaine ; l'amour de l'ordre, que représentait, à leurs yeux, la majesté impériale ; la fraternité chrétienne, que le Saint-Empire romain avait pour mission de réaliser.

Le Saint-Empire n'était dans son essence ni romain, ni germanique; il était chrétien, il devait embrasser toute la chrétienté, et il pouvait avoir à sa tête un autre souverain qu'un souverain allemand, un souverain français par exemple. Sébastien Brandt le dit et le prévoit expressément, et un autre humaniste, Mathieu Ringman, fait appel à la fois à la France, la Germanie, la Grande-Bretagne, la Pologne, la Hongrie et l'Italie pour s'unir en un seul corps et « obtenir que le Christ fût adoré par tous les peuples. »

Nul plus que les humanistes strasbourgeois n'a regretté la faiblesse de l'autorité impériale, son impuissance à assurer la paix publique et la justice sociale, et c'est pourquoi ils avaient tant espéré en Maximilien. Fischart reproche à l'aigle de l'Empire d'être devenu une « pie, » qui tient dans ses serres, au lieu d'un globe, une « balle de raquette. »

Et nul, non plus, n'a stigmatisé avec plus de force les vices

de l'Allemagne et célébré par des accens plus lyriques la liberté républicaine.

« Vivre libre et indépendant, s'écriera Brandt, voilà la vie heureuse. Les plus grands trésors ne sont rien à côté de la liberté ! »

« La liberté, dira Fischart, est la splendeur de la noblesse. — Celui qui est d'espèce ignoble s'engourdit dans la servilité, comme un bousier dans le fumier. — Prendre la liberté à l'homme, c'est le sang même de son cœur qu'on lui prend. »

Ce que les Allemands ont prétendu être un patriotisme germanique n'était donc au fond que l'amour de la liberté et de la fraternité chrétienne. Comparez-le, ce patriotisme, à celui que la Révolution française a fait éclore, et voyez comme il anticipe sur lui et dans quelles profondeurs de sentimens se préparait, dès le XVIe siècle, l'union de l'âme alsacienne et de l'âme française. Faut-il chercher ailleurs la spontanéité de l'élan qui a entraîné l'Alsace dans les bras de la France de 89?

VI

Les sentimens qui s'échappaient bouillonnans du cœur des humanistes alsaciens du XVIe siècle et qui couvaient instinctivement dans l'âme du peuple, l'Alsace en prit chaque jour une conscience plus vive sous la poussée des grands événemens politiques et religieux du XVIe et du XVIIe siècle. Il en fut ainsi à mesure que les déchiremens de la Réforme achevèrent de mettre l'Empire en pièces et que s'élevait sur ses ruines la monarchie despotique et persécutrice de la maison d'Autriche, à mesure qu'en France, au contraire, les partisans de l'Espagne succombaient et que s'intronisa la monarchie tolérante, éclairée, brillante de Henri IV et de Sully, à mesure enfin que, dans l'anarchie de la guerre de Trente Ans, la France, par le succès de ses armes, apparut comme un principe d'ordre, et, par son alliance avec les protestans d'Allemagne, comme une sauvegarde de la liberté de conscience.

Les partisans de la France qui inquiétaient Wimpheling, au début du XVIe siècle, ne cessèrent donc d'augmenter en nombre et en influence, et les sympathies latentes pour elle de s'accroître, de s'étendre et de se renforcer.

Dans la lutte que Strasbourg engagea contre la domination oppressive de Charles-Quint, elle n'a pu trouver qu'en France l'appui indispensable, et l'on peut dire que ses sympathies pour notre pays croissaient à proportion de ses antipathies contre les Habsbourg.

Un rapprochement plus étroit encore avec Henri IV devint pour la cité républicaine une question de vie et de mort, lors de la guerre des évêques en 1592, et ce rapprochement inaugura une politique de confiance mutuelle, qui avait atteint son point culminant au moment de la mort du Béarnais. Nous verrons quel essor avait pris alors la culture française en Alsace.

Pendant la guerre de Trente Ans, la France eut alternativement à prendre en main la cause des catholiques contre les Suédois et des protestans contre les Impériaux, et elle joua en définitive un rôle dont toute l'Alsace lui sut gré. Les relations devenaient du reste de plus en plus actives et de plus en plus soutenues.

Dès 1630, la France fut représentée d'une façon permanente par un agent diplomatique, qui devint un centre de rayonnement et un foyer de francisation. Il rallia à la cause française des personnages de tout rang, des bourgeois et des nobles; il accrut le nombre des partisans de marque que, depuis bon nombre d'années, la Cour de France comptait en Alsace, et desquels je veux détacher la curieuse figure d'un secrétaire du Conseil des XV, Josias Glaser (1). La mission secrète, — à Paris, pour négocier un emprunt, — dont il fut chargé par le magistrat, en juillet 1631, est, me semble-t-il, du plus vif intérêt pour mon sujet. Non seulement elle nous apprend quels serviteurs la cause française avait dès alors dans la bourgeoisie alsacienne; mais, en nous les montrant à l'œuvre, elle fait apparaître à tous les yeux les affinités de l'esprit alsacien et de l'esprit français.

Écoutons-le, cet envoyé de Strasbourg, quand il raconte ses rapports personnels avec le roi de France ou ses ministres. Pour cela, suivons-le à la Cour, au château de Monceaux. Il va être présenté au Roi, il a préparé le petit compliment qu'il doit lui adresser. Il l'a préparé en français, bien que, dit-il, on lui eût permis de se servir de la langue latine. Il est moins allemand que ne le croit Louis XIII, car le Roi, sitôt qu'il l'aperçoit, lui

(1) R. Reuss. *Josias Glaser et son projet d'annexer l'Alsace à la France en 1639.* Mulhouse, 1869. — *Une mission française à la Cour de Louis XIII.* Paris, 1900.

fait signe d'approcher en lui disant : « *Veni, veni,* monsieur Alleman. » Glaser débite sa petite harangue, que voici textuellement, à titre d'échantillon du français qu'un Strasbourgeois parlait dès 1631 :

« Sire, je suis très aise de trouver Vostre Majesté en si bonne santé et parfaite prospérité. Je prie Dieu qu'il conserve Vostre Majesté longtemps en mesme estat pour le bien et la grandeur de Vostre Royaume et de toute la Chrestienté. Mes supérieurs et messieurs de la ville de Strasbourg m'ont donné ces présentes (missives), — avec très-humbles recommandations de leur Estat et remercîment pour tant de grâce qu'il a plu à Vostre Majesté d'eux favoriser, suppliant très humblement Vostre Majesté de croyre que mesdits Sieurs sont toujours vos très humbles serviteurs et voisins. »

A cela que répond le Roi? « Sa Majesté royale m'a répondu en français, tête nue, d'une voix grave, mais claire : « Je suis amateur de la liberté et de touts Estats libres, mais singulièment de vostre ville de Strasbourg, comme vous entendrez de mes gens. »

Je passe sur l'audience que Richelieu lui accorde dès le lendemain, mais je m'arrête un instant aux conférences d'une saveur très piquante qu'il a eues avec le Père Joseph. Le Strasbourgeois, ce qui prouve sa perspicacité, n'est pas dupe d'une profession de large tolérance que lui développe celui dont mon savant confrère, M. Fagniez, a dit qu'il avait la passion d'entreprendre et de mener *rondement* des conversions en masse et en détail. Cette perspicacité rend d'autant plus spirituel le mot que suggère à Josias Glaser un petit incident qu'il raconte ainsi :

« Pendant que nous étions à discourir de la sorte, une guêpe s'approcha et se mit à bourdonner bruyamment autour de nous; elle finit par pénétrer sous le froc du Père et le piqua à la cuisse, si bien qu'il se mit à crier lamentablement, et que son frère, M. du Tremblay, le gouverneur de la Bastille, accourut, ainsi que le Père Ange. Ils ont examiné le bon vieux monsieur *(den gutten alten Herrn)* et l'ont guéri avec une compresse d'encre. Bientôt, il s'est senti mieux : alors, je lui ai dit que c'était sans doute une guêpe espagnole sortie de la niche de Cerbère, et qui n'avait pu supporter d'entendre plus longtemps ses excellentes paroles (de tolérance). Là-dessus, il s'est mis à

rire, sa bonne humeur est revenue, et il m'a congédié à mon entière satisfaction. »

C'est plus, me semble-t-il, qu'un trait d'esprit, c'est un trait d'union entre l'esprit alsacien et l'esprit parisien, un demi-siècle exactement avant la réunion de Strasbourg à la France.

Voici un autre trait pareil qui montrera en même temps combien peu l'Alsace était connue alors par les Français. Glaser vient réclamer au Trésorier de l'Épargne les fonds qui lui ont été promis par un contrat en bonne et due forme.

« Le nom de Strasbourg, raconte Glaser, lui a fait une impression étrange et singulière; comme s'il l'entendait pour la première fois. Car ce trésorier (Marc Bertrand), bien qu'il fût un vieillard et un conseiller d'État, ne savait pas si Strasbourg était une ville, un pays, un animal ou un homme. Il m'a dit d'un air effaré :

« — Qu'est-ce que Strasbourg?

« Je lui dis : — Une ville.

« Il me répond : — Une ville, en Hongrie, en Allémanie?

« Moi : — En Allémanie.

« — Nous verrons.

« Il veut voir ce qu'il peut faire, je dois revenir le lendemain. »

Mais un Alsacien ne se laisse pas évincer. Glaser se plaint à la Cour et obtient le jour même par un exprès l'ordre pour le trésorier de payer séance tenante, « sous peine de perdre sa place, » ce qui amusa beaucoup le Père Joseph.

Je note que ce même Glaser a, huit ans plus tard, en 1639, remis à M. d'Oysonville un projet d'organisation de l'Alsace par la France où se trouvent exposés les principes mêmes de ménagement et de tolérance dont M. Albert-Petit a décrit l'application après 1681.

Voyons maintenant ce qu'avait été la culture française dans le premiers tiers du XVIIe siècle.

L'Académie de Strasbourg, sortie en 1566 de la haute École où, dès 1530, le français était enseigné, avait, en 1592, institué un professeur officiel de cette langue et organisé, en 1604, son enseignement sur une base très large. Le programme prescrivait notamment d'étudier Amyot, et il en donnait ce motif qui

témoigne en faveur du goût éclairé des scolarques : « à raison, disait-il, de sa gentillesse *(Zierlichkeit)*. »

Cette Académie fut, en 1621, érigée en Université et, en même temps qu'elle tint le premier rang parmi les Universités allemandes, elle servit d'avant-poste à l'Université de Paris. Strasbourg était l'étape nécessaire où la jeunesse s'arrêtait pour apprendre la langue et acquérir les manières françaises, avant d'entreprendre le voyage habituel de France. Ce voyage était le complément indispensable de l'éducation. « En ceste ville, disait un maître de langue française, qui enseigna à Strasbourg de 1616 à 1637, Daniel Martin de Sedan, on ne tient conte d'un homme qui n'a rien veu : on l'appelle rostisseur de pommes derrière le fourneau, gardeur de poile ou casanier. » — « Nos jeunes gens, écrivait en 1635 le professeur strasbourgeois Bernegger, ont grand plaisir à se rendre en France. »

Pour les préparer, nous voyons, en 1607, un Genevois, le sieur Bernard, publier à Strasbourg un *Tableau des actions du jeune gentilhomme en dialogues*, qui constitue un parfait manuel d'éducation française.

Quelques années plus tard (1613), un professeur de l'Académie, J. Clutenius, dans un rapport aux scolarques, signale la résidence de nombreux précepteurs qui s'arrêtent dans la ville pour faire prendre à leurs disciples les manières et le langage de France.

Et voici ce que dit le *Favus praeceptorum linguae Gallicae*, le rayon de miel des précepteurs, publié à Strasbourg en 1622 : « Mon destin m'ayant porté en ces quartiers où nostre langue est autant de requeste que chose qui soit, *j'y ai trouvé les esprits ne respirant que l'estude d'icelle*... Ce livret servira de phanal et boussole à ceux qui, pour parvenir aux charges et honneurs, s'embarquent sur l'Océan françois ; car, pour l'heure, c'est la route la plus commune, *ce chemin est le plus battu*, l'herbe croist es autres. » Soyons indulgens aux figures de rhétorique de ce pédagogue, ne retenons que l'état d'esprit qu'il décrit.

La bourgeoisie rivalise avec la noblesse dans ces études. Un pasteur s'écriait avec dépit que, pour être honoré, il faut savoir monter à cheval et parler le français. Voici, du reste, un exemple typique : un *stettmeister* de Colmar, mort en 1668 et qui a joué un rôle important durant la guerre de Trente Ans, a été célébré en ces termes :

« Ce que la France a de bon, — Les bonnes manières pour lesquelles elle est prisée, — Tout ce qui fait briller très haut Paris par-dessus les autres villes, — Tout cela, il a voulu l'apprendre de même que la langue. »

Le professeur Bernegger appelait Strasbourg une ville *demi-française*, dans une lettre du 1er mai 1625, et il expliquait que, si on n'avait pas créé en 1621 de chaire de français à l'Université, c'est « qu'on trouvait partout des occasions commodes d'apprendre cette langue. »

Et, en effet, il y avait eu dès 1592 tant de maîtres privés faisant concurrence au professeur officiel de l'Académie qu'il ne trouva pas assez d'élèves payans pour pouvoir continuer longtemps son enseignement.

Du reste, il n'existait pas davantage de chaire de langue allemande, et c'était le latin, non l'allemand, qui était la langue scolaire.

Il faut entendre encore la déclaration étrangement significative faite en 1603 par un des plus vieux professeurs de l'Académie où, dès 1573, il professait la dialectique et la physique, Jean-Louis Hauenreuter. La voici :

« Qui donc ignore, je vous le demande, que la connaissance de la langue française doive être recherchée partout, à moins qu'il ne se terre à perpétuité, à la façon des lapins, dans le sous-sol de sa patrie... Celui qui l'ignore devra ou se taire, ou passer pour un barbare. »

L'enseignement du français ne se limite pas à Strasbourg. Même dans les petites villes comme Bischwiller, nous trouvons, dès 1618, un maître d'école français, et à Colmar, quelques années plus tard, le magistrat introduit trois leçons de français par semaine dans les classes supérieures de l'école latine. Dès le XVIe siècle, il s'y trouvait du reste des maîtres privés.

Il me semble inutile de multiplier ces exemples, mais un point essentiel est à mettre plus complètement en vedette. M. Rodolphe Reuss l'a dit excellemment : « On ne se contentait pas des leçons qu'on pouvait avoir à domicile ; on allait aussi chercher la connaissance pratique de la langue française au dehors. Dès la fin du XVIe siècle et surtout au XVIIe siècle, nous voyons un grand nombre de jeunes Alsaciens de bonne famille, après avoir étudié théoriquement le français chez eux, faire le tour de France ou de Suisse, pour apprendre à s'en servir, » et il

ajoute : « Le nombre est considérable de ceux qui ont séjourné plus ou moins longtemps en France comme touristes, commerçans, étudians, etc. »

De retour dans leur pays, ces voyageurs continuaient à encourager l'étude et à répandre la pratique du français, qui se conservait, d'autre part, malgré les obstacles nés des rivalités confessionnelles, par le prêche en cette langue.

L'Église française calviniste du XVIe siècle avait survécu, en effet, sous des formes officieuses diverses, à la proscription dont l'avait frappée la réaction conduite par le Souabe Marbach. Elle s'était réorganisée au XVIIe siècle dans le voisinage immédiat de Strasbourg, à Wolfisheim, et, détail piquant, c'est un de ses adhérens qui, en 1655, traduisit *le Cid* en allemand.

Il en fut ainsi avant la réunion de Strasbourg à la France.

Or, que voyons-nous après cette réunion ? En 1686, l'intendant de la province d'Alsace, M. de La Grange, met comme condition au maintien de la paroisse réformée de Wolfisheim que le ministre *ne sache pas la langue françoise*. Cette interdiction avait pour but évident d'écarter du culte réformé les Français *immigrés*. Mais n'est-il pas étrange de constater, selon la remarque de M. Reuss, que le Grand Roi travaillait à *germaniser* ses sujets ? Et nous pouvons noter une résistance analogue, en 1716, du préteur royal, M. de Klinglin, à l'ouverture d'une école luthérienne française.

De tels faits contribuent, ce me semble, à montrer quelle large part la prédisposition, les affinités naturelles ou acquises, ont eue dans l'intime union de l'Alsace et de la France.

Il a été dit maintes fois que l'Alsacien a le cœur sur la main. C'est un éloge mérité. Mais dans un pays aussi disputé que le sien, en proie aux convoitises, victime de tant d'assauts, la réserve est une autre qualité inhérente à sa nature. De là cette difficulté si grande de pénétrer jusqu'au tréfonds de son caractère, et tant de jugemens incomplets portés sur lui, de droite ou de gauche.

Les mémoires d'un Parisien du XVIIe siècle peuvent nous le rendre sensible. Ils se rapportent à des séjours successifs qui forment un trait d'union entre l'Alsace d'avant et celle d'après la réunion définitive à la France (1). Commissaire des fermes

(1) *Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace, 1674-76 et 1681, par L D L*

dans la Haute-Alsace, le sieur de l'Hermine avait rencontré, grâce à sa courtoisie et à sa droiture, des sympathies nombreuses dans la population alsacienne. Il s'est familiarisé avec elle, et il a cru la connaître. Il en fait le portrait fort pittoresque. Mais voici qu'il la retrouve sous un autre jour. Le ciel s'est éclairci ; l'Alsacien peut se montrer plus à plein.

Dans l'intervalle de quelques années, une transformation singulière s'était opérée. Le bien-être matériel avait reparu, comme par enchantement, avec la sécurité, et la physionomie des gens eux-mêmes avait pris un aspect nouveau. L'accueil qui est fait à l'ancien résident est tellement chaud qu'il en éprouve une agréable surprise, et ce dialogue s'engage à Altkirch : « Vous avez, monsieur, gagné le cœur de tout le monde, on ne se peut lasser de dire du bien de vous. » — « J'en serais ravi, si vous ne me flatiez point tant, je ne suis pas assez vain pour croire que j'aye pu gagner l'affection de toute une ville, *en n'y faisant ni bien ni mal.* » — « Ah ! ne m'en croyez pas encore, vous serez bientôt persuadé par la voix publique, si vous demeurez un peu de temps icy. Les enfans mêmes, qui ne vous connoissent pas, vous révèrent sur le bien qu'ils entendent dire de vous à leurs pères et mères. »

En réalité, la connaissance du dialecte alsacien que notre Parisien avait acquise fut pour beaucoup dans sa popularité. Elle avait levé une barrière. « De mémoire d'homme, dit-il, ils n'avoient vu de François, que M. Colbert, fils du premier président du Parlement de Metz, et moi, qui eussent pu en cinq ou six mois de temps apprendre assez d'allemand pour se mêler dans leur conversation. »

La réserve à son tour tombe. Une autre surprise attendait le sieur de l'Hermine, à un souper dont le régala un de ses anciens hôtes : « Je fus bien étonné de voir chez lui un grand étalage de belle vaisselle et un buffet garni de coupes dorées, qu'il ne m'avoit point montrées du tems de la guerre. La paix l'avoit changé d'une extrémité à l'autre, *c'étoit un homme nouveau*, je n'en ay parlé cy devant que comme d'un ménager jusqu'à la vilennie, d'un malpropre, d'un homme d'esprit lent, distrait et mélancolique, au lieu que, pour lors, je le trouvai libéral, honnête, spirituel, gai et proprement habillé. »

S D L' H P. (... Sieur de l'Hermine, Parisien) publiés pour la première fois à Mulhouse en 1886.

Je vois dans ces observations tout un symbole, j'y vois la levée du voile dont le passé se couvre, et que je viens de tenter de soulever moi-même.

L'étude de M. A. Albert-Petit laissait en dehors d'elle un champ historique immense, celui que forme l'histoire intellectuelle et morale de l'Alsace avant son retour à la France. Et il m'a paru que sa connaissance était indispensable pour placer dans leur vraie lumière, pour mesurer à l'aune juste, les transformations qui se sont accomplies depuis lors. Ignorer ce passé pourrait conduire à raisonner comme un naturaliste qui ferait abstraction de la nature du sujet sur lequel une greffe a été entée. Ce sujet, c'est l'âme alsacienne et pour que la greffe ait pu réussir et produire des fruits savoureux, il fallait que la nature de cette âme s'accordât avec la nature de l'âme française.

Plaçons-nous au point de vue alsacien, nous dirons que l'âme de l'Alsace n'a trouvé que dans la France le génie propre à la féconder.

Cette âme-là, elle vit toujours, elle est impérissable. La légende l'atteste autant que l'histoire. Sait-on qu'une des plus vieilles légendes populaires du pays l'évoque, à chaque an nouveau, dans ce château de Hoh-Kœnigsbourg que Guillaume II a prétendu réédifier? Aurait-il connu la légende?

Là s'éveille pour une nuit la Dame blanche de l'Alsace. Elle embrasse du regard la vaste plaine du Rhin et annonce à ceux qui savent l'entendre le sort, heureux ou funeste, qui attend le pays. C'est l'ombre du passé et l'ange de l'avenir. C'est la figure légendaire de la patrie.

C'est la même qui appelait jadis le peuple à la défense de son sol et de ses libertés.

C'est la même qui a salué l'aube de la culture française et, un siècle plus tard, l'aurore révolutionnaire des temps nouveaux.

C'est la même enfin qui, dans la dernière nuit de décembre, a dû annoncer à la foule anxieuse des annexés l'heure prochaine de la délivrance, l'heure de la nouvelle et définitive union de l'âme de l'Alsace avec le génie de la France.

JACQUES FLACH.

LES ORIGINES

DE

LA BARBARIE ALLEMANDE

« On peut dire, écrit le rapporteur de la Commission instituée le 23 septembre 1914 en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, que jamais une guerre entre nations civilisées n'a eu le caractère sauvage et féroce de celle qui est en ce moment portée sur notre sol par un adversaire implacable. » Je crois qu'il faut remonter à Tamerlan et à Gengis-Khan pour trouver dans l'histoire une barbarie aussi débridée que celle dont l'armée allemande nous inflige l'effroyable épreuve, depuis les premiers jours d'août 1914, sur les terres martyres de la Belgique et de la France du Nord-Est. Et encore est-il vrai de dire que, ne disposant pas des engins de destruction puissans que la science a mis entre les mains de l'homme moderne, la brute de jadis était beaucoup moins redoutable que le « civilisé » d'à présent. En effet, ce qu'il y a de particulièrement odieux dans la sauvagerie des Allemands d'aujourd'hui, c'est, précisément, son caractère scientifique, non pas en ce sens seulement qu'elle use des derniers perfectionnemens de l'outillage industriel et militaire, mais en celui-là, surtout, qu'elle correspond à une doctrine. Pour criminelles, en effet, qu'aient été les cruautés qui ont toujours jusqu'ici plus ou moins accompagné les guerres, il ne s'était jamais vu, outre leur nombre, qu'elles eussent été, non pas même autorisées, mais encouragées ou, qui plus est, ordonnées de propos délibéré, en plein accord avec l'enseignement des stratégistes les

plus renommés, aux applaudissemens de tout un peuple, intellectuels et souverain en tête. « Il est une condition qu'il faut que vous me juriez de remplir, écrivait Napoléon dans la proclamation de 1796 à ses soldats : c'est de respecter les peuples que vous délivrerez; c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats... Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers. » Il était réservé aux Allemands d'aujourd'hui d'ériger le vol, le viol, le meurtre, le pillage, l'incendie, le mensonge et le parjure en officielle méthode de guerre. Et ils en sont fiers! « On nous traite de Barbares, écrit le *Tag* de Berlin : la belle affaire! nous en rions. Nous pourrions tout au plus nous demander si nous n'avons pas quelque droit à ce titre. Que l'on ne nous parle pas de la cathédrale de Reims et de toutes les églises, et de tous les palais qui partageront son sort : nous ne voulons plus rien entendre. Que de Reims nous arrive seulement l'annonce d'une deuxième entrée victorieuse de nos troupes : tout le reste nous est égal. »

Un pareil état d'âme n'est ni spontané, ni improvisé. Il apparaît le produit d'une longue préparation et, pour tout dire, d'une philosophie. Condamnerons-nous donc, sans distinction ni réserve, la philosophie allemande? Non : elle n'aurait jamais suffi à créer cette mentalité, si elle n'avait rencontré dans le caractère germanique, d'où elle est issue, un terrain propice et des germes qu'elle a contribué à y faire éclore. Encore a-t-il fallu pour arriver à un aussi complet épanouissement de la volonté de puissance, au mépris de toutes les lois divines et humaines, que les circonstances où s'est trouvée l'Allemagne, après ses victoires répétées de 1864, de 1866 et de 1870, s'y prêtassent. Au vrai, elles ont été l'étincelle qui a provoqué, sous le nom de germanisme, l'extraordinaire synthèse de sa philosophie et de son caractère d'où est sortie l'actuelle barbarie teutonne.

I

Le caractère allemand a été en effet, de tout temps, partagé entre deux tendances adverses dont, au cours de son histoire, chacune à tour de rôle a dominé : la tendance idéaliste d'une

part, la tendance réaliste de l'autre. Quoi qu'on ait soutenu, il y a toujours eu deux Allemagnes, non certes côte à côte dans la société, mais au cœur de chaque Allemand. Nietzsche ne s'y trompait pas, qui trouvait ses compatriotes « insaisissables, sans bornes, contradictoires, inconnus, surprenans, terrifians même. »

Du début du XVIIIe siècle jusqu'à la fin de la première moitié du XIXe, le penchant idéaliste l'a emporté au point de presque étouffer son contraire. Mme de Staël n'avait point tout à fait tort, malgré un embellissement manifeste, de considérer l'Allemagne de son temps comme une nation paisible qu'entourait une atmosphère lourde et chaude émanée des poêles, de la bière et des pipes. Une telle ambiance était propice aux longues rêveries, aux conversations brumeuses sur quelque sujet de métaphysique. Aussi Lange a-t-il pu dire que l'Allemagne était le seul pays du monde où un apothicaire ne pût préparer un remède sans s'interroger sur la corrélation de son activité avec l'essence de l'univers. De fait, elle enfanta de grands systèmes philosophiques. Leibniz, Kant, Fichte, Schelling, Schopenhauer, Hegel sont là pour en témoigner. En vertu du même motif, la musique est l'art allemand par excellence. Le plus beau titre des Bach, des Beethoven, des Schubert, des Schumann, des Weber, des Wagner même, n'est-il pas d'avoir su exprimer la part de tendresse que renfermait, alors, l'âme rêveuse de l'Allemagne? La profondeur de sa sensibilité fait le génie de ses poètes, d'un Gœthe, d'un Schiller, d'un Novalis ou d'un Henri Heine. Plus qu'aucun autre pays, l'Allemagne s'est avancée dans le domaine de la rêverie sentimentale, car l'Allemagne est sentimentale, *gemütlich*, comme ils disent. Elle l'est au point de fonder, avec Schopenhauer, la morale sur la sympathie. En communion avec la nature, — s'il est vrai que le romantisme est d'origine germanique, — l'Allemand éprouve une joie infinie à se fondre en elle. Werther, Faust, Hœlderlin, Lenau demandent à Dieu de les délivrer, comme d'une servitude, du tourment de leur individualité. Ils n'ont pas, à l'instar d'Amiel, de plus cher désir que de s'absorber dans le Grand Tout. Cette inclination au mysticisme explique, par ailleurs, le panthéisme sans cesse renaissant de la pensée allemande depuis les jours lointains où les anciens Germains s'avisèrent d'adorer le feu, le soleil et la lune. En revanche,

l'influence française qui s'exerça pendant un siècle et demi en Allemagne n'avait pas été sans exalter les côtés généreux de son âme. Il faut faire une grande part, en effet, à la France dans cette opinion, qui animait un Gœthe à l'aurore du siècle dernier, que la plus haute mission d'un peuple sur terre est de travailler à l'œuvre commune de la civilisation.

Mais, à côté de ces penchans idéalistes qui inclinent vers le rêve le caractère allemand, il s'en est toujours rencontré, plus ou moins à découvert suivant les époques, d'aussi avancés dans la brutalité que les premiers dans la pure contemplation. Dans son livre sur *les Mœurs des Germains*, Tacite signale leurs rixes fréquentes, leurs querelles pour des riens, ce que l'on devait appeler plus tard des « querelles d'Allemands. » César nous les montre uniquement occupés à la chasse et à la guerre, appliqués, dès leur plus tendre enfance, à s'endurcir physiquement. Ils détestent la paix, méprisent les arts et délaissent l'agriculture dans la crainte que les travaux champêtres ne leur fassent négliger les armes. « Pourquoi vous battez-vous sans cesse? » demandait l'empereur Julien au chef d'une tribu germanique du Rhin. « C'est que la guerre est la suprême félicité de la vie, » lui fut-il répondu. De fait, les Germains étaient perpétuellement en lutte : la société n'existait, chez eux, que sous la forme rudimentaire d'un camp en permanence. « C'est pour ces peuples, note Jules César, le plus beau titre de gloire de n'être environnés que de vastes déserts. Ils regardent comme une marque éclatante de valeur de chasser au loin leurs voisins et ne permettent à personne de s'établir auprès d'eux. » Le brigandage, aussi, ne leur semblait pas honteux, pourvu qu'il eût lieu en dehors des limites du territoire. A leurs yeux, raconte Tacite, « c'est paresse et inertie que d'acquérir par la sueur ce qu'on peut conquérir par le sang. » Il n'était pas jusqu'aux femmes qui ne fussent belliqueuses : il leur arrivait souvent d'intervenir, au milieu de la bataille, pour ranimer de leurs exhortations, de leurs prières et de leurs cris, le zèle des combattans. Il n'en va pas autrement, au Moyen Age. Des deux figures de femmes qui, dans le poème des *Nibelungen*, retiennent l'attention, la reine Brunhild saute, court, lance le javelot, soulève des quartiers de rocs, tandis que Krumhild, femme de Sigurd, s'assigne pour mission de venger le meurtre de son époux à travers une série interminable d'égor-

gemens. Ce sont d'authentiques Walkyries. Quelle différence avec les touchantes silhouettes féminines qui se profilent dans nos chansons de gestes! Poèmes de la force matérielle, les légendes germaniques n'exaltent que la violence. Aucune noblesse ne grandit leurs héros, asservis qu'ils sont à des puissances fatales auxquelles ils tâchent de se soustraire par la ruse, quand ils ne se bornent pas à chercher des trésors.

La même brutalité se retrouve chez l'Allemand moderne. Elle était à fleur de peau chez le père du grand Frédéric, à qui il arriva de tomber à coups de canne sur son héritier et même sur son précepteur. Elle forme le fond de l'éducation nationale, je devrais dire du dressage scolaire et militaire à quoi se ramène cette éducation. Les coups font la raison du maître, comme ils feront, plus tard, celle de l'officier. Il n'en faut pour preuve que les multiples et odieuses brimades, souvent suivies de mort, auxquelles des révélations récentes nous ont appris que des soldats étaient soumis de la part de leurs chefs. Cette brutalité n'est pas exclue de la vie civile. Les étudians d'outre-Rhin n'ont pas, on le sait, de plus cher passe-temps que de se battre en duel : un visage vierge de balafres leur paraît un déshonneur. La rudesse et la brutalité se rencontrent dans toutes les classes de la société. « Nous ne tenons pas à être aimés, nous voulons être craints, » disait, avant la guerre, à l'un de mes amis un ingénieur teuton chargé des travaux du Bagdad. En foi de quoi, il ne ménageait pas les mauvais traitemens aux indigènes sous ses ordres. On n'ignore pas, du reste, la conduite sanguinaire des autorités allemandes vis-à-vis des noirs du Cameroun. « Nous sommes une race bouillante, » chante un poète allemand contemporain, Charles Henckel. Et cruelle! aurait-il pu ajouter. La méchanceté de l'Allemand dégénère, en effet, facilement en sadisme ou volupté de faire souffrir. Cette volupté-là n'est, certes, pas étrangère aux atrocités dont les régions envahies furent le lamentable théâtre. L'Allemand, dont les sens sont obtus, l'imagination lente et les passions fortes, a toujours été enclin, pour les réveiller, à abuser de son autorité. Parvenu le dernier à la civilisation, il est, en s'appropriant les multiples ressources de la science, demeuré un barbare.

Joignez, maintenant, à la méconnaissance de tout ce qui n'est pas germain, poussée à l'extrême par une estime exagérée de soi-même, que l'Allemand n'oublie et ne pardonne jamais,

vous comprendrez, alors, à quel paroxysme de haine peut s'élever son patriotisme, que Henri Heine comparait à un cuir rétréci par la gelée. « Un jour à Gœttingue, dans un cabaret à bière, conte le délicieux poète de l'*Intermezzo*, une jeune Vieille-Allemagne dit qu'il fallait venger dans le sang des Français le supplice de Konradin de Hohenstaufen que vous avez décapité à Naples. Vous avez certainement oublié cela, depuis longtemps; mais nous n'oublions rien, nous. » A plus forte raison semble-t-il aux Allemands d'aujourd'hui que, comme l'a dit M. Lavisse, le Palatinat soit toujours en flammes, Louis XIV à Versailles, et Napoléon à Paris. « On nous croit flegmatique, a écrit de Treitschke, nous sommes le plus haineux des peuples. » N'est-ce pas sous l'influence de ce sentiment que s'est constitué l'Empire? Vindicatif et rancunier à l'excès, l'occasion se présente-t-elle à l'Allemand d'assouvir sa rage, il ne connaît plus de bornes. Nous en avons eu quelques exemples en 1870, pâles prodromes, il est vrai, de la folie sanguinaire d'à présent, mais symptomatiques tout de même. A Paris, dans la nuit du 8 au 9 janvier 1871, le Muséum fut bombardé. A Versailles, le quartier de Clagny fut mis à sac par la landwehr. « Chaque fois que M. Trochu fera une sortie, nous viendrons tout piller, » déclarent ces braves. A Saint-Cloud, l'armistice déjà signé, des soldats, armés de bouchons de paille, enduisent de pétrole les maisons. Le professeur Jahn ne souhaitait-il pas, dès 1810, que le pays des Welches devînt un désert peuplé de bêtes fauves? « Les vieux couvens, prophétisait-il, se transformeront en nids à hiboux; les créneaux des tours consumées par le feu en aires pour les aigles; des incendies prépareront des repaires aux hyènes; des labyrinthes souterrains serviront de réduits aux serpens venimeux (1). » A son exemple, Goerres et Stein parlent déjà de brûler la capitale des Français.

Avec la brutalité, la fourberie est naturelle aux Germains. Elle remonte chez eux à la plus haute antiquité, ainsi que nous en convainc la conduite d'Arminius, leur héros national, qu'Heinrich von Kleist a célébré en un long poème. Officier dans l'armée de Varus, dont il avait su capter la confiance, il l'attira dans un guet-apens, non sans avoir au préalable dépecé une jeune Germaine et envoyé les morceaux, en témoignage de

(1) Jahn, *Deutsches Volksthum*. Lubeck, 1810.

ce meurtre dont il accusait les Romains, aux différentes tribus de la Germanie, afin de les soulever toutes ensemble. Frédéric II, l'ami des philosophes, n'était pas pour le désavouer. Dans l'*Instruction militaire du roi de Prusse pour ses généraux*, il émettait les conseils suivans : « Si on ne peut trouver aucun moyen, dans le pays de l'ennemi, pour avoir de ses nouvelles,... on choisit un riche bourgeois qui a des fonds de terre, et une femme et des enfans; on lui donne un seul homme, travesti en domestique, qui possède la langue du pays. On force alors ce bourgeois d'emmener le dit homme avec lui, comme son valet ou son cocher, et d'aller au camp ennemi sous prétexte d'avoir à se plaindre des violences qui lui ont été faites, et on le menace en même temps très sévèrement que, s'il ne ramène pas avec lui son homme après qu'il se sera assez longtemps arrêté au camp, sa femme et ses enfans seront hachés en pièces et ses maisons brûlées. » Aussi bien, la plus insigne mauvaise foi a toujours présidé aux manœuvres de la diplomatie allemande. L'Allemand espionne comme il respire. Quant au gouvernement, il ne recule point devant les plus invraisemblables inventions. Guillaume II n'a-t-il pas, récemment, fait répandre dans le monde musulman la nouvelle de sa conversion à l'islamisme sous le nom de *Hadji Mohammed Ghilioun!*

Ruse et violence, au demeurant, ne sont que les conséquences de la grossièreté foncière du tempérament germanique. « Lichtenberg, note Schopenhauer, compte plus de cent expressions allemandes pour exprimer l'ivresse; quoi d'étonnant, les Allemands n'ont-ils pas été, depuis les temps les plus reculés, fameux pour leur ivrognerie (1)? » Le Walhalla est un lieu où les héros morts pendant le combat boivent de l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis. Tacite signale le penchant des Germains à la boisson, les longues orgies auxquelles, quand ils ne se battent pas, ils se complaisent. Il n'en va pas différemment à l'époque de la Renaissance. « Répugnant le matin quand il est à jeun, plus répugnant l'après-midi quand il est ivre, il est, dans ses meilleurs momens, un peu au-dessous de l'homme et, dans ses pires heures, il vaut à peine mieux qu'une bête, » c'est en ces termes que, dans *le Marchand de Venise*, Portia dépeint son prétendant, le jeune prince de Saxe. Malgré

(1) *Pensées et aphorismes*, trad. Bourdeau, p. 225.

la terreur qu'il éprouve du diable et ses accès de religiosité ardente, Luther est attiré par le plaisir. « Quiconque, prononce-t-il, n'aime ni les femmes, ni le vin, ni le chant, celui-là est un sot et le sera sa vie durant. » N'oublions pas que, après avoir beaucoup médité, le savant docteur Faust, tel que sous ses traits Gœthe nous représente le peuple allemand, en arrive à proclamer l'insuffisance de l'esprit et que ce qu'il revendique, en somme, ce sont les droits de la chair. N'est-ce pas Gœthe encore qui, dans la taverne d'Auerbach, a tracé le truculent tableau de la bestialité germanique? De fait, les jouissances matérielles ont toujours tenu une grande place dans la vie allemande. L'Allemagne accorde une importance exagérée à la mangeaille. Il y avait, avant la guerre, une question de la viande, qui provoqua des émeutes. Les *delikatessen* consistent, pour le peuple germanique, en charcuteries, et Gambrinus est, à coup sûr, l'une de ses divinités préférées, tant la bière inonde la terre allemande. Comment le Teuton aurait-il pu échapper à la hantise de ce que Rabelais, — pardonnez-moi l'expression, — appelait « la gueule, » étant donné sa voracité légendaire? M. Cunisset-Carnot en a rapporté un saisissant exemple dans le cas, vu de ses yeux, de ce soldat allemand qui mourut, en 1870, dans l'Auxois, d'avoir avalé sept livres de lard cru! A l'autopsie, ses intestins, littéralement, éclatèrent. Dans le livre qu'il a consacré à l'occupation de Versailles durant l'année terrible, M. Délerot nous raconte, de même, l'aventure de ces guerriers trop goulus qui, après avoir dévalisé un marchand de vins, burent les liquides colorés qui figuraient à la devanture les liqueurs de marque. L'alcoolisme est aussi un vice allemand. Pour chaque habitant en moyenne, la consommation de l'alcool s'est élevée annuellement au delà, du Rhin à quatre litres et demi.

Mais ce n'est point de cette façon seulement que la grossièreté allemande se manifeste. Comme Fustel de Coulanges l'a démontré, il faut en rabattre de la réputation de vertu que, sur la foi de Tacite, on a faite aux anciens Germains. En réalité, ils étaient aussi corrompus que les Romains de la décadence. Et leurs descendans valent-ils mieux? Les scandales révélés, naguère, par Maximilien Harden ne laissent subsister aucun doute. Les plus grands noms, les plus proches de la cour y furent impliqués.

Que nous voilà loin de l'Allemand tel que, pendant longtemps, les Français se plurent à l'imaginer, à savoir sous les espèces d'un brave homme, à la fois ingénu et placide, uniquement occupé à échanger avec un petit cercle d'amis des idées extrêmement nuageuses dans l'atmosphère épaisse de quelque brasserie! Plus éloignés encore sommes-nous du portrait que nous en retraçait Mme de Staël, qui ne voyait, passé le Rhin, au dire de Heine qui en riait, qu' « un nébuleux pays d'esprits où des hommes sans corps et toute vertu se promènent sur des champs de neige, ne s'entretenant que de morale et de métaphysique. » Ces douces visions, qui ne furent pas entièrement fausses, ont fait place à la formidable et impérieuse image de Bismarck, derrière laquelle se profile la silhouette hâve et cruelle du maréchal de Moltke.

La raison d'un pareil changement, sous réserve des illusions que nous nous étions forgées à l'endroit de nos voisins, réside dans ce fait que les instincts durs et sauvages du caractère germanique, qui n'est pas encore entièrement dégrossi par la civilisation, l'ont emporté, de nos jours, sur les tendances idéalistes, la sentimentalité profonde, le goût de la spéculation qui, à d'autres époques, avaient réussi à les museler. Nous sommes en présence d'un complet revirement de l'âme allemande, avec cette aggravation que ses bas appétits, au lieu d'annihiler les puissances de rêve qu'elle contient, se les sont asservies. Une telle idéalisation des forces mauvaises mène tout droit au déchaînement systématique, à l'apologie et à l'apothéose de ce qu'il y a toujours eu de brutal au fond de l'âme germanique.

II

Comment une telle « conversion » a-t-elle pu s'opérer?

C'est un fait que la philosophie allemande a, durant plus d'un siècle, contribué, consciemment ou non, à libérer, puis à légitimer tous les instincts, sans en excepter les moins nobles. Je ne veux point soutenir par là que les philosophes allemands soient directement responsables des atrocités présentes, ni que leurs doctrines devaient nécessairement conduire où nous voyons les armées allemandes aboutir. Je ne partage point du tout l'opinion de ceux, trop simplistes à mon gré, qui incri-

minent Luther et Kant. On a trop représenté les atrocités allemandes comme une conséquence obligée de leurs doctrines. C'est injuste, parce que c'est faux. Le protestantisme, comme tel, n'est pour rien dans la barbarie teutonne. La conduite au-dessus de tout éloge des protestans anglais et français durant cette guerre suffirait à le démontrer, si ce n'était l'évidence même. Le protestantisme ne peut que réprouver au nom de la conscience, — et de fait il n'y a pas manqué, — l'abandon de tout frein au profit de la violence, lui si imbu de moralité et si soigneux de personnelle retenue. Pour ce qui est de Kant, loin de justifier les atrocités présentes, toute son œuvre proteste contre elles. En le citant à l'appui de leurs dires, les intellectuels allemands ont, sans contredit, abusé de son nom. Dans son *Essai sur la paix perpétuelle*, il a clairement interdit, comme le faisait remarquer naguère M. d'Eichthal, tous les crimes que ses compatriotes se croient en droit de commettre en vertu de la théorie des « nécessités militaires. » Tout de même, ni Fichte, ni Schelling, ni Hegel n'ont, par leurs enseignemens, conduit logiquement au vol et à l'assassinat. Il reste seulement que, sous l'action des circonstances, étant donné les défauts du caractère germanique, qui, — ne l'oublions pas, — l'a utilisée, la philosophie allemande n'a pas été sans influence sur le mouvement des esprits qui devait avoir comme conclusion, en Allemagne, le débordement de sauvagerie systématique auquel nous assistons. Ailleurs, cette philosophie aurait porté des fruits différens. Aussi bien, un facteur social n'agit jamais qu'en composition avec d'autres, d'où il suit qu'en sociologie un fait est toujours le résultat d'une multitude de causes qui, combinées différemment, auraient produit un tout autre effet. C'est le cas de s'en souvenir.

Maintenant, que le caractère germanique ait, en partie, inspiré la philosophie allemande, cela est certain ; il ne l'est pas moins, en retour, — les facteurs sociaux réagissant les uns sur les autres, — que, à partir de la fin du XVIIIe siècle, cette philosophie a travaillé, par son œuvre exclusivement critique, à ruiner la morale et, par voie de conséquence, à affranchir les passions de toute règle, en dépit d'un moralisme qui, pour prendre la forme de l'impératif catégorique, n'en était pas moins fragile. Cette entreprise elle-même ne fut pas spontanée. L'œuvre de Kant a son principe dans le mouvement

de critique religieuse qui, en Allemagne, naquit de Luther.

Soucieux de ramener la religion à l'élan mystique de l'âme illuminée par Dieu, le fondateur du protestantisme ne se contenta pas de rejeter le dogme catholique : il sépara radicalement la foi de la raison. Or, récuser l'intervention de la raison en matière de croyance ne pouvait que conduire au mysticisme et, par un curieux retour des choses, au rationalisme le plus téméraire dans tout ce qui est objet de science, fût-ce religieuse. Et, de fait, délivrée par le fidéisme de toute entrave ou, plutôt, de toute direction dans l'interprétation des Livres saints, la raison ne tarda pas à s'attaquer, non plus seulement aux dogmes, mais à la révélation que Luther considérait comme la source unique de la foi, aux données historiques et, finalement, à la métaphysique même du Christianisme. C'est ainsi qu'après Lessing, qui ruina la théorie traditionnelle de l'inspiration verbale des Écritures, l'exégèse biblique en vint à rejeter la notion du surnaturel et à réduire les origines chrétiennes au récit poétique des expériences religieuses des premiers fidèles. La religion fut ainsi ramenée à un sentiment dépourvu de valeur objective. Comme une émotion ne saurait être ni vraie ni fausse, — on l'éprouve ou non, voilà tout! — les exégètes furent, en effet, amenés à soutenir que la question de vérité ou de fausseté ne se pose pas en matière religieuse. D'autre part, Schleiermacher sépara définitivement, vers la fin du XVIIIe siècle, la morale de la religion, cette dernière étant incapable, à son avis, de fournir aucune règle à notre conduite. Or, souvenons-nous de la prédiction d'Henri Heine : « Le Christianisme, écrit-il, a adouci jusqu'à un certain point cette brutale ardeur batailleuse des Germains; mais il n'a pu la détruire, et quand la croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattans, l'exaltation frénétique des Berserkers que les poètes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors, et ce jour, hélas! viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et détruira les cathédrales gothiques... »

En vain, Emmanuel Kant tenta-t-il d'arrêter la morale sur la pente au bas de laquelle était sa ruine en fondant le devoir sur la conscience individuelle à qui il s'imposerait à titre

d'impératif catégorique. En vain, proclama-t-il le primat de la raison pratique sur la raison théorique qui, à l'en croire, ne saurait nous donner la certitude à laquelle nous élève d'emblée l'obligation morale. En vain, démontra-t-il que l'existence d'une loi à réaliser dans notre for intime postule l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. La loi morale de Kant, qui ne nous est pas imposée et qui ne peut l'être par une autorité extérieure dans le doute où nous laisse la *Critique de la raison pure* d'une réalité qui nous serait étrangère, cette loi est, en fin de compte, relative à chacun de nous, puisque nous nous la donnons à nous-mêmes. Kant a beau prescrire, pour éviter cet écueil, d'ériger les maximes auxquelles nous croyons devoir conformer notre conduite en règles universelles, afin de distinguer ce qui est moral de ce qui ne l'est pas, ce qui figure la loi de ce qui n'en représente que la contrefaçon, le sens individuel n'en demeure pas moins l'unique juge de nos actions. On sait à quelles aberrations, individuelles ou collectives, le sens propre peut prêter, en dépit d'un tel stratagème. Si grand que soit son rôle et si éclatante sa lumière, la conscience morale risque fort de s'égarer quand on ne lui laisse aucun point de repère pour l'aider à retrouver sa route.

Or, non seulement Fichte ravit à la conscience tout point de repère, mais il supprima les barrières qui pouvaient s'opposer à la libre expansion du moi. Aussi bien, tandis que Kant laissait subsister derrière les apparences sensibles une réalité en soi à laquelle, à la vérité, il prétendait que l'esprit impose sa forme, Fichte dissipe jusqu'à ce dernier fantôme d'existence extérieure à l'homme. Il pose, délibérément, l'identité du moi et du non-moi. Autrement dit, le moi crée le monde qui nous environne : ce n'est pas un obstacle qu'il rencontre, c'est une limite qu'il se donne. Absolument libre, avec toute réalité le moi fait toute vérité. De souverain législateur, il est promu au rang de souverain créateur. Il n'est rien qui doive ni qui puisse lui résister, puisque c'est, en fin de compte, de lui que tout dérive. Agir et agir le plus possible est, dès lors, la seule loi, la loi première et ultime qui ne saurait se subordonner à aucune autre pour cette excellente raison qu'il n'y en a point d'autre et qu'elle est tout. C'est, dans le plus radical subjectivisme, le plus complet affranchissement de la personne. Il en résulte que tout acte, quel qu'il soit, est licite

et, plus encore, méritoire. A chacun de faire sa morale. Cela, dans la pratique, pourra ne pas aller trop mal avec des caractères naturellement orientés vers le bien, mais on devine quelles infamies une telle philosophie est, par ailleurs, capable de justifier.

D'autant que, par voie de conséquence et de réaction à la fois, plusieurs écrivains allemands s'attachèrent, vers la même époque, à réhabiliter la nature dans ce qu'elle renferme de plus profond, de plus fort, mais aussi de plus trouble : ses instincts. Ainsi que l'a très bien montré M. Imbart de la Tour dans le troisième volume qu'il consacre aux *Origines de la Réforme*, ce devait être une conséquence du fidéisme de Luther. Pour avoir secoué le joug de l'intelligence dans le domaine de la croyance et même de la conduite, le fondateur du protestantisme donna la prépondérance au sentiment sur la raison. Cette tendance, que couronna la doctrine de la grâce, devait inciter les Herder, les Jacobi, Gœthe lui-même et tous les romantiques, y compris Novalis, à s'incliner devant « le sens créateur de la nature. » Nos instincts, qui en constituent l'immédiate manifestation, sont assimilés à une révélation progressive, dont l'homme serait le Messie prédestiné. Aussi bien, selon Herder, quand nous obéissons à nos passions nous obéissons à des lois non moins belles que celles qui président aux mouvemens des corps célestes. Comment en irait-il autrement? Est-ce que la nature, qu'il considère, pour sa part, comme aussi réelle que le moi, ne paraît pas divine à Schelling? Digne continuateur de Fichte, qu'il contredit en l'approfondissant, il fait remarquer que le moi, qui, selon ce dernier, produit le non-moi, n'est encore ni sujet, ni objet, mais le principe supérieur et absolu d'où ils dérivent l'un et l'autre. Schelling, d'un mot, professe le plus pur panthéisme. Nature et esprit se répondent d'autant mieux, dans son système, que chacun d'eux, par son développement propre, exprime à sa manière l'âme du monde, raison impersonnelle au sein de laquelle se résout, parce qu'elle en sort, l'antithèse du moi qui la personnifie et de la nature qui l'objective. Or, ne nous y trompons pas, Henri Heine, à qui il faut toujours revenir quand on parle de l'Allemagne, voyait dans le panthéisme ainsi compris une force terrible. « Si la main du kantiste frappe fort, et à coup sûr, parce que son cœur n'est ému par aucun respect traditionnel ; si le fichtéen méprise hardiment

tous les dangers parce qu'ils n'existent point pour lui dans la réalité, le philosophe de la nature sera terrible, en ce qu'il se met en communication avec les pouvoirs originels de la terre, qu'il conjure les forces cachées de la tradition, qu'il peut évoquer celles de tout le panthéisme germanique et qu'il éveille en lui cette ardeur de combat que nous trouvons chez les anciens Allemands et qui veut combattre, non pour détruire, ni même pour vaincre, mais seulement pour combattre. » Le panthéisme de Schelling aboutit, de fait, puisqu'il le charge d'exprimer l'Absolu, à la divinisation de l'instinct, que Schopenhauer considérait de son côté, sous le nom de vouloir-vivre, comme la cause de l'univers.

Enfin, survint Hegel qui conféra à l'instinct ses titres de raison. D'après lui, en effet, l'Absolu n'est plus transcendant, mais immanent à la réalité. Il n'est pas le principe commun de la nature et de l'esprit ; il est lui-même tour à tour nature et esprit, car il n'est pas immobile : il devient. Cette perpétuelle genèse, en fin de compte, c'est ce qui constitue l'Absolu. Mais ce mouvement ou ce progrès des choses et de la pensée, en quoi il consiste, demeure logique par essence, ce qui revient à dire qu'il y a, pour Hegel, identité entre la pensée et la réalité. Il s'ensuit que tout ce qui est rationnel est réel et que tout ce qui est réel est rationnel ou, plus exactement, que tout ce qui devient est raison. Il suffit donc qu'une chose se réalise, qu'un acte s'accomplisse pour qu'ils soient aussitôt jugés conformes à cette raison, qui, identique à Dieu, prend dans l'homme une conscience progressive d'elle-même. Le succès apparaît, dès lors, comme l'unique mesure de la valeur, à la fois logique et morale, de nos actes. En d'autres termes, le fait constitue le droit pour cette péremptoire raison que les deux se confondent.

On comprend que, dans de telles conditions, la métaphysique de Hegel ait pu donner naissance au matérialisme. Elle n'y a pas manqué et, par suite, elle a augmenté la confiance que, depuis Schelling, ses concitoyens avaient dans l'instinct. Ce matérialisme ne contribua pas médiocrement à borner l'horizon humain à la satisfaction des plus grossiers appétits, qu'il auréola, selon la coutume germanique, — ainsi que la matière même d'où il les fait surgir, — d'une sorte de nimbe mystique bien propre à en augmenter l'attrait. « La matière est éternelle, elle est l'absolu de la nature, » écrit Steffens. Et le

professeur Lasson reprend : « La matière a besoin d'unité d'âme, d'intériorité. » Mysticisme et matérialisme se rejoignent.

Ce lent travail, qu'opérèrent les Vogt, les Moleschott, les Buchner et les Czoller, aboutit, entre 1850 et 1860, au matérialisme historique de Karl Marx, qui explique l'histoire de la civilisation, avec tout ce qu'elle comprend de coutumes, d'idées, de philosophies, de sentimens, d'œuvres scientifiques, artistiques et littéraires, par les seuls facteurs économiques. De cette propagande, enfin, sortit une exclusive réhabilitation de la chair et, pour tout dire, une sorte de sensualisme antichrétien, véritable renaissance du paganisme le plus audacieux. Cette propagande, Haeckel l'intensifia encore, après 1870, avec sa tentative d'expliquer, uniquement par les sciences physiques, toutes les énigmes de l'univers. Par surcroît, son enseignement favorisa l'esprit d'entreprise capitaliste pour qui la richesse, avec les jouissances qu'elle procure, prend figure de fin en soi. Or, quand on en est là, tous les moyens semblent bons, même les pires, pour conquérir la toison d'or : réussir, il n'y a pas d'autre règle. Cela parut d'autant plus vrai à la conscience allemande que, dans la ruine de tout principe moral et même de toute moralité, la philosophie idéaliste arrivait à des conclusions identiques, jusqu'à assigner une origine sacrée à la volonté de puissance.

Bien mieux, il se trouva en Allemagne un grand écrivain, adversaire déclaré cependant du matérialisme, pour magnifier cette volonté de puissance et, qui plus est, pour recommander les pires procédés en vue de la satisfaire ; pour condamner, par conséquent, les vertus chrétiennes, — la douceur, la bonté, la modestie, la pitié, la chasteté, — qui ne peuvent lui être que des obstacles, au profit de la dureté, de la méchanceté, de l'orgueil et de la luxure, qui la servent; pour, en un mot, renverser, comme il dit, la table des valeurs. J'ai nommé Nietzsche, qui est de tous le plus violemment antichrétien. Ne reproche-t-il pas au christianisme et à ceux-là mêmes qui, sans le savoir, s'en inspirent, la foi en un monde meilleur, en un principe moralement bon et, à son défaut, en un idéal de justice, de vérité et de bonté ? Dissipez ce « mensonge vital, » le monde apparaît, selon Nietzsche, sans fin ni but, constatation qui, à l'entendre, n'est pour déprimer que les faibles, ceux qu'il est préférable de voir disparaître, mais non les puissans qui se

sentent capables de donner une forme au chaos, d'imposer leur loi à la vie indifférente. Un tel nihilisme constitue, à son avis, un tonique pour les forts, qui, au lieu de verser dans un stérile pessimisme, conquerront un état d'âme dionysiaque, triomphal et enivrant, gage de leurs succès futurs. Toutes les leçons que nous prodigue Zarathustra se résument en celle-ci : être fort. Il appartient au surhomme de prendre la place laissée vide par la mort de Dieu. « Le surhomme est la raison d'être de la terre, enseigne-t-il à ses disciples. Votre volonté doit dire : *Que le surhomme soit la raison d'être de la terre.* » C'est, de même, parce que, au rebours de la religion du Christ, le paganisme des antiques forêts de la Germanie faisait consister le souverain bien dans « la force du corps et toutes les qualités qui rendent l'homme redoutable, » que Mommsen, bien avant Nietzsche, s'en était institué l'ardent protagoniste. Zarathustra n'a fait, au fond, que pousser jusqu'à ses extrêmes limites cette conception païenne de la vie pour laquelle il semble, au dire de Nietzsche lui-même, que l'Allemagne ait fourni un terrain merveilleusement propice. « Les Allemands, — *die Deutschen,* — écrit-il, cela veut dire primitivement *les païens;* c'est ainsi que les Goths, après leur conversion, désignèrent la grande masse de leurs frères qui n'étaient pas encore baptisés... Il serait encore possible que les Allemands se fissent, après coup, un honneur d'un nom qui était une antique injure en devenant le premier peuple non chrétien de l'Europe. »

Être fort, voilà, en tout cas, le commandement primordial, celui d'où tous les autres dérivent. Devant la force rien ne compte. Elle vaut par elle-même et pour elle-même. Tout ce qui est susceptible de l'entraver est mauvais. Arrière donc la pitié! Elle est une faiblesse et une sottise. « Si vous ne voulez pas être des *destinées*, des *inexorables*, comment pourriez-vous, un jour, vaincre avec moi? Car les créateurs sont durs. Et cela doit vous sembler béatitude d'empreindre votre main en des siècles, comme en de la cire molle, — béatitude d'écrire sur la volonté des millénaires comme sur de l'airain, — plus dur que de l'airain, plus noble que de l'airain. Le plus dur seul est le plus noble. O mes frères, je place au-dessus cette nouvelle table de la loi : *Devenez durs.* » Bien mieux, Nietzsche enseigne la nécessité de faire le mal, la volupté de détruire. A cette seule condition, le surhomme pourra

devenir, comme il le souhaite, une bête complète. Ce qui est débile mérite d'être écrasé. « O mes frères, suis-je donc cruel ? interroge Zarathustra. Mais, je vous le déclare : ce qui tombe, il faut encore le pousser. »

De même qu'il n'existe rien de supérieur à la force, il n'y a pas, suivant Nietzsche, de droits contre elle. Hegel, déjà, n'avait pas craint de railler ceux qui prétendent que les traités de paix doivent durer éternellement : la raison d'État les a signés, la raison d'État peut les rompre. Aussi bien, d'après tous les hommes politiques allemands, quand ceux qui gouvernent un pays croient la guerre inévitable, pour quelque motif que ce soit, il est de leur devoir strict de la faire éclater au moment le plus favorable, afin de se réserver l'offensive, sans s'inquiéter de vaines formalités telles que le respect des neutres ou la déclaration de guerre préalable. Au moment de l'affaire du Sleswig-Holstein, par exemple, Treitschke, qui a du moins le mérite de la franchise, flétrissait « les petites intrigues et les manœuvres maladroites et répugnantes des diplomates qui voudraient nous faire croire aux soi-disant droits des Hohenzollern sur les duchés, au lieu d'avouer sincèrement que nous ne voulons pas de nouvelle cour,... que le particularisme des Holstenois ne s'est déjà que trop marqué,... enfin que la Prusse doit annexer cette terre pour être capable d'une grande politique allemande. » De fait, déclare tout net le général von Bernhardi, « pour une nation qui sait en péril ses instincts vitaux, il n'y a qu'une immoralité, c'est d'être faible. » Quant à Bismarck, il confessait que, là où la puissance de la Prusse était en question, il ne connaissait pas de loi. « Aucun État, confirme Treitschke, ne saurait jamais s'engager à une observation illimitée de ses traités, car une telle observation aurait pour effet de restreindre son pouvoir souverain. » Entendez : ses intérêts.

Non seulement la force prime le droit, comme on l'a trop répété, mais pour tout cerveau allemand contemporain, elle le crée. « La puissance du vainqueur, voilà ce qui détermine le droit, » annonçait expressément Ihering dans le discours qu'il prononça en 1876 pour l'anniversaire de Guillaume I[er]. Et il ajoutait : « C'est de cette manière que notre sentiment juridique se concilie avec la dure loi de l'histoire. » Ce n'est pas autre chose que l'affirmation solennelle du droit du plus fort, de ce fameux droit du poing, *Faustrecht*, qui, de l'aveu des juristes

allemands, a formé le fond des coutumes germaniques jusqu'à la Renaissance. A en croire Savigny notamment, le droit n'a jamais été pour les Teutons ce qu'il est pour les Latins, à savoir un rapport rationnel de libertés. Il est, pour eux, « une force, une fonction du peuple. »

De là à glorifier la force comme l'expression d'une supériorité vraie qu'il convient de respecter, il n'y avait pas loin. La force n'est plus seulement représentée comme créant la justice, elle est identifiée avec le droit divin. « Dieu ne parle plus aux princes par des prophètes et par des songes ; mais il y a *vocation divine*, professe gravement Treitschke, partout où se présente une occasion favorable d'attaquer un voisin et d'étendre ses propres frontières. » Nous voici, en plein XIXe siècle, ramenés au jugement de Dieu. La force est regardée comme signe d'élection. Elle est la seule chose qui compte, l'unique indice de valeur, ce devant quoi les faibles, individus ou nations, doivent s'incliner, ce au nom de quoi, en définitive, il est juste, il est beau, il est bon qu'ils soient écrasés. « Ils s'étaient montrés incapables de créer un puissant État sur la base du droit et de l'ordre politique, » dit des Polonais le prince de Bülow pour justifier leur démembrement. Le rôle des faibles, en conséquence, ne saurait être que de disparaître ou de vivre sous la domination des vainqueurs, qui, eux, sont les élus de Dieu, les prophètes et les prêtres de la divinité immanente à l'univers.

Et parce qu'elle est le plus sûr instrument de la force, l'épreuve en vérité souveraine, la guerre est divine. Pour le maréchal de Moltke, elle réalisait la plus haute manifestation qu'on pût concevoir de Dieu ici-bas. « Vous dites que c'est la bonne cause qui sanctifie même la guerre? Je vous dis : c'est la bonne guerre qui sanctifie toutes choses (1), » reprend Zarathustra, qui n'entonne ce péan en l'honneur des combats que parce qu'il leur sait gré d'exalter les puissances de l'âme, qui risquent de s'assoupir dans les travaux de la paix. Au surplus, il estime, avec ses concitoyens, que le moi se pose en s'opposant, pour reprendre la formule de Fichte. « Assez d'amour comme cela, écrivait Hewegh avant 1870, essayons maintenant de la haine. » La guerre, à la condition d'être haineuse, nous maintient, en effet, dans le plus haut état de tension auquel il soit donné à l'homme

(1) *Ainsi parlait Zarathustra*, p. 59.

de parvenir. Elle n'atteint qu'alors toute sa splendeur. « Je te salue, sainte pluie de feu, tempête de colère qui éclate après tant d'heures d'angoisses! Nous gémissons dans tes flammes et mon cœur te répond par des battemens de joie, » s'écriait, en 1870, le poète Geibel. La guerre ne libère-t-elle pas les énergies élémentaires de la nature que tout Allemand révère au détriment des conventions qui, s'il les observe dans l'ordinaire de la vie, lui pèsent d'un poids très lourd?

« Violence et passion, voilà les deux leviers principaux de tout acte belliqueux et, disons-le sans crainte, de toute grandeur guerrière, » proclame le général von Hartmann. On croirait lire du Nietzsche, avec la poésie en moins, la poésie sauvage que Zarathustra mettait dans ses plus monstrueuses divagations. « C'est, vaticine ce dernier, une vaine idée d'utopistes et de belles âmes que d'espérer beaucoup encore de l'humanité, lorsqu'elle aura désappris de faire la guerre. En attendant, nous ne connaissons pas d'autre moyen qui puisse rendre aux peuples fatigués cette rude énergie du champ de bataille, cette profonde haine impersonnelle, ce sang-froid dans le meurtre uni à une bonne conscience, cette commune ardeur organisatrice dans l'anéantissement de l'ennemi, cette fière indifférence aux grandes pertes, à sa propre vie et à celle des gens qu'on aime, cet ébranlement sourd des âmes, comparable aux tremblemens de terre. » On ne peut dresser plus hautaine apothéose de la barbarie, de cette barbarie qui, pour la pensée allemande ainsi dévoyée et surchauffée, constitue la forme idéale de la guerre, cette sainte chose ! Elle forme la conclusion logique d'une spéculation qui, depuis un siècle, s'est attachée à exalter la force aux dépens de tout ce qui la doit maîtriser. « J'aimerai, annonce Zarathustra, j'aimerai même les églises et les tombeaux des dieux, quand le ciel regardera d'un œil clair à travers leurs voûtes brisées. J'aime à être assis sur les églises détruites, semblable à l'herbe et au rouge pavot. »

III

Apologie de la force, qui trouve son apogée dans l'exaltation de la guerre et des violences qu'elle déchaîne, la philosophie allemande n'a pas peu contribué, avec l'affaiblissement du chris-

tianisme, à libérer les instincts de cruauté et de rapine qui sommeillaient au fond de l'âme germanique. Métaphysique et instinct se sont, au vrai, prêté un mutuel appui pour aboutir à la barbarie inspirée d'aujourd'hui.

Toutefois, de même que deux substances chimiques ne se combinent que dans certaines conditions, il a fallu les circonstances particulièrement favorables qui se rencontrèrent en Allemagne après 1870 pour que, non contens de se libérer, ces instincts s'érigeassent en doctrine et, qui plus est, en une sorte de mysticisme pour qui la force spécifiquement allemande est la plus haute expression du divin.

La guerre franco-allemande, on ne le sait que trop, donna l'Empire à la Prusse à qui ses succès de 1864 et de 1866, du Sleswig-Holstein et d'Autriche, avaient déjà valu la prépondérance. Nation de proie, que sa situation géographique faite de pièces et de morceaux obligeait à être avant tout militaire, la Prusse infusa son caporalisme à ses voisins dès après les campagnes de Napoléon, qui avaient fait sentir à la poussière d'États, qui composaient alors l'Allemagne, la nécessité d'être unis pour être forts. Car, il ne faudrait pas s'y tromper, si les États allemands offrirent, en 1870, la couronne impériale au Roi de Prusse, ce ne fut pas seulement parce que la victoire l'imposait, mais aussi parce que, au sortir de leur rêve séculaire, la force prussienne répondait à leurs vœux secrets. Une incontestable affinité existait entre la volonté de puissance qu'elle représentait et leurs appétits profonds. De fait, la prospérité dont s'est enivrée l'Allemagne depuis quarante-quatre ans est exclusivement matérielle. Prospérité prodigieuse d'ailleurs, à condition de ne la prendre que pour ce qu'elle vaut, et dont les témoignages multipliés ne devaient pas peu contribuer à muer le culte que l'âme et la pensée germaniques ont voué à la force en adoration de la force purement allemande. C'est, aussi bien, un spectacle vertigineux de croissance matérielle que, depuis le traité de Francfort, l'Allemagne a offert au monde et à elle-même.

Un tel spectacle n'a pas manqué de tourner toutes les têtes au delà du Rhin. Depuis le plus humble jusqu'au plus grand, leur fortune de parvenus a grisé tous les Allemands. Il en est résulté l'orgueil collectif le plus monstrueux auquel une nation ait jamais été en proie. A son tour, il a exaspéré les instincts les

moins recommandables du caractère germanique, en même temps qu'il poussait leurs intellectuels à prôner la force allemande. En se combinant sous l'influence de cet orgueil, cette philosophie et ces instincts ont composé, en fin de compte, un produit nouveau, — le *germanisme*, — qui est l'affirmation de la supériorité allemande dans tous les domaines.

Concentrant en lui les bonnes comme les mauvaises inclinations du tempérament teuton, — les meilleures étant mises au service des pires, — le germanisme s'est nourri, par surcroît, de tout ce qu'il a pu et voulu discerner de grandeur dans un passé qu'il tient pour garant de l'avenir qu'il s'attribue.

Aussi bien, si le germanisme, qui concrète l'orgueil démesuré des Allemands d'aujourd'hui, est nouveau, l'orgueil ne l'est point chez eux. L'infatuation que tout Allemand éprouve de lui-même et qui le porte, en quelque matière que ce soit, à préférer sa solution à toutes les autres, se retrouve dans la haute opinion qu'il a toujours eue de sa race. L'Allemagne ne paraissait-elle pas à Kant « destinée à recueillir ce que les autres nations avaient produit de meilleur pour se l'assimiler? » C'était l'avis de Schiller : « L'Allemand, écrit-il, doit chercher à parvenir au plus haut sommet. C'est à lui qu'il est réservé d'atteindre à la fin suprême d'achever en soi l'humanité, au but le plus beau qui est de réunir en une couronne tout ce qui fleurit chez les autres peuples. » N'est-ce pas la même foi dans les destinées de la race que trahissent ces paroles de Fichte? « Le quatrième âge de l'humanité commence, s'écrie-t-il. Ce sera l'âge de la Science. L'Allemagne est le ministre de la Science. » Pour Schelling, enfin, son destin est le destin même de l'humanité.

Pendant ce temps, les romantiques, y compris Wagner, retrouvaient les dieux de la terre allemande, incarnations des forces naturelles dont la Germanie leur paraissait devoir être l'interprète désignée parce que, plus près de la nature que les autres pays, seule elle a su entendre ce que susurre le murmure de l'eau, ce que chuchotent les arbres dans les forêts, ce que racontent les bêtes à ceux qui ont le pouvoir de les interroger. Panthéiste de tempérament, la race et la terre allemandes leur semblaient participer de la puissance des forces naturelles, comme elles éternelles et comme elles sacrées. A en croire Schlegel, avec le sentiment du divin l'Allemagne seule aurait

retrouvé le sens de la véritable poésie. Aussi bien, Novalis nous annonce qu'elle travaille à l'avènement d'un nouvel âge d'or.

Cette idée de la supériorité de la race germanique est devenue, de nos jours, un dogme. Pour l'édifier, la science allemande n'a reculé devant rien.

Elle a, tout d'abord, utilisé un Français, le comte Arthur de Gobineau, lettré et misanthrope, qui croyait à l'inégalité foncière des races humaines et, dans cette inégalité, à la supériorité des Indo-germains sur les Gallo-romains. Il en donnait comme preuve que les premiers ont conquis les seconds. Le parti que les historiens allemands ont su tirer de cette thèse est prodigieux. Mais aussi, pour l'amplifier et la soutenir, ne se sont-ils pas fait faute de falsifier les événemens et d'en prendre à leur aise avec la vérité : la vérité est *a priori* tout ce qui peut servir la volonté de puissance du peuple allemand. « C'est le droit des vivans, affirme Freytag, d'interpréter tout le passé selon les besoins et les exigences de leur propre temps. » Aussi, l'histoire, l'ethnologie, la philologie et même la géographie rivalisent-elles d'efforts au service du germanisme. On nous prouve, pièces en mains, que tous les progrès dont a bénéficié l'humanité, au cours des siècles, sont dus aux Germains. Le sentiment de l'honneur, le respect de la femme, la fidélité à la parole donnée viendraient d'eux. N'est-ce pas le peuple germain qui a balayé la pourriture de l'empire romain en décomposition? N'est-ce pas lui encore qui, mille ans plus tard, a purifié cette sentine d'iniquité qu'était devenue l'Église catholique? N'est-ce pas lui, enfin, qui a châtié, en 1870, le Latin corrompu? « Avant toutes les autres nations, prétend Meyer, l'un de leurs plus célèbres historiens, l'Allemagne s'empare avec zèle de toute tâche imposée par le temps à l'humanité. » La mauvaise foi des savans allemands ne néglige aucun détail, jusqu'à nier la valeur des textes de César et de Strabon par exemple, qui attribuent le pays messin à la Gaule. De même, parce qu'il pense trouver chez les Doriens une ébauche du génie allemand, Ottfried Muller leur prête un ensemble de vertus qui leur furent bien inconnues. D'un mot, il n'est pas de science en Allemagne qui ne tende à prouver, peu ou prou, la supériorité de la race germanique. « L'Allemagne a vu le plus haut développement de la vie artistique et scientifique qui ait eu lieu depuis les jours de l'Hellade et du Cinquecento, » déclare sans sourciller le prince de Bülow. De son

côté, un écrivain que ses origines anglaises n'empêchent pas de s'affirmer le plus fervent apôtre du germanisme, M. Houston Stewart Chamberlain, estime que, les premiers, les Germains eurent l'idée d'observer la nature, tout comme si Aristote, Archimède et Bacon ne s'en étaient point, avant eux, avisés. Gervinus n'établit-il pas pour son compte, avec force argumens à l'appui, que la race germanique a donné au monde la seule littérature vraiment digne de ce nom depuis les Anciens? Rappelons-nous l'étrange lettre que le professeur Adolf Lasson écrivait au début de la guerre : « Nous sommes, moralement et intellectuellement, hors de pair. Il en est de même de notre organisation et de nos institutions. »

La supériorité de l'Allemagne, en tout et pour tout, est d'autant moins douteuse, aux yeux des Allemands, que leurs historiens et leurs hommes de science ont bien soin d'omettre ou de diminuer les noms des savans, artistes et écrivains étrangers capables d'éclipser les gloires teutonnes. C'est ainsi que, dans son livre *l'Évolution d'une science : la Chimie*, Ostwald cite à peine Berthelot. Quant à Lavoisier, il réduit son rôle à rien. Il aurait simplement corrigé les idées de Stahl sur le phlogistique, alors qu'en réalité Lavoisier a édifié sa théorie de la combustion sur leur ruine. En dépit de l'évidence, c'est à Stahl que reviendrait l'honneur d'avoir « pour la première fois éclairci la relation réciproque des notions si importantes d'oxydation et de réduction! » Pareillement, afin d'« éliminer, comme le souhaitait Schelling, tout ce qui résulte d'une coquetterie de nos pères et grands-pères avec des peuples étrangers, tous les emprunts qui ont altéré la nature intime du pur métal allemand, » les naturalistes oublient Lamarck et Darwin en faveur de Gœthe et d'Oecken. Bien mieux, M. Ernest Lavisse constatait, dès 1886, dans ses *Essais sur l'Allemagne impériale*, le parti pris d'enseigner aux écoliers allemands que la civilisation humaine n'a que trois représentans : la Grèce, Rome et l'Allemagne.

Non contens de prouver que tout ce qui est allemand est supérieur, les savans teutons s'attachent à démontrer que tout ce qui est supérieur est allemand. L'historien Meyer ne nous apprend-il pas que saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, né à Kirton en Wessex, en serait parti pour aller évangéliser la Grande-Bretagne? Pareillement, ce seraient les Allemands qui,

avec l'aide des Anglo-Saxons, auraient fondé les États-Unis! En fait, le germanisme s'annexe sans vergogne toutes les supériorités d'où qu'elles soient. Dépouillant, quand il lui convient, la notion de race, — dont le germanisme pourtant fait si grand cas, — de tout élément ethnologique pour ne s'en tenir qu'à des affinités psychiques, M. Chamberlain établit que tout ce qu'il y eut de bon en Europe, fût-ce en France ou en Italie, ne pouvait être que germanique. Il revendique, à ce titre, saint François d'Assise, Dante, Shakspeare, Rembrandt, Pascal et Racine. Allemande elle-même serait Jeanne d'Arc! Que les Alsaciens-Lorrains, d'autre part, demeurent fidèles à la France, cela ne prouve-t-il pas, à en croire maints docteurs d'outre-Rhin, qu'ils sont, au fond, allemands, la fidélité étant, par excellence, une vertu teutonne?

Tandis que l'Allemagne est envisagée, comme « le cœur de la planète » ou « le sel de la terre, » d'après les propres paroles de Guillaume II, l'esprit germanique symbolise « l'esprit du monde nouveau, » dont les savans allemands s'intitulent les Messies. Il en résulte que la science allemande n'a rien à faire avec la science tout court, « car elle n'est point quelque chose d'extérieur par rapport à la Nation elle-même..., elle est l'essence véritable, la substance, le cœur de la Nation. » Au même titre que la race et le pays allemands, elle est une émanation de l'Absolu. Le germanisme, en fin de compte, serait issu, d'après Ferdinand Schmidt qui en fait honneur à Luther, « d'une nouvelle révélation spontanée de l'Esprit universel dans l'âme des peuples germaniques. » De cette révélation, l'État allemand serait l'organe. Le professeur Adolf Lasson ne se targue-t-il pas d'y voir « la création la plus parfaite que l'histoire ait connue? »

La superstition étatiste remonte fort loin en Allemagne. Pour Hegel, l'État est l'idée suprême de la raison et, par suite, la suprême réalité objective. Il faut, par conséquent, conclut ce philosophe, non seulement lui obéir, mais le vénérer comme un Dieu. Toutefois, l'État ainsi divinisé est, entendons-nous bien, l'État prussien, et par extension, depuis que la Prusse a pris la direction des destinées de l'Allemagne, l'État allemand. Dieu n'est plus, dès lors, que la somme des ambitions germaniques, l'expression mystique de leur commune volonté de puissance. Il est ce « bon vieux Dieu allemand » qu'invoquait

naguère Guillaume II et dont il avait raison, suivant le plus sûr germanisme, de se déclarer l'allié, tout de même qu'Adolf Lasson était conséquent avec lui-même en baptisant son souverain de « délices du genre humain. »

Cette divinisation de l'État, conclusion logique du matérialisme mystique dans lequel l'orgueil germanique s'est épanoui, l'est aussi de l'accaparement de la religion par la royauté, que favorisèrent en Prusse le sens de l'autorité et le goût de la discipline. Les successifs rois de Prusse aidèrent d'autant plus à cette évolution que le sentiment religieux est un puissant moyen de gouvernement. « Qu'est-ce qui donnera à tous les membres (d'une société) le zèle, l'activité, la loyauté, dans le service de la religion ? » demande, en 1783, Doederlein dans sa *Bibliothèque théologique*. Un bon gouvernement, estime le philosophe Jean-Georges Feder, « cherche à faire entrer le clergé dans ses sages intentions, qui visent l'avantage véritable de la religion et de l'État... afin de faire exécuter par ce moyen ce qu'il ne pourrait pas effectuer sans intermédiaire avec un égal succès. » L'État prussien, en conséquence, demande aux théologiens d'enseigner la doctrine officielle, tout en ne leur réclamant point d'y croire. Ce n'est pas de l'hypocrisie, affirme le professeur Ronnberg dans le commentaire qu'il écrivit de l'*Édit de Religion de 1788* par lequel Frédéric-Guillaume II restaurait l'autorité des *Livres symboliques* : « Le vrai philosophe de la vie ne raffine point, assure-t-il, là où la loi exige soumission. Il obéit, et prouve ainsi qu'il mérite ce nom vénérable, en faisant ce que ses fonctions exigent. Donc, pense pour toi ce que tu tiens pour vrai, mais ne trouble pas le peuple par tes doctrines. » Et il appuie : « Tu demeures un honnête homme, quand bien même tu enseignes contre ta conviction. » Kant n'avait-il pas enseigné déjà que, quoique ne reposant sur aucune donnée positive, la religion répond aux nécessités de la pratique? La maintenir devient donc un devoir du souverain. De fait, au lieu de s'atténuer, la mainmise du pouvoir sur les Églises ne fit que s'accentuer, au cours du siècle dernier, avec l'effondrement des croyances sous les coups de l'hypercritique. Il ne reste debout que le Dieu germain, autrement dit la race germanique incarnée dans l'actuel État allemand.

IV

Expression la plus parfaite qui soit de l'Absolu, l'État allemand a pour destinée de se réaliser toujours davantage. Appelé à sauver le monde, il a une triple mission à remplir : moralisatrice, civilisatrice et religieuse.

Qu'on ne s'étonne pas d'une aussi extraordinaire prétention. Comment l'infatuation collective à laquelle l'Allemagne est arrivée n'entraînerait-elle pas, avec une incompréhension radicale des mentalités étrangères, le mépris des autres? Il est formidable. « Les Français ne sont qu'un peuple de singes, déclare André Léo, dont les œuvres eurent autrefois un grand succès. La race celtique, telle qu'elle s'est montrée en Allemagne et en France, a toujours été mue par un instinct bestial, tandis que, nous autres Allemands, nous n'agissons jamais que sous l'impulsion d'une pensée sainte et sacrée. » Tout ce qui n'est pas eux est pourri. N'ont-ils pas, les premiers, baptisé Paris la Babylone moderne? « Les peuples alentour, écrit Lange dans son *Pur Germanisme*, sont ou bien des fruits mûrs, bientôt flétris, qu'un prochain orage peut secouer de l'arbre, tels que Turcs, Grecs, Espagnols, Portugais, et une grande partie des Slaves; ou bien ils sont, il est vrai, orgueilleux et joyeux de leur race, mais stérilement raffinés en leur culture, pauvres en leur génération, comme les Français. » Puis de conclure : « Qui sait si, nous Allemands, nous ne sommes pas destinés à être la férule qui corrige et guérit toutes ces dégénérescences? » La voilà bien, la mission moralisatrice.

Moralisatrice, une telle entreprise est, en outre, essentiellement civilisatrice. Aussi bien, Ostwald annonce à l'univers, d'accord avec tous ses concitoyens, que l'Allemagne lui apporte une nouvelle forme de civilisation, non plus individualiste comme l'ancienne, mais collective. « Grâce à sa faculté d'organisation, a expliqué le grand chimiste dans une interview désormais célèbre, l'Allemagne a atteint une étape de civilisation plus élevée que les autres peuples. » C'est ce qu'ils appellent la culture ou *Kultur*, et qui est très différent de ce que les Gréco-Latins entendent par ce mot, puisque aussi bien les Allemands ne désignent par là que la force disciplinée. « La guerre, un

jour, ajoute Ostwald en parlant des peuples qui ne sont pas allemands, les fera participer sous la forme de cette organisation à une civilisation plus élevée. » Sur ce, il précise : « Parmi nos ennemis, les Russes, en somme, en sont encore à la période de la horde, alors que les Français et les Anglais ont atteint le degré de développement culturel que nous-mêmes avons quitté il y a plus de cinquante ans. Cette étape est celle de l'individualisme. Mais, au-dessus de cette étape, se trouve l'étape de l'organisation. Voilà où en est l'Allemagne d'aujourd'hui. » Après quoi, afin que nul n'ignore la tâche que, dans la présente guerre, s'est imposée la nation allemande : « Vous me demandez ce que veut l'Allemagne ? Eh bien ! l'Allemagne veut organiser l'Europe, car l'Europe, jusqu'ici, n'a pas été organisée. »

Cette mission, au surplus, est divine ; ce qui va de soi, puisqu'elle ne tend à rien moins qu'à faire régner sur tous les hommes l'État allemand. Dans les *Discours à la nation allemande* que Fichte prononça à l'Université de Berlin en 1807-1808, il invite déjà ses compatriotes à prendre conscience de la pure essence germanique, afin d'y convertir les autres nations, l'Allemand étant à l'étranger ce que le bien est au mal. « Dieu, dit-il expressément, est en nous, et il accomplit son œuvre par nous. » Depuis, cette assurance a fait son chemin. « *Gott mit uns!* (Dieu est avec nous), clamait en chaire au début de cette guerre un prêtre catholique, et les ennemis de l'Allemagne sont les ennemis de Dieu. Notre mission sur cette terre est de détruire les ennemis de Dieu. Personne ne peut vaincre l'Allemagne, parce qu'elle est sous la protection du Seigneur. Que meure la France, que disparaisse l'Angleterre, que soit anéantie la Russie, c'est la volonté de notre Dieu, de notre Dieu allemand. » C'est, avec plus de mesure, la même idée qui est développée dans la lettre pastorale du cardinal von Hartmann, archevêque de Cologne : « Dieu a été et il est avec nos héroïques soldats, à l'Est et à l'Ouest, sur mer et dans l'air. Il a été et il est avec notre peuple allemand, qu'embrasent la détermination de tenir jusqu'au bout et la confiance dans la victoire finale. C'est avec Dieu que nos soldats sont partis pour cette guerre. »

Une telle mission est providentielle pour cette autre raison enfin, non moins avérée aux yeux des pangermanistes, que l'élément germanique est répandu bien au delà des frontières de

l'Empire. En réalité, ils revendiquent à peu près toute la terre, ceux qu'ils reconnaissent comme leurs et ceux qui ne le sont pas, pour qu'ils le deviennent. « Aussi loin que la langue allemande résonne et élève des hymnes à Dieu dans le ciel, cela doit être à toi, vaillant Allemand. » Aux motifs linguistiques s'en ajoutent d'historiques. C'est ainsi qu'ils réclament tout territoire sur lequel auraient vécu, autrefois, des Germains. Bien plus, comme l'Empire est appelé, selon Treitschke, à jouer un rôle « transcendant, » le monde entier doit lui être assujetti. Quelle plus belle destinée, d'ailleurs, le monde pourrait-il souhaiter? Synthétisant le goût artistique des Italiens, la raison des Français, le talent historique des Anglais, la poésie et le patriotisme des Espagnols, le génie germanique, qui prend pleine conscience de lui-même dans l'État allemand, est seul capable d'élever à l'infini les qualités de chacun. Par sa disposition, l'État allemand, en effet, ne représente pas seulement la *Kultur :* il est la *Kultur* même.

Aussi bien, le militarisme prussien en fait partie intégrante, une armée scientifiquement organisée et plus forte que celle de toutes les autres nations formant son indispensable instrument, soit pour menacer, soit pour vaincre, alors que la menace ne réussit pas ou qu'il convient de favoriser par les armes l'expansion germanique. Encore sied-il de préparer par un judicieux réseau d'espionnage, de compromissions et même d'outillage à l'étranger, l'ultime recours à la violence. C'est par la guerre que l'État se constitue. C'est par elle que l'État allemand s'est formé. En conséquence, la guerre, — celle-là seule, bien entendu, que fait l'Allemagne, — est sainte. L'Allemagne n'en a jamais fait d'autre; elle n'en peut faire que de cette sorte, ce qui se comprend de reste, puisque, nation élue, elle est la nation-Dieu.

Dans l'accomplissement d'une aussi sainte œuvre, il va de soi qu'aux mains de l'Allemagne tous les moyens sont bons. Il ne saurait donc être question, pour elle, de respecter les conventions relatives au droit des gens. « Les traités que les belligérans ont conclus entre eux, spécifie le général von Blume, perdent leur valeur juridiquement astreignante, dès que la guerre a éclaté. » L'idée de guerre apparaît aussi bien, à l'esprit des théoriciens teutons, exclusive de toute limitation au nom de l'humanité. « On ne fait pas la guerre un catéchisme à

la main, » dit l'un d'eux. Rien ne saurait, suivant les plus hautes compétences, s'opposer aux « nécessités militaires. » Conclusion, à l'usage du tempérament allemand, des idées de Fichte, de Schelling, de Hegel, de Treitschke et de Nietzsche! Le principe des nécessités militaires a été professé par Clausewitz et Bernhardi, dont les enseignemens forment la substance des instructions officielles. « La guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à accomplir notre volonté, » écrit Clausewitz. Et il ajoute aussitôt : « Dans l'emploi de cette violence, il n'y a pas de limites. » Nous voici donc bien en présence de la dévastation, du vol, du pillage, de l'incendie érigés en méthodes de guerre. « La première de ces méthodes est l'invasion des provinces ennemies, non pas avec l'intention de les garder, mais pour y lever des contributions de guerre, voire simplement pour les dévaster, » stipule Blume dans son cours de stratégie. « On affirme par là, précise le général Julius von Hartmann, que les nécessités militaires n'ont à établir aucune distinction entre la propriété publique et la propriété privée. » Plus encore, il recommande de choisir des otages, pour répondre de la tranquillité des populations envahies. On peut en outre, enseigne l'état-major allemand, imposer des travaux aux habitans des régions conquises et les obliger à fournir des guides. Et ce n'est pas tout : il convient, par le carnage, de faire régner la terreur. « Quand la guerre nationale a éclaté, le *terrorisme* devient un principe militairement nécessaire, » établit le général Hartmann. Bien plus, afin que la discipline, qui fait la force des armées, n'en souffre pas, les actes de violence devront être systématiquement organisés. Les villes et les villages seront réduits en cendres par des compagnies d'incendiaires munies d'appareils spéciaux. Le pillage sera effectué avec méthode, et le butin dirigé sur l'arrière par chemins de fer ou automobiles. Les assassinats auront lieu par ordres et en masses. Toutefois, comme le combattant a besoin de passion, le général Julius von Hartmann demande qu'il « soit affranchi totalement des entraves d'une légalité gênante et de toutes parts oppressive. » De sang-froid et selon un plan mûrement réfléchi, les instincts les plus redoutables se trouveront ainsi déchaînés, au grand dam des pays occupés, non seulement dans la troupe, mais dans l'âme de chaque soldat. Pour l'état-major allemand, il est de doc-

trine courante que la fin justifie les moyens, et quels moyens !

D'ailleurs, les Allemands, qui ne sont jamais à court d'argumens quand leurs intérêts sont en jeu, s'efforcent de prouver par la voix de leurs professeurs d'art militaire que les pires horreurs sont, au fond, très humaines, puisque, comme le bien sort du mal au dire de Méphistophélès, « une dureté et une rigueur apparentes se changent en leur contraire quand ils ont pu produire chez l'adversaire la résolution de demander la paix, » affirme sans embarras le général von Hartmann. Plus on aura commis d'atrocités, plus le pays ennemi aura peur, et plus tôt il implorera la paix ; plus donc, en somme, on aura été généreux : tel est le sophisme dont se repaissent les esprits d'outre-Rhin. Ainsi que M. Andler l'a rappelé dans une curieuse brochure sur la doctrine allemande de la guerre, la vieille loi du *Landsturm* ne spécifiait-elle pas déjà, en 1813, au paragraphe 7, que « les moyens de guerre les plus tranchans sont les meilleurs, car ils donnent à la cause juste, — qui ne peut être que la cause allemande, — la victoire la plus complète ? »

En revanche, si l'Allemagne a tous les droits, nulle nation au monde n'en a contre elle. C'est de bonne foi que ces tueurs de femmes, de vieillards et d'enfans, qui ont semé sur leur passage la mort, la terreur, la ruine et l'incendie, invoquent le droit des gens à leur profit. Bien mieux, quiconque résiste aux volontés de l'Allemagne contrevient au droit en sa personne : il ne peut qu'être justement frappé. C'est en vertu de cet axiome que les pangermanistes prétendent n'avoir jamais voulu la guerre, mais la paix, la paix germanique s'entend, c'est-à-dire la soumission de tous aux volontés allemandes. « On ne saurait rester neutre vis-à-vis de l'Allemagne, » écrivait Adolf Lasson le 29 septembre 1914. Non seulement ne pas obéir à ses ordres est une offense; c'en est une encore de ne pas favoriser ses ambitions. Il en résulte que, puisque cette guerre est née de ce que ni la Russie, ni la France, ni la Belgique, ni l'Angleterre n'ont consenti à s'incliner devant les exigences allemandes, c'est, nonobstant les apparences, l'Allemagne qui a été attaquée. « Il n'est pas vrai que l'Allemagne ait provoqué cette guerre, » protestent, en chœur et avec toute la sincérité dont ils sont capables, les plus grands noms de la pensée allemande. Et ils continuent : « Il n'est pas vrai que

nous ayons violé criminellement la neutralité de la Belgique. » Puis, toujours dans le même esprit, ils annoncent à la face du monde civilisé qu'il n'est pas vrai davantage que leurs soldats « aient porté atteinte à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcé par la rude nécessité d'une légitime défense. » Voilà le grand mot lâché, celui qui, aux yeux de l'élite intellectuelle allemande, justifie comme autant de représailles permises les plus abominables cruautés : le cas de légitime défense. Cela excuse tout. « Nous pouvons nous en tenir pour la forme aux déclarations faites par le chancelier de l'Empire devant le Reichstag et selon lesquelles notre invasion en Belgique n'a été qu'une légitime défense de notre part, » affirme le chimiste Ostwald. Sous cet angle, les atrocités paraissent un devoir à la conscience germanique, non seulement parce qu'elles concourent à épargner des vies allemandes, les seules qui soient précieuses, mais parce qu'il convient de tuer le plus possible d'individus, militaires ou civils, femmes ou enfans, des peuples avec lesquels l'Allemagne est en guerre et qui ne peuvent appartenir qu'à des races très inférieures.

Tous ces motifs, cependant, ne rendent encore qu'insuffisamment compte du devoir que l'Allemagne estime lui incomber d'être implacable. Aussi bien, elle envisage les dévastations et les massacres comme un châtiment que, dans leur propre intérêt, l'État allemand se doit d'infliger aux individus et aux peuples qui méconnaissent sa mission. « Cette guerre est une tempête assainissante qui balaye le monde. Il s'agit d'amener aux hommes une plus grande abondance d'air du ciel, » vaticine Richard Dehmel, le plus grand poète contemporain de l'Allemagne. Cette guerre, que nos ennemis rendent délibérément atroce, est présentée comme une nouvelle croisade, et les cruautés comme le plus sûr moyen de convertir le monde, qui risquait de tomber en pourriture, à l'évangile de la force allemande. En l'espèce, il s'agit d'une lutte à mort de la barbarie savante contre la civilisation. N'est-ce pas, en effet, pour atteindre la France et la Belgique jusque dans leur âme que, avec l'assentiment de leur empereur, des généraux allemands ont ordonné la destruction de Louvain, la ruine d'Ypres, les bombardemens de Soissons, de Reims et d'Arras? « Je hais cette religion que tu as embrassée, écrivait Guillaume II à la Landgrave de Hesse qui venait de se convertir au catholicisme. Tu

accèdes donc à cette superstition romaine, dont je considère la destruction comme le but suprême de ma vie. »

C'est, en définitive, au nom du germanisme que l'armée allemande pille, vole, viole et assassine sans pitié, avec méthode et suivant un plan préconçu, dans la conviction où ils sont tous au delà du Rhin, depuis les docteurs jusqu'aux ouvriers, de sauver le monde à coups de canon, cependant qu'ils satisfont les bas appétits de leurs âmes restées barbares. Le peuple allemand, tout entier grisé par le spectacle de sa trop rapide fortune, donne ainsi, suivant l'expression de M. Boutroux, le plus extraordinaire exemple de barbarie multipliée par la science où puisse, de nos jours, tomber un pays tenu pour civilisé, alors que ses progrès moraux ne vont pas de pair, pour les diriger et les compenser, avec un brusque accroissement de prospérité matérielle. C'est, aussi bien, cette prospérité que les cerveaux teutons d'aujourd'hui prennent, à l'exclusion de tout idéal désintéressé, pour le but suprême vers lequel, sous l'égide de la Germanie, Messie des temps futurs, l'humanité serait appelée. L'abomination des procédés mis en œuvre suffit, en dehors de tout autre indice, à nous faire estimer à sa juste valeur une aussi aberrante prétention.

PAUL GAULTIER.

L'ENLÈVEMENT

D'UNE

PRINCESSE DE HOHENZOLLERN

AU XVII[e] SIÈCLE

I

Vers l'année 1636 arrivait à Cologne un officier de fortune, du nom de Massauve, fils d'un gentilhomme de Montpellier, aventurier lui-même, et que les hasards de la guerre avaient conduit à Nancy, où il avait épousé la fille du gouverneur.

Le jeune Massauve avait été élevé parmi les pages de l'archiduc Léopold, évêque de Passau et de Strasbourg; puis il était entré dans le régiment lorrain de Vaubécourt où il avait obtenu une compagnie, et de là, il était passé au service du roi Louis XIII, avec le même grade de capitaine.

Malheureusement, il abusa des *passe-volans*, ainsi que l'on appelait, à cette époque, les hommes d'emprunt, faux soldats destinés à figurer aux montres ou revues pour les manquans, dont la solde entrait ainsi dans la poche du commandant de la compagnie.

Un jour d'inspection, comme les vides de la compagnie de Massauve dépassaient la mesure, le commissaire royal adressa de vifs reproches au capitaine et déclara qu'il ferait un rapport au Roi. Furieux, notre Méridional s'oublia au point de saisir la

fourchette d'une arquebuse et en porta un coup violent à l'officier inspecteur en lui criant : « Tiens, va-t'en aussi porter cela au Roi ! »

L'affaire prenait une tournure grave et Massauve le comprit. Aussi, sans perdre un moment, il planta là l'inspecteur ahuri et ses soldats stupéfaits, et, piquant des deux, il réussit à franchir sans encombre la frontière, qui, heureusement pour lui, n'était pas loin. Sa précipitation, du reste, ne fut qu'un acte de prudence, car, déclaré peu après coupable de lèse-majesté, il fut exécuté en effigie, tandis qu'il gagnait Cologne où l'attendaient d'autres aventures.

Dans cette ville résidait en ce moment Charles IV, duc de Lorraine, lequel, depuis dix ans, luttait contre la France qui l'avait dépouillé de son duché héréditaire et le forçait à mener la vie errante d'un chef de bande. Ce prince, sorte de condottière dont l'existence fut un véritable roman de cape et d'épée, ne pouvait manquer d'accueillir avec bienveillance un officier de fortune qui joignait à de sérieuses qualités militaires et à une connaissance assez complète de la France et de ses hommes en vue, une haine profonde pour ce pays où il lui était désormais impossible de rentrer. Sans scrupules, d'ailleurs, insolent, fourbe, spirituel, débauché, trahissant tout le monde sans vergogne, il devait sympathiser tout de suite avec un gentilhomme d'aventure dont les défauts et les qualités avaient tant d'analogie avec les siens.

Massauve devint donc en peu de temps le compagnon le plus intime et l'ami le plus fêté du duc de Lorraine; celui-ci le nomma lieutenant-colonel du régiment d'infanterie de sa garde, emploi qui lui valait un traitement annuel de près de cinquante mille livres, et le présenta dans tous les hôtels de la noblesse qui vivait alors près de la cour de l'Électeur de Cologne.

Parmi ces familles, on remarquait celle d'Ernest-Jean-Louis, comte d'Isembourg, dernier rejeton mâle de la ligne de Grenzau de cette illustre maison, surintendant des finances des Pays-Bas, gouverneur de Luxembourg, général d'artillerie au service de l'Empereur et chevalier de la Toison d'Or. Ce noble personnage, veuf depuis peu d'Hélène-Charlotte, fille du prince Charles d'Arenberg, venait d'épouser (en 1636), en secondes noces et à cinquante-deux ans, Marie-Anne de Hohenzollern-

Hechingen, fille de Jean-Georges, comte de Hohenzollern, puis prince du Saint-Empire en 1623, et de Françoise, fille du rhingrave Frédéric. Le comté d'Isembourg, petit État souverain de la Wétéravie, non loin de Trèves et de Cologne, n'était pas une résidence bien séduisante; ses châteaux ne présentaient pas, en ces temps de guerre et de troubles, toute la sécurité désirable, et le comte Ernest avait installé ses pénates dans la grande ville de Cologne, où sa famille trouvait, pendant les longues absences que l'obligeaient à faire ses nombreuses charges, un abri sûr et une vie plus facile.

La jeune comtesse Marie-Anne, née en 1614, avait alors vingt-deux ans et était dans tout l'éclat d'une incomparable beauté. Cette beauté et la haute situation de son mari avaient fait immédiatement de l'hôtel d'Isembourg le centre de la plus noble société de Cologne. Massauve, introduit dans ce cercle recherché par le duc de Lorraine, n'avait pas tardé à s'y faire remarquer avec avantage. Il était joli garçon, avait la libéralité facile, ce que lui permettaient ses gros appointemens; de plus, il dansait agréablement, il aimait la musique, il peignait passablement; enfin, ajoute avec fatuité Tallemant des Réaux, « il avait l'air français, et n'avait pour rivaux que des Allemands. »

Il devint bientôt la coqueluche et le suivant préféré des galantes damoiselles de la comtesse d'Isembourg.

Celle-ci, entendant dire monts et merveilles du jeune officier français, désira le voir de plus près. Mariée à un soudard plus âgé qu'elle de trente ans, oisive et romanesque, elle ne demandait qu'à se distraire autant que le permettait l'ombrageuse jalousie de son époux. Comme elle était musicienne, et que Massauve jouait du luth avec un véritable talent, ce fut là le premier prétexte de relations plus fréquentes.

On sait que la musique adoucit les mœurs. Elle adoucit tellement celles de Mme d'Isembourg qu'elle partagea bientôt l'amour qu'elle ne manqua pas d'inspirer au galant cavalier. Sa passion pour lui devint même si violente que, renversant les rôles, ce fut elle, dit-on, qui lui demanda de l'enlever. C'était, d'ailleurs, le seul moyen de s'aimer en paix, car le comte d'Isembourg avait quelque peu la réputation d'un Barbe Bleue, et de mauvais bruits avaient couru à l'occasion de la mort de sa première femme, Hélène d'Arenberg, emportée en deux heures par un

mal mystérieux. Marie-Anne de Hohenzollern proposa donc à son amant de se réfugier avec elle en France, dans ce pays où il était cependant condamné à mort par contumace et exécuté en effigie.

Il est fort probable que Massauve avait négligé de donner ce détail à sa belle, dans la crainte que la flétrissure qui l'avait atteint dans son propre pays n'avançât pas ses affaires amoureuses. On ne peut expliquer autrement le singulier choix de l'asile fait par la comtesse, quand il leur était si facile de se réfugier dans quelque autre lieu où Massauve eût été accueilli avec moins de difficultés.

Mais rien n'est impossible à un véritable amoureux, et il devenait, d'ailleurs, urgent de prendre un parti, car la liaison de Massauve et de sa maîtresse commençait à s'ébruiter, et il était à craindre que le comte d'Isembourg ne vînt à en être informé.

Massauve écrivit donc au duc de Saint-Simon, père de l'auteur des *Mémoires*, alors favori du Roi. Il en était connu et il obtint par sa protection la mise à néant de la condamnation prononcée contre lui, à la seule condition de faire des excuses publiques à l'officier-inspecteur qu'il avait insulté.

A la vérité, l'habile aventurier avait eu le soin de faire miroiter aux yeux de son protecteur et du cardinal de Richelieu de séduisantes offres de service. Il leur avait dit être l'agent d'une princesse allemande, laquelle, pour des raisons qu'il ne pouvait dévoiler, était toute disposée, malgré son étroite parenté avec la Maison d'Autriche, à prendre parti pour la France ; il ajoutait que, comme premier gage de sa bonne volonté, cette princesse offrait de livrer au Roi la forteresse d'Ehrenbreitstein, résidence de l'Électeur de Trèves, qui avait appartenu à la France depuis l'année 1632 et était, depuis peu, retombée au pouvoir des Impériaux.

Richelieu, malgré toute sa finesse, se laissa prendre à ces ouvertures : elles ne présentaient, du reste, dans ces temps troublés, aucun caractère d'invraisemblance.

Massauve, venu à la Cour nanti d'un sauf-conduit, pour faire les excuses exigées, en repartit, muni d'un ordre ministériel enjoignant à tous les commandans français des frontières de lui prêter main-forte et de se mettre à sa disposition à première réquisition. Ainsi autorisé, notre aventurier vint d'abord

à Nancy, où demeurait son frère cadet avec lequel il s'entendit pour la mise à exécution du projet qu'il avait conçu.

Avec l'aide d'un ami qui entra dans la confidence, ils commencèrent par s'assurer d'un bon carrosse à quatre places et firent préparer des relais à chacune des trente stations de poste qui séparent Cologne de Nancy. Ils ne manquaient pas d'argent. La comtesse, avec qui Massauve entretenait une correspondance suivie, leur en fournissait autant qu'il était nécessaire. De plus, les commandans des diverses places fortes de la frontière, sur le vu de l'ordre dont Massauve était porteur, mirent à leur disposition des escortes échelonnées de distance en distance.

Au moment précis convenu entre les amoureux, les deux frères Massauve arrivèrent à Cologne et leur carrosse passa devant l'hôtel d'Isembourg. On était en plein midi. C'était jour de foire aux chevaux. Dans la ville, régnait une grande animation, et personne ne fit attention à ce carrosse. Aussi, la comtesse, accompagnée de deux femmes de chambre et chargée de tout l'argent et de tous les bijoux qu'elle avait rassemblés, put-elle y monter sans encombre. On fut bien arrêté un instant à la sortie de la ville par la foule, et il y eut un moment d'angoisse. Mais Massauve ne perdit point la tête ; se penchant à la portière, il se mit à crier d'une voix impérative : « Place au carrosse de S. A. I. le duc de Lorraine ! » Et chacun, aussitôt, se rangeant avec respect, les fugitifs reprirent leur course.

Cet enlèvement audacieux, fait en plein jour et en pleine foule, réussit donc parfaitement, et on fut plusieurs heures à s'apercevoir de la disparition de la comtesse. Puis on perdit plusieurs heures encore à la chercher dans l'hôtel d'Isembourg et aux alentours. De sorte que, lorsqu'il fut possible de réunir quelques indices et de s'apercevoir qu'on était en présence d'un enlèvement et que les coupables avaient pris la route de France, ils étaient déjà d'autant plus loin qu'ils pouvaient pousser leurs chevaux, étant assurés d'en trouver de frais à chaque relais. Néanmoins, la poursuite fut faite avec tant de vigueur et les carrosses voyageaient si lentement sur les détestables routes de cette époque que, malgré tous les efforts de Massauve, on les rejoignit sur les frontières de Lorraine.

Mais alors les fugitifs étaient sous la protection d'un des

détachemens mis à leur disposition par les commandans français. Un combat acharné s'engagea, pendant lequel le cadet des Massauve, emporté par son courage et par son affection pour son frère, se précipita contre les ennemis avec tant d'ardeur qu'il ne put revenir à temps vers son monde et qu'il fut blessé et fait prisonnier. Et pendant qu'à la faveur du combat, Massauve et la belle comtesse réussissaient à gagner du terrain et à se mettre en sûreté, le malheureux jeune homme, victime de son dévouement fraternel, était ramené à Cologne, condamné à mort et exécuté; sa tête, fixée au bout d'une lance, demeurait exposée au-dessus de la porte Saint-Séverin, par laquelle les ravisseurs étaient sortis de la ville. On dit que la mère de Massauve ne pardonna pas à son fils aîné d'avoir causé, par son égoïsme et son amour insensé, la mort de son jeune frère et qu'elle ne voulut jamais le revoir.

II

La moitié de la besogne était seule terminée; il fallait maintenant rendre sûr l'asile que l'on avait trouvé dans les terres du roi de France et, pour cela, il était nécessaire d'imaginer un moyen quelconque de paraître tenir les promesses faites par Massauve au sujet de la forteresse d'Ehrenbreitstein.

Massauve se mit donc en rapports avec un individu nommé Lafleur, qui avait quelques connaissances en artillerie et qui, « muni de lettres de recommandation écrites par d'influens personnages de la Lorraine, s'en vint trouver le commandant d'Ehrenbreitstein, pour solliciter l'emploi, alors vacant, de maître arquebusier de la place. Il l'obtint effectivement. A peine installé dans ses fonctions, cet homme, comme le prouva l'enquête faite postérieurement, sema habilement de l'argent parmi ses subordonnés, en leur donnant à entendre que le hasard pourrait faire qu'il eût un jour besoin de mettre leur reconnaissance à l'épreuve. Chargé de la direction des travaux dans l'intérieur de l'arsenal, il y travaillait, suivant son habitude, avec deux hommes sous ses ordres, dans le courant de janvier 1642, lorsque cinquante quintaux de poudre, emmagasinés dans la partie supérieure de la tour où se trouvait

son atelier, firent tout à coup explosion en détruisant de fond en comble cette partie de l'arsenal (1). »

Cette catastrophe ne surprit qu'à moitié les Allemands. On sait combien les esprits étaient tournés, à cette époque, vers la magie et les choses surnaturelles. Or, Ehrenbreitstein passait depuis longtemps pour un lieu hanté, et sa « chambre d'argent, » située dans l'aile Nord du château, avait une réputation diabolique. C'est dans cette chambre qu'en 1631 travaillait à ses sortilèges le Hongrois Félix Wendrownikius, suppôt du « grand œuvre » de la transmutation des métaux. C'est là aussi que s'étaient passées des scènes mystérieuses qui précédèrent de peu la prise de possession du château par les Français, sous M. de Bussy-Lameth, le 9 juin 1632.

Dans ce milieu plus ou moins déséquilibré par les pratiques de la sorcellerie, l'explosion de l'arsenal ne donna lieu à aucune recherche. On n'entendit plus parler, d'ailleurs, de Lafleur et de ses deux aides. Avaient-ils disparu, ensevelis sous les décombres de la tour, ou bien avaient-ils pris à l'avance leurs précautions pour ne pas être victimes de l'explosion? On ne le sut jamais.

Toujours est-il qu'à Paris on ne douta pas qu'il y avait eu dans cette explosion quelque machination destinée à aider les Français à s'emparer de la forteresse. Massauve déclarait, d'ailleurs, effrontément, qu'elle était maintenant entre les mains d'un parent de la comtesse, qui la gardait pour le Roi.

Les deux amans profitèrent donc de l'illusion dont fut alors dupe le cardinal de Richelieu lui-même, pour venir à Paris où la belle comtesse d'Isembourg fut présentée au Roi et au Cardinal et autorisée à résider en quelque lieu du royaume que cela lui conviendrait.

Toutefois, ce succès ne fut pas de longue durée.

On peut juger du scandale qu'avait produit en Allemagne cet audacieux enlèvement. Les maisons d'Isembourg et de Hohenzollern tenaient de près à tous les princes de l'Empire : le frère aîné de la comtesse, Frédéric de Hohenzollern, VII[e] du nom, avait épousé Marie, fille du comte de Bergh; un autre de ses frères, Philippe-Christophe, qui continua la descendance, à défaut de son frère aîné, s'était allié à Marie-Sidonie, fille du

(1) Bulau (Fr.), *Personnages énigmatiques*, etc. Traduit par W. Deukett. Paris, 1861. 3 vol. in-18; III, p. 54, d'après *Rheinische antiq.*, p. 336 et suiv.

marquis de Bade. Parmi ses six sœurs, Sybille avait été mariée à Ernest, comte de la Marck; Anne à Égon, comte de Furstenberg; Catherine-Ursule à Guillaume, marquis de Bade; les trois autres à des seigneurs moins illustres, mais appartenant néanmoins à la plus haute noblesse germanique.

Le comte d'Isembourg ne pouvait laisser impunie la cruelle injure faite à sa maison. Son honneur, aussi bien que sa jalousie, lui faisaient un devoir d'en poursuivre une vengeance éclatante. Ayant appris que son infidèle moitié était à Paris, il y envoya un de ses neveux, le comte de Beaumont, qui, au nom de l'époux outragé, invoquant le droit des gens en usage même entre princes ennemis, réclama l'extradition de la fugitive et la punition du ravisseur. Le prude roi Louis XIII, qui entendait peu raillerie en matière d'amourettes, très surpris et très mécontent de ce qu'il apprenait par Beaumont, donna l'ordre d'instruire contre les coupables. Heureusement pour eux, le Cardinal prit leur défense, en s'appuyant sur cet axiome politique « qu'on ne saurait jamais faire trop de mal à un ennemi. » J'ai connu à cela, disait plus tard avec cynisme Massauve en racontant cette histoire, « que le Cardinal était un méchant homme d'avoir laissé un si grand crime impuni! »

Quoi qu'il en soit, la situation des deux amoureux devenait difficile à la Cour, d'autant plus que l'imposture de Massauve, relativement à la forteresse d'Ehrenbreitstein, commençait à transpirer. Bientôt, ne se sentant plus en sûreté et pénétrés de l'abandon dans lequel ils se trouvaient, ils jugèrent plus prudent de disparaître et d'aller cacher leur passion dans quelque coin ignoré de la province où l'on n'aurait pas l'idée de les poursuivre.

III

Ils se rendirent donc en Auvergne où Massauve prit le nom de Mespletz (d'autres écrivent Mesplach), qu'il ne quitta plus. La comtesse passa dès lors pour sa sœur. Mais bientôt cet asile ne leur parut pas assez sûr et ils se décidèrent à pousser plus loin leur course vagabonde.

Arrivés par des chemins détournés en Albigeois, ils résolurent de s'y fixer. S'il en faut croire une dame d'Albi, Mme de

Saliès, qui transforma quelques années plus tard leur aventure en un roman où la vérité se mêle, d'ailleurs, le plus souvent, à la fiction, la comtesse fut séduite par la beauté du paysage qui se déroulait sous ses yeux.

« Elle aperçut la plus jolie vallée du monde. La diversité y est merveilleuse : une grande rivière la coupe en deux parties presque égales; ses bords, extrêmement élevés, semblent des abîmes, mais la nature a réparé ce défaut : elle a planté des arbres tout le long du rivage, qui, s'élevant à une hauteur prodigieuse, cachent ce que ces précipices ont de terrible... La comtesse... regardait avec plaisir que les prairies, les terres et les petits bois, étaient si bien mêlés, qu'il semblait que l'artifice eût fait ce que l'on ne peut attribuer qu'à la nature. Les fontaines coulaient partout avec une abondance et une pureté qui marquaient assez l'excellence de l'air de cet heureux climat. »

Dans ce pays enchanteur, se trouvait précisément à vendre un modeste domaine appelé la « Longaigne. » Situé à une lieue Nord-Est d'Albi, au milieu d'un bois, dans un endroit solitaire, ce petit manoir avait l'avantage d'attirer peu l'attention. Massauve et sa maîtresse réalisèrent quelques pierreries et achetèrent la Longaigne pour la somme de onze mille livres. Ils s'y créèrent un nid à leur convenance et ils vécurent complètement oubliés et dans une quiétude parfaite pendant deux ou trois ans. On raconte que Massauve y fit de nombreux travaux de peinture, et on montrait encore il y a quelques années une salle du rez-de-chaussée qu'il avait décorée lui même, assez grossièrement d'ailleurs, pour la transformer en chapelle.

Mais bientôt ces paisibles travaux ne suffirent plus à occuper notre gentilhomme, qui, dit Tallemant, « était enjoué et aimait assez la débauche. » Le moment vint où il se lassa de ce bonheur tranquille et chercha des distractions.

La nécessité où ils étaient de se procurer de l'argent en réalisant, au fur et à mesure de leurs besoins, quelques-uns des joyaux qui leur restaient, lui fournissait des prétextes pour s'absenter. Il allait quelquefois à Toulouse, la grande ville voisine, où l'arrivée de ce mystérieux personnage ne manquait jamais de faire une certaine sensation. La retraite profonde dans laquelle vivaient les solitaires de la Longaigne était, en effet, on le croira sans peine, le sujet des préoccupations des

habitans d'Albi : « Les mœurs y sont douces, écrit M[me] de Saliès, et les esprits disposés à la bienveillance... » Cette bienveillance n'empêchait pas les Albigeois, en se promenant sous les beaux ormes de leurs remparts, de jaser de Mespletz et de sa compagne et l'écho de ces cancans provinciaux était parvenu jusqu'à la capitale du Languedoc.

Massauve n'y passait donc pas inaperçu. On se demandait avec curiosité quel était ce cavalier de bonne mine que l'on voyait, à chacun de ses voyages, échanger des bijoux précieux contre des espèces sonnantes, dont il dépensait immédiatement une notable portion en parties de plaisir. La malignité gasconne s'exerçait à son sujet. Il était beaucoup question à cette époque de faux monnayeurs que les Parlemens recherchaient avec une grande sévérité. Les allures de Massauve étaient assez louches pour attirer sur lui l'attention de la police.

Sur ces entrefaites, un de ses valets, avec qui il s'était brouillé et qu'il avait mis à la porte, voulut se venger et le dénonça au premier président de Toulouse, comme espion de l'Empereur. Cette dénonciation donna un corps aux soupçons qui planaient sur ces étrangers mystérieux et Mespletz fut immédiatement arrêté. Un commissaire du Parlement se transporta à la Longaigne, s'y livra à de minutieuses perquisitions et, comme la prétendue sœur du prévenu se refusait à fournir des explications satisfaisantes, elle fut aussi décrétée de prise de corps, amenée à Toulouse et incarcérée comme complice. En même temps, un rapport était adressé à Mazarin qui venait de succéder à Richelieu.

L'affaire prenait décidément une mauvaise tournure, et la comtesse comprit qu'elle ne pouvait en sortir qu'en renonçant à son incognito et en avouant qui elle était. Elle se décida donc à exhiber le passeport qu'elle avait obtenu naguère de la Cour. En même temps arrivait la réponse de Mazarin. Le cardinal déclarait que l'inculpé était un brave gentilhomme, coupable seulement d'avoir enlevé une princesse allemande; et on prétend qu'il ajouta : « Plût à Dieu que tout gentilhomme français en fît autant (1) ! »

Ce coup de théâtre mit fin à la détention de nos deux amou-

(1) Malgré l'obligeance de M. Baudoin, alors archiviste de la Haute-Garonne, il m'a été impossible de retrouver la trace de cette affaire dans les registres criminels du Parlement de Toulouse.

reux. Le premier président, accompagné de plusieurs conseillers, alla lui-même à la prison les délivrer avec force excuses, et le valet dénonciateur, dont la conscience, paraît-il, n'était pas absolument nette et qui avait, dans son passé, quelques peccadilles à se reprocher, fut envoyé à Toulon, ramer pendant quelques années sur les galères du Roi, pour le punir de s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas.

La comtesse ne put résister à l'envie de rester quelque temps à Toulouse, d'y faire admirer sa beauté et d'y parader en princesse de l'Empire. Mais cette vie luxueuse acheva rapidement d'épuiser les ressources du ménage et il fallut bientôt venir reprendre à la Longaigne la vie retirée à laquelle on avait échappé pour un temps.

IV

Ce fut bientôt la misère, misère d'autant plus poignante que, malgré les préventions que devaient faire naître les irrégularités de leur situation, la noblesse albigeoise, moitié bienséance, moitié curiosité, avait repris les relations avec la Longaigne. Le petit hôtel de Rambouillet, auquel présidait Mme de Saliès, dissertait avec passion sur les aventures de la belle princesse allemande. Il fallait donc garder les apparences d'une maison bien tenue, et Marie-Anne de Hohenzollern, réduite, dit-on, à accomplir les plus humbles besognes domestiques, fut obligée parfois, si l'on en croit la légende, à laver elle-même sa vaisselle.

« Quand la misère entre par la porte, — dit la sagesse des nations, — l'amour s'en va par la fenêtre. » Le vieux proverbe se justifia une fois de plus. Les deux amans en vinrent aux reproches mutuels, et, de là aux querelles préliminaires de la rupture complète, il n'y a qu'un pas, qui fut vite franchi.

La comtesse se mit à regretter amèrement sa folle équipée. Lasse de la vie qu'elle menait, lasse de cet homme dont l'amour lui avait fait cette vie, elle aspirait au moment d'échapper à un joug que la passion ne rendait plus supportable. Trop prudente, d'ailleurs, pour se fier à la générosité de son mari, trop fière pour accepter les offres d'asile que lui faisaient sa belle-sœur la princesse de Bade, ou la duchesse d'Arschott sa cousine, elle

refusa de retourner en Allemagne et se résolut à prendre un refuge plus digne de sa naissance et de son repentir.

Parmi les personnes qui lui avaient témoigné de la bienveillance se trouvait l'hôte du palais de la Verbie, le pieux et magnifique Gaspard de Daillon du Lude, évêque d'Albi, qui avait plusieurs fois rendu des services discrets à la belle pécheresse. C'est à ce parfait gentilhomme, fils et frère de ducs et pairs, qu'elle résolut de se confier et de demander une retraite honorable.

Mais la chose n'allait pas sans difficultés.

Massauve, en effet, autant par amour-propre que par habitude, ne voulait pas être abandonné et luttait avec violence contre ces idées de retraite. Des scènes déchirantes avaient lieu entre les deux amans. La comtesse avait le cœur brisé : on ne rompt pas sans douleur une liaison déjà ancienne, resserrée par le souvenir des communs dangers, des communes misères.

Elle eut le courage, cependant, de ne pas céder, mais il fallut que l'évêque profitât d'une des absences de Mespletz, pour procéder à un véritable enlèvement de sa maîtresse, qu'il remit aux Dames nobles de la Visitation Sainte-Marie, de l'Ordre de Saint-François de Sales, établies depuis 1638, à Albi, rue du Puits-de-Grèze.

C'est là qu'elle attendit la mort de son époux arrivée à Bruxelles quelques années plus tard, en 1664. Le comte d'Isembourg était alors octogénaire. Depuis longtemps d'ailleurs, le mari outragé avait pris son parti de sa mésaventure, et avait renoncé à faire poursuivre son infidèle, quand elle eut disparu de la Cour. Il eût été pour cela en assez mauvaise posture, ayant toujours continué à combattre au premier rang des ennemis du Roi. C'est lui qui était gouverneur d'Arras, au moment où les Français s'emparèrent définitivement de cette ville, en 1640, et il y fut blessé.

Pendant de longues années, l'évêque d'Albi continua à affermir sa Madeleine repentante dans ses pieuses résolutions. Il la visitait presque chaque jour et, lorsqu'elle fut devenue veuve, c'est lui qui lui imposa le voile et qui fournit la dot de 4 000 livres exigée par la règle des Visitandines.

Élue abbesse peu de temps après par ses sœurs, la comtesse d'Isembourg mourut saintement dans son monastère vers la fin de l'année 1670.

Quant à Massauve, — ou plutôt Mespletz, car il continua à porter ce nom d'emprunt, — il n'était pas homme à garder longtemps rancune à sa maîtresse, qui d'ailleurs, en le quittant, lui avait fait abandon de la Longaigne et des épaves de leur splendeur passée. Il se consola donc, surtout lorsqu'on eut obtenu pour lui le brevet d'une compagnie de chevau-légers dans le régiment de Vardes, — où son aventure lui valut le sobriquet de « M. le Prince, » — et, la guerre finie, il revint à la Longaigne où il passa, seul et abandonné, la fin de sa vie agitée.

Les Hohenzollern se consolèrent vite de cette mésaventure familiale en enlevant, non pas des femmes, mais des provinces à leurs voisins. C'est une habitude qu'ils eurent longtemps. Espérons que les événemens actuels leur retireront les moyens d'y persévérer.

Comte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR.

L'ÉTERNELLE ALLEMAGNE

D'APRÈS LE LIVRE DE M. LE PRINCE DE BÜLOW

III [1]

DE BISMARCK A GUILLAUME II

« Sous la direction de Bismarck, mainte chose était accessible et possible qu'il faut aujourd'hui rayer sans bruit du domaine des possibilités. Bismarck était lui-même un antécédent politique : il est déraisonnable aujourd'hui de demander des procédés et des entreprises pour lesquels cet antécédent fait défaut ; il faut que nous prenions d'autres chemins et que nous trouvions l'énergie et la volonté d'arriver au but sans avoir Bismarck pour guide. » Ainsi parle M. de Bülow, et c'est une maxime, qui souvent reparaît dans son livre, que, sans Bismarck, on ne saurait gouverner comme Bismarck l'empire qu'il avait taillé à sa mesure : « Bismarck pouvait enfreindre toutes les règles et attendre un prompt résultat d'une résolution des plus audacieuses ; nous, qui ne pouvons pas nous permettre cela aujourd'hui, nous sommes forcés de recourir à un travail incessant et raisonné. » Et c'est un dur travail, pensait M. de Bülow, une tâche presque impossible que maintenir sans Bismarck l'œuvre bismarckienne, l'hégémonie de Berlin à la mode de 1871.

A vrai dire, cette œuvre bismarckienne n'a pas survécu à son ouvrier : tant qu'il fut au pouvoir, il la prolongea et, durant

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février 1915.

vingt années de constantes audaces contre toutes les règles du bon sens et contre toutes les lois de l'équilibre politique, il soutint cette gageure d'un empire national-libéral où ni le pouvoir de l'Empereur, ni les volontés de la Nation, ni les droits les plus élémentaires de la Liberté ne pouvaient coexister avec les résolutions du Chancelier tout-puissant. De 1871 à 1890, l'Empire fut Bismarck. Lui tombé, l'État qu'il avait fondé subsista de nom; mais de 1890 à 1914, cet État vécut sous un régime plus différent du régime bismarckien que ne le furent l'un de l'autre, en France, l'empire de Napoléon III et celui de Napoléon Ier ; seulement, en Allemagne, la différence était, pour ainsi dire, invertie.

En France, l'empire de Napoléon III avait été un essai malheureux de moderniser l'autocratie napoléonienne et de rendre plus libérale, — en apparence tout au moins, — cette lourde machine à compression. En Allemagne, ce fut tout le contraire. L'empire bismarckien avait été une aussi lourde machine de pouvoir personnel, où, le Chancelier faisant fonctions de tout, étant à la fois Empereur, Ministre et Nation, toute Liberté se réduisait à son plaisir; mais une apparence de régime moderne et constitutionnel recouvrait cette réalité; un voile de principes et d'institutions à la mode de 1789 trompait les désirs de ces peuples d'Allemagne, chez qui l'extrême obéissance succède toujours à l'extrême anarchie.

En 1890, Guillaume II veut expulser le Chancelier et installer Sa propre Majesté sur cette dunette du géant, d'où partent toutes les commandes et directions du nouvel Empire. Il réussit à prendre le poste. La discipline un peu servile de ses peuples lui permet d'en déloger Bismarck. Puis, durant un quart de siècle, de 1890 à 1914, la même servilité lui permet de se maintenir là-haut, mais non sans peines et sans risques : à deux ou trois reprises, il semble que l'audacieux ne pourra pas se cramponner à cette barre de commandement ; il est durement secoué, presque arraché. Plus les années s'écoulent, moins sa position s'affermit. De 1908 à 1914 surtout, les grands gestes et la grosse voix, l'agitation et l'irascibilité de ce pilote trahissent son malaise : il y a disproportion évidente entre la place et l'occupant. A la sérénité olympienne, aux manœuvres silencieuses et calmes du Vieux, on voit succéder les bascules et les pirouettes, les sautes de cap et de projets, les dangereuses

prouesses d'équilibre. Après un quart de siècle, l'Empereur de 1914, qui a cinquante-cinq années d'âge, n'est encore dans l'estime de ses peuples que le jeune homme dont on attend merveille, à qui l'on fait toujours crédit, mais de qui l'on exige enfin quelques preuves de cette universelle capacité et de cette habileté souveraine, dont, quarante années durant, Bismarck avait renouvelé chaque jour les succès...

En fin de compte, la guerre de 1914 fut l'aboutissement de cet empire féodal de Guillaume II, comme la guerre de 1870 avait été l'aboutissement de l'empire libéral de Napoléon III. Car c'est aux pures traditions de la féodalité germanique que Guillaume II s'était efforcé de revenir, par réaction contre les apparences modernistes, révolutionnaires, de l'empire bismarckien. Comme il s'efforçait de chasser de ses menus les mots et les recettes de notre *Cuisinier français*, Guillaume II aurait volontiers expulsé de sa politique jusqu'aux termes et jusqu'aux formules que Bismarck avait empruntés à la France des Droits de l'Homme. Bismarck, à la mode de presque tous les bâtisseurs germaniques, avait eu un modèle français devant les yeux : c'est à Napoléon Ier qu'il se fût toujours reporté, s'il n'avait pas eu à compter avec les résistances de sa matière allemande. Guillaume II, tourné vers l'inoubliable Grand-Père, a regardé vers un modèle plus allemand encore et plus lointain dans le passé : le Saint-Empire romain-germanique (1).

*
* *

Entre Bismarck et l'Allemagne, une sorte de pacte était intervenu pour la fondation du nouvel Empire d'abord, pour sa maintenance et sa gérance ensuite. Ce pacte n'avait pas été volontaire de la part de l'Allemagne : Bismarck le lui avait imposé « par le fer et le feu. » Mais c'est toujours par le fer et le feu que les bienfaiteurs de l'Allemagne lui ont prouvé leur dévouement : « notre » Luther, avant « notre » Bismarck, avait prêché contre les dissidens l'évangile des exécutions sommaires, et le premier unificateur des peuplades germaniques, Charlemagne, avait donné l'exemple dans son règlement des affaires saxonnes, en livrant d'abord le pays aux atrocités du glaive et du feu, puis en abandonnant le peuple aux foudres de ses

(1) Discours de Guillaume II au landtag de Brandebourg, 26 février 1897.

évêques armés; la Saxe, ce cœur immaculé de l'antique Germanie, s'était ralliée au culte du Christ et de César, dès qu'elle avait constaté que, de ses anciens dieux, « ni Thonar, ni Woden ne lui était plus d'aucun secours. »

Ainsi avait procédé Bismarck, les différences des temps amenant tout de même quelques différences dans les procédés. Ainsi, pareillement, s'était résignée l'Allemagne. Du jour où elle avait constaté que les anciens défenseurs des libertés germaniques, Vienne et Paris, ne lui étaient plus d'aucun secours, elle s'était ralliée au culte du Hohenzollern et au service de Berlin. Bismarck, d'ailleurs, appliquant pour une fois jusqu'au bout sa maxime que « l'affaire doit être avantageuse aux deux parties, » s'était efforcé de la rendre la moins désavantageuse, la plus acceptable qu'il se pouvait pour l'autre partie dont il avait contenté le désir principal.

L'Allemagne depuis 1813 désirait avant tout l'unité : elle venait d'épuiser en de longs siècles d'anarchie toutes les joies du particularisme. Car, après les quatre siècles de l'Ancien Empire (800-1200), secouant le joug de cet État à la romaine que, de Charlemagne à Barberousse, quatre dynasties s'étaient relayées à lui imposer, elle l'avait remplacé par une anarchie à l'allemande que, durant les six siècles et demi entre Barberousse et Napoléon, elle avait inlassablement disloquée, mais dont l'expérience et Napoléon l'avaient enfin dégoûtée pour longtemps. Charlemagne, Barberousse, Napoléon, Bismarck : aux quatre tournans décisifs de 800, de 1150, de 1800 et de 1850, ces quatre dieux termes de l'histoire allemande sont plantés pour marquer les quatre étapes de l'unité à la romaine, de l'anarchie à l'allemande, de l'unité à la française et de l'empire restauré.

Entre l'unité à la romaine de l'Empire carolingien et l'unité à la française de l'Empire bismarckien, six siècles de « libertés germaniques » (1250-1850) avaient renseigné l'Allemagne sur les malheurs des peuples divisés. A peine Barberousse avait-il disparu, que le petit-fils de cet illustre Grand-Père, Frédéric II de Hohenstaufen, avait dû promulguer (1231) le *Statutum in favorem principum ecclesiasticorum et mundanorum*, qui commençait de partager la souveraineté territoriale entre les grands propriétaires. Puis des fantômes d'empereurs, qui s'en allaient de place en place « plumant l'aigle impériale » pour en vendre

la dépouille, avaient concédé aux seigneurs, aux prélats, aux villes, aux ligues, aux particuliers, tout ce qui pouvait rester de pouvoirs unitaires, et la Bulle d'Or (1359) avait fait de l'Empire un syndicat de sept électeurs. Puis durant des générations, le Habsbourg, pour acheter le titre impérial ou agrandir ses domaines, avait trahi ses devoirs d'empereur, et cent vingt ans de guerres religieuses, de la Réforme à la paix de Westphalie (1526-1648), avaient achevé l'ouvrage : les XVII[e] et XVIII[e] siècles avaient connu en Allemagne un ou deux milliers de souverains, tous sujets et membres de l'Empire, mais tous indépendans ou rebelles, et plus souvent ligués contre l'Empire avec les ennemis du dehors que groupés autour de l'Empereur pour tenir tête à l'étranger.

Sur cette anarchie princière, le margrave d'Autriche, empereur de nom, renonçait à faire valoir son titre, malgré l'appui de ses royaumes et duchés forains, de sa Slavie et de sa Hongrie danubiennes, tandis qu'appuyé sur son royaume et ses duchés forains, sur ses Prusses et Poméranie de la Baltique et du Niémen, le margrave de Brandebourg rêvait, puis s'efforçait, puis commençait d'établir son hégémonie.

Douceur des libertés germaniques! Durant six siècles, l'Allemagne en avait épuisé la coupe. D'abord, durant cent cinquante ans (1250-1400), elle avait été la proie des brigands de tout vol : alors, il n'était piton, gorge, nœud de routes, coude de fleuve, où quelque *burg* de pillard ne poussât ses tours « vers le libre ciel de Dieu. » Puis, à l'abri des ligues et des paix locales, à peine les villes avaient-elles joui d'un siècle et quart de travail, de commerce, de grande richesse (1400-1525), à peine l'Allemagne de la Hanse, des universités, des humanistes, des artistes et des imprimeurs avait-elle réparé les ruines du brigandage seigneurial, que voici les reîtres et les lansquenets des guerres princières, les massacres de paysans et les sacs de châteaux. Puis les bandes et les ligues religieuses et les armées autrichiennes, danoises, suédoises, polonaises, hongroises, croates, espagnoles, françaises, anglaises, prussiennes et russes, durant deux siècles et demi, de la Réforme à la Révolution (1521-1789), s'étaient donné rendez-vous et carrière sur la terre allemande : alors, de l'Oder à la Meuse et de la mer aux Alpes, il n'était ville ni bourg qui ne fût chaque été saccagé à plusieurs reprises; la guerre de Trente Ans flambait et dépeuplait tout l'Empire; les

guerres du XVII[e] siècle faisaient de la haute Allemagne un semis de cendres et de ruines; les guerres du XVIII[e] siècle ravageaient de même toute la basse Allemagne.

« Il y avait en Westphalie, dans le château de M. le baron Thunder-ten-tronck, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces et qu'on nommait Candide... M. le baron était un des puissans seigneurs de la Westphalie, car son château avait une porte et des fenêtres... » Voltaire peignait d'après nature; il avait vu les Allemagnes après ces deux siècles de guerres, et monsieur le baron assommé, et madame la baronne coupée en morceaux, et mademoiselle Cunégonde éventrée par les soldats après avoir été violée autant que l'on peut l'être, et son frère traité précisément de semblable façon, et le château n'ayant plus gardé pierre sur pierre, ni une grange, ni un mouton, ni un arbre, ni un canard... Et c'est par là dessus qu'avait encore passé, durant un quart de siècle (1792-1815), le tourbillon des guerres révolutionnaires et napoléoniennes.

Quand Bismarck naquit, l'Allemagne de 1815 était rassasiée de libertés germaniques. Ah! les temps de bonne mémoire où les grands Empereurs faisaient régner partout la concorde et la paix, partout l'abondance et la joie! *Temporibus bonae recordationis Magni Caroli, pax atque concordia ubique erat, ubique abundantia et laetitia :* dès la seconde moitié du XVIII[e] siècle, toute l'Allemagne avait commencé de répéter cette parole du vieux Nithard, et ses poètes, ses moralistes, ses théoriciens de l'histoire et du droit tournaient ses regrets vers le paradis des temps romantiques pour la consoler de l'enfer du siècle présent... Mais Napoléon était survenu, et nulle part ne pouvaient refleurir les institutions du Moyen Age, où une fois avait passé le cheval de cet Attila bienfaisant.

Ce fut donc la France de Napoléon, — comme autrefois la France de Louis XIV et, autrefois encore, la France de saint Louis et, plus haut encore, la France de Charlemagne et, plus haut encore, la Rome des Augustes, — ce fut la France de 1789 qui devint le modèle vers lequel l'Allemagne du XIX[e] siècle tendit son éternel désir d'imitation : notre catéchisme révolutionnaire fut adopté par les gens d'outre-Rhin; c'est de vertus à la française que les « poètes de la délivrance » s'efforcèrent de munir leur peuple; ils lui enseignèrent, par la bouche

d'Arndt que « la Patrie et la Liberté sont le Saint des Saints sur la terre, qu'il n'y a pas de plus saint amour que celui de la Patrie, pas de joie plus douce que celle de la Liberté, que l'esclave est une bête rusée et avide, non pas un homme, et que le sans-patrie est le plus infortuné des êtres. »

La Patrie délivrée; la Nation une et indépendante : non seulement Napoléon avait mis au cœur des Allemands cet évangile de la France nouvelle; mais il avait travaillé lui-même de son mieux à en réaliser les promesses. Après lui, le plus gros était fait. Il avait déblayé le terrain, ouvert de larges avenues dans la forêt germanique, agrandi et réuni les clairières : aux deux mille souverains qui étouffaient l'Allemagne de 1789, il avait substitué une quarantaine d'États, dont il avait groupé la majeure partie en sa Confédération du Rhin. Il avait courbé ces États à la notion du bien public, du service populaire, et non plus du bénéfice princier. Il avait à jamais déconsidéré, frappé de déchéance morale ces grands et petits seigneurs que l'on avait vus faire antichambre parmi ses valets et rivaliser de bassesse avec ses sénateurs. Ses lois et ses administrations avaient relevé partout une paysannerie propriétaire et réveillé une bourgeoisie commerçante, dont les affaires créaient une circulation de vie et de solidarité d'un bout à l'autre des terres allemandes. Ses partages et ses traités avaient façonné quelques monarchies capables d'entreprendre la libération nationale. A l'ombre de son sceptre, en marge de sa France rhénane, dans son Allemagne française, s'était formé cet « esprit allemand, » ce « génie allemand, » opposé peut-être au « génie prussien » et difficilement pliable encore aujourd'hui à l'hégémonie prussienne, mais où M. de Bülow voit tout de même l'une des deux sources de la grandeur nationale.

Napoléon tombé, les diplomates du Congrès de Vienne essayèrent de restaurer l'anarchie germanique d'après les précédens, sinon sur le modèle exact des derniers siècles : ils ramassèrent ce que Napoléon n'avait pas définitivement brisé, et ils en firent une Confédération dont le Habsbourg reprit la présidence nominale, sans même le titre d'empereur, où la Diète reprit son rôle d'arbitre, sans même une ombre de pouvoir, tandis que la Prusse reprenait sa lente et sourde marche vers l'hégémonie.

C'était vraiment l'anarchie parfaite, poussée aux dernières

conséquences des meilleures traditions germaniques : plus d'Empire, plus d'Empereur; sur un troupeau de peuples, une troupe de princes n'obéissant qu'à leurs intérêts ou à leurs caprices, et n'ayant souci que d'éloigner d'eux toute mainmise de Vienne ou de Berlin, et ne cherchant qu'à se faire acheter tantôt leurs services temporaires et tantôt leur neutralité par l'un, puis par l'autre de ces deux rivaux, et menaçant à chaque minute d'aller chercher d'autres acheteurs à l'étranger pour faire monter le taux de l'enchère.

Entre eux, pas d'autre lien que leurs souvenirs apeurés de la tourmente napoléonienne, et leurs craintes d'un retour du monstre révolutionnaire, et leurs désirs d'extirper les survivances ou les repousses de la contagion française. Mais ils s'efforçaient vainement de guérir leurs sujets irrémédiablement infectés : du Sud et de l'Ouest, de l'Allemagne napoléonienne, « l'esprit allemand » gagnait de jour en jour toutes les Allemagnes, même les plus reculées vers le Nord et le Levant, même les plus enfoncées dans le piétisme et sous la discipline du Hohenzollern ou dans le joséphisme et sous la torpeur du Habsbourg. La Germanie tout entière, sauf les princes et leur valetaille, rêvait de Patrie et de Liberté.

Liberté à la française, et non plus libertés germaniques. Par la grâce de Napoléon et la vertu de nos idées, il y avait désormais un Peuple allemand qui voulait sa liberté, à lui, son indépendance nationale et son contrôle des affaires publiques, et qui ne s'inquiétait plus seulement des Princes et de leurs libertés, à eux. Leur Diète lui semblait ridiculement désuète et inutile : il réclamait son Parlement. Leurs rivalités lui semblaient plus ridiculement criminelles encore : il réclamait son unité. La Confédération ne lui suffisait plus et le gênait : il voulait faire la Nation.

De 1815 à 1848, les Princes et le Peuple furent en lutte. Dans l'Allemagne napoléonienne de l'Ouest et du Sud, en Bavière, en Bade, en Wurtemberg, le Peuple l'emportait et obligeait les Princes à lui donner des parlemens. Dans la Germanie margraviale de l'Est, Berlin et Vienne demeuraient les forteresses de l'ancien régime : malgré leur antagonisme secret, le Habsbourg et le Hohenzollern restaient publiquement d'accord pour combattre la Révolution. Mais le mal français faisait des progrès par rafales et par bonds, chaque fois que, de Paris, une

journée populaire en secouait les germes sur toute l'Europe, jusqu'aux frontières de la Russie : en 1830, les Princes sentirent leurs trônes vaciller; en 1848, Berlin même et Vienne faisant des barricades, le Habsbourg et le Hohenzollern s'abandonnèrent avec ce fatalisme et ce manque de ressort dont l'histoire d'Allemagne nous offre tant d'exemples. La Diète céda la place au Parlement de Francfort; les plénipotentiaires des Majestés et des Altesses, aux députés du Peuple : la parole fut donnée à la Nation.

A l'allemande, cette Nation, qui rêvait d'une œuvre française, parla, disserta, philosopha, critiqua durant deux grandes années pleines (mars 1848-décembre 1850). Mais elle ne put découvrir ni une Constitution, ni un Empereur, ni même une Allemagne, — car il y en avait au moins deux, la Grande et la Petite, l'Allemagne des Princes, avec leurs sujets bigarrés de toutes races et de toutes langues, et l'Allemagne de la Nation, l'Allemagne germanisante, de langue et de descendance germaniques, — et jamais le Parlement national ne put se décider sur le choix. De même pour l'Empereur : entre les deux candidats qui pouvaient attirer les suffrages, entre le Habsbourg et le Hohenzollern, le Parlement finit par élire celui qui n'en voulait point et qui préféra demeurer simplement roi de Prusse... Au bout de trente-deux mois, ce fut au tour de la Nation de s'abandonner : elle voyait Paris faire de même et revenir au principe d'autorité. Elle rendit la parole et la décision aux Princes qui ne surent trop comment en user; alors, s'étant querellés, menacés et même un peu battus, le Habsbourg et le Hohenzollern n'imaginèrent rien de mieux que le retour à cette Confédération de 1815 qui leur laissait à chacun ses libertés présentes et ses chances d'avenir (1850).

L'histoire allemande est pleine aussi de ces renoncemens et de ces impuissances à découvrir l'homme et le système qui conviendraient le mieux aux besoins du moment. Ce peuple de savans ne travaille que sur fiches et ne crée que sur modèles établis : de tout problème résolu par d'autres, il connaît la solution la plus exacte et la toute dernière; mais un problème nouveau le déroute, tant que la solution ne figure pas encore, comme il dit, dans sa littérature; il faut que d'autres lui montrent le chemin; il l'enfile alors scientifiquement, au pas de parade, et ceux-là sont rares, mais grands en Allemagne qui

ont tiré d'eux-mêmes une œuvre originale, et plus rares encore, et plus grands ceux qui trouvèrent une solution à ces problèmes de la vie politique et sociale où les méthodes et les données de la science ne sont toujours que d'un médiocre rendement. C'est pourquoi Luther et Bismarck dominent de si haut la foule des médiocrités germaniques.

Encore ne faut-il pas mesurer ces grands hommes d'Allemagne à l'aune de nos exigences latines. Notre humanisme intégral, notre ambition d'œuvres universelles et éternelles ne nous fait trouver grands à Paris que les hommes qui doivent l'être aussi pour l'univers et pour l'éternité : le Gréco-Latin veut être un homme de partout et de toujours, ἄνθρωπος εἰς ἀεί, et le vers de Lucain est resté sa devise, « se croire mis au monde, non pour soi, mais pour le monde entier, »

Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.

De nos moralistes et de nos législateurs, surtout, de nos bâtisseurs de société, d'État ou d'Église, nous exigeons le sens et le respect de l'humanité éternelle, et nous réclamons, de leurs œuvres, la possibilité de valoir autant pour les nègres que pour les blancs, autant pour l'homme des cavernes que pour celui des aéroplanes. L'Allemagne est plus facile à contenter : pour être un grand homme, un génie d'outre-Rhin, il suffit de répondre aux besoins immédiats de la race et de l'époque, à l'attente présente de la Germanie, à ses ambitions locales et passagères.

Quand après les quatre siècles (1100-1500) de l'interminable querelle entre le Pape et l'Empereur, entre l'Église et l'État, — au vrai, entre le christianisme romain et le tempérament germanique, — Luther parut, son règlement religieux le fit et le fait encore proclamer grand homme, génie, apôtre, par un bon tiers de l'Allemagne; mais donna-t-il une solution qui pût convenir à tous les chrétiens de son temps, de tous les temps, ou même, seulement, à d'autres chrétiens qu'à ceux de l'Allemagne et d'une certaine Allemagne? ... Le luthéranisme est chose spécifiquement germanique dont jamais les autres hommes blancs n'ont pu s'accommoder; même en terres allemandes, Luther n'a mis et gardé son emprise que sur les seules peuplades germaniques, chez qui jamais l'influence étrangère

n'avait encore pénétré ; l'Ouest et le Midi de l'Allemagne, conquis jadis par Rome, éduqués plus récemment par l'Italie et par la France, repoussèrent le luthéranisme, et les autres chrétiens ne comprirent jamais la Réforme que sous le mode tout différent, tout rationnellement français du calvinisme.

C'est que, de cette Réforme que les Slaves de Bohême et les Latins de France réclamaient depuis longtemps déjà et pour l'ensemble de la chrétienté, Luther ne tira une religion que pour l'Allemagne princière de son temps. Un désir de libération universelle animait les réformateurs slaves et français. Luther ne respira que l'air des « libertés germaniques. » De sa Réforme à lui, le résultat fut, non pas de soumettre au libre examen de tous les êtres raisonnans les matières de religion, de morale et de politique, mais de livrer la souveraineté religieuse, l'autorité spirituelle aux démolisseurs de l'autorité impériale, aux accapareurs de la souveraineté territoriale : avant Luther, *cujus ager, ejus auctoritas (terroir égale autorité)*, était la formule politique de l'Allemagne princière; après lui, cette formule complétée devint *cujus regio, ejus religio;* le Souverain local fut la Loi et la Foi, et l'Allemagne luthérienne ne fut qu'un *Corpus Evangelicorum*, un syndicat de Princes qui se réclamaient de la Bible pour avoir le droit de se passer du Pape comme de l'Empereur.

A cette utilisation toute germanique que Luther fit de la Réforme, rien ne ressemble autant que l'utilisation toute germanique que Bismarck fit de la Révolution, quand, après six siècles de querelles entre les Princes et l'Empereur et cinquante ans de luttes entre les Princes et la Nation, — au vrai, entre l'unité à la romaine ou à la française et le particularisme germanique, — Bismarck présenta à l'Allemagne de 1866-1871 le règlement unitaire qui le fit et le fait encore proclamer grand homme, génie, bienfaiteur de la Nation. Entre Luther et Bismarck, entre ces deux géans de l'histoire allemande, ce n'est pas dans leurs *Propos de Table* seulement que l'on peut trouver la ressemblance, la même réjouissante et choquante explosion du tempérament germanique : dans toute leur œuvre, ce sont les mêmes procédés de construction, la même influence de l'étranger, la même juxtaposition d'élémens contradictoires, la même insouciance de la logique et des principes, la même révérence de l'autorité traditionnelle et de la force présente, les mêmes

ambitions de succès immédiat et éclatant, mais limité et temporaire. L'un et l'autre, ils ont voulu servir l'Allemagne de leur temps et s'en servir, non pour le triomphe de telles ou telles idées humaines, mais d'abord pour le plus grand bénéfice de leur souverain et pour leur grande réussite, à eux, bien convaincus au reste d'être les délégués de la Providence, les instrumens élus du vieux Dieu germanique.

*
* *

Après la tourmente de 1848-1850, en mai 1851, la Diète princière de Francfort, qui devait présider aux destins de la Confédération ressuscitée, reprenait ses séances : Bismarck y entrait comme représentant de la Prusse. Il y siégea de 1851 à 1859. C'est en ces huit années qu'il fit ses plans et combina ses moyens. Quand il en sortit, l'œuvre était décidée.

Il y était entré comme ennemi déclaré de la Révolution et des « billevesées » démocratiques, patriotiques, unitaires : il n'avait de foi et d'attachement qu'au particularisme et au régime monarchique, aux traditions prussiennes; il ne songeait qu'à défendre son Roi, sa Prusse, sa caste de hobereaux, tant contre les menées libérales au sein du royaume que contre les ambitions autrichiennes au sein de la Confédération et contre les menaces françaises au dehors. Son séjour à Francfort lui apprit à mieux connaître ces trois ennemis de la Prusse : l'Allemagne du Midi et de l'Ouest, où continuait de fermenter l'esprit de 1830 et de 1848; l'Autriche, dont le délégué présidait la Diète et voulait l'opprimer; la France, qui, sur l'autre bord du Rhin, s'était jetée de nouveau dans les bras d'un Napoléon.

En 1859, Bismarck, quittant la Diète, dressait en un *Mémoire* célèbre l'inventaire des dangers qui menaçaient le roi de Prusse et ses ambitions; le présent lui semblait à peine moins dangereux que l'avenir : « Tant que l'organisation actuelle de la Diète subsistera et que les résolutions de l'Assemblée dépendront uniquement des princes allemands et de leurs ministres, il sera, d'après toutes les prévisions humaines, impossible à la Prusse d'enlever à l'Autriche son influence dominante. Or, la Prusse ne peut pas renoncer à vouloir occuper le même rang que l'Autriche; elle ne peut pas se résigner à jouer d'une manière sincère et définitive le rôle de seconde Puissance de l'Allemagne... Je vois dans notre situation fédérale un mal qui

ronge la Prusse et qu'il faudra guérir tôt ou tard par le fer et le feu, *ferro et igne.* » Pour défendre sa Prusse contre la Diète, contre l'hégémonie autrichienne, contre les Princes et leurs ministres, Bismarck (et c'était le résultat le plus clair de son expérience de Francfort) ne voyait qu'un allié, le Peuple allemand ; cette alliance permettrait à Berlin « d'enlever à l'Autriche son influence dominante, » parce que le Peuple, lui aussi, voyait dans l'anarchie fédérale un mal rongeur et ne demandait qu'à l'échanger contre une organisation nationale.

Exciter les espoirs et les rancœurs du Peuple allemand; en servir les intérêts, surtout les intérêts commerciaux, grâce à cette Union douanière, à ce *Zollverein*, que la Prusse, dès 1819, avait eu la sagesse de conclure avec nombre de ses petits voisins; en adopter, de bouche tout au moins, les revendications nationales ; en flatter les manies doctrinales et scientifiques ; en exaspérer la défiance contre l'Autriche cléricale et contre la France napoléonienne; en satisfaire les vanités et les ambitions à l'extérieur par une politique sans merci contre le faible Danemark; en séduire l'estime et la sympathie à l'intérieur par une politique d'autorité, et même de compression administrative, mais de légalité, de liberté intellectuelle, d'ordre financier et de progrès économiques; en mater d'avance les hésitations ou les révoltes par l'étalage d'une force militaire sans égale dans le monde d'alors; puis, tous préparatifs terminés, recourir au fer et au feu et, par une série d'opérations sanglantes, séparer à jamais l'Allemagne, Princes et Peuple, de l'Autriche et de la France, et donner à l'homme germanique, après trois siècles d'angoisses et de ruines, l'ivresse de la pleine victoire : tel fut le plan que Bismarck réalisa de 1859 à 1871, moins pour assurer au Peuple allemand cette unité dans l'indépendance nationale et dans la liberté démocratique que, depuis 1813, « l'esprit allemand » appelait de tous ses vœux, que pour assurer à la Prusse et à son roi la revanche sur les séculaires avanies de Vienne et de Paris et l'hégémonie sur les traditionnelles libertés germaniques.

C'est ainsi qu'après cinq siècles (1250-1870) d'anarchie, l'Empire allemand fut restauré. L'Ancien Empire, le Saint Empire des Charlemagne et des Barberousse a porté et mérité les titres de « romain » et de « germanique; » c'est « Empire français de nation allemande » que seraient les véritables titres

du Nouveau : aussi, Rome ayant été le lieu du couronnement pour l'Ancien, ce fut Versailles qui servit de pavois à l'œuvre bismarckienne. Mais autant l'empire de Charlemagne avait différé tout aussitôt de l'empire des Augustes, autant l'empire de Bismarck apparut tout aussitôt dissemblable de l'empire des Napoléons.

L'enthousiasme et l'amour sont les sources les plus fécondes en grandes œuvres latines : la crainte et l'envie sont les fermens les plus ordinaires de toute entreprise germanique. Dans la vie de Luther, l'amour de Dieu tint moins de place que la terreur du diable. Dans la politique bismarckienne, l'amour de l'Allemagne pesa bien moins que la haine de la Révolution. Bismarck eut toujours, après comme avant le succès, moins de confiance dans la Nation, moins de foi dans la Liberté que de défiance et de garde perpétuelle contre l'Ennemi du dedans et du dehors. *La Garde sur le Rhin* fut à bon droit le chant de son empire qu'il ne croyait jamais assez bien gardé soit contre un revirement de l'Allemagne elle-même, une sécession des Princes ou du Peuple, soit contre les reprises de l'étranger, une revanche de Vienne et de Paris : libertés germaniques, hégémonie autrichienne, influence française, doubles et triples monstres que le géant avait enchaînés, mais qu'il savait bien n'avoir pas supprimés pour jamais ! La crainte d'une revanche étrangère domina sa diplomatie. La crainte d'un revirement allemand domina sa politique intérieure.

Grâce à l'indulgente amitié de Pétersbourg, à la partiale neutralité de Londres, à l'acquiescement et à la résignation de Vienne, puis à l'adhésion bruyante de Rome, sans parler du prestige de la victoire et des avantages de la force, Bismarck eut bientôt toute assurance contre le danger extérieur ; il put même un instant concevoir l'espérance que les aventures et les satisfactions coloniales amèneraient la France à une pareille résignation. Aussi la politique étrangère, loin de créer des embarras à son empire national-libéral, comme à l'empire libéral de Napoléon III, lui devint-elle un moyen commode de gouvernement. La crainte des complications et des risques lui faisait sagement éviter tous les Mexiques où d'autres eussent aventuré les os du grenadier poméranien. En un temps où l'Europe entière était prise d'une frénésie d'expéditions asiatiques, africaines, océaniques, mondiales, Bismarck pouvait

répéter cette sage parole qu'il ne tint pas à lui de respecter jusqu'au bout : « *Ich war kein Kolonial*, Colonial, ah non ! je ne l'étais pas ! » C'est à la seule défense, au seul affermissement de *son* Empire en Europe qu'il voulait consacrer les pensées et les forces de l'Allemagne; c'est à l'occupation de territoires européens, à la colonisation des Marches germaniques, à la germanisation du Slesvig, de l'Alsace et de la Pologne, qu'il voulait dépenser le surplus toujours croissant de la natalité allemande.

M. de Bülow célèbre l'activité et l'énergie que Bismarck déploya dans cette « lutte pour le sol, » dans cette « offensive nationale de l'État prussien pour sauver, conserver et, si possible, fortifier le régime allemand » sur les frontières de l'Est. Bismarck posait la question comme M. de Bülow : « Devons-nous nous prêter, devons-nous contribuer par notre inaction à ce que les provinces de l'Est, c'est-à-dire la Posnanie, la Prusse occidentale et certaines parties de la Silésie et de la Prusse orientale soient reperdues par les Allemands, — oui ou non? » Et Bismarck répondait, comme M. de Bülow : « Quiconque a des sentimens nationaux allemands pensera que cela ne doit jamais arriver, que c'est le devoir et le droit des Allemands de conserver nos possessions nationales dans l'Est prussien et, si possible, *de les augmenter*. »

Au nom du patriotisme allemand, Bismarck faisait travailler l'Allemagne tout entière à l'extension et au renforcement de la Prusse dans l'Est; pour le salut de la Nation, disait-il, il tournait tout l'effort de l'Empire vers la conquête prussienne de nouveaux duchés ou même de nouveaux royaumes forains, d'où le Hohenzollern tirerait de nouvelles ressources en hommes et en argent, afin de mieux tenir l'Empire. C'était rentrer dans la tradition des plus anciens empereurs et combiner l'éternelle tension des Allemands vers les territoires du voisin avec l'éternel besoin du margrave-empereur de grandir en forces personnelles, à mesure que l'Empire croissait en population et en appétits. Pareille politique raciale surexcitait, il est vrai, l'antagonisme des nationalités slaves, danoises, françaises, que Bismarck avait enfermées, bon gré mal gré, dans les limites et sous la tyrannie de son État. « Mais ce sont là, dit M. de Bülow, de dures nécessités auxquelles il faut se conformer le cœur gros; la politique est un rude métier dans lequel les âmes sensibles arrivent rarement à produire un chef-d'œuvre. »

Bismarck n'arriva pas au chef-d'œuvre attendu, moins, je crois, par sensibilité d'âme que, peut-être, par une défaillance de volonté dont sa carrière offre bien peu d'autres exemples. Car, après quatorze ans de refus entêtés (1870-1884), il se laissa traîner à l'aventure coloniale, comme un simple ministre français ou espagnol; derrière les traitans en pays nègres, il partit pour le Togo, le Cameroun, les Iles aux Épices, les deux Afriques de l'Est et du Couchant; en fin de compte, il ouvrit de ses mains la porte à cette *Weltpolitik*, qui allait, sous ses successeurs, détrôner sa *Selbstpolitik* et ramener la Prusse et l'Allemagne tout juste au bas de la position dominante où il les avait si heureusement hissées.

Il avait prévu cependant les conséquences fâcheuses de cette défaillance. Il savait, il disait que l'Allemand « n'est pas assez souple » pour l'organisation des pays neufs ; qu'à cette race de savans et de docteurs livresques, un pays neuf, comme un problème nouveau, est d'accès difficile ; qu'il leur faut des domaines étudiés déjà, inventoriés, mis en demi-valeur et en fiches, sur lesquels leur manque d'intuition est compensé par leur rectitude de méthode et par leur journalière bibliographie : atteler le peuple allemand à une entreprise coloniale, c'était mettre un *doktor-professor* à ramer les choux, et perdre en cette besogne sans profit le temps, la science et la peine, qui pouvaient trouver un si beau salaire sur les places étrangères, mais connues, de Paris et de Londres, dans les terres étrangères, mais familières, de Pologne et de Russie. D'autant que, venue bonne dernière à cette foire d'empoigne et n'ayant encore ni flotte de guerre, ni marine de commerce, ni soldats coloniaux, l'Allemagne de 1884 ne pouvait acquérir sans guerre que les laissés pour compte des autres accapareurs...

Bismarck sentait surtout que cet étage surajouté à sa bâtisse impériale en compromettrait bientôt l'équilibre : tout son système de politique étrangère et intérieure allait en être ébranlé.

Dans l'Europe de 1880-1890, comment conserver longtemps l'indulgente amitié de Pétersbourg et, tout à la fois, la partiale neutralité de Londres, comment escompter un durable acquiescement de Vienne et une longue résignation de Paris, si les conquêtes coloniales et les entreprises maritimes posaient désormais l'Allemagne en concurrente, en rivale, en ennemie des puissances mondiales et créaient entre elles quelque chance

de coalition ? « Je ne veux pas, répétait Bismarck, conquérir des territoires pour faire de parti pris des colonies artificielles. Je ne veux pas menacer les droits acquis par d'autres nations, ni prendre pied dans le monde colonial, sans faire des ouvertures aux États qui pourraient y prétendre à quelques droits anciens... Je ne veux pas engager l'Allemagne dans un conflit avec des puissances supérieures par leur flotte et leur armée coloniale... »

Louables intentions ! Vertueuses formules, qui pendant quelque temps, continrent un peu l'ambition des coloniaux allemands et donnèrent le change aux puissances voisines ! Mais quand les successeurs de Bismarck croiront avoir égalé ces puissances « par leur flotte et leur armée coloniale, » on verra ce qui subsistera du système bismarckien de l'Europe et de la sécurité de l'empire allemand. *Ich war kein Kolonial :* tant que ce mot de Bismarck demeura sa règle de conduite, il put sembler que son œuvre européenne était définitive, éternelle ; elle commencera de montrer ses fissures le jour où l'Allemagne mettra son avenir sur la mer. *Unsere Zukunft liegt auf's Meer,* proclamera le pavillon de la marine allemande aux visiteurs de notre Exposition universelle de 1900 ; en mai 1901, Londres et Paris entameront ces pourparlers d'Entente cordiale, où Bismarck aurait vu, où ses successeurs les plus optimistes ne pourront pas manquer de voir aussitôt la première atteinte irréparable à l'hégémonie allemande, car l'alliance franco-russe n'en avait encore été qu'un premier accroc sans gravité.

Mais bien plus rapidement et plus profondément que sa politique étrangère, la politique intérieure de Bismarck et sa situation personnelle furent atteintes par les contre-coups de l'entreprise mondiale et par le revirement de l'opinion allemande qu'elle entraîna à son égard, à Lui. En 1884, qui donc aurait pu croire que, Lui vivant, Lui capable et désireux de gouverner encore, l'Empire aurait un autre, deux autres chanceliers, qu'Il serait « démissionné, » remplacé du soir au lendemain par un général de cavalerie, puis par un vieux prince bavarois, qu'il s'en irait mourir, après huit ans de disgrâce et de rageuse impuissance (1890-1898), dans sa solitude du Sachsenwald et que, Princes et Peuple, l'Allemagne devant cet effondrement resterait indifférente, froide jusques au fond du cœur, *kühl bis an Herz hinein?*

Princes et Peuple, Bismarck croyait bien pourtant s'être à

jamais attaché l'Allemagne par la constitution que, dès 1867, il avait concédée à sa Confédération du Nord et qu'il avait étendue en 1871 à l'Empire restauré. Fédérale et nationale tout ensemble, mi-germanique et mi-française, cette constitution était un compromis assez adroit pour donner en apparence pleine satisfaction aux libertés des Princes et aux revendications du Peuple. Les Princes, — ceux du moins que Bismarck conservait à l'existence, — y gardaient leur Diète. Le Peuple, qu'il appelait à l'unité, y obtenait son Parlement. Deux assemblées nationales devaient assister l'Empereur et contrôler le Chancelier dans la gérance de l'Empire : l'une, le *Reichstag*, était un parlement démocratique, élu par toute la nation au suffrage universel; mais l'autre, le *Bundesrath*, était toujours une diète princière à la mode de Francfort, un congrès permanent de diplomates accrédités par les différens princes de cette Confédération-Empire, *Bund* et *Reich* tout ensemble.

En théorie, donc, les volontés du Peuple et les droits des Princes avaient leur part dans le gouvernement. En pratique, tout était combiné pour l'hégémonie de la Prusse et pour la dictature de Bismarck.

Dans le *Bundesrath*, en effet, la Prusse, avec ses 17 voix sur 58 votes, ne pouvait être mise en minorité que par une coalition de tous les royaumes secondaires et par la défection de tous les petits États, — hypothèse inadmissible aussi longtemps que le Hohenzollern garderait le moindre ménagement envers les intérêts de quelques-uns et qu'il n'entreprendrait pas de se ruiner lui-même en ruinant tous ses alliés; au moindre signe d'opposition systématique ou de coalition injustifiée, les Princes et les Villes savaient par les exemples de 1866, par le sort du Hanovre, du Nassau, de la Hesse et de Francfort, ce qu'il pouvait leur en coûter de déplaire au maître de Berlin.

Dans le *Reichstag*, Bismarck, fondateur de l'unité, champion de la nation, restaurateur de l'indépendance, de la grandeur et de la gloire germaniques, vengeur des humiliations et des souffrances séculaires, triomphateur de la France et de l'anarchie, Bismarck, incarnation vivante de l'Allemagne restaurée, pourrait être discuté, critiqué, mais non pas entravé ni même contrôlé, aussi longtemps qu'il maintiendrait son œuvre et qu'il en revendiquerait la responsabilité et la défense. Le premier discours du trône (mars 1871) contenait en une formule

tout le programme du système et toute la raison de cette puissance bismarckienne : « Après la guerre nationale, qui fut glorieuse, voici la paix nationale qui ne sera pas moins glorieuse. »

Il avait fallu le pouvoir absolu de Bismarck pour que la guerre nationale fût profitable et glorieuse : si Bismarck ne se fût pas entêté en 1862 à avoir raison contre tous, qui donc aurait préparé les succès de 1866 et de 1870? Il fallait maintenant encore la dictature de Bismarck pour que les mêmes profits et la même gloire sortissent de la paix nationale. Chaque fois qu'il jugerait utile d'avoir raison, fût-ce contre tous, qui donc oserait lui reprocher son entêtement? Dès la première session du *Reichstag*, il tenait aux Polonais un langage qu'il ne se permit jamais envers les députés de sang germanique, mais qui fut toujours dans sa pensée : « Vos électeurs ont combattu avec le même courage et le même dévoûment que tous les autres [Allemands] pour la cause qui nous réunit ici; ils ont la même reconnaissance pour les bienfaits de la *Kultur* et de la législation allemandes. Mais vous n'êtes pas le peuple, vous; vous n'avez pas le peuple derrière vous; vous n'avez derrière vous que vos fictions, vos illusions, celle entre autres de croire que vous avez été élus par le peuple pour représenter ici la Nation. »

Le vrai, le seul, le digne représentant de la Nation, c'était Bismarck. Quel bien la Nation mettait-elle au-dessus de son unité? quelle ambition avait-elle qui pût la distraire de la défense de cette unité? quel avenir semblait plus détestable au Peuple que ces temps de triste mémoire où le manque de discipline nationale faisait régner partout la discorde et la guerre, partout la famine et le deuil? et qui pouvait maintenir la discipline nationale, sinon celui qui l'avait relevée? Créateur de la Nation, de l'Empire et du *Reichstag*, Bismarck leur parlait comme Dieu lui-même à sa créature : « *Ego sum resurrectio et vita...* J'ai été la résurrection; je suis encore la vie; il faut croire en moi pour ne jamais mourir... » Et les Allemands crurent aveuglément en Bismarck aussi longtemps que leur vie nationale leur parut menacée, et ils crurent qu'elle était menacée aussi longtemps que Bismarck lui-même, en le leur disant, leur prouva par ses actes qu'il le croyait aussi.

Cette croyance au perpétuel danger de la Nation était assez naturelle chez les Allemands de 1870 à 1890 : on ne passe pas,

en vingt ans, de la faillite de 1848 aux triomphes de 1866-1870, sans garder quelque doute sur la durée de cette réussite; on n'a pas dans son passé trois siècles de défaites, de ruines et de servitude sans parfois s'interroger sur la valeur de la victoire et de la fortune présentes. Cette croyance, chez Bismarck lui-même, était sûrement profonde : durant ces vingt premières années de l'empire, il eut toujours le cauchemar des coalitions à l'extérieur, des révolutions ou des réactions à l'intérieur. Mais il n'est pas douteux qu'il exagéra souvent l'expression de ses craintes à seule fin d'en tirer le maximum d'effets utiles, affectant de considérer comme un danger mortel pour la Nation tout ce qui pouvait être du moindre obstacle à ses propres desseins ou de la moindre gêne à ses caprices : du jour où l'on n'était plus à sa dévotion, on devenait l'ennemi de la patrie.

L'appel constant au patriotisme lui fut d'un jeu facile et d'un gain toujours sûr dans ce *Reichstag* où siégeaient et votaient des élus de l'Empire qui n'étaient ni des représentans, ni même des membres de la nation allemande : Polonais, Danois, Alsaciens-Lorrains, plusieurs groupes parlementaires ne cachaient pas que l'unité impériale n'était pas le terme de leurs vœux et que la moindre des libertés germaniques à la mode d'autrefois ou le moindre des Droits de l'Homme à la française eussent fait et feraient encore beaucoup mieux leur affaire. D'autres, parmi les députés allemands, authentiquement et loyalement allemands, s'étaient résignés plutôt que ralliés à l'unité impériale, sans se rallier de cœur à l'hégémonie de la Prusse ni se résigner à la tyrannie bismarckienne : les Princes, dépossédés par la Prusse, conservaient de leurs féaux; les démocrates, joués par Bismarck, conservaient de leurs espoirs.

Au *Reichstag*, néanmoins, ce n'était, tout compte fait, que minorité négligeable, désaccord à peine perceptible dans la quasi-unanimité nationale de droite et de gauche. Mais quelle cible commode offraient ces protestataires et ces mécontens aux mordantes railleries, aux colères réelles ou simulées, aux imputations même calomnieuses du Héros national! Il se campait en face, Lui, le maître, l'époux légitime de la Nation, et, de ses flèches acérées, empoisonnées, il tirait dans le tas des traîtres avec cet arc incomparable que nul autre des humains de son temps ne bandait aussi vite : Ulysse, rentré dans sa demeure après vingt ans d'absence, vingt ans de victoires et de glorieuses

aventures, n'avait pas fait une plus belle hécatombe de tous ceux qui voulaient séduire la femme de sa jeunesse et changer quelque chose dans le lit nuptial que, de ses propres mains, il s'était arrangé.

Et par-dessus toutes les querelles, qui naissent en Germanie comme champignons après l'orage, quel devoir de discipline et d'entente ne créait pas à tous les patriotes la lutte en commun contre ces ennemis de la patrie ! Et quel utile détournement de l'activité parlementaire vers la chasse, tantôt à droite, tantôt à gauche, des mauvais Allemands que le Héros national désignait tour à tour à la vindicte publique !

C'est ainsi qu'à la voix de Bismarck, le *Kulturkampf*, le bon combat libéral pour la vraie *Kultur* nationale occupa plus de cinq années le *Reichstag* (1871-1875) : flattant les passions anticléricales de la gent universitaire, réveillant cette haine historique du Pape qui, depuis Canossa, sommeille au cœur de tout bon Allemand, donnant au Chancelier une allure de Luther ressuscité, le *Kulturkampf* lui valut une solide majorité de gauche, jusqu'au jour où, brusquement, il changea d'ennemis et tourna ses armes de la réaction contre la révolution ; alors (1875-1890) le bon combat conservateur pour la tradition nationale, pour le droit héréditaire, pour la famille, le trône et la société, lui valut une meilleure majorité de droite et dirigea tout l'effort du Parlement contre les socialistes, contre cette Internationale rouge, qui devenait beaucoup plus dangereuse à la sécurité de la Nation, disait le Chancelier, que naguère l'Internationale noire.

En cette utilisation toute germanique du régime parlementaire, il arrivait parfois que la chasse aux ennemis de l'intérieur ne suffisait pas à maintenir le Parlement en sujétion, ni l'opinion en état de grâce patriotique. Parfois aussi, souvent, une violence ou une maladresse de Bismarck dépassait la mesure et lui mettait aux trousses les jappemens des roquets et les *lazzis* des rieurs. Parfois, enfin, malgré sa docilité coutumière, le *Reichstag* hésitait devant une nouvelle charge d'armemens qu'Il jugeait, Lui, indispensable à la pérennité de Son œuvre. Alors, c'était au tour de la France ou de la Russie de fournir une cible aux récriminations, aux calomnies, aux menaces du Vieillard irrité, et, sur les ennemis de l'extérieur, l'arc terrible faisait pleuvoir ses flèches : « On ne fait pas toujours la guerre par haine, disait-il, car s'il en était ainsi, la

France devrait toujours être en guerre, non seulement avec nous, mais aussi avec l'Angleterre et l'Italie : elle hait tous ses voisins. »

Et le Chancelier de montrer l'Allemagne « prise entre les deux mâchoires de la France et de la Russie, » le jour où quelque complot franco-russe contre Vienne ou contre Berlin déclencherait « l'attaque, l'assaut à l'improviste, sans crier gare!.. » Car il viendrait, en vérité, il devait venir, le jour de colère, le jour de malédiction et de mort où, par la faute de sa situation géographique, par son manque de frontières naturelles, par le poids de son passé et la gloire même de son présent, l'Allemagne serait jetée sous le couteau du dépeçage, sous la haine et sous la revanche de tous ses rivaux, si la Nation leur permettait, ne fût-ce qu'une minute, de croire qu'elle avait perdu de sa discipline et qu'elle sacrifiait aux illusions démocratiques, aux fictions parlementaires, sa cohésion muette autour du Chef de guerre!...

Pendant dix et quinze ans, ce jeu de l'arc délivra le Chancelier de toutes les difficultés intérieures. Mais il n'est si merveilleux tournoi qui, à la longue, ne lasse un peu la faveur du public; il n'est surtout, même en Allemagne, ni héroïques carnages ni divines fureurs qui ne finissent par exciter la pitié ou la colère. Au lendemain du Congrès de Berlin, qui avait été son apothéose, le Chancelier éprouvait déjà quelque peine à persuader la Nation qu'il était encore indispensable au salut national. Ce lui fut plus difficile encore après la signature de la Triplice, qui semblait donner la consécration à son œuvre : ses dernières années lui valurent au *Reichstag* dix fois plus d'opposans que les premières. Le temps, à lui seul, travaillait déjà contre lui : on avait vu jadis diminuer de conserve le pouvoir de Moïse et la docilité du peuple élu, à mesure que disparaissaient les vieillards qui avaient connu l'esclavage d'Égypte; les jeunes gens regrettaient presque la plantureuse vie et les oignons des anciens jours.

La politique coloniale, qui survint là-dessus, acheva de convaincre la génération nouvelle que le Vieux exagérait, radotait un peu, qu'il ne croyait plus lui-même la moitié de ce qu'il aurait voulu leur faire croire : car enfin, si l'avenir de la Nation en Europe, si même sa situation présente et la sécurité de ses frontières étaient si mal établis qu'il fallût sacrifier à la

discipline nationale tout autre sentiment, à l'armement national, à la défense nationale tout autre besoin, pourquoi donc embarquait-il ses troupes et ses ressources vers des pays de nègres et de cocotiers ? pourquoi ces canonnières aux rivages du Cameroun et du Togo, si l'ennemi était aux portes, à toutes les portes de l'Empire ?

Les jeunes en arrivèrent à dire que le Vieux, ayant fait son œuvre, avait fait son temps, qu'après vingt ans d'unité disciplinaire et de garde sur le Rhin, l'Allemagne s'était acquis le droit et le loisir d'ambitions nouvelles, que « l'ancien cours » et le premier pilote l'avaient conduite aussi loin qu'ils pouvaient aller, qu'Il osait aller, mais qu'il fallait tenter un « nouveau cours » sous un pilote moins timoré. C'est alors que Guillaume II, avec la belle audace de ses trente ans, exigea brusquement la démission du demi-dieu et le renvoya définitivement à son sanctuaire de Varzin : l'impie eut de son côté l'Allemagne presque entière (20 mars 1890).

***

Durant les vingt-quatre années de l'« ancien cours » (1866-1890), l'arbitrage de Bismarck avait scellé l'union entre l'Allemagne et le Hohenzollern et maintenu, aussi étroite que se pouvait, l'harmonie entre « l'esprit allemand » et l'hégémonie prussienne. Après les vingt-quatre années du nouveau cours (1890-1914), M. de Bülow déclarait que le maintien et le renforcement, — pour ne pas dire : le rétablissement, — de cette harmonie était devenu le problème capital de toute politique allemande. M. de Bülow laissait même entendre que, Bismarck ayant créé et fait vivre l'unité, Guillaume II ne l'avait ni affermie ni même suffisamment considérée. Il disait qu'il était grand temps de revenir à de plus sages conceptions et qu'un « amalgame plus complet du génie prussien et du génie allemand » était de la plus urgente nécessité.

On voit bien que, disgracié par Guillaume II, M. de Bülow se réclamait de Bismarck : « Dans la politique extérieure, comme dans la politique intérieure, j'ai considéré comme un devoir sacré de fortifier la couronne de toutes mes forces et par tous les moyens, de la soutenir et de la protéger, non seulement à cause de mon profond loyalisme et de mon attachement personnel à Celui qui la porte, mais aussi parce que je vois en elle

la pierre angulaire de la Prusse et la clef de voûte de l'Empire. » Ce fidèle disciple de Bismarck estimait donc que « l'Empire allemand, situé au centre de l'Europe, insuffisamment protégé par la nature sur ses vastes frontières, doit être et rester un État militaire; or, de forts États militaires ont toujours eu, dans l'histoire, besoin d'une direction monarchique. »

Mais État militaire et monarchie, ajoutait M. de Bülow, n'impliquent pas forcément pouvoir personnel et bon plaisir : « Une forte monarchie à la tête n'exclut pas naturellement une participation active du peuple aux choses de la vie gouvernementale; la vie politique de la monarchie moderne est une collaboration entre la couronne et le peuple; le devoir du gouvernement dans cet âge contemporain est d'éveiller l'intérêt politique de toute la nation par une politique résolument nationale. »

La grandeur de Bismarck et sa force étaient dans cette politique résolument, uniquement nationale. C'est ailleurs que Guillaume II a mis son ambition et son rôle. La Prusse et son armée, l'Allemagne et son unité, l'Empire bismarckien et son hégémonie sur le Continent ne pouvaient plus suffire à Sa jeune Majesté. Ni dans la Prusse ni dans l'Allemagne bismarckiennes, le troisième Hohenzollern ne trouvait un champ assez vaste. Il lui fallait, pour déployer son génie tout entier, les vastes mers et le monde; il lui fallait, pour porter aisément les charges et les frais de son rôle, les bénéfices et les revenus du commerce universel : la Prusse et l'Allemagne ne pouvaient pas sans les tributs de l'humanité tout entière, subvenir au fardeau financier de cette hégémonie universelle dont rêvait le Hohenzollern de 1890, comme le Hohenstaufen de 1200.

Dans l'Empire bismarckien de 1870 à 1890, la majesté sénile, timide, un peu falote d'un Guillaume Ier et la majesté mourante d'un Frédéric III s'étaient contentées de la place que Bismarck avait bien voulu leur laisser : le Chancelier n'avait eu d'ordinaire qu'à se louer de ses Empereurs. Mais déjà, que de fois il avait dû grogner et se défendre contre les réclamations et les interventions de leurs impératrices! Que de mal « Elles » lui avaient donné tour à tour, la vieille dame mystique, sentimentale, quasi-française et papiste, et la jeune dame anglaise, libérale, qui avait osé dire un jour : « Ce ne

serait pas un si grand malheur qu'*Il* s'en allât! » Encore avaient-elles, l'une et l'autre, connu les temps de l'épreuve avant ceux du triomphe. Elles avaient vu, de leurs yeux vu, ce qu'*Il* avait fait pour la dynastie et pour elles-mêmes. Elles n'avaient atteint l'Empire que tardivement, après avoir débuté et longuement vécu dans le personnage plutôt subalterne d'une simple reine ou d'une princesse royale de Prusse.

Mais Guillaume II arrivait au trône à peine âgé de trente ans; il avait été élevé depuis son enfance dans le rayonnement de la splendeur impériale et dans l'attente de cette succession; l'Empire ne lui était pas échu comme un cadeau des Princes ou du Peuple, ni par la grâce du génie bismarckien; c'était un bien héréditaire que son père et son grand-père lui avaient transmis « par la grâce de Dieu, » et qu'il avait désormais à sauvegarder et à transmettre pareillement.

Guillaume II tenait « pour valable toujours ce mot du grand Frédéric, qu'un roi de Prusse est le premier serviteur de l'État; » mais il déclarait aussi que dans l'Empire, c'est le *Kriegsherr*, le Chef de guerre, qui, ayant fait naguère toute la besogne, devait toujours avoir le premier rang : « C'est le soldat, c'est l'armée, ce ne sont ni les majorités ni les résolutions parlementaires qui ont forgé l'unité de l'Empire, » disait-il aux gens de Berlin (18 avril 1890) et il ajoutait aux gens de Dusseldorf (4 mai 1891) : « Il n'y a qu'un maître dans l'Empire; c'est moi; je n'en souffre pas d'autre, — *Einer nur ist Herr im Reiche, und das bin Ich; keinen anderen dulde Ich,* » et pour que l'Allemagne du Midi et de l'Ouest, où subsistait toujours le mauvais esprit de la France et de la Révolution, n'en pût ignorer, il écrivait sur le livre d'or des gens de Munich (9 septembre 1891) : « *Suprema lex, regis voluntas.* La loi suprême, c'est la volonté du Prince. »

C'était, dans l'empire de Bismarck, une théorie nouvelle ou, du moins, la reprise d'une théorie que l'Allemagne bismarckienne avait un peu oubliée. Depuis 1813, malgré sa déférence pour ses souverains légitimes, l'Allemagne avait attaché moins d'importance à leurs volontés qu'au salut du peuple. Napoléon, un peu rudement, lui avait inculqué la formule romaine *salus populi, suprema lex;* tout « l'esprit allemand » de la Germanie francisée tenait, en somme, dans ces mots, et Bismarck n'avait pu réconcilier cet esprit allemand à son hégé-

monie prussienne qu'en combinant la théorie prussienne de la volonté du Prince avec la théorie allemande du salut de la Nation : c'est en sauveur de la Nation qu'il avait exigé et obtenu le droit pour le Hohenzollern de la gouverner. Guillaume II s'en proclamait le maître, et le maître unique, et le maître héréditaire par la grâce de Dieu.

Le Grand-Père, pour devenir empereur, s'était contenté de traités en forme avec les Princes et de leur acclamation à Versailles, puis de la ratification du Peuple et d'un vote en règle du *Reichstag*. Guillaume II rêva d'onction sacrée, de couronnement religieux. En 1888, la grosse ironie de Bismarck coupa court, dit-on, à ce « projet de mascarade, » pour lequel l'impérial jeune premier avait déjà dessiné les costumes et les accessoires. Mais en 1914, si Guillaume II fût rentré vainqueur dans ce même palais de Versailles, il est probable qu'il y serait devenu l'oint du Seigneur dans la chapelle du Grand Roi, comme autrefois les Ottons ou les Frédérics le devenaient dans la chapelle de l'Apôtre ; prélude de chaque règne, l'expédition de Versailles aurait désormais remplacé pour le nouvel Empire ce qu'avait été la chevauchée de Rome pour l'Ancien ; ainsi Guillaume II aurait été le véritable fondateur, le Charlemagne de ce Saint-Empire français de nation allemande, dont Bismarck et le Grand-Père n'eussent plus été que les précurseurs, les Grimoald et les Pépin.

A défaut de l'onction de la main des évêques, Guillaume II crut avoir reçu de ses pères le droit divin de disposer à son gré de toutes choses : puisque Dieu l'avait envoyé comme empereur, l'Allemagne avait le devoir religieux de le suivre partout où l'inspiration divine le conduirait. Et ce devoir religieux, toute l'expérience des siècles passés en faisait pour les Allemands un devoir historique ; car aujourd'hui, comme autrefois, Dieu envoie des conducteurs inspirés aux peuples qu'il aime et qui lui sont fidèles ; vue d'un peu haut, toute l'histoire de l'Allemagne est éclairée ou obscurcie par les éclats ou les éclipses de cette faveur divine, qui envoie les bons empereurs, suscite les incapables ou même retire l'empire aux Allemands et le concède à d'autres peuples, suivant qu'Il est satisfait ou mécontent de la piété et de la fidélité germaniques Ce n'est pas seulement le peuple d'Israël qui, tour à tour, profita des bontés du Seigneur et pâtit cruellement de Ses

colères. Guillaume II, un jour, s'est donné la peine de bien exposer cette philosophie de l'histoire aux gens de Berlin, en prenant à témoin, non pas David et la Sibylle, mais *Babel und Bibel*, la Bible et Babylone, et en leur expliquant, de son cru, les surprenantes ressemblances de texte, de mots, de formules, que signalent les assyriologues entre les lois babyloniennes d'Hamourabi et la législation mosaïque de la Bible. Les assyriologues peuvent s'étonner de cette conformité littérale entre un code laïque de Babylone, antérieur de plusieurs siècles, et le code divin du Sinaï, — mais Guillaume II, non pas. Il sait, d'inspiration divine sans doute, comme il sait tant d'autres choses qu'il n'a jamais apprises, il sait de science personnelle, donc infaillible, que, longtemps avant Moïse, bien d'autres conducteurs de peuples, tels Abraham et Hamourabi, avaient reçu du ciel cette même inspiration, qu'après Moïse, d'autres conducteurs de peuples, parmi lesquels *notre* Luther et Shakspeare et Gœthe et l'inoubliable Grand-Père, ont continué de recevoir.

Mais si le Grand-Père fut le messager et le protégé du Ciel, s'il fut envoyé par un décret de la Providence à la race germanique pour lui ramener l'empire, l'unité et la paix, est-il déraisonnable de croire qu'avec la couronne, le Petit-Fils a hérité cette protection, dont sa ferveur, au moins en public, continue de lui mériter les bienfaits? En pays musulman, la bénédiction divine, la *baraka*, est un bénéfice de famille, une sorte de fief immatériel, mais très profitable, que le père transmet à sa race. En politique, comme en finances, Guillaume II sait marier la Croix et le Croissant : il a un christianisme tout islamique ou judaïque. Mahomet croyait que Moïse et le Christ avaient été ses précurseurs; Guillaume II estime ne pas être trop indigne de ces grands modèles, et même il faut remonter dans la tradition sémitique bien plus haut que Mahomet, Moïse ou Melchisédech, pour comprendre toutes les théories et tous les actes de celui que les Turcs naïfs appellent aujourd'hui *Hadgi Mohamed Gilioun* et que le Berlinois plus irrespectueux appelait hier, non pas toujours *Seine Majestät*, mais parfois *Siegfried Mayer*, et parfois même *Shylock Mercator*.

En matière de finances et d'arts, les vieux pays sémitiques et les temps antérieurs à Abraham ont eu sur l'Allemagne du

xxe siècle une influence décisive : *Babel und Bibel* ont attiré les financiers et les ingénieurs allemands du *Bagdad*, les fouilles des archéologues allemands et le rêve impérial d'une colonisation mésopotamienne; *Babel und Niniv* ont fourni aux maçons allemands les motifs et les partis pris de cette architecture entassée, dont notre snobisme commençait de déshonorer nos quais et nos boulevards; jadis, en imitant Paris, l'Allemagne avait fabriqué son *rococo* du xviiie siècle; aujourd'hui, elle fabriquait une sorte de *rococo* assyrien ou babylonien.

C'est aussi dans les inscriptions de Ninive que l'on trouverait peut-être les termes les plus justes pour bien décrire certains états d'âme du troisième Hohenzollern, ses féroces combinaisons de profits et de guerre, ses méthodes d'accaparement et de massacres : au nom de leur vieux Dieu, les Guillaume de Ninive, douze et quinze siècles avant le christianisme, égorgeaient déjà les prisonniers, mutilaient les vieillards, les enfans et les femmes, coupaient les oreilles, les seins, les nez, les pieds et les mains et tendaient de peaux humaines les murailles des villes rendues...

C'est en guerre et à l'égard de ses ennemis que le troisième Hohenzollern a été le meilleur disciple de ces vieux maîtres levantins; en paix, à l'égard de son peuple, il s'est contenté de « sémitiser » un peu les théories et les pratiques du Saint-Empire romain-germanique et de copier ce Charlemagne qui, lui-même, dans l'intimité, se faisait volontiers appeler David. Il n'a pas rendu Charlemagne à la chrétienté d'Occident. Mais je crois que les historiens reconnaîtront en lui un type de Germain métissé de maritime et influencé de sarrasin, dans le genre de ce Frédéric II de Hohenstaufen, de ce petit-fils avantageux du grand-père Barberousse, histrion couronné que son rêve méditerranéen, sa fréquentation de l'Islam et sa folie de parades perpétuelles conduisirent à de si criminelles folies envers la communauté chrétienne et la morale humaine.

Le Pape écrivait aux Carolingiens : « Vous êtes une famille sainte, vous êtes un royal sacerdoce, » et les évêques carolingiens, en sacrant leur roi, l'oignaient « de cette huile de la grâce du Saint-Esprit, dont le Seigneur jadis oignit ses prêtres, ses rois, ses prophètes et ses martyrs. » Guillaume II, ayant eu le sacre en intention, s'est tenu pour prêtre et prophète autant

que roi; s'il ne bénissait pas et n'oignait pas de sa main ses évêques, comme Moïse bénit et oignit Aaron, ainsi qu'il est dit dans le *Lévitique*, il bénissait son *Reichstag* : « Allez, messieurs! que notre vieux Dieu veille sur vous! qu'il vous accorde sa bénédiction pour l'accomplissement d'une lourde tâche au service de la patrie. *Amen!* » (4 juillet 1893.)

« Les prêtres, les rois, les prophètes... et les martyrs, » disaient les évêques carolingiens. Fustel de Coulanges a bien fait ressortir que ce caractère religieux, sacerdotal, de la royauté était en effet une source de martyres pour le roi, pour son peuple et pour le reste du monde : « Cette puissance surhumaine est un lourd fardeau. Je doute qu'elle ait rendu le gouvernement des hommes plus facile. Les Carolingiens furent écrasés par la haute idée qu'ils se firent de leur pouvoir. Commander au nom de Dieu, vouloir régner par lui et pour lui quand on n'est qu'un homme, c'est s'envelopper d'un réseau d'inextricables difficultés. Compliquer la gestion des intérêts humains par des théories surhumaines, c'est rendre le gouvernement presque impossible (1). » Les théories de Guillaume II n'ont pas rendu son gouvernement facile et c'est d'elles que sortent aujourd'hui les martyres de la Belgique, de la Serbie et de la Pologne, les souffrances de l'humanité tout entière, en attendant la crucifixion de l'Allemagne elle-même. C'est elles qui ont transformé la politique intérieure et extérieure de l'empire bismarckien.

D'un régime qui se disait national-libéral au dedans et qui, à défaut de la liberté, prenait du moins pour guide la sécurité de la Nation, elles ont fait comme une reprise de féodalité, une organisation hiérarchique, mais servile. D'une puissance qui se disait pacifique au dehors, défenderesse et championne armée de ses droits reconquis, et de quelques autres, mais respectueuse des intérêts du voisin, elles ont fait une accapareuse insatiable, une demanderesse infatigable de privilèges toujours nouveaux, un tyran de droit divin, qu'elles ont poussé et un jour acculé à la guerre, — un fléau de Dieu. Bismarck, serviteur de la Nation, avait été et voulu être un ouvrier de la paix européenne, persuadé que l'Allemagne, la Prusse et sa propre personne avaient tiré de la guerre tous les profits raisonnables.

(1) Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, p. 233.

Guillaume II, envoyé et serviteur de Dieu, fut l'artisan de la guerre mondiale.

***

« C'est de la grâce de Dieu que vient la royauté : aussi la royauté n'est-elle responsable que devant le Seigneur ; elle ne peut diriger sa route et son effort que de ce point de vue. » Au début du xxe siècle, telle est la première phrase que Guillaume II, Empereur et Roi, voulut inscrire sur le *Livre d'Or séculaire du Peuple allemand*. Dans l'héritage de son grand-père, il avait trouvé, disait-il aux gens de Coblentz (31 août 1897), un « bijou rayonnant, un bijou sacré qu'il saurait tenir haut : la royauté de droit divin, la royauté aux devoirs difficiles, aux peines et aux travaux incessans, infinis, avec cette terrible responsabilité devant le seul Créateur, dont aucun homme, aucun ministre, aucune Chambre des députés, aucun peuple ne peut délier le prince. »

La grâce de Dieu, l'inspiration de Dieu, le service de Dieu, la crainte et le châtiment de Dieu sont devenus les rouages principaux de cette théocratie militaire où Dieu devenait le garant du lien personnel qui devait unir au Chef de guerre chacun de ses guerriers, — et tous les hommes valides devenaient les guerriers du Chef ; dans l'empire de Charlemagne, le serment des fidèles était déjà le vrai lien de l'État (1).

« Il faut, dit le *Capitulaire* de 802, que tous les hommes comprennent combien sont grandes et nombreuses les choses contenues dans ce serment. Il ne s'agit pas seulement, comme beaucoup l'ont cru jusqu'ici, d'être fidèles au Seigneur Empereur jusqu'à ne pas attenter à sa vie et ne pas introduire d'ennemis dans son royaume. Il faut que tous sachent que le serment de fidélité contient toutes les choses que nous allons indiquer, » et le *Capitulaire* les énumère : premièrement, chacun doit se maintenir dans le service de Dieu, « parce que le Seigneur Empereur ne peut pas avoir la surveillance et la correction de chacun de ses sujets ; » deuxièmement, il faut que chacun respecte le bien du prochain... ; cinquièmement, que « chacun s'arme et aille à la guerre à toute réquisition du prince ; sixièmement, que nul n'ose désobéir à aucun ban ou ordre du

(1) Voyez là-dessus le chapitre de Fustel de Coulanges, *le Serment de Fidélité au Roi*, à la page 238 du t. III de l'*Histoire des Institutions*.

Seigneur Empereur ni s'opposer à ce qui est de son service, ni aller à l'encontre de sa volonté ou de ses ordres, ni lui refuser l'impôt ou tout ce qui lui est dû... »

« Voilà, dit Fustel de Coulanges, des obligations fort diverses et fort étendues : elles sont toutes comprises dans ce que l'on appelle la fidélité au roi; tous les sujets jurent de les remplir. La conséquence est que tous les sujets deviennent des *fidèles*. Or, ce mot désignant aussi tous ceux qui avaient foi dans le Christ, les chrétiens, il en résulta que les deux expressions s'associèrent en une formule où se confondaient la fidélité à Dieu et la fidélité au roi, et le roi adressa ses diplômes *à tous les fidèles de la Sainte Église et de nous...* » Pareil serment obligeait tous les fidèles à une sujétion sans réserve, et non pas seulement à cette sujétion négative, telle que les sociétés modernes la comprennent et qui consiste à ne pas violer les lois du pays, mais à une sujétion effective qui soumettait tous les actes, toutes les pensées du peuple à la volonté du prince, à son signe de tête, *se principis nutui subdere :* sujétion de l'âme autant que du corps, de la conscience aussi bien que des gestes et des actes. On pourrait refaire ce *Capitulaire* de Charlemagne avec les discours de Guillaume II à ses recrues de l'armée et de la flotte.

Aux recrues de Berlin (16 novembre 1893) : « Sous le libre ciel de Dieu, vous m'avez prêté le serment de fidélité et, par là, vous êtes devenus Mes soldats, Mes camarades. Vous avez un poste d'honneur dans Ma capitale, dans Ma garde, et la charge de Me défendre, Moi et Mon empire, contre les ennemis du dehors et du dedans. J'ai besoin de soldats chrétiens, qui disent leur *Notre Père*. Le soldat ne doit pas avoir sa volonté; mais vous tous devez avoir une seule volonté, et c'est la Mienne; il n'existe qu'un ordre, et c'est le Mien. Et maintenant, allez et faites votre service et soyez obéissans à vos supérieurs. »

Aux recrues de la flotte (23 décembre 1893) : « Vous venez, sur vos étendards, de Me jurer le serment de fidélité : soyez avant tout fidèles à ce serment. Mon œil veille sur tout, et je saurai témoigner Ma reconnaissance à ceux qui, en toutes circonstances, auront fait leur devoir. »

« *Ipse Dominus Imperator non omnibus singulariter necessariam potest exhibere curam*, le Seigneur Empereur ne saurait montrer en tout et partout sa vigilance indispensable, » disait

modestement Charlemagne en son *Capitulaire* de 802. « *Mein Auge wacht über Alles,* Mon œil veille sur tout, » dit Guillaume II. C'est la seule différence. Pour le reste, le *sacramentum fidelitatis* carolingien est le prototype du *Eid der Treue* à la prussienne. Ils existaient sans doute l'un et l'autre bien avant que ces deux empires en fissent le ressort de leur gouvernement. Mais le caractère de ces deux régimes est d'avoir introduit le serment militaire comme règle et frein de la vie civile, afin que tous les sujets, devenus les « hommes » du Chef, Ses « fidèles », se soumissent désormais à Son premier signe de tête.

Sic volo, sic jubeo..., écrivait Guillaume II (17 décembre 1899), au bas de son portrait « grandeur nature, » qu'il offrait à son ministre des Cultes, von Gossler. Il omettait la fin du fameux vers latin *sit pro ratione voluntas, — et que ma volonté tienne lieu de raison :* il estimait sans doute que raison et cultes ne sont pas de même ordre et que Sa volonté doit tenir lieu, non pas seulement de raison, mais de religion, de morale, de science, de précédens et d'esthétique.

Aussi, malheur aux « infidèles, » malheur aux ennemis du dehors et du dedans! La loi des Ripuaires disait déjà : « Si quelque homme se met hors de la fidélité au roi, qu'il soit puni de mort et ses biens confisqués. » Et si plusieurs infidèles « à Dieu et à Nous » complotent contre l'empire et le souverain, pas de merci! même leur parenté avec le roi ou ses hommes ne saurait mettre à l'abri ces suppôts de Satan : le Carolingien sévissait atrocement contre son propre fils Pépin, « qui, sur les conseils du diable, s'était ligué avec d'autres infidèles à Dieu et à Nous. » Guillaume II dit aux recrues de Berlin (20 novembre 1890) : « On ne peut pas être un bon soldat, si l'on n'est pas aussi un bon chrétien; les recrues qui viennent de Me prêter leur serment de fidélité, comme à leur maître sur la terre, doivent avant toutes choses garder aussi leur fidélité à leur Maître et Sauveur céleste. » Et aux recrues de Potsdam (23 novembre 1891) : « Recrues! devant le serviteur consacré de Dieu et devant cet autel, vous M'avez juré fidélité. Vous êtes encore trop jeunes pour bien comprendre la signification vraie de ce mot... Vous M'avez juré fidélité, c'est-à-dire que, devenus Mes soldats; vous vous êtes donnés à Moi, corps et âme. Vous n'avez plus qu'un ennemi, Mon ennemi. Il est possible qu'en ces

temps de menées socialistes, je vous ordonne de tirer sur vos proches, vos frères, vos père et mère, — que Dieu nous l'épargne! — mais sachez que même alors ce sont Mes ordres qu'il faudra exécuter sans murmure... Dieu et Moi nous avons entendu votre serment de fidélité à votre Chef de guerre. N'oubliez pas la sainteté de ce serment et conservez à ce Chef suprême une fidélité dont s'honoraient déjà les plus anciens Germains. »

C'est bien là, en effet, une régression vers la plus ancienne Germanie, un renouveau de ces accommodations germaniques, qui, par le serment mérovingien et carolingien, tirèrent de l'empire romain, de la *res publica* juridique, l'empire féodal d'autrefois, l'État fondé, non sur la loi commune à tous et consentie par tous, mais sur l' « hommage, » sur la dépendance personnelle, sur le lien particulier d'homme à homme. Dans l'esprit de Guillaume II comme dans celui d'un Conrad ou d'un Otton, ce n'est pas l'État qui a des participans, serviteurs et bénéficiaires tout ensemble; c'est le Chef qui a ses gens, associés, subordonnés, amis, *Meine Soldaten*, *Meine Kamaraden;* on disait aux temps carolingiens : *miles noster*, *comes noster*.

Le premier devoir des sujets est donc de considérer « que le terrible fardeau de responsabilités que le roi porte pour son peuple, lui donne un droit à la fidèle collaboration de tous. » (19 novembre 1899.) Mais cette collaboration fidèle, les sujets ne peuvent la donner véritablement que par leur obéissance absolue : la liberté bien entendue ne saurait être autre chose qne cette soumission entière à l'élu de Dieu. « Liberté de penser, liberté de culte et de prosélytisme religieux, liberté de recherche scientifique, voilà les libertés que je souhaite pour le peuple allemand et qu'à tout prix je veux lui acquérir; mais la liberté pour chacun de se mal conduire suivant son caprice, non! » (28 novembre 1902.)

L'Allemagne, sous ce libre empire de Guillaume II, est comme l'humanité « sous le libre ciel de Dieu : » c'est d'en haut qu'elle doit attendre la règle permanente et la lumière quotidienne; c'est d'en haut que, tour à tour, tombent sur elle les aurores et les orages, les bénédictions et les colères, les faveurs et les châtimens; on fait sur sa tête le beau temps et la pluie; elle n'a qu'à accepter l'une et l'autre et à considérer que

la pluie, quand elle en souffre, est indispensable tout de même à la récolte qui pousse, à la fortune de demain.

Car, en échange de leur liberté aliénée, les fidèles ont droit au bien-être, au bonheur, à la fortune, ou, comme on disait déjà sous les Carolingiens, aux « bénéfices. » Le chef doit être aussi un protecteur, un bienfaiteur, un patron : serment, bénéfice et patronage, triples élémens inséparables du vrai régime féodal. Pas de bénéfice, pas de fidèle : « L'*homme* n'est pas l'ami de son *homme;* il l'est de sa fortune, » est le plus grand proverbe romano-germanique. Quand les fidèles et les évêques carolingiens acclamaient, puis couronnaient leur Chef suprême, ils « se remettaient à lui de leur plein gré, » ils le tenaient et promettaient de le tenir toujours pour leur seigneur et maître, mais à la condition qu'en leur commandant, il leur servît; leur latin est bien expressif en sa concision balancée, *ut nobis præsit ac prosit*, disaient-ils.

Ce n'est pas autrement que Guillaume II et son peuple ont entendu la fidélité et sa contre-partie. Si l'on oublie de regarder ce revers de la médaille, il est impossible de rien comprendre à la servilité superstitieuse que, depuis vingt ans, le divin Empereur a pu rencontrer dans son peuple et ne lasser jamais. Durant vingt ans et plus, cette docte Allemagne, qui se faisait une gloire de son esprit critique, de ses méthodes critiques et passait pour un foyer de liberté intellectuelle, de recherche et d'examen, ce peuple d'historiens, de philologues, d'éplucheurs de textes et de mots, d'exterminateurs de miracles et de légendes, a pu, sans jamais sourire ni hausser les épaules, écouter les sornettes et les coquecigrues que, sur tous les sujets, venait au pied levé lui débiter cet impérial bavard. Elle, qui ne se fie en tout qu'aux spécialistes, elle admettait Son universelle Compétence.

Il était vraiment pour elle le surhomme, l'homme-dieu. Elle tolérait de lui tous les actes que les humanités les moins chrétiennes ont pu tolérer de leurs dieux. Il avait rarement la douceur du Christ, rarement la sagesse de l'Esprit, plus rarement encore la souveraine équité du Père. Il brandissait plus souvent le tonnerre de Iahvéh. Il avait la férocité et les exigences du dieu de Ber-Sheeba ou d'Assour. Il lui arrivait de tenir sa parole la plus solennelle, — Krüger et Abd-el-Aziz en surent quelque chose, — comme un simple Mercure, et, s'il avait le

panache et le fracas d'un Mars, il n'en avait pas toujours l'audace et l'endurance. Il assénait ses complimens et ses protestations d'amitié avec la massue d'un Hercule, et il faisait de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, des vers, de la musique, des drames et des opéras, avec la tranquille assurance d'un Apollon, mais beaucoup moins bien. Voici quelques vers de sa muse :

> « *Der Maler Menzel angekommen,* »
> *Hat heut die Torwacht rapportiert,*
> *Wir haben den Befehl vernommen*
> *Und sind auf höchste enchantiert* (1)...

A l'égard de ses père et mère, il n'avait que retourné les sentimens de famille d'un Saturne et, devant la souffrance et la mort des autres, il eut toujours l'indifférence d'un dieu des Achantis... N'importe : l'Allemagne était *auf höchste enchantiert*, pourvu qu'au maximum, elle en *benefizierte*.

Aux temps de l'Ancien Empire, toute fortune étant terrienne, le « bénéfice » ne pouvait être que territorial; pourvoir de terres chacun de ses fidèles était le premier devoir du Chef. D'où la première nécessité de la politique impériale : toujours agrandir la zone de commandement, les limites de l'empire et ses dépendances, afin de pouvoir agrandir et multiplier les bénéfices, donc le nombre et le dévouement des fidèles. L'Ancien Empire ne subsista que par les conquêtes territoriales aux dépens de tous ses voisins : il succomba dès qu'il voulut vivre sur l'Allemagne.

La fortune, aujourd'hui, vient moins abondante et moins rapide de la terre que de l'industrie, du commerce, de l'agio, des « affaires; » dans toutes les langues de l'Europe actuelle, ou peu s'en faut, terres et bénéfices ne sont pas termes synonymes, et le patron d'aujourd'hui est celui qui donne, non des champs ou des bois, mais un salaire, et le bon patron est celui qui assure un constant, abondant et grandissant salaire, et l'excellent patron, celui qui ajoute en fin d'exercice une part de bénéfices surérogatoires.

Il n'est pas douteux que Guillaume II s'est efforcé depuis vingt ans d'être le meilleur des patrons pour chacun de ses

(1) Réception du peintre Menzel à Sans-Souci, 13 juin 1895.

fidèles et pour l'ensemble : il a voulu que l'Allemagne devînt par le commerce, l'industrie et l'agio la plus riche qu'il se pouvait; il a, de sa personne, travaillé à multiplier chaque jour les instrumens de la fortune publique au dedans et les occasions de succès économiques au dehors. Il a éveillé ou surexcité dans toutes les classes de son peuple un âpre désir d'argent, qu'il s'est efforcé de contenter.

Fut-ce un bien pour l'Allemagne? M. de Bülow, quand il écrivit son livre, pensait déjà que, si les particuliers en ont profité, la Nation en a plutôt souffert et qu'une Allemagne moins riche, mais plus politique, moins enfiévrée d'affaires, mais plus curieuse d'idées morales et de libres discussions, aurait été plus forte contre les dangers qui continuaient de menacer son unité : « Ils sont passés, disait M. de Bülow, les temps où il n'importait pas au bien de l'État que la Nation comprît quelque chose aux lois qui lui étaient octroyées. Dans les questions économiques, s'agitent sans doute les groupemens d'intérêts agricoles, commerciaux et industriels; mais, en général, l'Allemagne subit les décisions législatives avec l'entière passivité d'un sujet à intelligence bornée... Une participation active à la marche des affaires politiques, voilà ce qui nous fait défaut, à nous autres Allemands... Le destin pourrait bien entreprendre de nous éduquer à ce point de vue... Espérons qu'elles ne seront pas trop cuisantes, les épreuves qui ajouteront le talent politique aux dons nombreux et brillans que nous avons reçus. »

Quant aux résultats pour le reste de l'humanité, M. de Bülow, quand il écrivit son livre, ne pouvait pas les mesurer comme nous faisons aujourd'hui. Peut-être aurait-il pu les prévoir. Mais il était diplomate; il semble que les choses du métier lui aient un peu masqué les autres : il crut que ses victoires diplomatiques avaient à jamais assuré le présent et l'avenir de la paix mondiale. La « politique anglaise d'encerclement de l'Allemagne » avait été vaincue, balayée, disait-il, dans la crise bosniaque de 1909; elle ne pourrait plus renaître, et comment aurait-elle pu, d'ailleurs, ne pas se briser sur « le rocher de bronze de la Triple Alliance? »

M. de Bülow ne voulait pas voir que la *Weltpolitik*, conséquence inéluctable des conceptions et des besoins de l'Allemagne fidèle, acculait le Patron, et plus étroitement chaque jour, à

une expansion plus débordante et plus exigeante : il fallait que le Hohenzollern de 1914, imitant le Hohenstaufen ou le Carolingien d'autrefois, imposât, arrachât à tous ses voisins, à l'humanité tout entière, non plus des concessions territoriales, mais des concessions économiques de toute nature. Commerce, industrie, agio, les affaires pour l'Allemagne de Guillaume II devenaient chaque jour davantage « l'argent des autres, » et, de quelques noms honorables ou de quelques prétextes désintéressés que l'Empereur voulût bien parer ses offres de « patronage » douanier et de « recommandation » politique, c'était la servitude de l'Europe, et même le servage du genre humain qui devenait nécessaire à la prospérité des fidèles, donc à leur contentement et fidélité et, par suite, à l'autorité divine du patron. Toutes les autres causes apparentes de la guerre actuelle ne sont que secondaires auprès de celle-là. Bismarck et ses empereurs de la Nation avaient pu garder la paix avec le reste des hommes. Guillaume II, empereur du bénéfice, devait être acculé tôt ou tard à exiger de tous les peuples l'adhésion au système germanique, l'allégeance au Chef germanique.

Les sociétés et les langues de Germanie ont toujours eu des conceptions et des formules très aptes à combiner la liberté d'autrui avec la suprématie du Germain. Dans nos terres gallo-romaines, les Francs implantèrent la *mainbour*. C'était pour l'homme libre un moyen honorable et légal de « se livrer et commender » à quelque puissant protecteur. « Il est constant, — faisait dire à cet homme libre, mais respectueux, la formule de la *mainbour*, — il est constant que je n'ai pas de quoi me nourrir et me vêtir; en conséquence, je me suis adressé à votre bonté et me suis résolu, par ma volonté, à me livrer et commender à vous. Vous devrez m'aider et me soutenir tant de la nourriture que du vêtement, autant que, de mon côté, je pourrai vous servir et bien mériter de vous. Tant que je vivrai, je devrai vous rendre le service d'homme libre et l'obéissance : je n'aurai pas la faculté de me retirer de votre puissance et mainbour : je resterai tous les jours de ma vie sous votre pouvoir, en votre défense (1). »

Ingenuili ordine tibi servitium vel obsequium impendere debeam : la libre adhésion de l'Europe et de l'humanité au

(1) Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, IV, p. 268.

service de l'Allemagne impériale, au respect de la personne et de l'autorité impériales, devenait indispensable à la prospérité, comme à l'obéissance de l'Allemagne et de son Peuple, à la tranquillité de ses Princes, à la toute-puissance de son Empereur. Il était constant d'autre part, — et personne en Allemagne n'en faisait le moindre doute, et il ne manquait pas au dehors d'hommes libres que ployait déjà la même conviction, — il était constant que l'Europe et l'humanité, abandonnées à leur caprice, étaient incapables de s'organiser et de s'instruire et qu'il leur fallait l'initiation plénière à la *Kultur*, la soumission complète à la *Disziplin*. Culture et discipline sont choses latines qui, depuis des siècles, par les Latins, sont devenues l'apanage du genre humain. Mais *Disziplin* et *Kultur* sont le propre de l'Allemagne et la clef des temps futurs : sans elles, pas de progrès, pas de bonheur, pas de salut pour le monde.

Qu'était la *Weltpolitik*, sinon l'offre et l'imposition de la *mainbour* prussienne à toute l'humanité pour l'assurance des bénéfices que l'Empereur devait à sa fidèle Allemagne?

Aussi longtemps que Guillaume II espéra que ses grâces, ses sourires, ses exhortations et son prestige amèneraient les hommes blancs à une intelligence réelle de la situation et courberaient sous sa *mainbour* l'Europe, puis l'humanité librement soumises, empressées, reconnaissantes, il fut le plus bruyant, mais le moins aventureux des Chefs de guerre : cela dura quatorze années environ (1890-1904). Quand il constata que la rébellion française, l'ingratitude anglaise et la barbarie russe osaient prendre quelques précautions pour sauvegarder une liberté dont Paris, Londres et Pétersbourg faisaient un si mauvais usage, il crut que la première menace abattrait le fol orgueil de ces « infidèles » et leurs menées impies. Contre ces suppôts de Satan, il choisit Tanger pour Sinaï et lança les foudres de son éloquence (mars 1905). Mais, sur mer, les foudres et les poudres sont parfois mouillées. Le discours de Tanger rata.

Il s'y reprit une première fois en 1907, une seconde fois en 1909, une troisième en 1911 : chaque fois que nos imprudences marocaines lui en donnaient l'occasion, il remettait son tonnerre en branle, avec cette insistance qui, sur son peuple, pouvait être une habileté, mais qui n'avait d'autre résultat sur les hommes libres que de les vacciner de plus en plus contre le respect et contre la crainte. Chaque fois, il était

obligé de prononcer davantage son geste de menace et d'offensive. Il arrive aux escrimeurs les plus expérimentés de trop se fendre et d'être obligés de suivre le coup pour ne pas perdre l'équilibre. Certains pensent qu'en 1914, « l'Empereur de la paix, » s'étant trop fendu, s'en alla donner du nez dans la guerre.

Il semble plutôt que, depuis les guerres turque et balkanique de 1912 et 1913, la guerre européenne entrait dans les nécessités économiques de l'Empire et dans les devoirs du *Kriegsherr* commercial. Bismarck ayant pris l'Allemagne dans la pauvreté et l'ayant conduite à la fortune, c'est à l'hégémonie financière que Guillaume II avait à l'élever, et c'est à l'apogée industrielle qu'en 1900-1902, il s'était cru tout proche d'atteindre; mais en 1903-1904, l'édifice craquait sous l'assaut d'une crise subite; puis, de 1907 à 1914, la crise renouvelée amenait la gêne, la faillite, peut-être la banqueroute, aux portes de la grande usine, de la *Weltusin* germanique (si l'on peut dire). La guerre de 1914 fut une campagne de liquidation : moyennant une grosse indemnité de guerre, qui eût remboursé à l'Allemagne des cartells les énormes avances qu'elle avait gaspillées depuis quinze ans, l'Empereur victorieux aurait mis les vaincus sous sa « garde et sauvement. » Dans le système féodal, il était convenu jadis que l'homme de guerre « sauvait et gardait » le laboureur, sa famille, sa maison, sa récolte et ses meubles et que le laboureur payait cette protection par une redevance pécuniaire et par l'obéissance. En 1914, Guillaume II vainqueur aurait tenu sans doute aux laboureurs de l'Europe le langage du seigneur d'autrefois : *Promittimus bona fide vos et vestra temporalia rationabiliter et benigne gardare tanquam bonus garderius et superior vester dominus.* Et Guillaume II n'a pas encore compris pourquoi la Belgique et la France, n'admirant pas ce latin de corps de garde, ont repoussé les offres d'un si bon maître.

VICTOR BÉRARD.

TRANCHÉES ET MINES

On savait bien que dans le passé, sous Louis XIV, par exemple, les tranchées avaient joué un rôle important dans les campagnes. Surtout dans la guerre de siège, où les mines, elles aussi, étaient et sont encore chose normale. Mais avec les progrès de l'armement, qui devaient changer la face des choses et des procédés de la guerre, il semblait que ces méthodes d'attaque et de défense eussent fait leur temps. Et certains paraissent croire que la guerre, en les continuant, en est revenue à des méthodes presque préhistoriques.

C'est là une erreur : on ne les a jamais abandonnées, et, dans les guerres les plus récentes, il en a été fait grand usage. Autrefois à Sébastopol, plus récemment durant la lutte russo-japonaise, hier encore, dans les Balkans, au siège d'Andrinople, par exemple, où d'après le récit du colonel Piarron de Mondésir, tranchées, fils de fer, grenades à main, boucliers de sapeurs ont été des deux côtés d'emploi constant (1). Ce qui est nouveau, ce n'est point l'emploi de procédés qui ont toujours existé, mais l'extension qui leur a été donnée. Ce ne sont point les Alliés qui l'ont imposée; la guerre de tranchées et de mines n'est pas trop dans leur tempérament. « Les Français ne sont pas bons pour les levées de terres, » disait Turenne. Ils sont plus portés au combat au grand jour, aux opérations brillantes, exigeant l'ardeur et la vitesse, qu'à la lutte pied à pied, tenace, entre lignes de réduits souterrains, qui demande de la patience et l'habileté à se défiler. Mais ils ont dû l'accepter, et s'y adapter.

(1) Colonel Piarron de Mondésir, *Siège et prise d'Andrinople;* Chapelot, 1914. Pour Sébastopol, voyez *Sébastopol, guerre de mines,* par le capitaine F. Taillade; Berger-Levrault, 1906; et *La Guerre de Tranchées, il y a soixante ans,* par Victor Goedorp (Dorbon aîné).

Ils étaient excellens à la guerre à découvert : ils ont dû subir la guerre de taupes, et s'y sont faits parfaitement. Ils ont la souplesse et la plasticité requises, et l'ont bien montré.

Et, sans doute, l'ennemi qui a cru devoir chercher un refuge dans les méthodes du génie, doit regretter à plus d'un point de vue la leçon qu'il nous a donnée.

Le but de la guerre est de vaincre, d'imposer sa volonté, d'amener la décision. Or la guerre de tranchées ne fait que retarder cette décision. C'est un de leurs généraux qui l'a dit. Voici ce qu'écrit Bernhardi : « Dans tous les cas, les positions fortifiées se sont montrées incapables de procurer le succès qui est l'objet de toute guerre... » Il dit encore : « Dès qu'Osman (à Plewna) se fut laissé river à ses positions, il cessa d'être vraiment dangereux. » Et ailleurs : « Au point de vue tactique, la fortification augmente les avantages de la défense frontale, mais augmente aussi grandement les inconvéniens. D'abord, les retranchemens portent toujours à accorder plus de valeur à la protection qu'à l'action. Puis ils rendent à peu près impossibles les changemens de front et le passage à l'offensive, car ces deux opérations contiennent un renoncement à la protection dont précisément on attend le salut. Pour l'assaillant, il se dégage de tout ceci, qu'il ne doit pas se laisser attacher par les positions fortifiées, quand il peut l'éviter; il ne ferait que se soumettre à la loi de l'adversaire. Il doit, au contraire, tâcher d'entourer la position et, par là, de la rendre inoffensive. Par là seulement on peut garder le fier privilège de l'initiative, même en présence d'un ennemi terré. »

Depuis que la guerre de tranchées a été inaugurée, les positions ne changent plus, et l'assaillant a perdu « le fier privilège » dont parle Bernhardi. Il en est réduit à se défendre et sait que le temps travaille contre lui. La guerre de tranchées, c'est la fin de l'agresseur. Dans le cas présent, il est devenu assiégé, et l'assiégé succombe toujours avec le temps : pensée fortifiante, qui nous fait accepter une méthode si étrangère à notre tempérament, et qui semble arriérée et désuète. Arriérée, au sens d'ancien, c'est certain; désuète, pas du tout. La guerre de tranchées s'est faite à toutes les époques, et elle se fera encore, au moins autant que par le passé. La campagne de 1914-1915 lui donnera un regain de faveur. A la guerre il faut avancer, mais il est plus essentiel de ne pas reculer ; cette considération

suffit pour justifier le recours à la méthode des tranchées.

Comment prit naissance cette guerre, comment elle évolua, comment naquit et évolua, aussi, la guerre de mines, voilà ce que je voudrais dire, pour indiquer aussi la façon dont elles se pratiquent en ce moment, pour quelque temps encore.

***

C'est évidemment dans la préhistoire qu'il faut aller chercher la première tranchée. Non pas à l'époque gallo-romaine ou celtique, à l'époque « proto-historique, » à laquelle le très regretté et héroïque Joseph Déchelette a consacré son dernier livre, paru quelques semaines avant la déclaration de guerre (son *Archéologie Celtique ou Protohistorique*, formant le quatrième volume de son magistral *Manuel d'Archéologie*), mais plus loin encore. Déjà les Celtes avaient un armement perfectionné : casques, cuirasses, boucliers, épées, poignards, lances, javelots, et ils savaient s'abriter derrière leurs armes défensives. Mais c'est encore plus en arrière dans le passé, chez l'homme préhistorique, chez la brute néanderthalienne et parmi ses devanciers, qu'a dû commencer la tranchée.

Au début, elle dut être fournie par la nature. Dressé à l'art de se défiler pour surprendre les animaux dont il se nourrissait, et les approcher assez pour leur envoyer la pierre, la flèche, ou le javelot à pointe en silex qui les mettaient hors de combat, le primitif savait se cacher derrière les rochers, les arbres, s'avancer en rampant dans les dépressions de terrain, utiliser les rigoles creusées par les eaux sauvages. Dépressions et rigoles furent ses premières tranchées.

L'homme qui, après avoir utilisé les éclats de silex fournis par la nature comme armes de jet, outils, ustensiles, sut façonner lui-même délibérément des silex en des pièces qui sont des merveilles de finesse et d'élégance de formes; cet homme assurément avait trop d'ingéniosité pour ne pas façonner aussi des accidens de terrain. D'abord, il dut développer, améliorer les accidens naturels, les approfondir, les élargir. Les animaux de chasse ont leurs habitudes : on sait où ils passent, où ils vont boire. L'homme primitif ne l'ignorait pas, et s'embusqua sur leurs routes. Il fut amené à perfectionner ses embuscades par les avantages qu'il leur trouva, peut-être même à en créer de toutes pièces; il possédait des silex à fouiller le sol.

S'il avait avantage à se défiler dans ses rapports avec les animaux, il en avait souvent autant dans ses rapports avec ses semblables. La tranchée d'attaque ou de défense prit naissance : on s'y tenait abrité, prêt à repousser les ennemis à coups de pierres ou de flèches. Mais c'est seulement après l'établissement de groupemens humains ayant quelque cohésion, que se formèrent des agglomérations plus ou moins défendues par des murs et des fossés, et qu'eurent lieu des guerres un peu étendues, comportant quelque stratégie et une certaine technique dans les procédés de combat. Il est du moins permis de le conjecturer.

Ce qui est certain, c'est que l'esprit inventif de l'homme primitif lui fit faire de rapides progrès. Sans doute, tout n'est pas de lui dans ces progrès. Il a pu copier, s'inspirer des méthodes des animaux, et leur emprunter la galerie.

Est-ce la taupe qui lui donna des leçons ? ou bien le lapin? Toujours est-il que, dès le début de l'époque romaine, en 430 avant l'ère chrétienne, d'après Tite-Live, Servilius, assiégeant les Étrusques dans Fidènes, ne trouva rien de mieux que de creuser, de son camp jusque sous la citadelle assiégée, une galerie souterraine par laquelle ses soldats débouchèrent au cœur de la ville dont ils s'emparèrent sans peine. Voilà un exemple de mine, de mine offensive.

Mais la mine défensive date aussi d'une époque reculée. Sous Philippe II de Macédoine, au IVe siècle avant Jésus-Christ, la contre-mine était connue. On savait, si l'assiégeant poussait des mines ou galeries souterraines contre la ville, établir une contre-mine : un fossé profond, en avant des remparts, où l'on accumulait du bois. Dès que les mines des assiégeans arrivaient à ce fossé, on mettait le feu au bois, que l'on couvrait de mottes de gazon. De la sorte, la fumée, refoulée dans les galeries ennemies, asphyxiait les occupans. Certains stratégistes y lâchaient des essaims d'abeilles, on dit même des ours et bêtes féroces, — à Themiscyre par exemple (68 ans avant Jésus-Christ), — ou bien des choses malpropres ou incommodantes. A Apollonie, l'assiégé put repérer la direction des mines de l'assiégeant, et creusa des puits qui communiquaient avec elles, puits par lesquels il versa de l'eau et de la poix bouillantes, des vidanges et du sable rougi au feu.

Dès cette époque, le problème des écoutes était posé, et résolu. Le bruit des mineurs se propage à une certaine distance

dans le sol : en écoutant, chaque parti peut se rendre compte de ce que fait l'autre, où il se trouve, à quelle distance, dans quelle direction. Durant le siège de Barcé, en Cyrénaïque, un chaudronnier imagina de faciliter leur besogne aux écouteurs, en leur donnant un bouclier d'airain qu'on posait sur le sol, pour l'employer à ausculter. Le son était renforcé, et on savait s'il y avait des mineurs dans le voisinage. Le service des écouteurs a conservé jusqu'au moment présent toute son importance, bien qu'on n'y utilise plus le bouclier d'airain.

Les mines ne servaient pas seulement à pénétrer sous la ville, ou à contrebattre les galeries des assiégeans : on les employait encore à ouvrir la brèche. L'assiégeant les conduisait jusque sous la muraille, puis les prolongeait en équerre, à droite et à gauche, en suivant celle-ci. Le travail consistait à saper les fondations et à remplacer une certaine épaisseur de pierres par des bois placés debout, soutenant le mur. Quand on en avait de la sorte sapé une bonne longueur, on mettait le feu aux étais, et la superstructure, privée de soutien, s'effondrait. L'assiégeant n'avait plus qu'à se ruer par la brèche. La méthode fut employée à Thèbes.

On remarquera que, de l'aveu de César, les Gaulois étaient fort experts aux mines souterraines, dont, dit-il, « le travail leur était familier, à cause des mines de fer dont leur pays abonde. » Et quand les Romains voulaient, à leur tour, creuser une mine, « les Gaulois l'éventaient, la remplissaient de pieux durcis au feu, de poix bouillante et de pierres pesantes; ils arrêtaient ainsi nos mineurs et les empêchaient d'approcher des mines. »

La guerre souterraine se transforma naturellement, quand la poudre à canon lui donna des possibilités nouvelles et fort intéressantes; on paraît avoir mis le temps à s'en apercevoir : deux cent cinquante ans environ. Ce n'est guère qu'après 1500 que la poudre a servi comme explosif dans la guerre de siège, entre les mains de Pierre de Navarre. Il s'agissait de réduire les forts de Naples. Le capitaine A. Genez, dans son très intéressant *Historique de la guerre souterraine*, raconte comment Pierre de Navarre s'y prit. Il creusa des mines, aboutissant sous l'enceinte de la citadelle, et les bourra de poudre. Après quoi il somma les Français de se rendre sous peine d'être écrasés. Ceux-ci avaient bien entendu quelque bruit souterrain,

mais n'y avaient pas pris autrement garde. Ils refusèrent avec mépris. Pierre fit jouer ses mines ; le mur s'effondra, et, par la brèche, l'assaillant se précipita. Toutefois, le Château de l'Œuf tenait encore, perché sur un rocher presque détaché de la terre ferme. Une galerie fut poussée dessous et remplie de poudre. Le rocher se fendit, et les murailles tombèrent à l'eau; les assaillans n'eurent alors pas de peine à enlever ce qui restait des assiégés.

La gloire de Pierre de Navarre en fut beaucoup accrue. Il lui restait cependant quelque chose à apprendre, car à Bologne, en 1512, il lui arriva ce fait bizarre que ses mines en explosant firent simplement remonter la muraille comme un rideau, après quoi elle retomba en place, ayant laissé voir un instant derrière elle « la ville et les soldats en bon ordre. » On cria au miracle. En réalité, il y avait eu erreur. Les mines avaient été placées trop exactement au-dessous du centre de gravité des murs. Le même fait se serait présenté, en 1795, à Fontarabie.

La mine explosive d'attaque devait provoquer l'apparition de la mine explosive de défense. Cela ne manqua point ; au XVIe siècle, elle fonctionnait déjà, par exemple au siège de Vienne par les Turcs, en 1529. On avait même eu l'idée des mines défensives chargées d'avance, des mines préparées en temps de paix sous les ouvrages défensifs qu'on pouvait être obligé d'abandonner. En les faisant jouer, une fois les troupes et l'armement retirés, et pendant que l'ennemi s'installait, on avait la satisfaction de tuer du monde à celui-ci et de lui enlever une position utile. C'est ce qui eut lieu à Padoue en 1509. Les Vénitiens durent abandonner un terrain où Allemands et Espagnols se précipitèrent. Mais les mines préparées par les assiégés ayant joué, les assiégeans volèrent en l'air, faisant ce que le chevalier de Ville appelait « le saut périlleux. » La méthode parut bonne, et le génie prit l'habitude d'établir une rangée de mines défensives en arrière du mur principal, entre lui et un second mur intérieur, qui y était parallèle.

Mines et contre-mines jouèrent un grand rôle au siège d'Ostende en 1601-1604. En fait, une grande partie de la guerre se passa sous terre. Les mineurs des deux armées se cherchaient pour ruiner l'ouvrage de l'adversaire et se rencontraient en corps à corps sanglans. Une galerie tout à coup s'ouvrait dans celle des ennemis et aussitôt on s'entre-tuait. « Il fut combattu

sous terre à outrance, dit le chevalier de Bonours, voire avec telle obstination qu'il advint par deux fois qu'assiégeans et assiégez s'étaient entre-tués en assez bon nombre, sans qu'un seul fust resté vivant pour raconter le succez du combat, ainsi furent trouvez les corps gisans dans les cavitez de la terre ainsi qu'ils étaient tombez, percés de diverses plaies. » On se battait dans l'obscurité, à la seule lueur des mousquets : « Ainsi à l'aveuglon on s'entre-donnait des coups orbes, sans se voir ni pouvoir juger à qui on avait affaire. Bien souvent le feu s'éprenait intempestivement à la poudre préparée pour les mines, ensevelissant tout vifs ceux qui s'entre-affrontaient dans ces grottes et cavernes artificielles, ainsi que lutons, et poussant bien haut en air ceux que le sort faisait rencontrer dessus. »

De même à Arras en 1654 : on y voit le contre-mineur marchant sous terre à la rencontre du mineur, et s'efforçant de ruiner ses galeries. En fait, la pratique des mines était devenue à tel point répandue que le besoin d'une théorie, d'une codification des méthodes et des procédés, s'était fait sentir. Le chevalier de Ville fut le premier à formuler un ensemble de règles, tant de l'attaque que de la défense par mines. Il établit une sorte de corps de doctrine d'où il résultait, d'après le poète Desmarets, qui appréciait les efforts impartialement tentés pour l'une et pour l'autre, « que l'on peut prendre tout, et qu'on ne peut rien prendre. »

Le chevalier de Ville insista sur la nécessité de bourrer les fourneaux, pour les empêcher de « souffler » dans la galerie et de la démolir; il indiqua une méthode ingénieuse de « puits à cascanes, » moyen terme entre le puits simple et la descente par gradins, quand il fallait gagner en profondeur; il donna une méthode de contre-mines qui s'avançaient franchement hors de la place jusque dans la campagne, par un réseau de galeries creusées sous celles de l'assaillant.

Mais c'est plus tard seulement que la science intervint dans la question des mines et y introduisit quelque méthode. Jusqu'au XVIIe siècle, la pratique des mines était chose essentiellement empirique; elle manquait de principes et de règles. Avec Vauban la situation changea. Il fit faire à Mesgrigny, un « mineur » dont le nom reste bien connu, des expériences sur la relation entre la charge de poudre et le volume des terres enlevées. Les résultats n'en furent toutefois pas interprétés de

façon heureuse : on en déduisit entre autres choses cette conclusion, manifestement erronée, que l'augmentation de la charge n'augmente pas le rayon de l'entonnoir. L'homme qui devait corriger cette erreur, et qui, au XVIII[e] siècle, a le plus fait pour l'art du mineur, fut Bernard Forest de Bélidor. On lui doit des expériences, restées mémorables, qui furent faites à La Fère, en 1725. L'une d'elles consista à creuser 4 puits de profondeurs diverses (entre 3 m. 20 et 4 m. 16) aux quatre angles d'un quadrilatère formé de galeries en pente reliant entre eux ces puits. A l'intérieur du quadrilatère, on établit un fourneau de mine qui se trouvait à des distances différentes des galeries et des puits, et à 3 m. 20 sous le sol; celui-ci reçut une forte charge de poudre. L'explosion se produisit, et l'inspection de ses effets fit voir que les galeries étaient crevées jusqu'au quadruple de la ligne de moindre résistance (3 m. 20) et que le rayon de l'entonnoir croissait indiscutablement avec la charge de poudre.

Ce fut là une première expérience scientifique; bien d'autres ont suivi. Mais tandis que celle de Bélidor passait inaperçue et dédaignée en France, en Allemagne on l'accueillait avec enthousiasme, on la répétait, on la vérifiait, on en faisait son profit. Combien de fois n'est-ce pas arrivé depuis!

Aujourd'hui, toute la technique des mines repose sur un ensemble d'expériences minutieusement conduites, et a été condensée en un certain nombre de formules et d'équations précises. Des ouvrages spéciaux, destinés aux mineurs, leur fournissent les données qui leur sont nécessaires, et tous les renseignemens utiles sur la façon de procéder selon les circonstances, le terrain, le but poursuivi.

Ce dernier est très variable.

On a employé les mines à ouvrir la brèche jusqu'à la Révolution, — et même ces dernières années, à Port-Arthur, au fort n° 11. Si l'opération a échoué, cela a tenu aux mitrailleuses russes contre lesquelles les assaillans, une fois dans la place, étaient sans défense. Jusqu'à l'époque où l'artillerie a été dotée de canons puissans et à longue portée, les mines pouvaient faire plus que le canon, pour l'ouverture de la brèche, préface de l'assaut.

Elles ont été employées à la surveillance et à l'attaque des mines adverses. Telle fut leur utilisation à Tuyen-Quan, par

l'ingénieux et héroïque sergent Bobillot, dont l'histoire militaire a été fort bien racontée par M. Azibert dans les *Sièges célèbres*. C'est un magnifique épisode. Ils ne sont pas 650, avec le commandant Dominé, et les Chinois sont 13 000. Bobillot, sous-officier du génie, devient d'office chef du génie de la place. Les Chinois font des mines. Ils ont de la poudre, Bobillot n'en a pas. « Faisons quand même des galeries, dit-il : elles serviront d'évens et diminueront les effets des explosions. » On en fait, on gagne du temps, on tient jusqu'au moment où, enfin, arrivent les troupes de secours.

Les mines servent, couramment, à détruire les mines de l'adversaire. L'un cherche l'autre sous le sol, s'arrêtant de travailler, par intervalles, pour se mettre aux écoutes, et juger à quelle distance se trouve la galerie ennemie. Ce n'est pas pour y pénétrer, mais pour la faire sauter, la détruire, en empêcher le prolongement, et surtout l'utilisation. Dès que l'un se croit à bonne portée, il établit son fourneau de mine, bourre, et fait exploser. Il faut ici bien posséder ses formules, car la charge varie selon l'effet à produire, et pour faire jouer un camouflet, elle doit être exactement calculée. Le camouflet est l'explosion souterraine qui enfonce la galerie adverse et ameublit le sol à la ronde, sans produire d'effets extérieurs : explosion fort redoutable d'ailleurs, car elle remplit la galerie de l'ennemi de gaz asphyxians.

Les mines ont été souvent employées à faire sauter des batteries. Mais c'était au temps où la portée des canons était telle qu'on pouvait en approcher de très près. Au siège de Turin, en 1706, sur 16 pièces d'une batterie, 13 furent culbutées et enterrées par l'explosion de 4 fourneaux aménagés sous elle. Cet exploit fut même renouvelé plusieurs fois.

On emploie encore les mines à détruire les forts, ou ouvrages défensifs qu'il faut évacuer et qui serviraient de point d'appui à l'ennemi. Ou bien les maisons d'une ville. Au siège de Saragosse, nous tenions une faible partie de l'enceinte. La ville avait été partagée en sortes de forteresses juxtaposées, par des barricades et autres défenses. On ne pouvait songer à les attaquer de front : on les entreprit par en dessous. On chemina de cave en cave, en faisant des explosions successives qui vinrent à bout de la résistance pourtant désespérée des Espagnols. Avec les mines on peut tout, — ou on ne peut rien : la méthode vaut

ce que valent les hommes, par le caractère et par la science.

Nous venons de voir le mineur prendre la ville de Saragosse; à Mouzon, nous la voyons défendre avec succès, par un simple mineur, Saint-Jacques. Quatre mois durant, presque sans outils ni ressources, il mena la campagne. Les Espagnols minaient, il contre-mina, dégoûtant l'adversaire de ses essais successifs, et lui tenant tête jusqu'au bout. Celui-là aussi est une des gloires des mineurs français.

En d'autres circonstances, la mine a servi à détruire des emplacemens que l'ennemi aurait pu utiliser, ou bien à en faire sauter sur lesquels il avait des troupes. Les mines ont des emplois très variés. Ou plutôt, elles les ont eus jusqu'à Louis XV. Sous Louis XIV, la guerre de siège ou de position tenait la place principale, et, d'autre part, l'artillerie à faible portée était incapable d'ouvrir la brèche et obligée de se tenir très près. Dès lors le mineur pouvait agir, et son concours était indispensable. Artilleur et mineur opéraient d'accord, tant à l'attaque qu'à la défense. Mais, sous Louis XV, le matériel devint plus mobile et plus puissant, et, peu après, la Révolution inaugurait les guerres de manœuvre et de mouvement. Les sièges prenaient moins d'importance, et l'artillerie, à plus longue portée, permettait de se passer des mines.

Pourtant leur règne n'était pas fini.

Si, pour en éloigner le canon devenu plus puissant, on entourait la place d'ouvrages avancés, on ne faisait souvent que reculer pour mieux sauter, au sens technique du terme. La décision était ajournée, retardée, mais non pas changée. Et les mines sont restées en usage; elles sont toujours employées. Il y a toujours les tranchées qui permettent d'approcher, et d'assez près, et de ces tranchées il est toujours loisible de faire des cheminemens souterrains, des galeries. L'histoire de Port-Arthur est là pour le faire voir : assaillans et défenseurs en ont fait un emploi qui dénote leur ténacité, leur impérieuse volonté de vaincre. Le rôle des mines n'est pas terminé, tant s'en faut.

Leur technique s'est beaucoup perfectionnée. Qu'on songe à tous les explosifs découverts depuis une cinquantaine d'années, et qui sont utilisés par le mineur. Chacun d'eux veut être traité d'une façon différente. Et chacun d'eux a ses applications particulières.

Le mineur doit donc posséder un bagage considérable de connaissances spéciales. Il doit savoir comment on traite, conserve et transporte ces personnalités instables que sont les explosifs; quelle charge il en faut employer, selon les conditions et le but proposé, renseignement qui lui est fourni par nombre de formules qui supposent certaines connaissances mathématiques. Il doit savoir quelle longueur de bourrage s'impose, selon les conditions, selon le but; quel espace il faut laisser entre les fourneaux de mine quand on procède par explosions multiples. Rien de tout cela ne se devine ni ne s'improvise : l'expérimentation et la mathématique ont permis de déduire des règles précises auxquelles il faut se tenir.

Pareillement, il y a toute une méthode, toute une technique de la construction des puits, des galeries, des rameaux ; et elles varient selon la nature du terrain, selon le caractère tout à fait éphémère, ou un peu plus permanent du travail. Tout cela a été codifié : le mineur sait ce qu'il a à faire, de quelle façon, et combien de temps, à peu près, cela va lui demander.

Le but est invariable : faire une explosion, et l'opération finale, c'est l'établissement de la chambre aux poudres, du fourneau de mine. Cette chambre est une cavité, que l'on creuse au bout du puits ou du rameau de galerie ; les dimensions en sont réglées par la charge qu'on y veut introduire ; et la charge, naturellement, dépend du terrain et de l'effet recherché. Elle dépend aussi de l'explosif employé, car sous même volume, deux explosifs différens ont des puissances différentes. On tient compte de tout cela pour faire une chambre aux poudres suffisante, ayant les dimensions requises. On se garde de perdre du temps à la faire trop grande, bien qu'en fait, sa capacité puisse être 8 ou 10 fois supérieure au volume de la charge sans diminuer d'une quantité appréciable l'effet de celle-ci.

Une fois le fourneau établi, on joint aux explosifs les détonateurs qui en détermineront l'explosion, et on met en place, soigneusement, l'engin qui servira à la mise du feu. Il varie selon les circonstances : parfois la traînée de poudre suffit (démolition d'édifices), ou bien le saucisson, protégé contre le bourrage par un auget; on emploie encore des cordeaux spéciaux, dont le Bickford est le plus connu et le plus ancien ; enfin, il y a les fils électriques ; et c'est là le procédé le plus moderne.

L'opération n'est toutefois pas terminée quand on a garni la chambre aux explosifs, mis en place les détonateurs, relié ceux-ci au fil électrique qui servira à faire partir le fourneau, une fois tout le personnel ramené en arrière, à distance prudente. On ferait passer le courant, à ce moment, que le fourneau ne donnerait à peu près rien des résultats attendus. Il « soufflerait » dans la galerie en l'empoisonnant, et donnerait peut-être un petit camouflet local et restreint. Ce n'est pas ce qu'on cherche : on veut l'effet maximum compatible avec la charge, et pour l'obtenir, il faut bourrer. Faire exploser une charge d'explosifs dans une chambre en communication avec l'extérieur, c'est presque comme si on la faisait exploser à l'air libre. Et on sait que, dans ces conditions, l'effet produit est peu de chose, comparé à ce qu'il est quand la charge est enfermée. Bourrer, c'est boucher la galerie, au voisinage de la chambre, de façon à clore celle-ci hermétiquement : c'est fermer la chambre, pour obtenir le maximum d'effet explosif.

Par conséquent, une fois le fourneau en place et le fil posé, on s'occupe à bourrer, à remplir la galerie, au moins sur une certaine longueur. Ici encore, il y a la manière, et toute une technique. Une formule indique quelle doit être la longueur du bourrage, d'après la charge du fourneau. Et ce bourrage se fait avec les matériaux disponibles, de préférence ceux dont le transport et le maniement sont faciles : sacs de terre ou de sable, briques, mottes de terre gazonnée. Il ne sert pas seulement à assurer le maximum d'effet explosif autour du fourneau même : il empêche la galerie d'être envahie par les gaz asphyxians qui résultent de l'explosion.

Une fois qu'il est terminé, tout est prêt : et on fait jouer le fourneau, au moment voulu.

Les galeries souterraines ne possédant qu'une ventilation naturelle très insuffisante, on fait emploi maintenant, dans la guerre de mines, de ventilateurs pour injecter de l'air pur du dehors au fond des galeries, et on dispose d'appareils de sauvetage et de médicamens pour ranimer les asphyxiés. Car les accidens sont fréquens.

Il y a des cas encore, où, à cause du temps et du travail nécessaires au creusement des galeries, on se dispense d'en faire. Ou plutôt, à partir d'une d'elles on pratique une mine forée. On a des trépans, des tarières, du genre de ceux qui servent à

faire les sondages, au moyen desquels on fait un forage qui peut atteindre plusieurs mètres. Ce forage donne une petite galerie de quelques centimètres de diamètre. En poussant au bout un pétard de dynamite que l'on fait exploser, on détermine la formation d'une chambre propre à recevoir une charge plus considérable et capable de faire office de fourneau.

Il y a d'autres procédés encore, tenus secrets, et dont on ne parle pas.

Au total, l'art du génie est très divers; ses ressources et ses méthodes varient selon les conditions où il opère et le but qu'il se propose. S'il y a des règles générales bien établies, il faut toujours les adapter à chaque cas particulier, et c'est dans le choix de la tactique à adopter que se révèle l'ingéniosité du mineur. Rien de plus intéressant, à cet égard, que l'étude de la guerre de mines, jour par jour, point par point, telle qu'elle se fit à Port-Arthur.

Russes et Japonais s'y cherchaient sous terre, autant que dessus. En diverses occasions, la galerie des uns vint s'ouvrir dans celle des autres, et on se battait à coups de grenades, au fusil et à la baïonnette. Mais ce n'était point là le but : ce qu'on cherchait était la destruction, ou bien des ouvrages, ou bien des galeries poussées par l'assiégé vers l'assiégeant.

Les galeries de l'assiégeant avaient toutes leur point de départ dans les tranchées, dans les parallèles. Elles étaient d'ailleurs admirablement faites, bien boisées aussi pour en empêcher l'effondrement, et les Japonais avaient imaginé un matériel de mines exceptionnellement bien établi.

Rien de surprenant à ce que Port-Arthur ait témoigné de la vitalité de l'art du mineur : ce fut un siège, et s'il est une circonstance où la guerre de mines doive jouer un rôle, c'est bien celle-là. Le fait n'est pourtant pas obligatoire : l'histoire cite de nombreux sièges où les mines ne jouèrent aucun rôle.

*
* *

Ce qui surprend davantage, c'est le rôle actuel de la guerre de tranchées. Les stratégistes diront pourquoi, dans le choc de masses actuel, elle s'est imposée : et peut-être diront-ils que dans les futures guerres de peuples, à effectifs énormes et à fronts démesurés, la tranchée est appelée à jouer un rôle prépondérant, tout en faveur de celui qui y aura recours le plus

tôt, et le plus près de sa frontière. Les considérations sur l'art de la guerre, qui se publieront pendant les prochaines années, seront infiniment intéressantes. Mais n'anticipons pas. Notons toutefois que la forme qu'a prise la guerre actuelle a été très exactement prévue dès 1902 par le remarquable écrivain militaire, le collaborateur éminent du *Journal de Genève*, le colonel Feyler, dans un article véritablement prophétique, et qu'il faut lire.

Ainsi qu'il a été déjà remarqué, la tranchée n'est point une innovation : elle a toujours existé, bien qu'on l'ait plus ou moins employée selon les circonstances. Peut-être bien d'ailleurs l'armement actuel a-t-il contribué à la remettre en honneur.

En quoi elle consiste, il n'est guère utile de le dire; chacun le sait; mille descriptions en ont été fournies dans les journaux. Elle est parfois très perfectionnée, ayant été complétée par des demeures souterraines excavées dans le sol. La vue, assurément, y est limitée; on n'y découvre pas un horizon étendu comme cela a lieu, par exemple, pour les cavernes des troglodytes creusées dans la colline de Saint-Chamas ou encore dans la vallée de la Loire; mais on peut y vivre quelque temps et avec un certain confort. Elles ne sont malheureusement pas toutes aussi bien aménagées; il en est qui sont pleines d'eau, ou à peu près : affaire de géologie, et de forme du sol.

Quant au principe des tranchées, il reste le même que par le passé. Ce sont des excavations dans le sol, en ligne droite, courbe, ou sinueuse, complétées par un parapet formé de la terre extraite, et rejetée sur le bord, en avant, face à l'ennemi. On les appelait parallèles, parce que, dans les sièges où elles étaient d'usage courant, elles étaient creusées parallèlement à l'ouvrage qu'il s'agissait d'approcher.

Le point de départ d'une tranchée est généralement un coin abrité où l'on peut commencer le travail en paix; une fois qu'on dispose de l'amorce, on la prolonge sans difficulté en terrain exposé, puisqu'on avance à l'abri. Mais il n'en va pas toujours de même. On voit que souvent la tranchée a été commencée en position exposée, ou à peine abritée. Des soldats ont pu, par bonds, arriver à une petite dépression, et, travaillant couchés, ils l'ont approfondie et agrandie, ce qui a permis à d'autres de les joindre et d'entreprendre alors une extension latérale du trou primitif, devenu ainsi l'amorce d'une tranchée. Pour bien

faire, il faudrait ensuite établir un cheminement conduisant d'un point abrité jusqu'à la tranchée, pour assurer la sécurité de la relève et du ravitaillement. Il ne semble pas que cela se fasse toujours ni que, dans le trajet, nos soldats se gardent assez. Peut-être, d'ailleurs, y a-t-il des cas où le cheminement ne peut être établi. Rien de plus variable que les conditions et le terrain où se font les tranchées.

Autrefois, du temps des fusils et canons à faible portée, et des projectiles à faible pénétration, on avait d'autres procédés. Ils ne suffiraient plus. Ainsi on ne creusait pas le sol, mais on y plaçait des rangées de gabions farcis, de clayonnages pleins de terre, sur plusieurs hauteurs, et on s'abritait derrière. Ou encore, à la place des gabions, on avait des sacs pleins de terre : c'était la sape volante. Elle rendrait encore des services : il ne faut pas tant de terre, ni surtout de sable, humide de préférence, pour arrêter la balle moderne; mais l'artillerie est là qui la bousculerait impitoyablement. On s'en tient donc à la sape profonde avec parapet formé par la terre extraite, mise en sacs ou non, complété par des boucliers d'acier. Ceux-ci ne sont pas des ressuscités, d'ailleurs : le bouclier est resté en usage dans l'artillerie, pour protéger les servans. Et les mineurs l'ont employé à Andrinople.

Quant aux abris où logent nos soldats, quand ils ne tirent point sur l'ennemi, ce sont des excavations dans les parois de la tranchée même, excavations plus ou moins longues et profondes, dont le plafond est soutenu par des poutres et des planches. Elles ont été mille fois décrites et figurées.

Il est un point sur lequel nos tranchées actuelles diffèrent beaucoup des parallèles d'autrefois. Il a fallu les sectionner au moyen de traverses ou pare-éclats qui divisent chaque tranchée en un certain nombre de compartimens communicans, dont chacun reçoit de deux à quatre soldats. Ces compartimens ont été rendus nécessaires pour deux raisons. D'abord, si un obus vient à éclater dans la tranchée à traverses, le dégât est forcément limité au compartiment atteint : les traverses l'empêchent d'atteindre le reste de la tranchée. D'autre part, elles rendent un grand service en empêchant le tir en enfilade au fusil ou au canon. Elles fractionnent les risques, au cas où l'ennemi pourrait, à un moment, prendre la tranchée d'enfilade.

On a dit que l'ennemi avait des machines à creuser des

tranchées. Sous cette forme, le fait n'est pas exact. Mais il y avait, et les Allemands ont utilisé, en Belgique, des machines à excaver, des appareils locomobiles destinés à creuser des tranchées de canalisation d'eau, de gaz, et même des tranchées de chemins de fer et de canaux.

Ces excavateurs consistent essentiellement en une roue portant des couteaux en acier manganésé, qui fouillent et désagrègent le sol; des godets recueillent et jettent sur le côté les déblais. L'appareil serait économique; l'extraction du mètre cube de terre reviendrait à 5 centimes, même en sol dur. Il en existe divers types, donnant des tranchées ayant de 70 cent. à 1 m. 22 de largeur, et une profondeur maxima de 2 m. 25. On conçoit les services que peut rendre pareil excavateur pour creuser des tranchées en arrière de la première ligne, pour une armée qui prévoit une retraite, et veut se ménager des lignes de défense. A distance du front, cet appareil est utilisable et très pratique; mais, à l'avant, il ne vaudrait rien et serait vite démoli par l'artillerie.

La machine qui a été utilisée en Belgique, — et capturée par les Alliés, — est-elle allemande ou belge? En tout cas, elle est ingénieuse et utilisable à la guerre. Ce qu'on peut très bien utiliser aussi, — et on la trouve partout, — c'est la charrue; le commandant de Maud'huy, aux manœuvres de 1903, en préconisait l'emploi. Elle augmente dans les 4/5 la rapidité d'exécution. Mais, bien entendu, on ne peut l'utiliser qu'à l'abri, ou avant l'arrivée de l'ennemi.

* * *

Nous avons vu ce que sont les mines, et ce que sont les tranchées, séparément. Voyons maintenant le rôle qu'elles jouent, les unes contre les autres, dans la guerre actuelle.

Les communiqués nous parlent de temps à autre d'une tranchée, qui a été bouleversée par une mine et dont les défenseurs ont été tués ou pris.

Que s'est-il passé? Un sergent du génie nous l'a raconté.

« Nous avons, dit-il, entrepris des mines au nombre de quatre, afin de faire sauter la tranchée allemande qui se trouve à 30 mètres en avant et d'enrayer les Allemands dans leur travail de mines, car il est certain que, de leur côté, ils essaient de nous faire sauter.

« Étant mineur de 1re classe, j'ai reçu de mon capitaine la direction de ces travaux si délicats et peu faciles à faire dans un terrain bouleversé par les obus. Deux de mes galeries ont déjà 12 mètres de long, et c'est justement de l'une d'elles que je vous écris ces lignes, à la lumière d'une bougie, assis sur une planche, tout en surveillant le travail des hommes. Ce travail est pénible, je vous assure. Il s'agit de creuser une galerie d'un mètre cinquante de haut, sur 1 mètre de large. Au fur et à mesure que l'on avance, de mètre en mètre, on place des cadres en bois dur, et entre les parois et les cadres, on boise la galerie avec des planches dites de coffrage ; le dessus de la galerie est boisé avec des planches plus fortes appelées planches de ciel, que l'on pousse au fur et à mesure que l'on avance, jusqu'à ce qu'on ait fait un mètre, et que l'on place un nouveau cadre. Il faut travailler penché. Plus l'on s'enfonce, plus il fait chaud ; aussi les sapeurs mettent-ils à bas la capote et la veste. Pour évacuer les terres extraites au dehors, on est obligé de se servir de paniers ; l'entrée de la galerie est en escalier et rend impossible l'emploi d'un chariot de mine ; le travail est donc, comme vous pouvez en juger, extrêmement pénible. Malgré tout, on avance chaque jour de 2 mètres ; de plus, comme il faut nous enfoncer assez profond en terre pour arriver à environ 6 mètres sous la tranchée allemande, on donne une inclinaison de 20 centimètres par mètre à la galerie, c'est-à-dire que chaque cadre se trouve placé 20 centimètres plus bas que le précédent. Voici la vie du mineur, qui travaille six heures, sans autre arrêt que quelques minutes de temps à autre, pour écouter si l'on n'entend pas les Boches travailler. Ces écoutes, on les pratique en fermant hermétiquement l'entrée de la galerie, puis, tout au fond, on se couche sur une planche, l'oreille collée au sol et la tête recouverte d'une toile ; on entend ainsi très bien travailler à dix mètres de soi... »

Voilà les préliminaires. Dès que le travail est achevé et que l'on se sait sous la ligne des tranchées ennemies, à 3 ou 4 mètres de profondeur, on établit les fourneaux. La charge en est calculée selon la hauteur probable du sol, au-dessus d'eux, et on la détermine sans peine, de façon très suffisamment exacte ; on pose le fil ou le cordeau pour la mise à feu, on pratique le bourrage, et on fait sauter la mine. « Tout saute en l'air. » Une masse de terre est projetée vers le ciel, où on

distingue çà et là des corps, des armes, et le tout retombe sur le sol. Assez souvent, on fait au préalable usage d'un stratagème. Exemple, ce qui se passa, l'hiver dernier, à Beaurains. Voici ce que raconte un des témoins et acteurs :

« Une galerie préparée par nos mineurs nous permit d'atteindre vers midi les ouvrages ennemis. A midi vingt, les charges sont en place.

« Il s'agit maintenant d'attirer à l'endroit qui sautera tout à l'heure le plus d'ennemis possible. Une section de zouaves, avec de grands cris, sort de sa cachette et se précipite en avant, puis soudain s'aplatit, feignant d'avoir été décimée par le feu adverse. Cette apparence de succès encourage les Allemands, qui contre-attaquent vers une heure.

« Nous les voyons s'avancer au pas, en ligne impeccable; seul, le bruit des bottes martelant le sol durci par la gelée.

« Un coup de sifflet bref coupe l'air : une lueur rouge, un grondement, la terre qui se soulève en cinq endroits à la fois. Des masses de pierres projetées en l'air, et avec elles des corps mutilés, sanglans. Les mines ont éclaté!... Dans les cinq entonnoirs creusés par l'explosion, nos hommes s'installent à leur tour, rétablissent la tranchée, mais pour notre plus grande commodité, cette fois. »

Le but de ces opérations, les deux lignes précédentes l'indiquent. Ce n'est pas seulement de faire sauter les ennemis, mais aussi de prendre leur place et de gagner du terrain en avançant le front des tranchées. Aussitôt l'explosion faite, nos soldats sortent en hâte de leurs abris et vont se jeter dans les entonnoirs créés par les mines. Ces entonnoirs, ils vont les relier entre eux, par des cheminemens qu'ils prolongeront autant qu'ils pourront sur les côtés, et le tout deviendra une nouvelle ligne, avancée, de tranchées. C'est ce qu'en langage technique on appelle « organiser des entonnoirs. » A la Boisselle, nous avons procédé ainsi. De même au Four-de-Paris, à la Fontenelle, à Carnoy, aux Éparges, à Carency, à Ville-sur-Tourbe, au bois le Prêtre, et tant d'autres localités désormais historiques, où se feront tant de pèlerinages.

Détruire les tranchées ennemies, et en tuer les occupans, pour s'emparer des entonnoirs et les faire servir d'abris et d'amorces de tranchées, tel est le but des mines en bien des cas. Naturellement, la nouvelle tranchée est reliée aussitôt à celle

qu'on vient de quitter par des cheminemens de communication, pour assurer la sécurité des relèves et du ravitaillement.

En d'autres cas, il s'agit de faire sauter des murs ou les maisons qui fournissent un abri à l'ennemi. Mais on ne peut pas toujours procéder par galerie souterraine : il la faudrait trop longue. Alors il faut user d'habileté... et de courage, et opérer à découvert, à la faveur de la nuit. Voici ce qui se passa à Chauvoncourt. L'ennemi s'y est tapi dans les ruines du village. On décide de faire sauter les murs derrière lesquels il s'abrite, en arrière de ses propres tranchées, — qui ne sont pas continues.

« Il est une heure du matin. La nuit est, par bonheur, sans étoiles. Les trois sapeurs, en rampant, franchissent les réseaux de fils de fer; ils contournent les tranchées ennemies, et les voilà devant les fameux murs à meurtrières.

« C'est long pour en arriver là, mais les Boches ne se sont aperçus de rien. Il est 4 heures maintenant. La pluie s'est mise à tomber. Les sapeurs et les volontaires regagnent nos lignes, après avoir déposé leur mine, déroulant derrière eux le cordeau détonant qui doit être allumé de nos tranchées. Le cordeau est trempé. La mèche ne veut pas prendre. Par trois fois, les sapeurs la changent. Par trois fois, elle s'éteint. Ce sera pour la nuit prochaine.

« Et, à 7 heures, le soir, le même sous-lieutenant et trois sapeurs partent pour une nouvelle expédition. Ils arrivent aux murs des casernes; les Boches n'ont rien vu. La mélinite posée la veille est toujours là. On change les pétards. Mais, au retour, la petite expédition se heurte aux sentinelles boches. Vont-elles voir nos sapeurs? Ils sont à quatre mètres de l'ennemi, immobiles, retenant leur souffle. Les Allemands ne voient rien. Nos braves regagnent leurs tranchées.

« Il est 9 heures. Le vent souffle en bourrasque. Le moment est venu de faire sauter les Boches. Une étincelle, suivie d'une explosion formidable. Un nuage de fumée rougeâtre. Les murs des casernes de Chauvoncourt viennent de sauter. On entend des gémissemens, des cris de blessés. Les Allemands ont été touchés, et leur abri n'existe plus : il leur faut reculer. »

En certaines circonstances, on se contente de donner le camouflet. L'ennemi avance en galerie souterraine : on l'entend travailler des postes d'écoute. Pour l'arrêter, on pousse une galerie vers la sienne, et au plus vite on charge, et on bourre. Si l'opé-

ration a été bien conçue, il n'y a point d'effets extérieurs, pas de gerbe de terre, pas d'entonnoir : les effets restent souterrains. La contre-mine, en explosant, écrase la galerie ennemie qui ne peut plus avancer, dans la terre désagrégée. L'agresseur est obligé de la reprendre et recommencer en arrière et de côté : il a perdu du temps et du travail. On a beaucoup fait jouer le camouflet au siège de Schweidnitz en 1762; c'étaient deux Français qui dirigeaient le service des mines : Lefèvre, pour l'assiégeant, Grébeauval pour la défense. La place se rendit après 48 jours de guerre souterraine.

Est-il besoin de faire observer que dans les deux guerres, de tranchées et de mines, la géologie joue un rôle capital? Il y a de bons terrains, où la fouille est facile, et où les terres « se tiennent. » D'autres sont détestables : trop durs, et nécessitant le trépan, les pétards, etc., comme les sols rocheux ; trop tendres au contraire, coulans, tel le sable. Il est des terrains où la tranchée est à peu près impossible ; là où, sous une mince couche de terre, on rencontre le granit par exemple. Certains favorisent ou entravent les entreprises, par l'agencement des couches : ici l'eau jaillit et empêche de continuer ; là, elle permet une tentative d'inondation de galeries adverses. Le rôle de la géologie et de la géographie physique, qui est immense dans la guerre en général, l'est aussi dans la guerre de mines et de tranchées.

Évidemment, il n'est pas encore temps de tirer des conclusions sur celle-ci ; mais il semble bien, à première vue, que désormais les nations ayant quelque souci de leur sécurité auront pour premier soin d'établir à l'avance, en temps de paix, sur leurs frontières, de solides et nombreuses lignes de tranchées. Rien n'est plus propre, selon les apparences, à arrêter un ennemi aussi bien pourvu en matériel, et aussi courageux, et en même temps beaucoup plus nombreux. Le colonel Feyler l'avait parfaitement prévu, et l'événement lui donne raison.

HENRY DE VARIGNY.

REVUE LITTÉRAIRE

L'UN DE NOS MORTS : ANDRÉ LAFON (1)

Mélancolique et noble destinée d'un jeune homme : un don charmant de poésie, les vertus simples du labeur quotidien, la récompense, un peu de gloire déjà, puis, à trente ans, la mort. Il y a, dans l'histoire courte d'André Lafon, de brusques événemens, des sautes de bonheur et de malheur qui font un singulier contraste avec la douceur calme de son âme et avec son talent tout uni. Je l'ai connu ; c'était un grand garçon qui souriait sans gaieté, qui ne montrait pas non plus de tristesse, et qui semblait se contenter des jours, quels qu'ils fussent, comme s'il n'avait point espéré davantage et comme s'il ne redoutait rien ici-bas, même la pauvreté, qu'il endura facilement. Son premier roman lui valut des admirateurs, un « grand prix de littérature, » et des objections. Tant de bruit ne le troubla guère. Il continua sa vie modeste de répétiteur dans une école religieuse. On le rencontrait, les jeudis, conduisant le long des avenues, sous les arbres, à Neuilly, la promenade des élèves. Il rêvait son deuxième roman, — le roman d'une jeune fille après celui d'un petit collégien ; — et il mit deux ans à l'écrire. Il le publia au mois de juin de l'année dernière, six semaines avant la guerre. Il fut soldat ; et il n'eut pas la chance d'aller au feu. Mais il était encore à son dépôt, lorsque le prit la maladie. Il est mort à l'hôpital militaire, sans désespoir, avec la même patience qui avait été son art et son habitude.

A peine son œuvre est-elle commencée : il était si jeune et il ne se

(1) *La Maison sur la rive* (Perrin, éditeur.) Du même auteur, *Poèmes provinciaux* (édition du Beffroi) ; *La maison pauvre*, poème (Bibliothèque du Temps présent) ; *L'élève Gilles*, roman (Perrin, éditeur).

hâtait pas. Ses livres sont imparfaits ; et il le savait, sans chagrin. Ni *l'Élève Gilles* ne mérite le nom de chef-d'œuvre, ni *la Maison sur la rive* ne marque beaucoup plus de maîtrise. Je ne sais pas et je crois impossible de deviner le tour que cette pensée allait prendre, les ressources dont elle eût disposé bientôt, l'épanouissement qui l'attendait. Tout cela tombe dans le vain mystère. Mais André Lafon laisse après lui une esquisse jolie, élégante, et de laquelle se dégagent finement les lignes principales de sa méditation, de son espoir et de sa volonté. Ou bien, il préludait ; et la phrase de sa mélodie n'a pu se développer : du moins, les notes que nous avons entendues demeurent dans notre mémoire. Notes pures, qui n'ont pas vibré fortement, qui n'offensaient pas le silence, qui ne l'ont pas interrompu et qui naissaient de lui comme d'un cristal à peine touché.

La Maison pauvre, intitulée « poème, » est plutôt un recueil de poèmes. Ils ne dépendent pas les uns des autres. Pourtant, ils se réunissent bien ; et, dans leur suite, on aperçoit les divers momens d'une aubaine qui s'est évanouie : d'abord, la solitude ; puis une tendresse ; et puis, la tendresse partie, la résignation se fait, parmi des prières. Ce sont les poèmes d'une saison, d'une ou deux années. Un drame du cœur ? Non ; et, ici comme dans les romans d'André Lafon, nul drame : une très discrète douleur, et sage ! Des journées se succèdent, celles-ci porteuses de joie, celles-là de regret, les unes et les autres sans tumulte. Elles défilent paisiblement, ne se bousculent pas et, devenues des souvenirs, se rangent dans le même ordre où elles sont arrivées, où elles ont été accueillies. André Lafon a composé de même ses romans. Il ne préparait pas ses épisodes et ne veillait point à les faire éclater. Il ne machinait pas la vie : il l'acceptait avec humilité.

Dès ce petit volume de *la Maison pauvre*, il est tel que plus tard. Il aura plus tard une conscience plus nette, je ne veux pas dire, de sa philosophie, mais du sentiment auquel il s'abandonne et de la croyance à laquelle il confie son aventure. La croyance et le sentiment sont dans ses premiers vers, mêlés à quelques influences de récente littérature, à du Verlaine par endroits, et à du Francis Jammes très souvent. Peu importe ! et André Lafon n'était point assez habile pour imiter le mieux du monde la savante ingénuité de *Sagesse* et de *Clara d'Ellébeuse*. Sa vraie ingénuité le préserva. Il n'évita pas toujours le style pittoresque de son temps ; et il écrivait, à l'occasion :

Le soir tombe ; la route allonge un geste pâle...

Ce n'est rien ; et, lors de son adolescence, il lui aurait fallu, pour

ne jamais pécher contre la simplicité, plus de rouerie. L'émotion le débarrasse de toute coquetterie empruntée ; il n'a plus besoin de personne. Ainsi, un jour, il suit, dans la campagne, les chemins bordés de haies ; le soir gagne, la nuit menace et la campagne est si déserte qu'elle multiplie, élargit la solitude où vous êtes. Vous souhaitez qu'une voix chante ou parle et, amicale, humaine en tout cas, éveille un écho à votre douleur, un écho pareil à une réponse...

S'il ne se peut qu'un chant résonne et que l'on passe
Et que je n'aille plus si seul, faites qu'un toit
Pauvre montre à mes yeux, mon Dieu, sa vitre claire
Et qu'aux soirs orageux et trop lourds à la terre,
L'on m'ouvre si je frappe et si je dis : C'est moi !

Ces vers frissonnent bien. Les meilleurs vers de *la Maison pauvre* sont de cette qualité, ne répandent pas des flots d'harmonie, ne répandent pas d'éloquence et, avec peu de mots, évoquent une délicate inquiétude du cœur, désir d'intimité tranquille, peur de tout incident qui dérange la paix de l'heure, amour de l'ombre où l'on dirait qu'on est mieux à l'abri. L'ombre, aucun poète ne l'a mieux aimée et n'a mieux peint ses nuances, ses mouvemens, ses manières de s'allonger aux poutres des plafonds, de se tapir aux angles des murs, aux coins des meubles, de guetter les objets, de les approcher, de les envelopper, de les ensevelir, de les abolir et de leur enseigner peu à peu le dernier devoir de disparaître. Avant cela, il y a les précieux instans de la lumière diminuée, de l'adieu qu'elle vous donne...

Du jour demeure pris au neigeux amandier...

Enfin la nuit permet qu'on ne sache plus si l'on a souffert. Mais la nuit parfois tarde tant à venir

Qu'il semble que le cri des martinets l'apeure.

Et vienne l'autre nuit, sans réveil, que Dieu accorde !... Chaque soir vous l'a doucement annoncée.

Un poème de *la Maison pauvre* est un souvenir d'enfance, — délicieux de justesse, — et qui nous révèle l'enfant qu'a été ce poète ; il nous achemine au roman de *l'Élève Gilles*.

Le souper s'achevait lentement, sans lumière,
Dans l'ombre qu'apportaient les soirs déjà plus courts ;
L'aïeul parlait longtemps des vendanges dernières,
Vidait son verre, et puis s'accoudait. Dans la cour,

La fenêtre laissait ouïr la voix connue
De la fille du paysan qui ramenait
La vache dont l'entrave de bois lourd traînait.
Silencieux soudain devant la nuit venue,
Chacun, fixant un point invisible, songeait...

(Un vers charmant, puis un vers si mauvais ; et « fixer » qui n'a jamais voulu dire « regarder. » C'est grand dommage !)

Et moi qu'on oubliait sur la chaise trop haute,
Sans rêve intérieur où fuir le soir tombant,
Je cherchais, n'ayant pas de remords, quelle faute
Faisait que, chaque face ainsi se dérobant,
On me laissât tout seul en proie à ce qui ôte,
Dans l'ombre, la parole et la vie aux enfans.

Les rimes ne sont pas toutes également bonnes ; et André Lafon, qui n'écrivait point en vers libres, avait adopté, malheureusement, l'usage de ses contemporains : il prenait, sans méthode et selon ses commodités, des libertés. C'est grand dommage ! Mais enfin, dans ce poème, que de sensibilité exquise ; et aussi que de soumission ! Cette alarme perpétuelle, tant de facilité à souffrir ; et une sérénité volontaire, une sagesse de l'esprit dominant le trouble du cœur : voilà le caractère de l'élève Gilles et de l'auteur, qui lui ressemble.

Je dis que l'auteur ressemble à son héros. Pareillement, je notais qu'André Lafon, jusqu'avant la guerre, était répétiteur dans une école près de Paris, et qu'il était pauvre... D'un vivant, on n'ose connaître que les livres ; et, sans trop d'embarras, on traite un peu autrement un mort. Est-ce familiarité indiscrète ? Non. Mais le vivant, pour se faire comprendre mieux, est là, et n'a qu'à parler, à écrire. Le mort, on veut l'aider. Les circonstances de la vie qu'il a menée l'excuseraient et, cette fois, l'honorent grandement et, en tout cas, donnent à sa pensée, à son œuvre, une signification plus vraie. Je crois aussi que les œuvres les plus parfaites, les pensées les plus souveraines se passent aisément d'un tel commentaire. L'écrivain les a menées à un état de réalité complète : et elles se passent de lui désormais. Il n'en est pas de même des essais que laisse en mourant un jeune homme

Au surplus, l'analogie d'André Lafon et de son élève Gilles, André Lafon nous invitait à ne pas l'ignorer. « Vous qui vous pencherez sur ces pages, avec l'émoi d'y revoir, parmi tant de choses mortes, des figures jadis connues, ne soyez point étonnée de trouver l'enfant qui se raconte si peu semblable à votre souvenir. Mais rappelez-vous

ses silences et sachez ce que vous dérobèrent un masque pâlot et des regards qui fuyaient l'interrogation du vôtre. »

L'Élève Gilles, c'est tout uniment le récit de la onzième année d'un enfant. Et, cet enfant, l'auteur ne l'a pas doué d'un singulier génie, d'aptitudes extraordinaires. Il n'en a pas fait une rareté surprenante. Ce petit garçon, vous le verriez parmi d'autres et ne le distingueriez pas sur-le-champ de tous les autres. Cependant il a une âme et, par là, se distingue, lui, de tous les autres, qui ont aussi leurs âmes, chacun la sienne. Or, la particularité d'une âme est un prodige familier. Sans le dire, l'auteur de *l'Élève Gilles* nous le montre à merveille. Son livre a cette poésie, de nous rendre attentifs à une vérité de tous les jours, étonnante et que nous n'examinons pas.

Gilles demeure chez son père et sa mère, dans une petite ville. Mais, un matin d'hiver, il apprend que sa mère va le conduire chez une grand'tante, aux soins de qui on le confie d'habitude pour les semaines les plus chaudes de l'été. Cette brusque nouvelle, sans le bouleverser, le surprend. Pourquoi ce changement? Il se le demande; puis il renonce à chercher ce qui lui échappe. Tant de choses seraient de nature à le déconcerter, en ce monde, qu'il accepte sans trop de curiosité les faits et leur accorde son obéissance. Avant de partir, il ne voit pas son père. Au déjeuner, son père n'a point paru, étant las, prenant du repos. La veille au soir, pendant le dîner, comme son père était présent, Gilles s'appliquait à se bien tenir. Cette contrainte eut pour conséquence une maladresse : il renversa son verre et fit sur la nappe une longue tache d'eau rougie. Son père eut un sursaut, pâlit, se leva et s'enferma dans le salon, où il se mit à jouer une sonate qu'il étudiait depuis longtemps. Et Gilles s'en va donc. Sa mère l'accompagne. Sa grand'tante, avec une servante qui s'appelle Segonde, habite un petit domaine de La Grangère. L'existence est là paisible. Gilles ne regrette pas du tout la société bizarre de son père. Il regrette sa mère, cruellement. Après l'avoir amené, elle est retournée chez elle. De temps en temps, elle vient le voir; mais, vite, il faut qu'elle s'en aille. Un soir, elle lui a bordé son lit; le lendemain, quand il se réveille, elle est partie. Des chagrins succèdent ainsi à des joies. Et Gilles raconte les chagrins et les joies : il insiste peu et dit à demi-mot ce qu'il éprouve amèrement. Il a observé que sa tante et sa mère, causant devant lui, ont un langage évasif : par momens, les yeux font des questions ou des réponses, les yeux et non pas les lèvres; questions ou réponses que les deux dames comprennent et qu'il n'essaye pas de comprendre. Il n'essaye pas de

comprendre son père, qui l'a traité bien étrangement quelquefois, lui touchant de la main les cheveux, ayant l'air un instant de l'aimer, puis l'écartant avec vivacité, d'une voix suppliante. Ce qu'il sait de son père, le voici : son père ne peut supporter aucun bruit, que le bruit de la musique. Lui, de son côté, ne peut vivre sans faire aucun bruit jamais. Il constate cela, Gilles, cette incompatibilité de son père et de lui. Le séjour de la Grangère, en somme, arrangerait tout, si l'absence de sa mère ne lui désolait son plaisir. Mais il s'installe, en définitive, dans le sort qui lui est échu.

Il s'attendait que sa mère le reprît avec elle bientôt. Non; et on le met au collège. Il ne sera plus ce petit garçon choyé : il sera l'élève Gilles. Mais il s'installera encore, et sans trop de difficulté, non sans souffrances, dans un monde imprévu. Nous aimons Gilles, pour l'aisance, ou plutôt la docilité avec laquelle il s'accoutume. Et, de sa part, ce n'est ni mollesse, ni indifférence. Nul être n'a été plus frémissant. Seulement, il ne se révolte pas : à toute minute, on sent qu'il n'avait point espéré d'autres chances; alors, il n'a point à se désespérer.

Gilles au collège : André Lafon s'est plu à la peinture de ce collège et de ce collégien. Il l'a faite avec lenteur et minutie; peut-être avec trop de minutie et de lenteur. Cette partie de son roman n'évite pas toujours le péril d'être un peu ennuyeuse. Mais aussi la dextérité de plusieurs écrivains célèbres nous a gâtés, si je ne me trompe. Ceux-là, très obligeans, savent ce que désire et supporte notre futilité. Ils nous amusent mieux. André Lafon, dénué d'une telle malice, compte que nous aimons Gilles et souhaitons de savoir comment vit ce petit garçon. La vie du collège n'est pas fertile en incidens. Monotone, elle se déroule avec la patience que nous attribuons à une horloge, laquelle ne passe point un seul des battemens à elle assignés. La longueur du temps, il ne fallait pas l'omettre. Et, avec bonne foi, André Lafon ne l'a point omise. La longueur du temps, c'est toute l'enfance. Plus tard, on croit que l'enfance a été rapide : elle ne l'était pas. Et c'est dans la longueur du temps, comme dans une quiétude un peu morne, que se forment les âmes, qu'elles prennent leurs plis.

Gilles n'est pas le meilleur élève de sa classe, ni le moins bon. Dans la cour, pendant les récréations, il n'accomplit pas des exploits de force ou d'agilité. Il admire ceux de ses camarades qui, plus robustes ou ingénieux, acquièrent quelque prestige. Il s'éprend de la gentillesse de l'un, de la diablerie d'un autre. Mais il n'est pas guindé, souffreteux; il n'est pas un enfant martyr. Malheureux? oui, obscu-

rément. Il le serait davantage, s'il savait avec plus d'exactitude qu'il l'est et s'il comparait ses hasards à quelque chimère. Il vit : et c'est résoudre tous les problèmes, que de vivre : les résoudre, ou bien les éluder.

Il y a, dans l'aventure de Gilles, une calamité : son père est fou. A cause de la folie de son père, que soigne sa mère, on l'a écarté, enfermé dans ce collège, privé des tendresses qui feraient ses délices. Il court et il joue, il rit et il pleure pour des billevesées : il n'aurait qu'à pleurer, et pour la seule calamité de son destin, la folie de son père. L'ignore-t-il ? On ne lui a rien dit. Et lui-même n'a-t-il rien aperçu? Presque rien. Cependant, des mots chuchotés viennent à ses oreilles... Mais sait-il ce qu'est un fou? Le professeur a lu à ses élèves l'anecdote de Charles VI dans la forêt du Mans. Gilles va deviner; il devine déjà et, aussitôt, éloigne la vision terrible. Enfin, son père se pendra... Et des journées, encore des journées défileront, après lesquelles, vacances finies, il devra rentrer au collège. Alors, l'idée de rentrer au collège lui sera une sorte d'épouvante, pire que tout le reste, parce qu'il se figurera que sa mère se sépare de lui plus volontiers qu'il ne la quitte. Or, il entend sa mère et sa tante qui causent à demi-voix. Sa mère dit qu'elle veut cacher à Gilles les larmes que le départ de Gilles lui fait répandre ; et elle ajoute : « Plus tard, il comprendra que j'aurais mieux aimé le garder près de moi ; il est tout ce qui me rattache à la vie... » C'est bien ; et Gilles peut partir. Il possède et il tient ses résolutions de consentement.

Consentir à la vie, à son exigence, voire à son caprice : le roman de *l'Élève Gilles* ne formule pas ce précepte ; mais, pour ainsi parler, le précepte émane du roman. L'auteur n'a pas commis la faute de nous présenter un petit garçon comme un apôtre de morale. Tout simplement, il a montré, dans son Gilles, comment on vit sans rébellion vaine et comment la vie elle-même vous seconde, en vous guérissant chaque jour ses blessures de chaque jour, si vous suivez son enseignement, qui n'est que de patience.

Après l'histoire d'un écolier, voici, dans *la Maison sur la rive*, l'histoire d'une jeune fille. Et l'on dirait qu'avant de se risquer parmi toutes les complications des âmes qui, ayant vécu davantage, ont plus embrouillé leurs désirs, leurs volontés et leurs remords, André Lafon, prudent, essayait son regard à examiner des âmes claires encore et anodines. Sans doute aussi avait-il le goût de la grâce jeune.

Sa jeune fille de *la Maison sur la rive*, il l'a placée dans lemême

paysage que Gilles, dans une petite ville au bord d'un fleuve. Elle est pieuse et bonne. Elle vient de lire le journal de « cette bonne demoiselle de Guérin; » et aussitôt il lui semble qu'un voile se déchire, qu'elle voit plus nettement les êtres et les choses, qu'elle voit mieux son père et sa mère, qu'elle a un sentiment plus précis d'elle-même. Elle achète un cahier : elle y notera « les événemens quotidiens de sa vie. » Elle ne se fait pas d'illusion : il y aura peu d'événemens. Ne nous faisons pas d'illusion : elle écrira beaucoup, cependant.

Cette forme d'un journal, pour un roman, s'il faut l'avouer, je le redoute. L'auteur choisira entre deux inconvéniens : ou bien, négligeant la vérité d'un tel journal, il ne songera guère à son roman; ou bien le roman sera perdu dans le journal. André Lafon, pour ainsi dire, a choisi les deux inconvéniens. Il n'a pas sacrifié tout le bavardage de son héroïne ; et le roman gouverne le bavardage, de telle sorte que la fabrication difficile de ce petit ouvrage est souvent un peu trop manifeste. « Après deux visites que nous fîmes chez des voisins, et le temps se trouvant assez beau, nous sommes sorties, ma mère et moi, comme nous le faisons à peu près chaque dimanche et plus fréquemment dans la belle saison... » Oui, c'est ainsi probablement que doit écrire, en s'appliquant, une petite personne bien douée, qui vient de terminer ses études et qui connaît les élégances du passé défini. L'auteur s'amuse à imiter ce style virginal. Mais il a du tact, et il sent que les innocences de cette manière ne tarderaient pas à nous ennuyer. Alors, il change de manière. « Quelques fenêtres dont les volets n'étaient pas encore tirés laissaient voir, dans la clarté de la lampe, un intérieur, des fronts penchés... » Cela, qui est parfait, ce n'est plus la petite personne qui l'a écrit, mais André Lafon. L'auteur et son héroïne collaborent avec politesse : l'auteur se retire, quand l'héroïne a une phrase toute prête; et, à mesure que nous avançons dans notre lecture, l'héroïne se fatigue, l'auteur la remplace presque toujours.

La ville provinciale où demeure Lucile serait calme à ravir sans la politique. Mais, comme une autre, elle a ses énergumènes ; non pas des révolutionnaires forcenés : les énergumènes d'aujourd'hui, gens posés, munis d'autorité municipale et qui font de l'anticléricalisme, en quelque sorte, administrativement. L'église est en mauvais état, menace ruine et réclame des réparations. Certes, le maire ne commandera point qu'on la répare; plutôt, il empêchera les travaux, content, si des pierres tombent de la voûte, d'avoir à observer que Dieu assomme ses fidèles. Pour Lucile, c'est un grand chagrin. Peut-

être, songe-t-elle, l'année ne finira-t-elle pas, que l'église ne soit fermée!... Que faire? et, pour sauver une sainte architecture, que peuvent deux pauvres chrétiennes?... Ah! Dieu se sert, s'il lui plaît, d'une enfant comme de l'instrument de ses décisions... « Comme je m'offrirais volontiers! m'écriai-je. » Pour le moment, Dieu ne paraît pas avoir besoin de Lucile. Et elle fait des visites avec sa mère; elle regarde, en se promenant, les sites, les horizons. Puis, le soir, dans sa chambre, elle essaye de peindre, sur son cahier, le visage des gens et le visage de la nature. Son père est un propriétaire de vignobles. Seulement, il aime mieux l'histoire et les archives. Il a négligé ses vignobles, qui ne rendent plus grand'chose. Un voisin, M. Ongrand, lui, obtient des résultats magnifiques. M. Ongrand, l'on s'en doute, a un fils. Eh bien! si Lucile épousait Christophe Ongrand, les deux domaines, réunis et exploités avec un soin pareil, seraient une fortune : et les parens de Lucile n'auraient plus à craindre la pauvreté, qui les guette, ne nous le dissimulons pas. L'ennui, c'est que Lucile n'aime pas Christophe Ongrand; — ne l'aime pas, quel mot! — l'idée d'être un jour la femme de Christophe Ongrand ne la tente pas : voilà ce qu'elle sait d'abord de ses sentimens. Quelques semaines plus tard, elle sait pourquoi : elle aime un autre jeune homme, un ami d'enfance, un garçon chimérique au point qu'il fait de la peinture et qu'il refuse toute profession sérieuse. « Comment douterais-je encore? J'ai cru défaillir, pour l'avoir aperçu tout à coup en ouvrant la fenêtre. Il traversait la place; le bruit lui fit lever les yeux. Devant son regard et l'air affable dont il m'a saluée, je n'ai même pas pu sourire; mais mon cœur s'est ouvert délicieusement, et après l'avoir regardé s'éloigner, je me suis laissée choir sur ma chaise... » Le lendemain : « Je l'ai revu, et non plus au passage, mais chez lui, où nous sommes allées cet après-midi. Quand il m'est apparu dans le jardin où, depuis quelques minutes, sa mère nous promenait autour de la pelouse, tout mon sang a reflué vers ses demeures profondes... » Aymon Lheureux fait de la peinture : si ce n'est pas raisonnable, ce n'est pas un crime non plus. Il faut que Lucile épouse Aymon!... Laissons-la. On la presse d'épouser Christophe Ongrand. Son père insiste : pourquoi refuserait-elle ce parti excellent et la filiale satisfaction de sauver sa famille?... Nous détestons Christophe. Lucile ne le déteste pas : elle réfléchit. Sauver sa famille; en outre, sauver l'église : car les Ongrand, fort influens, sauraient bien tenir tête au maire anticlérical, si Lucile les en priait et, pour les en prier, avait les argumens d'une belle-fille et d'une épouse.

Lucile épousera Christophe Ongrand, malgré nos vœux, malgré les siens. Quel sacrifice! Elle le disait : « Comme je m'offrirais volontiers!... » Se sacrifie-t-elle? A vrai dire, non; et elle n'est point une victime. Elle a lu Eugénie de Guérin : c'est la seule folie de sa jeunesse. Elle ne se sacrifie pas. Elle a médité : elle a vu que son mariage avec Christophe Ongrand, qu'elle ne hait point, convenait à sa famille, convenait à l'église et convenait à elle-même. Un peintre, un artiste : elle a eu la certitude de n'être pas née pour épouser ce frivole. Aymon le lui reprochera : « Vous vous mariez... » Elle répondra : « Il est des destinées qui ne doivent pas se joindre... » Et elle pensera défaillir, d'avoir si bien dit la franche vérité. Elle écrira, sur son cahier : « Aymon, je ne crains pas que persiste votre regret de ce qui pouvait être et ne sera pas... Rappelez-vous le jour où vous m'avez énuméré, tant en musique et poésie qu'en peinture, les noms de ceux-là que vous appelez vos dieux et qui, en effet, ne semblent pas avoir été créés pour la terre, tant leur vie quotidienne y fut malheureuse et gênée. Vous n'espériez rien tant que de leur ressembler, bien que votre modestie vous défendît d'y prétendre... » En somme, elle a compris que Michel-Ange n'eût pas été un mari pour elle, ni elle une femme pour cet homme de génie. Et l'honnête désir de calmer les craintes économiques de son père a compté parmi les motifs de sa détermination; la pieuse espérance de conserver l'église, également. Ce qui l'a persuadée, c'est l'accord si harmonieux de tous les divers motifs. Une sorte d'instinct secret la guide : le meilleur instinct, la volonté d'obéir à sa destinée.

Il m'a fallu omettre, dans cette analyse, la quantité des fins détails qui rendent si jolie *la Maison sur la rive*. Menus détails, qu'André Lafon sut disposer avec goût : les scrupules de Lucile, son hésitation, l'incertitude où elle cherche son chemin sans se perdre, le trouble chaste de son amour, sa mélancolie, ses consolations de ferveur. Lucile, entre les héroïnes des romans, est une véritable jeune fille, non pas une femme inachevée, de même que l'enfant Gilles est un véritable enfant, non pas un petit homme trop court. Lucile et Gilles ont leur univers, où ils vivent complètement.

Si maintenant nous cherchons la signification de ces récits, prenons garde aussi qu'André Lafon ne fait pas le prêcheur de morale. Nous l'en féliciterons, ne croyant pas que les romans soient destinés à l'édification des multitudes. Imaginer des êtres, un enfant, une jeune fille, imaginer leurs entours et les placer dans une réalité où ils remuent

naturellement : ce plaisir suffisait à l'auteur de *l'Élève Gilles* et de *la Maison sur la rive*. Mais toute vie, réelle ou inventée, contient une philosophie. Et l'écrivain n'est qu'un étourdi, s'il ne se dégage pas de ses fictions une pensée, quand la vie, à laquelle nous empruntons nos rêves, ses images, est déjà toute pleine de pensée, bonne à cueillir.

Gilles et Lucile, disais-je, cet enfant et cette jeune fille, ont leur univers. André Lafon nous invite à songer que chacun de nous, semblablement, a son univers, qui n'est pas l'immensité, qui n'est pas l'éternité. Notre univers, connaissons-le; et nous serons en état de familiarité avec lui. Si nous avons l'impression d'y être comme des étrangers, probablement nous sommes-nous trompés d'univers. Et alors, nous voilà en péril de vagabondage : rentrons chez nous. Vagabondage et erreur sont deux mots analogues. La vérité est le contraire de l'erreur et du vagabondage. Ce qui préserve Gilles et Lucile, c'est la simplicité avec laquelle l'un et l'autre, modestes et intelligens, reçoivent le conseil de leur univers et n'essayent pas de s'échapper hors de là.

Cette philosophie ou, si l'on veut, cette opinion sur la vie, on la trouverait, plus ou moins nettement exprimée, dans les œuvres de plusieurs poètes ou romanciers contemporains d'André Lafon. Je ne dis pas que ce soit la philosophie de toute une jeunesse; du moins beaucoup de jeunes gens ont-ils ramené à cette pensée humble et sage les ambitions idéologiques de leurs aînés.

Leurs aînés ne se fussent pas contentés d'un si étroit horizon, que l'on resserre encore, comme les murs d'une chambre ou d'une chapelle. Leurs aînés, nous le savons bien, furent très hardis et aventureux. Chercheurs d'absolu et coureurs d'idées, on les a vus aller très loin; jamais ils n'allaient assez loin pour satisfaire leur étonnante curiosité. Ces deux générations littéraires se caractérisent par l'attrait que la première a subi de la part des idées et par la méfiance où la seconde s'est tenue à l'égard des idées. La première était métaphysicienne; la seconde serait positiviste, si plutôt elle ne demandait à la certitude religieuse la sécurité de l'esprit. Nous avons assisté à une réaction très vive d'une époque française contre les tentatives de sa devancière. Poignant débat, que consacre la formidable épreuve de la guerre. Qui a raison? L'avenir le dira; ou bien, il donnera raison tantôt à ceux-ci, tantôt à ceux-là : et il continuera la querelle indéfinie du rêve et de la réalité. Toujours est-il qu'à l'approche de la guerre, — réalité la plus impérieuse et violente, — la jeunesse qui devait en recevoir le choc brutal était devenue, comme par un pressentiment,

réaliste. Son réalisme, ne le confondons pas avec la sombre poésie qui fut jadis à la mode : son réalisme, c'est l'estimation rigoureuse des faits authentiques, des conditions et des limites de l'activité.

Son réalisme, d'ailleurs, elle l'a orné de poésie. On se tromperait si on le croyait petit ou médiocre. Il y a déjà de la fierté dans le refus qu'elle oppose avec tant de force à tant de chimères. On a dit que Socrate avait ramené la philosophie du ciel sur la terre : sa doctrine a-t-elle moins de beauté que les nuageux systèmes des subtils Ioniens ou Éléates et que la plaisanterie ravissante des Sophistes?... Refuser les chimères : acte d'abnégation; et l'abnégation n'est-elle pas une poésie?

Les écrivains dont je parle ont trouvé le symbole de leur sagesse dans la province, dans les petites villes où la vie se confine bien. Certes, on avait décrit la province, avant eux. Mais alors on en décrivait surtout le pittoresque et, j'allais dire, l'exotisme. Paris était le modèle; et on notait, avec esprit, les singulières différences de la province. La plupart des romans provinciaux que nous lisions naguère étaient, en quelque façon, des satires bienveillantes, souriantes parfois, et attendries volontiers : des satires pourtant. Les mœurs de la province, nos romanciers les plus indulgens les peignaient un peu comme les philosophes du XVIIIe siècle peignirent les mœurs des bons et vertueux sauvages. La province d'André Lafon et de ses amis n'est pas du tout pittoresque ni exotique : elle est l'ensemble des coutumes et des devoirs au milieu desquels il convient que vivent et s'accommodent à l'existence l'enfant Gilles et la jeune fille Lucile. Appelons province nos coutumes et nos devoirs : la signification morale des deux romans d'André Lafon nous sera parfaitement claire.

La jeune littérature qui, à la veille de la guerre, commençait de fleurir, comment s'épanouira-t-elle? Combien sont morts, de ceux qui la cultivaient et qui, de leur talent, favorisaient sa belle venue! Qui les remplacera?... Et, s'il est mort du génie, dans les tranchées profondes, — du génie inconnu de lui-même et qui n'avait pas encore de nom, — le cours de l'avenir ne sera pas ce qui était probable. Ce qui devait être, nous ne le saurons pas. Les grands hasards sont déchaînés; ou bien, gouvernés par le mystère, ils préparent dans le chaos les lendemains énigmatiques. Souvenons-nous des jeunes morts.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les opérations militaires se poursuivent sur notre front avec une grande énergie. Ce ne serait pas nous honorer nous-mêmes que de ne pas rendre justice au courage, à la ténacité, à l'acharnement de nos adversaires; ils luttent pied à pied sur un sol où, après avoir improvisé de nombreuses forteresses, ils les ont mises en communication les unes avec les autres par des boyaux fortifiés eux-mêmes, qui présentent un fouillis presque inextricable. Le nom de Labyrinthe a été donné à un de ces ouvrages d'art, merveilleusement disposés pour une longue résistance. Il a fallu conquérir la place tranchée par tranchée, rue par rue, maison par maison : nous y avons réussi. L'histoire militaire présente quelques faits d'armes du même genre, mais elle n'en présente pas beaucoup d'aussi honorables. Sur le reste du front, nos progrès n'ont pas été décisifs, mais ils ont été constans. Nous n'avons faibli nulle part et nous avons avancé sur plus d'un point. La lutte gigantesque se poursuit à notre avantage, et plus d'un symptôme permet de croire que la situation s'améliorera encore dans un avenir prochain.

Au nombre etau premier rang de ces symptômes, apparaît le surcroît d'énergie que montre en ce moment le gouvernement britannique. Nous n'entendons pas dire par là que cette énergie n'ait pas toujours été très grande, mais elle n'a pas toujours été aussi bien ordonnée: pourquoi n'avouerions-nous pas que les moyens d'action lui ont quelquefois manqué, puisque l'Angleterre le reconnaît elle-même et annonce l'intention de réparer le mal? Sa volonté se manifeste dans la création d'un ministère des munitions. L'Allemagne a été plus prévoyante que nous. Sachant par avance quel genre de guerre elle voulait nous faire, elle s'y est préparée. Cette guerre devait être une guerre de masses : masses d'hommes et masses d'obus. Les masses d'hommes n'ont pas toujours bien réussi; le plus souvent

même, elles n'ont abouti qu'à des massacres; nous avons fait de véritables hécatombes de soldats allemands. Mais les masses d'obus ont été presque partout efficaces, — lorsque l'armée sur laquelle elles pleuvaient ne pouvait pas y répondre : et cela nous est arrivé quelquefois. Cela est arrivé aussi et arrive encore en ce moment à nos alliés russes. Comme la nôtre, plus que la nôtre, leur préparation avait été insuffisante et il leur a été impossible d'y pourvoir aussi rapidement que nous l'avons fait nous-mêmes. La raison en est simple, c'est que la Russie, qui était en passe de devenir un pays industriel lorsque la guerre a éclaté, ne l'est pas encore aujourd'hui. Les usines, c'est-à-dire l'instrument indispensable à la production des munitions de toutes sortes, lui ont fait défaut. Là est la cause des échecs qu'elle vient d'éprouver en Galicie. Il est impossible de se mieux battre que ne l'ont fait ses soldats. L'histoire dira un jour la somme d'héroïsme qu'ils ont dépensée et ne leur marchandera pas son admiration. Mais il faut des armes, des canons, des obus, des fusils, des cartouches, et la Russie en a manqué. L'Allemagne connaissait cette infériorité matérielle des Russes et y a opposé l'énorme supériorité dont elle dispose. Devant la quantité d'obus qui pleuvait sur elle, l'armée russe a dû reculer : elle a successivement abandonné Przemysl et Lemberg. Quelque regrettables que soient ces faits, il ne faut pas en exagérer l'importance. On a dit avec raison qu'au point de vue purement militaire, les deux villes avaient perdu de leur valeur. L'armée russe a fait une retraite en bon ordre ; elle a reculé, voilà tout. L'État-major allemand avait manœuvré pour l'envelopper, la faire prisonnière ou la détruire : il y a complètement échoué. L'armée russe reste maîtresse de ses mouvemens. Mais ce n'est pas en ce moment de ses revers que nous voulons parler c'est de leur cause : elle est tout entière dans le défaut de munitions.

M. Lloyd George le proclamait dans un discours dont nous avons parlé. Depuis, il en a prononcé un autre : il y est revenu sur les mêmes faits et, en ce qui concerne l'Angleterre, il a cherché, ou plutôt proposé le remède. D'après lui, les Allemands produisent par jour la quantité formidable de 250 000 obus : il estime que l'Angleterre peut en produire non seulement autant, mais davantage, et elle le peut assurément, si elle en prend les moyens. M. Lloyd George a parlé de la France avec beaucoup d'exactitude et de justesse. Nous avons fait un effort immense, d'autant plus difficile et par conséquent méritoire que la plupart de nos départemens où l'industrie métallurgique est

le plus développée sont entre les mains de l'ennemi. Cela était grave, certes, mais ne nous a nullement découragés. Nous nous sommes mis à l'œuvre, et, bien que nous n'ayons pas encore atteint tous les résultats désirables, M. Lloyd George a pu citer notre exemple à l'Angleterre pour lui montrer ce qu'on peut faire quand on le veut fortement. Faut-il rappeler que notre effort a été entravé, ralenti par le préjugé d'égalité mal comprise qui a vidé nos usines d'une partie de nos ouvriers pour les envoyer au front? Des ouvriers qui auraient été infiniment plus utiles à la défense nationale, s'ils étaient restés dans nos usines sont allés s'enfouir dans les tranchées et beaucoup y sont morts qu'on aura de la peine à remplacer. La proposition Dalbiez nous a peut-être rendu un service : en menaçant d'aggraver le mal, elle l'a fait briller d'un tel éclat que l'absurdité en est apparue et qu'une révolte a eu lieu dans les esprits, heureusement nombreux, qui sont restés susceptibles de bon sens. Au cours de la discussion, M. Millerand a prononcé un discours après lequel on aurait dû la clore et voter. Mais ce n'est pas ainsi que vont les choses dans nos assemblées parlementaires. Il a fallu, comme on dit en Chine, sauver la face de M. Dalbiez et de ses amis : on a cherché, on a trouvé des propositions transactionnelles avec lesquelles on s'est mis d'accord. Nous souhaitons qu'à la poursuite des mots à double sens qui satisfont tout le monde, on n'ait pas perdu la claire vision des choses et que la défense nationale n'ait pas à en souffrir.

Nous restons convaincus que les échecs des Russes en Galicie sont provisoires et que nos Alliés, au temps prochain où ils auront des armes et des munitions en nombre suffisant, prendront leur revanche. En tout cas, ils continuent d'occuper et de retenir, par leur vaillance et par l'habileté de leurs manœuvres, un nombre très considérable d'Austro-Allemands. Confessons toutefois que, pour le moment, l'état des choses en Galicie n'encourage pas les Balkaniques à prendre part aux hostilités. Il est vrai que, s'ils y avaient pris part plus tôt, les choses auraient tourné autrement; les Russes, soutenus par eux, auraient battu l'ennemi commun : la guerre serait plus avancée et les fruits en auraient été plus faciles à cueillir. On peut sans doute dire de la Roumanie et de la Bulgarie ce que M. Venizelos a dit de la Grèce au moment où il a donné sa démission, à savoir que l'occasion perdue ne se retrouve jamais tout entière, et qu'il y a des fautes qui ne se réparent pas. L'Italie a une juste réputation de prudence : aussi avait-on espéré que l'exemple qu'elle vient de donner serait suivi par d'autres et que la Roumanie

en particulier n'hésiterait plus à marcher avec les Alliés. Il n'en a rien été, et il est plutôt vrai de dire que, depuis l'entrée en scène de l'Italie, la Roumanie s'enferme dans une réserve plus grande et, pour trancher le mot, donne une impression de recul.

Depuis longtemps déjà, elle est entrée en conversation avec la Russie au sujet des avantages qui lui seraient consentis ou assurés, soit qu'elle restât neutre, soit qu'elle se rangeât du côté des Alliés. Le résultat de ces conversations est encore mal connu, mais, à lire les journaux roumains, on croit comprendre que la Transylvanie et une partie de la Bukovine auraient été promises à la Roumanie comme prix de sa seule neutralité. Nous ignorons si la Russie a fait vraiment de telles promesses : en tout cas, l'engagement ne lie qu'elle, la France et l'Angleterre n'y ayant pas pris part. Dans un Congrès européen, s'il y en a un à la fin de cette guerre, les deux Puissances resteront libres de leurs résolutions, et nous ne pensons pas qu'elles tiennent assez à l'anéantissement complet de l'Autriche pour faire des dons gratuits à ses dépens. Depuis le moment où avaient lieu ces conversations ou négociations entre Bucarest et Pétrograd, les événemens ont suivi leur cours et la question s'est posée de savoir si la Roumanie sortirait d'une neutralité qui lui avait été matériellement très fructueuse, pour courir quelques chances militaires à côté des Alliés. Que voulait-elle pour cela ? Quel prix mettait-elle à son concours ? Ici encore nous n'avons guère d'autres informations que celles des journaux, mais elles sont très significatives : la Roumanie a émis des prétentions auxquelles on ne s'attendait pas. L'occasion lui a paru bonne pour élever très haut ses exigences. Le *Journal de Genève* a publié une lettre de M. Basilesco, professeur de droit à l'Université de Bucarest et député au parlement roumain, qui déchire tous les voiles. M. Basilesco commence par faire valoir les mérites de la Roumanie dans le passé et ceux, encore bien plus grands, qu'elle ne peut manquer d'avoir dans l'avenir. A l'entendre, le dénouement de la guerre a toujours été et est aujourd'hui plus sûrement que jamais entre ses mains. Il dépend d'elle de faire pencher la balance dans le sens qu'elle voudra. Qu'elle se prononce en faveur de celui-ci ou de celui-là, son concours sera décisif et elle est absolument maîtresse de l'accorder ou de le refuser, car on ne peut rien contre elle et elle peut tout contre les autres. Ceci dit, M. Basilesco présente la note à payer. Il demande pour son pays, ou plutôt il exige, non seulement la Transylvanie et la Bukovine jusqu'au Pruth, mais, au Sud, la frontière du Danube et, à l'Ouest, celle de la Theiss

ou de la Tisza, c'est-à-dire tout le Banat de Temesvar. M. Basilesco ne se contente même pas à si bon compte : il réclame aussi la Bessarabie, qu'il n'enlève plus à l'Autriche, mais à la Russie. Tout cela est beaucoup. Si la Roumanie s'était engagée dans la guerre dès la première heure et si, après avoir participé à toutes ses vicissitudes, elle en avait supporté le poids jusqu'à la dernière, on comprendrait qu'une pareille récompense lui fût attribuée. Mais tel n'est pas le cas : la guerre est déjà très avancée, et elle le sera bien plus encore avant que les négociations que la Roumanie entame sur une aussi large échelle aient atteint leur terme. Elle ne semble pas vouloir conclure encore, mais seulement gagner du temps.

Le Banat de Temesvar, qu'elle revendique comme une condition *sine qua non* de son concours, est borné au Sud par le Danube et par la Theiss : il occupe l'angle formé par les deux rivières. Pourquoi ne pas l'accorder aux Roumains, disent quelques personnes ? S'ils y tiennent si fort, pourquoi ne pas le leur donner ? La raison en est simple. C'est que les Serbes en demandent, non pas la totalité, mais une partie, qu'à notre sens on ne saurait leur refuser. Et cela pour trois raisons, dont la première est que cette partie du Banat a une population incontestablement serbe : les statistiques dressées par le gouvernement roumain lui-même, les cartes de géographie établies pas ses soins en font foi. Le gouvernement roumain invoque ailleurs le principe des nationalités : que ne le respecte-t-il ici ? La seconde raison des Serbes est qu'après une guerre qui leur a coûté si cher et à laquelle ils ont pris une part si glorieuse, Belgrade, leur capitale, ne peut pas rester à une portée de canon de leur voisin, quel qu'il soit. Il est difficile de présenter une revendication plus sérieusement justifiée. Enfin, la troisième raison qui doit déterminer les Alliés à faire droit aux demandes de la Serbie est le rôle que ce petit, mais très noble pays, a eu pendant la guerre. Il n'a pas faibli un seul instant et, à l'heure où on le croyait sur le point d'être écrasé, il a rebondi par un coup de désespoir et d'énergie qu'on ne saurait trop admirer. En ce moment même, il a une fois de plus reconstitué ses forces ; il est sur le point de reprendre l'offensive ; on dit même que c'est sur le Banat qu'il porterait son effort. S'il y a une justice en ce monde, la Serbie est en droit de l'invoquer lorsqu'elle réclame le Banat. Elle n'en réclame d'ailleurs que la partie qui est Serbe et ne fait aucune objection à ce que l'autre revienne à la Roumanie. Cette transaction semble acceptable pour tous. On objecte qu'il n'y aurait pas de frontière naturelle entre la Serbie et la Rou-

manie et sans doute cela est regrettable ; mais il y a beaucoup de pays qui n'ont pas, sur tous les points, de frontière naturelle avec un de leurs voisins et qui s'accommodent de cette situation ; la politique y pourvoit. Le Banat de Temesvar a été et est encore la principale difficulté entre la Roumanie et les Alliés : sur tout le reste, l'accord est à peu près fait. La Russie a revendiqué longtemps la ville de Czernowitz que la Roumanie voulait également : on assure qu'elle n'en fait plus une difficulté. L'esprit de conciliation a été poussé aussi loin que possible chez les Alliés : si la Roumanie résiste encore, c'est que son parti est pris et qu'elle est résolue à ne pas intervenir.

Il y a chez elle tout un parti qui travaille éperdument au maintien de la neutralité. Un de ses principaux représentans est M. Margilhoman, chef du parti conservateur. On pourrait dire chef intermittent, car sa situation a été singulièrement instable, agitée et mouvementée, depuis quelques semaines. Rendons-lui la justice qu'il n'a pas varié : il est neutre, il veut rester neutre, son parti est pris et rien ne l'en fera démordre. Est-il donc hostile aux Alliés ? Il ne faudrait pas le lui dire. M. Margilhoman met la main sur son cœur quand il parle de la France ; il fait profession de l'aimer et se croit sincère ; mais il aime aussi l'Allemagne et serait au comble de ses vœux si les deux pays pouvaient se réconcilier : sa conscience y gagnerait un grand repos. Il est fâcheux que la réalisation de ce rêve soit impossible. M. Margilhoman restera donc neutre, quoi qu'il arrive ; mais beaucoup de ses amis sont loin de partager ses sentimens. Une première fois, le parti conservateur, dont il est le président, l'a mis en demeure de donner sa démission et il a dû se résoudre à le faire, mais il ne l'a pas fait sans esprit de retour : il n'a songé qu'à prendre sa revanche et y a réussi. Comment ? En faisant appel aux groupemens conservateurs dans le pays. Désavoué par la capitale, il a été vengé et relevé par la province. Est-ce à dire que le pays, le vrai pays, soit partisan de sa politique ? Rien n'est moins certain ; le contraire est même fort probable ; mais M. Margilhoman est le représentant d'un syndicat de grands propriétaires et d'industriels qui sont favorables à la neutralité, parce qu'ils en tirent de grands profits personnels : ils s'enrichissent en vendant à l'Allemagne des céréales, du pétrole, etc. On affirme même, mais nous ne sommes nullement en mesure de le garantir, qu'un des motifs principaux qui retiennent la Roumanie est que les grands propriétaires ont déjà vendu à l'Allemagne une récolte qui est encore sur pied. S'il en est ainsi, on pourra dire que la Roumanie, nouvel Ésaü, aura vendu son droit d'aînesse

pour un plat de lentilles, et nous entendons par droit d'aînesse celui que sa grande situation lui donne de réunir, si elle le veut, dans son giron toutes les populations latines des Balkans. A elle, comme à l'Italie, une admirable et peut-être unique occasion s'offre de réaliser d'un seul coup la totalité des aspirations nationales. L'Italie a été seule jusqu'ici à ne pas la laisser échapper.

Lorsqu'on étudie la politique italienne d'après les révélations qui nous ont été faites par le *Livre vert* et par des discours retentissans, on voit qu'elle a été une œuvre, et même un chef-d'œuvre de prévoyance initiale et de continuité. Nous en avons eu une preuve nouvelle le 24 juin, en écoutant le discours que M. Tittoni a prononcé à l'anniversaire de la bataille de Solférino. La fête avait réuni au Trocadéro une foule immense, venue pour témoigner de la vieille sympathie de la France envers l'Italie et pour communier avec celle-ci dans le souvenir d'une gloire commune. M. Paul Deschanel, M. le sénateur Rossi, maire de Turin, M. Gustave Rivet, président de la Ligue franco-italienne, M. Stephen Pichon, ancien ministre des Affaires étrangères, ont fait entendre d'éloquentes paroles : mais le discours de M. l'ambassadeur d'Italie a été une page d'histoire politique. Il complète celui de M. Salandra au Capitole. On se rappelle que M. Giolitti a raconté un jour à la tribune qu'un an avant la guerre le gouvernement italien avait été pressenti par le gouvernement austro-hongrois au sujet d'une agression que celui-ci préméditait déjà contre la Serbie et que la réponse italienne coupa court, — provisoirement, — à tout projet de ce genre : il en suspendit du moins l'exécution. M. Tittoni nous en a appris encore un peu plus. Au mois d'avril 1913, il reçut à Paris un télégramme du marquis di San Giuliano qui, ayant lieu de craindre alors une intervention isolée de l'Autriche-Hongrie contre le Montenegro, lui demandait « son avis autorisé sur la voie à tenir. » M. Tittoni répondit aussitôt que si l'Autriche occupait tout ou partie du Montenegro, l'Italie ne devait pas hésiter à occuper de son côté Durazzo et Valona, et il ajoutait : « Le jour où l'Autriche prétendrait troubler de n'importe quelle façon ou mesure l'équilibre de l'Adriatique, la Triple-Alliance aurait cessé d'exister. » Il n'est pas douteux que le marquis di San Guiliano ait fait la démarche qui lui était conseillée. L'Autriche a donc su ce qu'elle faisait au mois de juillet de l'année dernière et à quoi elle s'exposait de la part de l'Italie. Mais il semble bien qu'elle ne s'expose à rien de pareil du côté de la Roumanie. Tout sollicite la Roumanie à l'action, ses intérêts évidens, les circonstances, l'exemple d'autrui : elle ne

bouge pas. Il faut croire cependant que l'Allemagne n'est pas sans quelque inquiétude à ce sujet, puisqu'elle a envoyé le comte de Wedel jouer à Bucarest les princes de Bülow. Ce trait achève le parallélisme entre les deux situations de l'Italie et de la Roumanie : nul ne saurait dire s'il se maintiendra jusqu'au bout.

La Bulgarie, elle aussi, reste dans l'incertitude et nous y laisse : ses réflexions ne sont pas encore terminées, ses marchandages non plus. En attendant qu'elle en sorte, tournons-nous du côté de la Grèce, non pas qu'elle soit sortie des siennes, mais parce qu'il vient de s'y passer un événement important, qui ne saurait manquer d'avoir des suites. La démission de M. Venizelos ayant rendu nécessaire la dissolution de la Chambre, où il avait une très forte majorité, des élections nouvelles ont eu lieu le dimanche, 13 juin, et, en dépit d'une pression électorale qui a pris toutes les formes et où la main pleine d'or de l'Allemagne a été cyniquement apparente, M. Venizelos a obtenu une majorité qui oscille entre 70 et 90 voix, — car il y a comme toujours des membres incertains, — mais qui dans tous les cas reste considérable. Parlementairement, M. Venizelos est maître de la situation. Le ministère Gounaris aurait dû donner aussitôt sa démission. Croit-on qu'il l'ait fait ? Point du tout, et les prétextes ne lui ont pas manqué. D'abord la maladie du roi Constantin. M. Gounaris invoque le fait qu'il ne peut pas donner sa démission à un homme qui n'est pas en état de la recevoir, et il reste en place. Quant à la Chambre, elle ne doit être réunie, dit-on, que le 20 juillet. Mais pourquoi ne pas la réunir avant? Le 20 juillet est la dernière limite : rien n'oblige à l'attendre et la Chambre pourrait être réunie beaucoup plus tôt; il suffirait que M. Gounaris le voulût. Seulement, il ne le veut pas. M. Venizelos, qui connaît le prix du temps, pousse à la réunion immédiate de la Chambre. S'il l'obtenait, le diadoque serait probablement nommé régent et serait chargé de suppléer son père jusqu'à son complet rétablissement. C'est ce qu'on ferait dans tout autre pays constitutionnel, mais, en Grèce, il y a de la résistance à une solution qui paraît si simple, et on reconnaît encore l'action de l'Allemagne dans ce parti pris de lutter jusqu'au bout avec toutes les armes et de tendre la corde au risque de la casser. M. Venizelos a beau avoir la majorité dans la Chambre, c'est-à-dire avoir le pays avec lui, il reste l'ennemi et on lui a déclaré la guerre. Non content des maladresses qu'on a déjà commises à son égard, on s'applique à en commettre de nouvelles, comme si on voulait l'exaspérer et le pousser aux dernières extrémités. Pendant la campagne électorale,

on l'a accusé d'avoir voulu abandonner Cavalla à la Bulgarie : on l'accuse aujourd'hui d'être anti-dynastique, de vouloir renverser le trône et établir la République. M. Rhallis a été l'accusateur : M. Venizelos a été obligé de le poursuivre en diffamation devant les tribunaux. M. Rhallis est un représentant de ces anciens partis qu'il a voulu reléguer dans l'histoire, mais si M. Venizelos a fait la guerre aux abus, il ne l'a pas faite aux hommes, et la preuve en est que M. Rhallis a été élu dans l'Attique avec son appui. On voit sa reconnaissance.

Quel sera le dénouement de cette situation, il est difficile de le dire. Les élections devaient mettre fin à tant d'intrigues qui se croisent en sens divers : les intrigues continuent, et même elles s'aggravent. Il sera pourtant bien difficile d'arracher l'avenir à M. Venizelos, puisque le pays le lui a solennellement confié. On a remarqné que la majorité électorale lui a été donnée par l'ancienne Grèce, celle qui existait avant les derniers événemens, à laquelle il faut joindre l'Épire et les îles récemment acquises. C'est seulement dans la Macédoine, où se mêlent les races les plus diverses, turques, juives, etc., que la pression gouvernementale l'a emporté. En Épire, M. Venizelos a eu 14 voix sur 15, ce qui a sans doute déterminé M. Zographos à donner sa démission de ministre. Pour qui connaît le grand rôle joué par lui en Épire, il n'est pas surprenant que cet homme distingué se soit aperçu qu'il s'était fourvoyé dans un ministère qui d'ailleurs ne représente plus rien. Croit-on retourner la majorité d'ici à la réunion de la Chambre? Espère-t-on pouvoir dissoudre celle-ci de nouveau et en faire élire une autre? Comment deviner les projets que le levain allemand fait fermenter dans les têtes? Tout ce que nous pouvons dire est que M. Venizelos a affirmé avec beaucoup de force que son orientation politique n'avait pas changé et qu'il était toujours partisan résolu d'une action commune avec les Alliés.

On voit combien la situation des Balkans est encore incertaine. Heureusement, le sort de la guerre n'en dépend pas. Peut-être a-t-on trop donné aux Puissances balkaniques l'impression qu'on ne pouvait pas se passer d'elles et que leur appoint, dans l'un ou dans l'autre des deux camps, était si précieux qu'on ne saurait le payer trop cher. De là des exigences toujours grossissantes, alors que la valeur de l'appoint va sans cesse en diminuant à mesure qu'on approche du terme. Il aurait été infiniment précieux au début de la guerre, il l'est encore aujourd'hui, il le sera moins demain, il finira par ne plus l'être

du tout. Mais c'est aux Puissances balkaniques qu'il appartient d'adopter la politique qui leur convient. Les Alliés n'essaient pas, comme l'Allemagne, de peser sur elles par l'intimidation et la corruption. Ils ont d'autres procédés, qui leur ont d'ailleurs trop bien réussi jusqu'ici pour qu'ils y renoncent maintenent.

Nous voudrions n'avoir pas à parler d'une interview que Benoît XV a accordée à un journaliste français et qui, lorsqu'elle a été connue, a produit partout une impression très profonde ; mais comment se taire en présence d'un fait aussi grave et qui est pour nous si pénible? Le Pape, dans sa conversation avec M. Latapie, a continuellement adopté le point de vue allemand pour justifier son silence en présence de tant de faits monstrueux qu'on aurait crus impossibles dans une guerre moderne. Si la cathédrale de Reims a été bombardée, les Allemands prétendent qu' « il y avait un observatoire » sur les tours, et le Pape fait état de cette allégation. « Nous referons la bibliothèque de Louvain, dit-il : j'ai déjà donné des ordres, nous aiderons à relever les cathédrales. Est-il besoin de dire que nous condamnons de toutes nos forces ces abominations? Chaque coup tiré sur la cathédrale de Reims retentit dans mon cœur... Mais l'heure n'est pas venue de démêler la vérité, au milieu de toutes les affirmations contradictoires. Le Vatican n'est pas un tribunal. Nous ne rendons pas des arrêts. Le juge est en haut. » Quant au cardinal Mercier, « il n'a jamais été arrêté ; il peut circuler à son gré dans son diocèse. » Ce n'est pas ce qu'a affirmé le cardinal dans la lettre pathétique dont la conscience universelle a été bouleversée. Mais, continue Benoît XV, « j'ai reçu du général von Bissing, gouverneur de la Belgique, une lettre m'assurant qu'il réprimerait désormais avec la plus grande énergie tous les actes de violence contre les églises et contre les ministres de Dieu. » Et voilà le Pape rassuré. Et le *Lusitania?* « Je ne connais pas de plus affreux forfait, déclare-t-il... Mais croyez-vous que le blocus qui étreint deux empires, qui condamne à la famine des millions d'êtres innocens, s'inspire aussi de sentimens bien humains? » Et la violation de la Belgique? « C'était sous le pontificat de Pie X, » dit brièvement Benoît XV, et il croit avoir assez dit.

Il n'y a pas lieu de discuter, ces déclarations, — si elles sont authentiques, de tous points, — suffisent. Certes, le Pape est dans une situation délicate, angoissante, tragique même, et nous avons dès le premier moment regretté pour lui qu'elle se soit produite au début de son pontificat. Il est le Pape de tous les fidèles, qu'ils soient fran-

çais ou allemands, belges ou autrichiens. Son devoir est complexe; il est plus difficile à remplir que, par exemple, celui du cardinal Mercier, qui est très simple. Aussi avons-nous trouvé quelquefois bien pressantes les injonctions qui lui demandaient de se prononcer, au milieu de cette guerre cruelle, entre des combattans dont les exigences étaient égales. Mais puisqu'il s'était tu jusqu'ici, pourquoi n'a-t-il pas continué de le faire? Puisqu'il n'avait pas trouvé le mot à dire au moment où se perpétraient tant de forfaits, pourquoi a-t-il parlé aujourd'hui? A supposer même que toutes les allégations soient exactes, comment n'a-t-il pas senti que la France et la Belgique, meurtries et couvertes de ruines, méritaient qu'il s'exprimât sur elles avec plus de ménagemens que sur l'Allemagne qui n'a pas subi ces cruelles souffrances? Et, quand même il serait aussi vrai qu'il est faux qu'il y ait eu « un observatoire » sur la cathédrale de Reims, était-ce une raison suffisante pour la détruire avec l'acharnement furieux qu'on y a mis et qu'on y met encore? Et si quelques coups de fusil malheureux ont été tirés sur des soldats allemands à Louvain, était-ce une raison pour faire de la ville ce qu'on en a fait? Le Pape ne le croit certainement pas, mais il a l'air d'y trouver une excuse admissible, et nous en sommes affligés.

Tout cela appartient à l'ordre moral : voici maintenant qui touche à l'ordre politique. Le Pape reconnaît avoir été nettement neutraliste et avoir fait ce qu'il a pu pour empêcher l'Italie de prendre part à la guerre. Était-ce le rôle qui lui convenait? Avait-il ici un devoir à remplir? Puisqu'il était le Pape des uns et des autres, ne devait-il pas rester impartial entre eux et éviter avec soin ce qui, étant favorable à ceux-ci, devait être défavorable à ceux-là? En fait, il a travaillé dans le même sens que MM. de Bülow et Giolitti. Pourquoi? Il en donne trois raisons. « D'abord, dit-il, parce que je suis le représentant de Dieu sur la terre. Dieu veut que la paix règne entre les hommes. Un pape ne peut vouloir et prêcher que la paix. » Cette dernière affirmation condamne rétrospectivement toute une partie de l'histoire de la papauté; elle désavoue quelques-uns des plus grands papes qui ont honoré et illustré la chaire de Saint-Pierre. Nous avions cru jusqu'à ce jour qu'il y avait eu des guerres justes et même saintes, que l'Église avait approuvées et auxquelles il avait été glorieux de participer. Dieu n'a pas dédaigné de s'appeler le Dieu des armées. Le Pape dit ensuite qu'il aime l'Italie et qu'il a voulu lui épargner les souffrances de la guerre : l'Italie les accepte d'un cœur viril pour réaliser un grand idéal; elle repousse des sympathies qui

s'expriment sous cette forme. Pour finir, le Pape déclare avoir pensé aussi aux intérêts du Saint-Siège que l'état de guerre met en danger. En réponse à cette assertion, le gouvernement italien a publié une note officieuse où il affirme que toutes les précautions ont été prises pour assurer la pleine liberté du Vatican et il semble bien y avoir réussi. Mais, gémit plaintivement le Saint-Père, « ne pouvait-on pas laisser ma garde intacte ? J'ai besoin de garantir la sécurité matérielle de ma personne et des richesses artistiques qui m'environnent. On m'a pris vingt gardes, plusieurs officiers, des employés que je ne peux pas aisément remplacer ; des gardes-nobles ont été mobilisés. » Eh bien ! nous le disons avec franchise, des considérations de ce genre ne justifient pas l'intervention pontificale entre les belligérans. Elles sont petites et mesquines en comparaison de l'acte que le Pape a accompli et qui, s'il avait réussi, aurait tourné au détriment de la France et au profit de l'Allemagne. Ni sa personne, ni les richesses artistiques dont il a la garde ne courent le moindre danger : leur sécurité ne dépend pas de quelques gardes-nobles de plus ou de moins. Le Pape n'avait donc pas à prendre parti. « L'avenir est sombre, » dit-il. Il l'est, en effet, et son langage n'est pas de nature à l'éclairer d'une pure lumière. Le rêve du Saint-Père est de « s'employer à ramener la paix parmi les hommes. » La paix se fera quand le moment en sera venu : il ne l'est pas encore et en parler intempestivement n'est pas une manière de la hâter. Nous ne voulons de la paix que lorsque la guerre aura produit les résultats que nous en attendons. « Je guette l'occasion avec une sorte de fièvre, dit le Pape : je me jetterai sur la première main qui se tendra. » Qu'il la prenne donc, si elle se tend vers la sienne, mais il aura désormais quelque peine à y en joindre une seconde.

Nous écrivons ces lignes avec regret, étant de ceux qui croient aux grands services que le Saint-Siège peut rendre à l'humanité et à la France. Nous avons espéré, nous espérons toujours que nos désirs se réaliseront un jour et nous souhaitons que ce jour soit prochain. Mais comment ne pas éprouver une tristesse profonde en voyant s'ajouter une difficulté nouvelle à une tâche qui en présentait déjà tant ?

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

